

Université de Liège  
Faculté de Philosophie et Lettres  
Département des Sciences de l'Antiquité

**MARTIAL : LIVRE VII**

**ÉDITION – TRADUCTION – COMMENTAIRE.**

**Volume II : commentaire.**



Mémoire présenté par

Stéphane Polis

en vue de l'obtention du grade de licencié  
en langues et littératures classiques

Année académique 2001-2002



Université de Liège  
Faculté de Philosophie et Lettres  
Département des Sciences de l'Antiquité

**MARTIAL : LIVRE VII**

**ÉDITION – TRADUCTION – COMMENTAIRE.**

**Volume II : commentaire.**



**Mémoire présenté par**

**Stéphane Polis**

**en vue de l'obtention du grade de licencié  
en langues et littératures classiques**

**Année académique 2001-2002**

*Absit a iocorum nostrorum simplicitate malignus interpres*

MARTIAL

## 1

Le livre VII ne comporte pas de préface en prose (voir livres I, II, VIII, IX, XII), mais est introduit par une paire thématique consécutive (vol. I, p. 21). L'objectif de cette épigramme est manifestement l'éloge de l'empereur. Martial le divinise : une simple cuirasse deviendra égide une fois revêtue par Domitien. L'égide est par excellence la cuirasse des dieux par opposition à la *lorica* des hommes (SERVIUS, *En.*, VIII, 435 : *Aegida horrifera] aegis proprie est munimentum pectoris aereum, habens in medio Gorgonis caput : quod si in pectore numinis fuerit, aegis uocatur ; si in pectore hominis, sicut in antiquis imperatorum statuis uidemus, lorica dicitur*) et cette arme défensive est porteuse de nombreux symboles dans l'esprit des anciens (E. POLITO, 1998, p. 45 : *la corazza (...) essa veniva considerata, con il suo aspetto antropomorfo, como una sorta di doppio del suo portatore, dotata quindi di potere evocativo o addirittura magico*).

L'offre de cette cuirasse est fictive et se situe dans une double tradition épigrammatique. C'est d'abord un éloge du souverain, et, dans cette optique, sa place au début du livre est significative et représentative de l'attitude de Martial vis-à-vis de Domitien (F. M. AHL, 1984<sup>1</sup>, p. 174-208 ; 1984<sup>2</sup>, p. 40-124 ; K. M. COLEMAN, 1986, p. 3087-3115 ; H. SZELEST, 1974, p. 297-310 ; M. JOHNSON, 1997, p. 24-70 ; A. L. SPIZAK, 1999, p. 69-83). Cette épigramme rentre donc dans la catégorie des *ἀναθηματικά*, un genre particulier qui caractérise les poèmes accompagnant les *ex voto* offerts à une divinité (P. LAURENS, 1965, p. 326-328). Il est difficilement concevable que Martial ait effectivement envoyé la cuirasse décrite en VII, 1 et 2 à Domitien ; nous sommes en présence d'un texte performatif : l'énonciation vaut acte. De plus, la place de cette paire thématique et l'évocation de ce cadeau font office de dédicace du livre dans son ensemble au potentat impérial.

Si l'offre est, comme on vient de le voir, très certainement fictive, l'objet offert n'est pas pour autant sans intérêt. Le poème est écrit en 92 alors que Domitien est en campagne contre les Gètes et les Sarmates sur le Danube (vol. I, p. 24-26). Une cuirasse constitue donc un présent parfaitement approprié. Cette cuirasse n'a pas pour seul but de protéger Domitien, elle doit également effrayer l'ennemi par son apparence. La présence caractéristique de la tête de Méduse ou *gorgoneion* – dont Minerve orna son égide dans un but apotropaïque (Ov., *Mét.*, IV, 765-803) – n'a pas d'autre but. La description de cette cuirasse rapproche en outre Domitien d'illustres prédécesseurs comme César et Alexandre le Grand (voir la fresque de la

villa du Faune à Pompéi et J. M. O'BRIEN, 1992, p. 253 n. 89). La cuirasse est une sorte de double de celui qui la porte et Domitien va dès lors terroriser ses ennemis (MARTIAL, VII, 5, 5-6 : *tuoque | terretur uultu barbarus*). Nous possédons plusieurs représentations iconographiques – qui relèvent principalement de la numismatique – de Domitien portant une cuirasse ornée de la tête de Méduse à l'exemple de l'égide de Minerve (H. MATTINGLY, 1960, p. 156 ; pl. XL). Ce type de représentation semble particulièrement caractéristique de la dynastie flavienne.

Martial présente cette cuirasse comme appartenant à Minerve (sur les relations de Domitien avec la déesse, vol. I, p. 28-29). Nous sommes face à un véritable héros ; seuls ceux-ci se voient gratifiés d'armes possédant une origine divine. Ce lien de la cuirasse avec Minerve ne résulte pas du seul attachement de l'empereur pour cette divinité, elle convenait admirablement à l'évocation de l'égide. Est-il besoin de rappeler l'origine de celle-ci et l'aide que fournit la déesse à Persée durant son expédition ? Il nous semble dès lors inutile de chercher un sanctuaire dont elle aurait pu provenir (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 48-49).

L'épigramme est formée de deux distiques. Le premier consiste en une description de la cuirasse et le second est un jeu sur l'opposition entre *lorica* et *aegis*. L'épigramme se termine sur un *ἀπροσδόκητον* qui suit la césure du dernier pentamètre, *ἀπροσδόκητον* qui était préparé par la présence au début du vers de *sacer* qui pouvait laisser présager du caractère divin que Martial allait attribuer à Domitien.

### 1. Allitération en [r]

**accipe** : l'emploi du verbe est relativement fréquent dans les épigrammes votives (treize fois dans les *Xenia* et *Apophoreta*). Déjà utilisé en tête d'hexamètre et dans un contexte parallèle chez Catulle (101, 9), *accipe* est l'équivalent des impératifs grecs de *δέχομαι* (*δέξο* ou *δέχου*) que l'on retrouve régulièrement dans les *ἀναθηματικά* de l'Anthologie (e. g. VI, 23, 3 ; 106, 5 ; 191, 2). Voir E. SIEDSCHLAG, 1977, p. 11-13 et n. 7 ; F. GREWING, 1997, p. 196. La place de cet impératif et l'attente du lecteur d'une dédicace en tête du livre a certainement poussé le copiste de la famille  $\beta$  à intituler ce poème *Commendatio libelli*. *Accipe* remplit parfaitement son rôle dans l'épigramme en suggérant, au second degré, la dédicace du livre.

**belligerae (...) Mineruae** : sur le lien entre Domitien et Minerve, son *numen familiare*, voir vol. I, p. 28. Elle est qualifiée de *belligera*. Cet adjectif est principalement utilisé par rapport à deux divinités : Mars (STACE, *Ach.*, I, 504 : *belligerum numen*) et Minerve. Chacune de ces deux divinités représente un aspect de la guerre : la force brutale face à l'intelligence tactique.

*Belliger* est employé pour la première fois en poésie par Ovide (*Ars*, II, 672) et sera très utilisé par les poètes flaviens. Appliqué à Minerve par Sénèque dans l'*Hercule furieux* (901), ce composé en *-ger* (J. C. ARENS, 1950, p. 241-262) est attesté trois fois chez Martial : *Sp.*, 6, 1 et V, 24, 11. Pour les autres épithètes de Minerve, voir ROSCHER, I, 1, 684-687.

**crudum thoraca** : il existe sous l'Empire de très nombreuses sortes de cuirasses (P. COUISSIN, 1926, p. 439-469 ; E. POLITO, 1998, p. 46-48 ; M. FEUGÈRE, 2002, p. 87-90). Les termes qu'emploie Martial dans la description de la cuirasse offerte à Domitien ont posé de nombreux problèmes toujours irrésolus. Il nous semble cependant possible de retrouver derrière les termes qu'utilise Martial un type de cuirasse particulier. Si l'on regroupe les informations de VII, 1, 1 et de VII, 2, 4 (ces informations sont complémentaires dans la mesure où nous lisons les deux poèmes comme une paire thématique consécutive, voir vol. I, p. 21), on sait que cette cuirasse est constituée de *crudum* et que des ongles de sanglier interviennent dans sa confection. *Crudus* peut prendre, dans ce contexte, deux sens (et non trois malgré G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 51) : [1] l'adjectif peut désigner le cuir non tanné dont sont constituées différentes armes défensives ou offensives (les boucliers, voir POLYBE, VI, 23, 3 et T.-L., XXIII, 19, 13 ; les casques ; les tours de sièges, voir VIT., X, 13, 5 ; les béliers, voir VIT., X, 15, 6 et les cuirasses). Varron (*Ling.*, V, 116) donne d'ailleurs l'étymologie suivante à *lorica* : *lorica, quod e loris de corio crudo pectoralia faciebant*. Les Romains semblent en effet avoir connu un type de cuirasse qui était fait de cuir non tanné – dès lors plus difficile à transpercer – mais il n'existe aucune preuve décisive de leur emploi à Rome (P. COUISSIN, 1926, p. 93-94). Toutefois, de telles cuirasses ont existé chez les peuples habitant au nord des Alpes et du Danube (J. DÉCHELETTE, 1910, I, 1, p. 234 : « les défenses de sangliers, brutes ou polies, perforées à l'une ou l'autre de leurs extrémités sont fréquentes (...) elles formaient sur la poitrine une sorte de plastron ou de cuirasse pouvant constituer une armure défensive »). Il existe en outre différentes preuves archéologiques en faveur de l'existence de cuirasses en cuir brut sur lesquelles on a fixé des dents de sanglier – elle semble même être l'origine des cuirasses à écailles des Romains. [2] *Crudus* peut signifier féroce, cruel (voir *Th. L. L.*, IV, 1936, 3-15). On peut imaginer que Martial joue ici sur les deux sens de *crudus*, l'armure est constituée de cuir brut et est féroce dans son apparence, ce qui permet à Martial de continuer la description en évoquant Méduse. Pour ce qui est de la cuirasse, il faut tout d'abord exclure les interprétations qui feraient intervenir les cottes de cuir et non des cuirasses, *thoraca* est clair. Il s'agit donc d'un type de cuirasse particulier constitué de cuir et d'ongles de sanglier. Pausanias (I, 21, 6-7) parle de la confection de cuirasses particulières chez les Sarmates à partir de sabots de chevaux, de dents de lions et de dents de panthères. Ce

type de cuirasse a donc, semble-t-il, existé au nord du Danube. Ce type fut sans doute amélioré plus tard avec un remplacement des dents et des ongles d'animaux par des plaques de métal. Cette évolution a certainement donné naissance à la célèbre armure des *cataphracti* Sarmates décrits par Tacite (*Hist.*, I, 79) et plus tard représentés sur la colonne Trajane. Tacite (*Ibid.*) précise qu'il s'agit d'une armure que portent les chefs et les nobles. Martial pourrait donc avoir voulu faire le présent fictif de la célèbre cuirasse de ses ennemis à Domitien en la décrivant telle qu'elle fut à l'origine. Ce serait donc en quelque sorte un vœu de victoire : retourner contre les ennemis leur célèbre arme de défense devenue égide sur la poitrine de Domitien. L'alternance entre *thorax* et *lorica*, sans que le terme ne prenne une signification particulière, est fréquente (SUÉT., *Aug.*, 82 et *Gal.*, 19). *Thorax* se rencontre plus régulièrement dans la description de statues d'origine grecque (PLINE, *Hist. nat.*, XXXIV, 18 ; XXXV, 69 ; 96). Le terme est peut-être utilisé dans ce vers à la suite de l'existence en grec de *δάρακες ὀμόβυσσοι καὶ σιδηροί* (PLUT., *Crass.*, 25, 7) ; *ὀμόβυσσος* est effet le parallèle exact de *crudus* quand le terme est appliqué à une cuirasse.

2. Ce vers, comme le fait remarquer G. Galán Vioque (2002, p. 52) est un *uersus aureus* : adj. (1) / adj. (2) / verbe / nom (1) / nom (2). Voir récemment J. M. BAÑOS BAÑOS, 1992, p. 762-774.

**quem** : on a généralement considéré que l'antécédent de *quem* était à tirer du sujet de *accipe* et qu'il fallait voir Domitien comme objet de la crainte inspirée à Méduse. Mais il est préférable de considérer avec D. R. Shackleton-Bailey (1993, II, p. 75) que *thoraca* est, plus naturellement, l'antécédent. La relative fournit ainsi des informations sur l'objet offert plutôt que sur la personne de Domitien.

**Medusaeae (...) ira comae** : *i. e.* la colère des serpents formant la chevelure de Méduse. La variante *deae* dans les manuscrits de  $\gamma$  est une interpollation explicative (voir HERAEUS *ad loc.*). Martial fait allusion de manière très concise à la légende de Persée qui fut aidé par Hermès et Athéna dans sa quête. Athéna lui fournit le bouclier permettant, par son utilisation en guise de miroir, d'éviter le regard de Méduse (HÉS., *Théog.*, 280 ; HÉROD., II, 91, 6 ; OV., *Mét.*, IV, 782-783). C'est cette légende qui est à l'origine du *gorgoneion* placé sur les cuirasses romaines, son regard devait pétrifier l'ennemi. Sa présence est tellement caractéristique que le simple terme *Gorgon* suffit souvent à désigner l'égide de Minerve (VIRG., *En.*, II, 616 ; MARTIAL, VI, 10, 11). Virgile donne une description détaillée de l'égide de Minerve et de la chevelure de Méduse constituée de serpents qui s'y trouve (*En.*, VIII,

435-438). *Medusaeus* n'est employé que dans ce vers chez Martial et est attesté pour la première fois chez Ovide (*Mét.*, V, 249, voir F. BÖMER<sup>2</sup>, p. 281).

**3. uacat** : Martial joue sur le double sens de *uacare* qui signifie « être vide » ou « être inactif, de loisir ». Le terme n'est utilisé par rapport à une armure chez aucun autre auteur. Pour son emploi comme qualificatif d'armes en général, voir PROP., II, 25, 8 ; LUCAIN, VIII, 423 ; STACE, *Théb.*, X, 658.

**Caesar** : nom qu'adoptèrent tous les empereurs après Auguste, il restera, d'un point de vue idéologique, le moins marqué. Pour son emploi par les poètes latins et en particulier chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 81-82.

**poterit** : le futur simple peut être employé à la place du subjonctif présent pour marquer une potentialité relative au présent ou un véritable potentiel (E.-T., § 267, p. 250). Le choix d'un futur renforce l'assurance que le locuteur place dans son assertion.

**4. pectore (...) sacro** : c'est le *pectus* que défend avant tout la cuirasse ou l'égide (OV., *Mét.*, VI, 79 : *defenditur aegide pectus*). Le *pectus* est à la fois l'équivalent de notre cœur (CIC., *Lois*, I, 49 : *toto pectore amare*) et de notre cerveau (CIC., *Tusc.*, II, 58 : *toto pectore cogitare*) du point de vue symbolique. *Sacer* est appliqué à la *domus* de l'empereur par Ovide (*Fastes*, VI, 810 et *Pont.*, IV, 6, 20). On sait par Suétone que Tibère refusa que cet adjectif soit appliqué à ses *occupationes* (*Tib.*, XXVII ; voir également TAC., *Hist.*, II, 87). Mais Domitien est bien moins sourcilieux en ce domaine (vol. I, p. 34-36) et Martial utilise cet adjectif en rapport avec de nombreux objets ou domaines liés à Domitien. Il est intéressant de remarquer que c'est chez Sénèque le Rhéteur (*Suas.*, VI, 2, 4) et ensuite chez Lucain (IX, 255) que l'on trouve d'abord le groupe *sacrum pectus* et que celui-ci se rapporte toujours à Caton ; l'ironie n'est jamais vraiment loin chez Martial.

**sederit** : le verbe est également utilisé par Juvénal (VI, 263). R. E. Colton (1991) ne traite pas de ce parallèle.

**aegis** : ce mot amène l'*ἀπροσδόκητον* de l'épigramme. Comme on l'a vu plus haut, l'égide est la cuirasse des dieux (le plus souvent de Jupiter et de Minerve qui sont précisément les deux divinités favorites de Domitien). D'après Homère, c'est Zeus qui donna l'égide à Athéna pour qu'elle se rende à Troie (*E*, 735-743). Il la décrit déjà couverte de l'effrayante tête de Méduse. Il convient de noter que chez Homère, l'égide n'est pas toujours une sorte de cuirasse (voir T. J. LEARY, 1996, p. 242). On a proposé de reconnaître dans le poème XIV, 179 (*dic mihi, uirgo ferox, cum sit tibi cassis et hasta, | quare non habeas aegida. « Caesar habet »*) le pendant de

## Commentaire 1

VII, 1, mais il y a à cette interprétation une objection majeure : quelle actualité aurait encore le poème VII, 1 s'il se rapportait à la même cuirasse que celle que mentionne l'épigramme XIV, 179 publiée (selon toute vraisemblance) entre 84 et 85 ? N'est-il pas imaginable que lors du jeu littéraire qu'est la description d'une statue (XIV, 179) Martial ait eu l'idée de comparer Domitien à la divinité grâce à l'égide et qu'il ait plus tard (VII, 1) repris cette idée et l'ait appliquée à l'introduction du livre VII quand l'actualité de la guerre lui permettait de l'utiliser avec fruit ?

## 2

Dans cette épigramme qui forme la deuxième partie d'une paire thématique consécutive (VII, 1-2), Martial s'adresse directement à la cuirasse selon une structure proche d'un hymne : on trouve une invocation (1-4) dans laquelle Martial décrit les qualités défensives de cette cuirasse, il traite ensuite de la chance qu'a cette cuirasse de se trouver auprès de Domitien (5-6) et termine par un véritable *προπεμτικόν* accompagné d'une supplication.

E. Siedschlag (1972, p. 157) avait déjà noté un parallélisme frappant entre Ovide et Martial dans le style de ce poème, voir vers 7 (*i comes et magnos inlaesa merere triumphos*) et Ov., *Am.*, I, 7, 35 (*i nunc magnificos uictor molire triumphos*). Sans reprendre cette constatation, R. A. Pitscher (1998, p. 67) analyse l'attitude de Martial dans la composition de ce poème comme volontairement antithétique à celle d'Ovide. Martial, à l'opposé d'Ovide, n'est pas en exil, mais reste à Rome tandis que l'empereur se trouve dans les sauvages contrées du Nord. Ce n'est plus Ovide qui attend la fin de son si lointain exil, mais Rome qui désire ardemment le retour de l'empereur. Comme le fait remarquer R. A. Pitscher (*Ibid.*), la comparaison tourne à l'avantage de Martial qui est toujours à Rome et semble dans les bonnes grâces de Domitien.

Outre l'inspiration ovidienne, le style de cette épigramme est remarquable par le souffle épique qui l'habite. Ainsi *felix sorte tua* (vers 5) paraît puiser son inspiration dans le style et la langue de Virgile (*En.*, XII, 932 : *utere sorte tua* ; XI, 159 : *felix morte tua*). Voir J. W. SPAETH, 1930, p. 28. F. Corsaro (1973, p. 176 n. 15) montre que cette inspiration est tout à fait consciente et correspond à la volonté de donner à certains passages une élévation de style particulière qui contraste avec le genre épigrammatique.

1. **inuia (...)** *lorica* : pour *lorica*, voir VII, 1, chapeau. *Inuius* dans le sens de « impénétrable ». Les seules autres attestations de *inuius* dans ce sens se trouvent chez Sénèque (*Ag.*, 889 et *Her. F.*, 485). Voir *Th. L. L.*, VII, 2, p. 238, 30.

**Sarmaticis (...)** *sagittis* : le peuple Sarmate est connu par de nombreuses sources tant latines que grecques dans la mesure où l'on accepte que les *Σαυρομάται* dont parle Hérodote (e. g. IV, 21) sont identifiables aux *Σαρμάται* (opinion généralement admise notamment d'après le témoignage de PLINE, *Hist. nat.*, IV, 80 : *alias sarmatae, Graecis Sauromatae*). Sur les Sarmates, voir T. SULIMIRSKI, 1970. Il s'agit d'une tribu nomade apparentée aux Scythes (ils

partagent une langue indo-européenne quasiment commune) dont les origines se situent en Iran. Ils occupent, à l'époque de Domitien, les plaines au Sud-Ouest de la Volga et leur territoire s'étend jusqu'au Danube. Dans l'organisation de leur armée, il faut distinguer, parmi les combattants qui sont tous des cavaliers, le gros des troupes qui est équipé d'arcs (*Sarmaticis sagittis*) des chefs de guerre et des nobles qui sont munis des lourdes lances et portent des armures pesantes, les *cataphracti* (plus tard *clibinarii*, voir M. FEUGÈRE, 2002, p. 183-185). Leurs chevaux portent également la cuirasse. Proches des Scythes qui sont certainement encore bien plus célèbres pour leurs archers, les Sarmates sont habituellement décrits par les auteurs latins comme un peuple nomade en bordure de la civilisation. Ils n'étaient pas tant redoutés pour leur habileté au combat et leur connaissance de l'art de la guerre que pour la violence et la rage dont ils y faisaient preuve. C'est Ovide, exilé proche de leur territoire (*Trist.*, I, 2, 82 : *Sarmatis est tellus, quam mea uela petunt* et V, 1, 13), qui mentionne les rafles sarmates et les incursions de groupes de cavaliers près du Danube (e. g. *Trist.*, V, 7, 13-14 : *Sarmaticae maior Geticaeque frequentia gentis | per medias in equis itque reditque vias* ; III, 10, 33-40 ; 12, 29-35). L'apprentissage des techniques de l'arc est un véritable art (*Pont.*, I, 5, 49-50 : *Moris an oblitus patrii contendere discam | Sarmaticos arcus et trahar arte loci ?*). Pour les flèches sarmates, voir *Pont.*, I, 2, 45 et *Ib.*, 637. Pour la guerre contre les Sarmates, voir vol. I, p. 24-26.

**domini** : voir vol. I, p. 33-34 et L. THOMSON, 1984, p. 469-475.

**2. Martis Getico tergore** : énallage pour *Martis Getici tergore*. Martial affectionne cette figure de style (voir F. GREWING, 1997, p. 584). Mars est appelé *Geticus* car, depuis Homère (*N*, 301), on lui attribue généralement la Thrace pour lieu de naissance. La tribu des Gètes habitait le nord de la Thrace, et était célèbre pour sa férocité et sa rage au combat (POMP. MELA, II, 18 : *una gens Thraces habitant, aliis aliisque praediti et nominibus et moribus. quidam feri sunt et paratissimi ad mortem, Getae utique*). Les Gètes passaient, comme tous les peuples voisins des Scythes, pour d'excellents archers (SÉN., *Æd.*, 469). Souvent confondus avec leurs voisins daces (PLINE, *Hist. nat.*, IV, 80 : *Getae, Daci Romanis dicti*), Ovide les appelle *Marticolae* (*OV.*, *Trist.*, V, 3, 21-22 : *sed adusque nivolum | Strymona venisti Marticolamque Geten*), ce qui tend à renforcer les liens particuliers qui semblent avoir existé sinon entre ce peuple et Mars, du moins entre le dieu et la région. *Tergus* pourrait désigner deux armes défensives dans la confection desquelles entre la peau ou le cuir (sens dérivé de *tergus*, voir VIRG., *En.*, I, 211) : un bouclier ou une cuirasse. Les deux sens sont ici

possibles et il est impossible de trancher si ce n'est en constatant que toutes les autres attestations de *tergus* comme arme renvoient, par métonymie, à un bouclier (OV., *Mét.*, XIII, 347) et que le terme *tergum* a régulièrement le sens de « bouclier » (VIRG., *En.*, IX, 412).

**fiida magis** : *fidior* n'est en fait attesté qu'une seule fois, chez Tite-Live (XL, 3, 4). Pour *fidus*, les auteurs latins préfèrent toujours le comparatif formé avec *magis* (C. NEP., *Vit. Reg.*, III, 3 : *neque eo magis fida inter eos amicitia manere potuisset* ; PUBLILIUS SYRUS, *M.*, 15 : *magis fidus heres nascitur quam scribitur*). Cela vaut aussi bien en prose qu'en poésie et il n'y a donc guère de raison métrique à invoquer (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 57). Le terme est utilisé par rapport à des armes particulièrement fiables (VIRG., *En.*, VI, 524 ; VII, 640), mais uniquement offensives. C'est, à notre connaissance, la seule attestation de *fidus* comme épithète d'une arme défensive que les Latins qualifient plus volontiers de *fidelis* (VIRG., *En.*, IX, 707) ; cet adjectif semble alors prendre un sens proche de « résistant ».

**3. uel** : renforcement adverbial qu'affectionne Martial. Voir K.-ST., II, 2, § 169, p. 110-111 et F. GREWING, 1997, p. 239.

**Aetolae cuspidis ictus** : *Aetolus*, lorsqu'il est l'épithète de *cuspis*, ne peut se référer qu'à une seule tradition, celle de Méléagre et de la chasse au sanglier de Calydon (MARTIAL, XIII, 93, 2 : *Aetola cecidit cuspide* ; HOR., *Ep.*, I, 18, 46 : *Aetolis onerata plagis iumenta*). Martial fait allusion à cette légende à plusieurs reprises (*Sp.*, 17 [15] ; VII, 27). Le terme *cuspis* se réfère dans son sens premier à la pointe de la lance, puis par synecdoque, à la lance dans son ensemble (e. g. VIRG., *En.*, VII, 817). La formule *cuspidis ictus* est également fréquente (e. g. OV., *Mét.*, XII, 74).

**securam** : l'adjectif peut se construire avec *ad* et l'accusatif de manière parfaitement classique (CIC., *Pro Flacco*, 85, 12), même si la construction avec le génitif est plus fréquente (SÉN., *Thyestes*, 720).

**4. texuit** : *texere* peut être employé en poésie par rapport à tout objet dont les éléments sont entremêlés. Ainsi Valerius Flaccus parle-t-il de *textam | lorica* (*Arg.*, IV, 93-94). Lorsque ce terme est appliqué à une *lorica*, celle-ci entre alors dans la catégorie des cuirasses à écailles. Pour la cuirasse en elle-même, voir VII, 1, 1.

**innumeri (...) apri** : *innumerus* est, par excellence, un terme ovidien (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 58). Les auteurs flaviens, et particulièrement Stace (28 occurrences), l'utiliseront abondamment. L'adjectif qualifie également un très grand nombre d'animaux chez Tibulle (I, 1, 21 ; II, 3, 41-42).

**lubricus unguis** : il est remarquable que Martial parle des ongles du sanglier et non de ses défenses comme on en a l'habitude depuis Homère (*K*, 263-265). Peut-être existait-il une tradition ou une rumeur concernant l'utilisation d'ongles d'animaux par certains peuples du Nord, car Pausanias rapporte l'existence d'une coutume semblable, mais relative aux sabots des chevaux (I, 21, 6). Les informations que nous pouvons collecter en ce domaine sont cependant très limitées. *Lubricus* qualifie ce qui est glissant. Tite-Live (XLIV, 9, 9) parle de la formation de bataille en tortue et la qualifie de *lubricus* : toutes les armes de jet glissaient sur celle-ci.

**5. felix sorte tua** : voir chapeau. L'expression indique que quelqu'un est bienheureux de se trouver dans une situation donnée. C'est le *μακαρισμός* que l'on trouve déjà chez Homère dans la bouche d'Ulysse (*ε*, 306) qualifiant les Danaens tombés dans la plaine de Troie. La formulation est proche du style épique de Virgile, et se retrouve chez Horace (*Epod.*, 14, 15 ; *Ep.*, I, 10, 44) et chez Ovide (*Mét.*, XIII, 521). En poésie, *felix* s'applique souvent à des inanimés et se rencontre habituellement dans un contexte solennel de célébration chez Martial (M. CITRONI, 1975, p. 90).

**sacrum (...) pectus** : voir VII, 1, 4.

**6. fas** : indique ce qui est permis à un homme ou à une chose par une divinité. Ici, c'est Domitien que Martial transforme en véritable divinité opérant une sorte de pré-apothéose. Sur *fas* et *nefas* voir P. CIPRIANO, 1978.

**nostri (...) dei** : voir vol. I, p. 35-35. *Noster* a une valeur hypocoristique. Sur son emploi dans des contextes parallèles chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 126.

**mente calere** : l'ablatif instrumental accompagnant *calere* est une construction classique, mais l'expression *mente calere* est, en elle-même, un hapax. Elle est cependant particulièrement claire et expressive. Le général au combat enflamme le cœur de ses soldats et leur donne le courage nécessaire à l'assaut (SIL. IT., I, 345 ; IV, 169-170). Ainsi, la cuirasse sera auprès de la source de chaleur métaphorique qu'est l'empereur, et pourra, à son contact prendre toute sa vigueur. L'image, pleine de souffle épique, est d'autant plus belle qu'elle est concise.

**7. I comes** : formule typique d'un *προπεμτικόν* (PROP., IV, 5, 46) que l'on trouve habituellement chez Martial en rapport avec les différents cadeaux qu'il envoie autour de lui

(e. g. X, 104, 1 : *I nostro comes, i, libelle, Flavo*). Pour la tournure *i* + impératif, voir MARTIAL, I, 42, 6 ; IV, 10, 3. Voir également E. B. LEASE, 1898, p. 59-69.

**magnos (...) merere triumphos** : *magnus triumphus* est une formule courante (CIC., *Pis.*, 59, 5 ; HOR., *Odes*, I, 2, 49) depuis Ennius (*Ann.*, 301 Skutsch). Pour le triomphe en général, voir H. S. VERSNEL, 1970. Comme on l'a vu (vol. I, p. 26), malgré l'insistance de Martial dans ce livre par rapport à un triomphe à venir, Domitien ne reçut qu'une ovation en rentrant à Rome début 93 (SUÉT., *Dom.*, 6). Peut-être était-ce, à l'exemple d'Auguste (*R. G.*, 4), une marque de modestie vis-à-vis d'une campagne qui était loin d'avoir atteint tous ses objectifs.

**inlaesa** : l'adjectif se rapporte à *lorica*, mais Martial l'emploie évidemment pour souhaiter le retour sain et sauf de celui qui la porte, Domitien. Nous conservons l'orthographe sans assimilation de l'édition de Lindsay, *contra* D. R. Shackleton-Bailey qui suit les remarques de B. ROMANO, 1919, p. 80-92 et 97-105.

**8. palmataeque (...) togae** : dans ce contexte, l'expression ne peut désigner que l'habit du triomphateur synonyme de paix (la toge à elle seule est le symbole de la paix, voir le célèbre mot de Cicéron ; L. ALFONSI, 1960, p. 131-132) par opposition à la cuirasse qui l'accompagne en temps de guerre. D'après Servius (*En.*, XI, 334), c'est le vêtement que méritaient les généraux ayant remporté une palme sur l'ennemi. Il explique ainsi l'adjectif *palmatus* – attesté à partir de Tite-Live (X, 7, 9), il distingue la *toga picta* de la *tunica palmata* (voir également FLORUS, I, 1, 166) – dont la seule attestation poétique se trouve chez Martial. Suétone explique qu'elle ne pouvait être portée que lorsque l'on avait déjà reçu précédemment les honneurs du triomphe (*Claude*, XVII, 3 : *in ueste palmata, quod eum honorem iterauerat*). D'après Festus (PAUL, *Fest.*, p. 209), c'est à l'origine la largeur des *clavi* mesurés en palmes qui avait donné le nom à cette *toga*, et ensuite, les palmes de la victoire ont été peintes ou brodées dessus. Il semble qu'il existait deux vêtements distincts que confond Isidore de Séville (*Orig.*, 19, 24, 5) : au-dessus d'une *tunica palmata* (dont un exemplaire se trouvait dans le temple de Jupiter Capitolin), le triomphateur revêtait la *toga picta* (de couleur pourpre et or). Il n'est pas besoin de supposer (D. R. SHACKLETON-BAILEY, 1993, II, p. 75) l'existence d'une tunique d'un genre nouveau, mais il suffit de considérer l'expression de Martial comme brachylogique ; par celle-ci, il désigne l'ensemble de la garde-robe du triomphateur.

**ducem** : voir vol. I, p. 32-33.

**sed cito** : On retrouve la formule en V, 44, 9 et VII, 34, 4. Pour sa valeur de *et quidem*, voir M. CITRONI, 1975, p. 144.

## 3

Cette épigramme est la reprise d'un thème que Martial a déjà abordé dans le livre V (73 : *Non donem tibi cur meos libellos | oranti totiens et exigenti, | miraris, Theodore ? Magna causa est : | dones tu mihi ne tuos libellos*). On trouve déjà une attitude semblable chez Sénèque le Rhéteur (*Contr.*, II, 1, 36 : *quare ego non narrauerim ? ut tu ista narrares feci*). La structure de l'épigramme est représentative de celle de nombreux distiques sarcastiques de Martial. Dans le premier hexamètre, l'auteur pose les fondements d'un problème qu'il résout dans le pentamètre en employant un vocabulaire semblable (*non / ne ; mitto / mittas ; meos / tuos ; tibi / mihi*), mais dont il retourne le sens par une pointe finale (J. KRUISE, 1941, p. 281). L'échange d'œuvres littéraires était une pratique courante parmi les écrivains romains (M. CITRONI, 1988, p. 3-39). Martial joue sur le thème à plusieurs reprises (I, 117 ; IV, 72). Son attitude vis-à-vis des poètes contemporains qu'il n'apprécie pas est parfaitement résumée par O. Seel (1969, p. 67) : « die gelassene Sicherheit, mit der er schlechte Dichter-Konkurrenten abfertigt, nicht polternd, sondern elegant, oft nur mit einer Gebärde, zeigt manchmal eine eigentümliche Noblesse : dann ist nicht dr Knüppel, sondern das Florett seine Waffe ». L'idée de la lecture des écrits de Pontilianus lui fait éprouver la même crainte que Catulle (14, 14) : *continuo ut die periret*.

**1. meos tibi** : l'opposition des deux termes est renforcée par leur position conjointe (seule la césure les sépare) à l'intérieur du vers et illustre l'opposition qui existe entre les écrits des deux auteurs. Cette opposition est reprise et inversée au vers suivant avec *mihi tu*.

**Pontiliane** : ce nom apparaît trois fois chez Martial (V, 66, 2 ; XII, 40, 2). Le nom Pontilianus nous semble renvoyer à la même personne dans les trois épigrammes : il s'agit de poèmes à caractère satirique qui visent principalement son comportement social. De plus, le Pontilianus de XII, 40 est un poète qui récite ses compositions. Pontilianus est aussi rare que le *nomen* Pontilius (P. HOWELL, 1995, p. 150), ce qui tend à renforcer notre interprétation. *Contra* D. R. SHACKLETON-BAILEY, 1993, III, p. 377 ; G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 63 qui invoque des degrés d'amitié différents, ce qui est loin d'être évident. La répétition du nom au vocatif dans les deux vers d'un distique est une technique fréquemment employée par Martial (voir F. GREWING, 1997, p. 543). Elle lui permet à la fois de rythmer le distique et de donner un côté plus vif et souvent plus agressif à la pointe de l'épigramme.

**libellos** : Martial désigne presque toujours de la sorte (exceptés IV, 10, 1 ; V, 2, 5 ; VII, 88) ses différents livres. Il nous semble que l'emploi fréquent de ce terme chez Martial doit provenir d'une influence prépondérante du premier poème de Catulle, son prédécesseur direct et pour ainsi dire unique dans le genre de l'épigramme en langue latine. Le terme sera dans la suite repris par Ovide (à l'exclusion des *Fastes* et des *Métamorphoses*, ses deux œuvres rédigées dans un style « élevé »), avec une fréquence très forte dans les *Tristes* (23 occurrences).

## 4

C'est le premier poème en hendécasyllabes du livre VII (vol. I, p. 36-37). Ce vers fut mis à l'honneur dans le genre épigrammatique par Catulle qui profitait du renouvellement apporté par le cercle des *poetae novi*. Dans la suite, il n'y a guère que Stace et Martial qui aient composé des vers dans ce mètre (Pline le Jeune en a certainement composés, mais il ne nous sont pas parvenus ; *Ep.*, IV, 14, 2-3). Le mètre semble, mais peut-être est-ce sous le poids de la tradition catullienne, particulièrement lié à un fond satirique ou obscène (R. K. HACK, 1914, p. 107-115).

Martial s'adresse à un certain Creticus pour lui rapporter le comportement ridicule d'Oppianus qui confond cause et effet. La pâleur des poètes était proverbiale à Rome, mais ce n'est point parce que l'on est pâle que l'on devient bon poète. Reste à expliquer la mauvaise mine d'Oppianus. Dans l'esprit de Martial, était-il malade ou était-ce autre chose ? R. Horbach n'y voit rien d'autre qu'un teint livide (1966, p. 3). Mais il y a fort à parier que Martial avait autre chose derrière la tête : Oppianus n'aurait pas écrit en raison d'un état maladif qui le faisait ressembler à un poète, mais dans le but de dissimuler la cause de sa pâleur. On sait (J. P. SULLIVAN, 1979, p. 294) que celle-ci pouvait résulter d'un comportement sexuel hors norme et en particulier de toutes les pratiques buccales. Martial (I, 77) décrit le comportement d'un cunnilingue qui ne sait rien changer à sa mine livide, il se porte bien, mais c'est son comportement qui doit changer : *Pulchre valet Charinus, et tamen pallet. | Parce bibit Charinus, et tamen pallet. | Bene concoquit Charinus, et tamen pallet. | Sole uititur Charinus, et tamen pallet. | Tingit cutem Charinus, et tamen pallet. | Cunnum Charinus lingit, et tamen pallet.* Le *uitium* que constitue un comportement sexuel déréglé est d'ailleurs souvent assimilé à un *morbus* (HOR., *Sat.*, II, 3, 77-79 et JUV., II, 50). Le comportement sexuel est, à proprement parler, pathologique.

D'autre part, le teint pâle des poètes est caractéristique (PERSE, 1, 26 ; 5, 62 ; QUINT., I, 2, 18 ; VII, 10, 14 ; JUV. VII, 97). Cette tradition remonte au moins à Callimaque qui faisait remarquer que les longues heures de veille consacrées aux lettres avait ce genre d'effet (*Epigr.*, 27, 3-4). Pline l'Ancien rapporte que certains disciples de Porcus Latro buvaient du cumin (voir HOR., *Ep.*, I, 19, 17-18) pour ressembler à des *contracti studiis* (*Hist. nat.*, XX, 159-160).

**1. Castrice** : *cognomen* curieux d'après J. D'Arms (1970, p. 206-207) qui suggère d'y voir un *gentilicium*. Propriétaire d'une villa à Baïes (VI, 43, 1-6), c'est également, selon Martial, un connaisseur en littérature (VI, 68, 5-6), et il est lui-même poète (VII, 42, 1-2). On ne le connaît par aucune autre source (*PIR*<sup>2</sup>, C 545). Au vu de son apparition dans les livres VI et VII, F. Grewing (1997, p. 305) imagine une relation entre les deux hommes qui aurait commencé aux alentours de 90. Celle-ci doit, quoi qu'il en soit, avoir été particulièrement étroite entre 90 et fin 92. Peut-être existait-il entre eux certains liens de clientèle. J. D'Arms (1970, p. 207) suggère, suivant les indications contenues dans IV, 30 ; 44 ; 57 et 63, que Castricus « may have been among Martial's hosts during the latter's stay on Campania's coast in the summer of 88 ». C'est au même Castricus, dont la richesse paraît avoir été considérable (VI, 43, 6), qu'est dédié le poème VII, 37.

**mali coloris** : génitif descriptif (E.-T., § 57, p. 44). La formulation est assez vague pour que plusieurs interprétations puissent surgir à l'esprit du lecteur ou de l'auditeur. Le teint pâle peut provenir de trois facteurs principaux : [1] la maladie ; on trouve chez Celse de nombreux passages où cette expression renvoie à une maladie (e. g. II, 7, 3 ; 11-15 ; PLINE, *Hist. nat.*, 31-36). [2] C'est la couleur du visage des hommes amoureux (voir OV., *Am.*, II, 7, 10 ; L. C. CURRAN, 1966, p. 24-27 et G. GIANGRANDE, 1990, p. 121-123). [3] La pâleur est le teint habituel des personnes ayant des pratiques sexuelles hors normes (voir chapeau). *Malus* a une connotation morale très nette. Dans la mentalité romaine, le visage est par excellence le témoin du caractère et du comportement de toute personne (on trouve des remarques sur le teint et l'attitude du visage chez Martial [*passim*]).

**2. uersus scribere** : on rencontre ce groupe en début d'hendécasyllabe chez Martial en I, 35, 1 ; VI, 14, 1 et 3.

**Oppianus** : c'est la leçon de  $\gamma$  adoptée par tous les éditeurs modernes ;  $\beta$  donne *Appianus*. Le problème est traité par F. Grewing (1997, p. 296). Il suffit de noter que le principal argument en faveur d'Oppianus est son attestation dans certains documents épigraphiques (e. g. *CIL*, XII, 4679). Le personnage semble imaginaire et apparaît en VI, 42 ; 62 et VIII, 25.

## 5

Avec ce poème commence le cycle consacré à l'empereur Domitien. Il est constitué des poèmes VII, 5, 6, 7 et 8. Ce cycle s'insère dans le groupe thématique constitué de VII, 1 ; 2 ; 5 ; 6 ; 7 et 8 (vol. I, p. 19-21). Cette première épigramme du cycle est à proprement parler un ὕμνος κλητικός (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 67) adressé à l'empereur. Horace avait déjà lancé (*Odes*, IV, 33-52) ce genre d'appel au retour de l'empereur dans lequel le poète se veut le porte-parole du peuple dans son ensemble. La cohésion du groupe thématique est assurée par le rôle que joue Martial comme antithèse d'Ovide (voir VII, 2, chapeau et R. A. PITSCHER, 1998, p. 67). La pièce se divise en deux parties distinctes : le poète commence par invoquer le potentat impérial pour que, suivant la volonté du peuple, il revienne à Rome. Martial joue ensuite sur la présence de Domitien auprès de l'ennemi. Pour les adversaires, c'est un sujet d'angoisse mais Rome les jalouse, car ils profitent de la présence de l'empereur. L'épigramme se conclut sur un ἀπροσδόκητον, qui remplit parfaitement son rôle dans un poème d'apparence si sérieux. Il est amené par le dernier mot *fruitur*. Martial applique à l'ennemi les sentiments qu'il présente comme ceux des Romains. Nous estimons que Martial passe ici la barrière du second degré. La louange ne dérange pas le poète et il tombe parfois dans la flagornerie, c'est entendu, mais il ne peut avoir composé ces vers sans un sourire ironique. L'art de l'adulation est délicat, et Martial savait s'en servir à merveille.

1. **desiderium** : Cicéron (*Tusc.*, IV, 21) définit ce sentiment comme la *libido eius, qui nondum adsit, uiuendi*. Il est construit avec le génitif subjectif (ici) ou objectif, (*Th. L. L.*, V, 1, 697, 73-698, 45).

**Caesar** : voir VII, 1, 3.

**populique patrumque** : poétique pour la formule officielle *senatus populusque Romanus*. On désigne par celle-ci l'ensemble du peuple Romain : la plèbe et les sénateurs. On retrouve cette formule en fin d'hexamètre au nominatif, à l'accusatif ou au génitif dans plusieurs poèmes épiques (e. g. VIRG., *En.*, IV, 682 ; STACE, *Silves*, I, 4, 115). Pour la double coordination en fin d'hexamètre, voir H. CHRISTENSEN, 1908, p. 164-211.

2. **respicis** : le verbe se construit indifféremment de manière transitive (VII, 5, 1-2) ou intransitive (SÉN., *Suas.*, VI, 4, 4 : *Si ad desiderium populi respicis, Cicero*). La

différentiation entre le sens de « tourner la tête pour regarder » (intransitif) et « prendre en considération » (transitif) est dans la pratique inopérante. C'est le verbe que l'on emploie lorsque l'on veut caractériser l'attention que les dieux portent aux hommes (TÉR., *Phorm.*, 817 : *di nos respiciunt* ; CIC., *Att.*, I, 16, 6). Si la notion de divin n'est pas manifeste, elle est du moins présente et permet à Martial d'introduire le terme *deum* au vers suivant.

**Latiae (...) togae** : l'expression frôle la tautologie. La *toga* est en effet le vêtement par excellence du citoyen romain au point qu'elle le désigne parfois (PERSE, 5, 14 : *uerba togae* ; voir J. C. BRAMBLE, 1974, p. 3). Mais elle ne l'est pas car l'adjectif *Latius* peut signifier simplement Romain, mais il apporte presque toujours au nom qualifié une connotation particulière : il signifie « du Latium » dans ce que l'expression possède de primitif et d'originel (OV., *Fastes*, I, 1 ; *Mét.*, I, 560). Ce groupe est repris en VII, 63, 2.

**gaudia uera** : Sénèque, peu enclin à plaisanter, la définit comme suit : *uerum gaudium res seuera est* (SÉN., *Ep.*, 23, 4). La motif de cette joie – qui est contenue par opposition à la *laetitia* qui s'exprime – serait le retour de Domitien.

**3. redde** : l'impératif pourrait paraître brutal voire agressif, mais il faut prendre en considération deux éléments : [1] Martial demande le retour de Domitien à la personne de l'empereur (la construction pourrait laisser penser que deux personnes différentes sont en présence, car le contraste entre *Caesar* et *deum* est très fort) et [2] il demande le retour d'un dieu.

**deum** : voir VII, 2, 6. Cet accusatif est ἀπό κοινοῦ complément de *redde* et de *poscentibus*. Cette appellation est fort appropriée à un retour triomphal (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 70) dans la mesure où lors de cette cérémonie, le triomphateur est considéré comme un véritable dieu descendu sur terre (H. S. VERSNEL, 1970, p. 66-93).

**uotis poscentibus** : contrairement à G. Galán Vioque (2002, p. 70), nous analysons *poscentibus* comme le datif masculin pluriel substantivé du participe présent et *uotis* comme un ablatif de moyen. *Poscentibus* tire son sujet nominal de *populique patrumque*. Martial semble paraphraser Horace (*Odes*, IV, 5, 13-16) : *uotis omnibusque et precibus uocat | (...) | sic desideriiis icta fidelibus | quaerit patria Caesarem*.

**4. ueniat (...) licet** : construction paratactique de *licet* et le subjonctif (E.-T., § 307, p. 300). *Licet* prend régulièrement chez Martial une véritable valeur de conjonction concessive (E.-T., § 349, p. 353)

**laurea multa** : singulier collectif. *Laurea* désigne le laurier (HOR., *Odes*, II, 15, 9) ou la couronne de laurier (CIC., *Rép.*, VI, 8). La plante est le symbole de la victoire (CIC., *Off.*, I, 77). Il convient de mettre cette formule en parallèle avec les *uictrices chartae* (VII, 6, 5). En effet la scholiaste de Juvénal (*Schol. ad Juv.*, IV, 149) éclaire indirectement ce passage : *antea si quid nuntiabant consules in Urbem, per epistulas nuntiabant : si uictoriae nuntiabantur, laurus in epistula figebatur, si autem aliquid aduersi, pinna figebatur*. L'expression est donc concise mais claire, au moment de la composition de cette pièce, des rumeurs de victoire étaient parvenues jusqu'à Rome, mais officiellement, le retour victorieux n'était pas encore annoncé. Sur les lettres garnies de laurier, voir entre autres CIC., *Pis.*, 39 (avec Q. ASCONIUS PEDIANUS, *Pis.*, X, 25) ; OV., *Am.*, I, 11, 25 et [V] PREMERSTEIN, art. *laureatae litterae*, dans *R.-E.*, XII, 1 (1924), col. 1014.

**5. terrarum dominum** : épithète de Domitien, elle est généralement appliquée aux dieux (M. CITRONI, 1975, p. 31 ; HOR., *Odes*, I, 1, 6 ; OV., *Pont.*, I, 9, 36). Elle est appliquée pour la première fois à un empereur par Ovide dans les *Pontiques* (II, 8, 26). Martial l'applique à Domitien dès 85-86 (I, 4, 2) et la reprend aux livres VII et VIII (2, 6 ; 32, 6 : *dominus mundi*). Stace l'emploie également pour caractériser Domitien (*Silves*, III, 4, 20). Pour son importance dans le culte impérial de Domitien, voir F. SAUTER, 1934, p. 27-40 et K SCOTT, 1936, p. 102-112.

**propius uidet** : on rencontre trois fois cette expression chez Martial (*Sp.*, 2, 1 ; VI, 64, 12). Voir F. GREWING, 1997, p. 415.

**6. terretur uultu (...) et fruitur** : noter l'habile changement de fonction de *uultu* sans qu'il ne change de cas. Les deux verbes en oxymore encadrent le pentamètre. Pour l'effet produit par *fruitur*, voir chapeau. *Vultus*, par opposition à *facies*, est le visage en tant que reflet des sentiments, de l'affect (CIC., *Lois*, II, 9 ; FORCELLINI, II, *s. u. uultus*). Le visage représente par synecdoque la personne de l'empereur dans son ensemble (voir OV, *Pont.*, III, 5, 16 ; STACE, *Silves*, IV, 2, 41). Pour l'*ἀπροσδόκητον*, voir chapeau.

**barbarus** : l'aspect péjoratif du terme est présent. Martial désigne par celui-ci un ennemi qui se situe en marge de la civilisation, qu'elle soit grecque ou romaine (Y. A. DAUGE, 1981 ; E. LÉVY, 1984, p. 5-14). Le terme est fréquemment employé par Ovide pour qualifier les peuples sarmates et gètes qui l'entourent (*Trist.*, III, 10, 34 ; 11, 7 ; *Pont.*, IV, 9, 93 : *sic ego sum longe, sic hic, ubi barbarus hostis | ut fera plus ualeant legibus arma facit*). Il faut cependant noter qu'il se désigne lui-même comme un barbare, mais les motifs sont différents de ceux

## Commentaire 5

invoqués pour les indigènes, c'est suivant un critère de non compréhension de la langue qu'il arrive à cette conclusion pour sa personne tandis qu'il met principalement en avant les mœurs sauvages pour les Sarmates et les Gètes.

## 6

Ce deuxième poème du cycle dédié à Domitien va lever le doute que laissait encore planer la rumeur à propos de retour victorieux de campagne. L'épigramme se sépare en trois parties distinctes : [1] dans les quatre premiers vers, tout le monde veut croire au retour de Domitien (d'après le poète de cour qu'est parfois Martial), et la rumeur que Martial chérit tant va grandissante. [2] Au vers 5, on apprend que les *uictrices chartae* sont à Rome et les préparatifs du triomphe sont en route (6-8). [3] Les vers 9-10 sont une reprise du l'ῦμνος κλητικός commencé avec VII, 5, 1. On ne pourra être sûr du retour de l'empereur qu'en constatant sa présence *de visu*.

**1. Ecquid** : l'adjonction de la particule *ec-* à un interrogatif indéfini donne de l'insistance à l'interrogation (E.-T., § 185, p. 159). Son emploi est fréquent dans la comédie (PLAUTE, *Amph.*, 1020 : *ecquis hic est ?*), mais très rare dans les genres plus élevés (G. GALÁN VIOQUE, p. 73). Il semble que cet interrogatif ait été popularisé par Ovide qui l'emploie une vingtaine de fois. Chez Martial, il occupe toujours le premier pied du vers (excepté en II, 24, 5 où il commence cependant le second hémistiche).

**Hyperboreis (...) ab oris** : *Hyperboreus* est employé pour la première fois en prose par Cicéron (*Nat. deorum*, III, 75, 12) et en poésie par Catulle (115, 6). Le nom même d'Hyperboréen semble avoir été créé pour exprimer l'idée d'extrême-Nord. Chez les différents auteurs de langue grecque qui ont parlé de ce peuple mythique, sa localisation géographique varie fortement entre la Bretagne et le Caucase (R. DION, 1976, p. 148-151). D'autre part, le nom semble très souvent, non seulement lié à une mer extérieure et à un climat favorable, mais surtout aux sources de l'Istros (l'[H]ister latin) identifié au Danube. À mesure, cependant, que les troupes romaines vont avancer vers le Nord et découvrir les noms des habitants de ces contrées, les Hyperboréens vont reculer et l'image d'un peuple barbare va les toucher chez différents auteurs latins (R. DION, 1976, p. 157). Dans l'imaginaire poétique, les Hyperboréens semblent être restés fortement attachés à l'Hister et c'est ce qui conduit Martial à les introduire dans ce contexte. Domitien, tel Hercule (PIND., *Ol.*, 3, 31-34 ; MARTIAL, IX, 101, 1 ; C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 171), est présenté comme le pacificateur des territoires sauvages du Nord. Martial se réfère implicitement aux Sarmates et aux Gètes comme en VIII, 78, 3.

**ad nos conuersus** : la construction est classique ([CIC.], *Her.*, 24, 3), mais le sens de *uertere* est propre à la latinité d'argent (STACE, *Théb.*, VII, 146 ; *Silves*, II, 3, 23).

**2. Ausonias (...) ire uias** : accusatif interne (E.-T., § 33, p. 25-26 ; PRISCIEN, *G. L. K.*, III, 283, 6 ; VIRG., *En.*, IV, 467-468). *Ausonius* a le sens de *Italicus* (VIRG., *En.*, X, 54 ; MARTIAL, IX, 101, 2 : *Ausonia uia* désigne la voie Appienne). Son emploi est presque exclusivement poétique et semble avoir été introduit par Virgile qui a emprunté *Αὔσωνιος* à Apollonios de Rhodes (IV, 553) chez qui il signifiait « d'Italie ». À l'origine, les Ausones habitaient la Campanie, mais le sens de ce mot s'est élargi aux habitants de l'Italie dans son ensemble, bien que gardant (tout comme *Latius* ; voir VII, 5, 2) un côté primitif et originel.

**3. certus (...) auctor** : *certus* a un sens très proche de *fidus* (MARTIAL, IV, 5, 9 : *homo certus, fidus amicus*). Le nom et l'adjectif sont très souvent associés (CÉS., *B. C.*, II, 37, 3 ; TAC., *Ann.*, IV, 11). Martial entre dans un de ses domaines de prédilection, celui de la rumeur. M. A. P. Greenwood va même jusqu'à dire que « Martial is *the* gossip and rumour-monger of the Roman – if not the whole ancient – literary world » (1998, p. 278). Dans les six catégories de rumeurs que M. A. P. Greenwood établit (1998, p. 279), celle de VII, 6 peut être, à juste titre, classée dans le groupe des « générales ». C'est tout un champ sémantique qui se met en place autour du thème : *uox – nuntiat – dicere – Fama – testantur*.

**uox omnis** : énoncé (LUCRÈCE, IV, 524 ; OV., *Mét.*, XII, 42).

**4. credo tibi (...) Fama** : la rumeur d'une victoire se répand souvent très rapidement (STACE, *Silves*, V, I, 105-107), mais on a, par superstition, plutôt l'habitude de ne pas trop s'y fier (OV., *Hér.*, 9, 119). Cependant, que ne serait-on prêt à croire quand on attend avec impatience le retour de l'empereur ? La *Fama* est régulièrement personnifiée (O. WEINRICH, 1928, p. 5-6 ; H. SZELEST, 1974<sup>1</sup>, p. 297) chez les poètes latins (voir W. FAUTH, 1965, p. 232-238), et il est possible de s'adresser directement à elle (OV., *Pont.*, II, 1, 17 ; Martial, I, 25, 5). Chez Martial, le terme est employé dans trois autres contextes : les domaines littéraires, mythologiques, et sexuels.

**5. publica (...) gaudia** : voir VII, 5, 2. *Publicus* est rare en poésie, mais il est cependant utilisé à plusieurs reprises par Horace dans ses *Odes* à caractère patriotique (e. g. IV, 2, 42).

**uictrices (...) chartae** : voir VII, 5, 4 et OV., *Am.*, I, 11, 25 : *non ego uictrices lauro redimire tabellas*).

**6. Martia laurigera cuspile pila** : le messager qui portait à la cité les *laureatae litterae* – tout comme les soldats lors du triomphe – était armé d’une lance au fer garni de laurier (C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 180). La plante, symbole de victoire et de paix, décorait la ville tout entière (PLINE, *Hist. nat.*, XV, 133 ; SÉN., *Ag.*, 410 ; STACE, *Théb.*, XII, 520 ; JUV., X, 65). *Martius* est l’adjectif utilisé dans les poèmes épiques pour qualifier tout ce qui se rapporte à la guerre, et donc naturellement les armes (STACE, *Théb.*, VII, 460). Le *pilum* est l’arme caractéristique du légionnaire romain (P. COUISSIN, 1926, p. 21). Dans cette arme, contrairement à la *hasta*, c’est le fer (désigné ici par *cuspis*, voir VII, 2, 3), qu’il soit arrondi, hexagonal ou quadrangulaire, qui est la partie la plus importante. Il occupe au minimum le tiers de la longueur du *pilum* (P. COUISSIN, 1926, p. 23). La plus ancienne description que nous ayons du *pilum* est celle de Polybe (VI, 23, 8-11), mais elle pose de nombreux problèmes toujours discutés. On peut toutefois admettre, suivant son témoignage, qu’il existait deux types de *pilum*, l’un possédant une hampe plus fine et l’autre une hampe plus épaisse. Cette arme est avant tout une arme de jet (elle le restera sous l’empire, voir APPIEN, *Celt.*, 1, 3) et ne servait qu’occasionnellement d’arme de main. Arme emblématique de l’armée romaine, elle est symboliquement rendue inoffensive par la présence de laurier sur son fer. *Lauriger* est employé par référence au triomphe (MARTIAL, III, 66, 3 : *laurigeros triumphos*) ; l’adjectif peut alors se rapporter à différentes armes (CLAUD., VII, 14). Le laurier est en effet un élément essentiel du triomphe (OV., *Mét.*, I, 558-561). Pour l’utilisation du laurier, voir M. B. OGLE, 1910, p. 304-307.

**7. rursus** : concernant les autres triomphes de Domitien, voir vol. I, p. 24.

**io** : scandé comme un dissyllabe. C’est une partie du cri que poussent les soldats qui accompagnent le général triomphateur : *io triumphe !* (VARRON, *Ling.*, VI, 68 ; H. S. VERSNEL, 1970, p. 38-55). On le retrouve dans un premier emploi littéraire chez Horace (*Odes*, IV, 2, 49-50 : *teque, dum procedis, io triumphe ! non semel dicemus io triumphe !*).

**magnos (...) triumphos** : voir VII, 2, 7.

**8. inuictus (...) sonas** : Domitien est célébré comme *inuictus* chez Martial (IX, 23, 6) et Stace (*e. g. Silves*, IV, 7, 49). Martial applique également l’épithète à Titus (*Sp.*, 20, 4) et César (9, 61, 7). L’utilisation de cette épithète par rapport à un empereur date en fait de l’époque augustéenne (*e. g. HOR.*, *Sat.*, II, 1, 10-11), et remonte même à César qui se voit appelé de la sorte par Cicéron (*Marc.*, 12). C’est à l’origine une épithète de dieu (principalement Jupiter ou Mars) ou de héros (Hercule) que l’on a donnée aux généraux victorieux (CIC., *Verr.*, II, 4,

82 ; F. SAUTER, 1934, p. 153-159). C'est l'équivalent d'*ἀνίκητος*, épithète caractéristique d'Alexandre le Grand. Pour l'emploi de *sonare* + adjectif apposé au sujet dans le sens « d'être appelé de toutes parts par un nom », voir SÉN., *Herc. O.*, 692.

**9. laetitiae** : une fois son retour effectif, ce sera l'explosion d'une joie jusqu'alors contenue (vers 5 : *gaudia*). C'est la *laetitia* qui résonne jusque sur les rives du Rhin (VIII, 11, 1-4 : *pervenisse tuam iam te scit Rhenus in urbem ; | Nam populi voces audit et ille tui :| Sarmaticas etiam gentes Histrumque Getasque | Laetitiae clamor terruit ipse nouae*), elle est l'expression de la joie d'une paix et d'un empereur retrouvé (IX, 70, 8 : *pace frui certa laetitiae licet*).

**quo sit fiducia maior** : personne, à notre connaissance, parmi les commentateurs de Martial n'a relevé que cet hémistiche est intégralement emprunté à Ovide (*Mét.*, VII, 309-310 : *mox ubi pollicita est, « quo sit fiducia maior | muneris huius »*).

**10. Sarmaticae laurus** : Martial pousse ici l'adulation très loin : Domitien ne remporta jamais de victoire complète sur les Sarmates (J. P. SULLIVAN, 1991, p. 131), et par conséquent, le triomphe annoncé par Martial n'aura jamais lieu. Martial n'est toutefois pas novateur dans l'anticipation littéraire d'un triomphe. Horace (*Odes*, I, 12) et Properce (II, 10, 15) s'y étaient déjà essayés, mais avec plus de succès. *Laurus* se décline indifféremment sur la deuxième ou la quatrième déclinaison ; on trouve les deux génitifs chez Martial (V, 4, 2 : *lauri*)

**ueni** : impératif qui conclut le poème et relance l'*ἕμνος κλητικός*.

## 7

Dans cette épigramme, Martial reprend le thème (VII, 5, 1) de l'attente générale du retour de l'empereur. Cette attente se fait plus pressante car son retour est maintenant officiellement annoncé (VII, 6, 5). Dans ce cadre, l'analyse psychologique de Martial est particulièrement bien sentie : il nous décrit le peuple de Rome incapable de penser à autre chose qu'à la réapparition de Domitien dans l'*Urbs*, telle une personne qui ne peut s'occuper l'esprit dans une insoutenable expectative. La foule est prisonnière de cette idée, et ne peut même plus différencier les coursiers du cirque qu'elle connaît pourtant par cœur. On retrouve la même idée en VIII, 11, 5-6 : *dum te longa sacro uenerantur gaudia Circo | nemo quater missos currere sensit equos*.

Le mètre est choliambique (voir vol. I, p. 36-37). Il est difficile de discerner une intention spécifique de l'auteur par rapport au fond du poème. Le choix de ce mètre est peut-être simplement dicté par la *uariatio* à l'intérieur du cycle. Martial aurait alors choisi d'alterner avec l'un des deux autres mètres favoris de son prédécesseur Catulle. Mais il est également possible que ce choix corresponde à une volonté de mettre en chiasme le fond et la forme des vers 1-8 avant de les faire correspondre par la conséquence plaisante décrite dans les deux derniers vers.

**1. Hiberna Arctos** : *Arctos* est à la fois le nom de la Grande et de la Petite Ourse. Elle est mentionnée par Homère à deux reprises. On peut déduire de ε, 277 qu'elle était déjà liée au Nord. Dans la littérature latine, Lucain (II, 585-586 ; III, 74) montre clairement qu'*Arctos* peut être utilisé pour désigner métonymiquement les régions situées au Nord. L'indication est ici vague et se réfère aux contrées dans lesquelles Domitien vient de terminer ses campagnes. Ces territoires sont proverbialement décrits comme terriblement froids par les auteurs latins (voir l'attitude d'Ovide par rapport au climat de Constanza) et *hibernus* est fréquent pour les qualifier (*Th. L. L.*, VI, 2685, 59-2686, 26). *Arctos* est dès lors couramment accompagné d'adjectifs tels que *frigidus* (*Anth. lat.*, 426, 6), *glacialis* (OV., *Mét.*, III, 4) et *niualis* (STACE, *Silves*, IV, 5, 5).

**rudis Peuce** : nymphe du Danube [Hister] (STACE, *Silves*, V, 2, 137), *Peuce* donna son nom à une île située dans l'embouchure du fleuve. Pour sa situation, voir STRABON, VII et POMP. MELA, *Chor.*, II, 98, 5. *Rudis* est employé en raison des mœurs de ses habitants (TAC., *Germ.*,

46 : *Peucinatorum Venethorumque et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam dubito. Quamquam Peucini, quos quidam Bastarnas vocant, sermone cultu sede ac domiciliis ut Germani agunt. Sordes omnium ac torpor procerum : conubiis mixtis nonnihil in Sarmatarum habitum foedantur).*

**2. ungularum pulsibus** : Ovide (*Tristes*, III, 10, 31-32) parlant du passage des chevaux sur l'Hister gelé dit : *et undas | frigore concretas ungula pulsat equi*. Il n'est, ce nous semble, pas nécessaire de parler de synecdoque (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 80) par rapport à *ungula*, certes les sabots appartiennent à des chevaux, mais ça n'en est pas moins eux qui frappent le sol.

**calens Hister** : oxymore. *Hister* désigne le Bas-Danube, mais par une métonymie courante en poésie (TIB., I, 7, 4; OV., *Pont.*, III, 4, 88), le sens s'est étendu au Danube en général y compris les régions qui avoisinent son embouchure. D'après Ovide, ce fleuve, qui était gelé une partie de l'hiver (e. g. *Pont.*, I, 2, 79), a pu, tel le Saint-Laurent, servir de lieu de passage pour les cavaliers et les chars (*Pont.*, IV, 7, 7-10 ; *Tristes*, III, 10, 29-32 ; 53-54). Il y avait donc un passage de chevaux, et c'est ceux-ci qui, selon une image de Virgile (*En.*, IV, 407 : *omnis semita feruet*), échauffent le Danube gelé.

**3. fractusque cornu iam ter improbum Rhenus** : ce vers pose différents problèmes. Pour les anciens et cela depuis Homère ( $\Phi$ , 21), les fleuves possédaient, en tant que divinités (*genii*), des cornes. Ce sont ces cornes qu'il convient, tel Hercule (OV., *Mét.*, IX, 85-86), de briser pour dompter les flots. La première attestation latine de cette croyance se trouve dans les *Géorgiques* de Virgile (IV, 371-372) ; le thème sera fréquemment repris par la suite (e. g. SÉN., *Her. O.*, 496), et Festus (p. 363) le commente de la sorte : *taurorum specie simulacra fluminum, id est cum cornibus, formantur, quod sunt atrociora ut tauri*. Le Rhin possédait donc deux cornes comme tous les autres fleuves (VIRG., *En.*, 8, 727 ; MART., IX, 101, 17). Elles ont été brisées (*fractus*) à trois reprises (*ter*) au moment de la composition du poème. Martial associe donc le Rhin aux peuples installés sur ses rives et évoque par métonymie les trois victoires que Domitien a déjà remportées dans le Nord : deux sur les Chattes en 83 et 89 (vol. I, p. 24) et une lors de la révolte de Saturninus (S. GSELL, 1894, p. 164-237 ; B. W. JONES, 1992) en 89. L'expression *cornua fracta* est très usuelle (e. g. OV., *Tristes*, IV, 2, 41). *Improbum* est une correction bien sentie de D. R. Shackleton-Bailey (S.-B.<sup>2</sup>, p. 139). Les manuscrits de  $\beta$  portent la leçon *improbus* ; l'adjectif se rapporterait donc à *Rhenus* sans être coordonné à *fractus*. Ceux de  $\gamma$  conservent la leçon *improbo*. Cette leçon est acceptable dans

la mesure où l'on fait de *cornu* un ablatif, mais il semble de loin préférable d'y reconnaître un accusatif dit de relation (E.-T., § 38, p. 29). Cet accusatif était usité en poésie pour les substantifs qui désignent une partie du corps. Or, comme on l'a vu, les cornes font partie intégrante des fleuves dans la conception mythologique des anciens. De plus cette construction se rencontre volontiers après un participe parfait et nous possédons plusieurs passages (STACE, *Théb.*, IX, 423-424 ; *Silves*, II, 3, 11 ; G. B. A. FLETSCHER, p. 408) dans lesquels les *cornua* d'un fleuve sont qualifiés d'*improba*.

4. **perfidae gentis** : *gens* dans le sens de « peuple », « nation », se trouve déjà chez Horace (*Odes*, I, 1, 5). Les ennemis des Romains sont souvent caractérisés de *perfidus* ; les Sarmates dans ce cas. Le peuple *perfidus* par excellence est celui des Carthaginois (HOR., *Odes*, IV, 4, 49).

5. **te (...) te** : nous choisissons avec G. Galán Vioque (2002, p. 82-83) de conserver la leçon des manuscrits et de ne pas tenir compte de la variante de  $\zeta$  dans la mesure où ce passage a directement influencé Stace (*Silves*, IV, 2, 14-16 : *tene ego, regnator terrarum orbisque subacti | magne parens, te, spes hominum, te, cura deorum, | cerno iacens ?*) dans une des *Silves* composée en 94. Sur cette influence, voir A. KERSHAW, 1997, p. 269-272 ; C. HENRIKSEN, 1998, p. 88. L'anaphore ne pose pas de problème et la lecture de  $\zeta$  pourrait même être considérée comme une *lectio facilior* par rapport à IX, 5, 1.

**summe mundi rector** : il semble qu'en fonction de IX, 5, 1 (*tibi summe Rheni domitor et parens orbis*) la leçon de  $\zeta$  soit préférable. De plus, le couple *summus rector* est habituel pour désigner Jupiter avec qui Martial aime comparer Domitien (OV., *Mét.*, XIII, 599 : *summe deum rector*). *Rector* ne fait pas partie des dénominations impériales courantes et ne participe en rien de la titulature officielle. Le terme peut s'appliquer à tous ceux qui conduisent ou dirigent quelque chose et notamment l'Empire. Ovide l'applique à Auguste (*Mét.*, XV, 860). Avec le génitif *mundi*, Martial joue sur deux plans : le *mundus*, c'est l'univers dans son ensemble, à la fois le ciel et la terre, tout comme Domitien empereur sur terre est assimilé au premier des dieux.

**parens orbis** : *parens*, comme *pater*, rappelle le titre officiel de *pater patriae*. Le meilleur commentaire possible au titre *parens orbis* semble avoir été donné par Ovide dans un éloge d'Auguste (*Fastes*, II, 127-132) : *sancte pater patriae, tibi plebs, tibi curia nomen | hoc dedit, hoc dedimus nos tibi nomen, eques. | Res tamen ante dedit : sero quoque uera tulisti | nomina,*

*iam pridem tu pater orbis eras. | Hoc tu per terras, quod in aethere Iuppiter alto, | nomen habes : hominum tu pater, ille deum.* Martial aurait certainement modifié le dernier vers.

6. **Nostris uotis** : voir VII, 5, 3.

7. **et oculis et animis** : polysyndète. Ces deux noms sont couramment utilisés dans un même contexte en prose (CIC., *Nat. deorum*, I, 108) comme en poésie (VIRG., *En.*, IX, 703), mais généralement pour s'opposer, comme dans ce fragment de Cicéron cité par Quintilien (*Inst.*, IX, 2, 41-42) : *haec, quae non uidistis oculis, animis cernere potestis*. Le but de Martial est donc de faire comprendre que les sens (*oculis*) et l'attention de tous sont mobilisés en vue du retour de l'empereur.

8. **mentes omnium tenes unus** : opposition entre *unus* (en position emphatique en fin de vers) et *omnium* qui rappelle, comme le souligne G. Galán Vioque (2002, p. 84), la formule ἐν καὶ πᾶν. Pour *mentes tenere*, voir VIRG., *Géorg.*, III, 3.

9. **ipsa magni turba (...)** **Circi** : le sens péjoratif de *turba* est renforcé par *ipsa* (U. WALTER, 1998, p. 238-239). La foule assiste au jeu du cirque Maxime (QUINT., *Inst.*, I, 6, 45 : *omnem circi turbam*). La discussion qui concerne la date et les festivités précises organisées lors de cette représentation au mois de décembre a peu d'intérêt ; il s'agit soit des *ludi plebei* soit des seconds *Consualia*. Le cirque Maxime est également qualifié de *magnus* en VI, 64, 12 ; voir e. g. *Priapées*, 27, 1-2 : *deliciae populi, magno notissima circo | Quintia*.

10. **Passerinus (...)** **Tigris** : noms de chevaux qui courent dans le cirque. C'est généralement le nom du cheval à la gauche de l'attelage que connaissait le public car il devait être le plus expérimenté pour tourner à la *meta*. Même si les deux leçons (*passarinus β* ; *passerinus γ*) sont attestées épigraphiquement (I. KAJANTO, 1982, p. 331), la leçon de *γ* paraît préférable. On donnait volontiers des noms de couleurs aux chevaux en fonction de celles de leur robe. Or *passerinus*, formé sur *passer*, a été employé comme qualificatif de couleur ([CYP.], *Cena*, 48 : *Abraham passerinam uestem accepit*) comme d'autres adjectifs formés de la même manière : *columbinus*, *miluinus* (J. ANDRÉ, 1949, p. 213 ; M. D. LISSÓN, 1996, p. 205). *Tigris* peut être utilisé pour un coursier à la robe tachetée, le nom étant par ailleurs utilisé pour d'autres animaux (OV., *Mét.*, III, 216 ; COLUM., *R. R.*, III, 207).

## 8

C'est avec cette pièce que se clôt le cycle dédié à Domitien. Martial ne lui adressera plus de louanges directes qu'en VII, 56 et 60. L'arrivée à Rome de l'empereur semble maintenant très proche (1-2), et l'auteur célèbre le mois de décembre (3-6) qui pourrait être celui de sa venue. Cette célébration nous fait entrer de plain-pied dans le livre VII car c'est le mois des Saturnales, durant lesquelles la licence est de mise. Martial opère une habile transition entre le cycle et la suite du livre en mettant en avant la possibilité qu'ont les soldats d'invectiver leur général lors du triomphe pour lui rappeler sa condition humaine. Les  *festa conuicia*  peuvent en effet être apparentés aux  *carmina leuiora*  du style épigrammatique. Martial souhaite (9-10) qu'à l'image de ceux-ci qui sont indispensables et autorisés bien qu'inconvenants, sa poésie puisse être entendue de tous.

**1. nunc (...) nunc :** l'anaphore de l'adverbe est fréquente en début d'hexamètre depuis Lucrèce qui faisait de cette répétition un usage abondant (C. HENRIKSEN, 1998, I, p. 219). La figure traduit l'impatience, non seulement de voir l'empereur de retour, mais peut-être surtout d'entrer réellement dans la peinture sarcastique qui caractérise sa poésie, aidé par les  *hilares Musae*  qui l'ont déserté un temps.

**hilares (...) ludite Musae :** c'est avec cette invocation aux Muses que commence réellement le livre VII. Le cycle de Domitien semble avoir été un passage obligé – et discrètement ironique – dans le bain mielleux de la louange. L'invocation aux Muses est fréquente dans les œuvres épiques (e. g. VIRG.,  *En.* , VII, 641), mais Martial met généralement un point d'honneur à s'écarter de ce genre et sourit devant les  *Musae seueriores*  (IX, 11, 17). Sa muse est  *iocosa*  (II, 22, 2) et on croirait ce mot de l' *Anthologia latina*  (39, 1-2) sorti de sa bouche :  *iam libet ad lusum lasciuaque furta reuerti | ludere Musa iuuat, Musa seuera uale. Hilaris*  est rare en poésie, mais très fréquent chez Stace. On peut lui donner dans ce contexte un sens très proche de celui de  *iocosus*  (dans le domaine littéraire, voir CIC.,  *Att.* , 72, 5 :  *litterae hilariores* ). L'emploi de  *ludere*  dans un contexte littéraire remonte à Catulle (50, 2).

**si quando :** incise avec verbe sous-entendu à tirer de  *ludite* . Cette formule est fort appréciée de Virgile (e. g.  *Géorg.* , I, 259), mais chez lui, le verbe est toujours exprimé. Peut-être son omission est-elle facilitée par l'existence du tour  *εἴτε ποτε*  en grec.

**2. uictor** : voir VII, 6, 8 et APP. VERG., *Catal.*, 9, 3-4 : *uictor adest, magni magnum decus ecce triumphi | uictor*.

**ab Odrysio (...) orbe** : région de Thrace continentale (PLINE, *Hist. nat.*, IV, 40 ; TAC., *Ann.*, III, 38). Les *Odrysaes* étaient un peuple Thrace ([B.] LENK, s. v. *Odrysaes*, dans *R.-E.*, XVII,2 (1937), col. 1900-1903). C'est Ovide qui le premier emploie l'adjectif *Odrysius* (*Am.*, III, 12, 32). L'adjectif élargit son champ sémantique jusqu'à signifier « de Thrace » (VAL. FLACCUS, I, 470), et chez Martial, il a un sens encore plus vaste au vu de ses emplois en IX, 93, 8 (*ab Odrysio quod deus orbe tulit*) où il se réfère aux Chattes qui habitaient sur le Rhin et en VII, 80, 1 comme dans la présente occurrence au Nord de la Thrace.

**deus** : voir VII, 2, 6

**3. certa facis (...) uota** : construction périphrastique rare en prose, mais classique (CIC., *Rosc.*, 14, 5 ; PLAUTE, *Ps.*, 18 ; VIRG., *En.*, III, 179). Pour *uota*, voir VII, 5, 3

**December** : adjectif substantivé (toujours chez Martial) ; Martial se réfère constamment à ce mois, soit en raison des Saturnales (e. g. V, 18, 1), soit à cause de son froid caractéristique (e. g. I, 49, 19).

**4. ingenti uoce** : *ingens* a de très fortes connotations épiques (emploi surabondant chez Virgile, voir K. E. INGVARSSON, 1950, p. 66-70). En relation avec l'intensité de la voix, voir LUCRÈCE, VI, 1284. Pour la combinaison des deux termes, voir e. g. VIRG., *Géorg.*, I, 477 ; MARTIAL, VIII, 7, 3.

**5. Felix sorte tua** : reprise de VII, 2, 5.

**poteras** : imparfait d'un verbe modal qui exprime une action qu'il serait possible de faire, mais que l'on ne fait pas (E.-T., § 264, p. 247-248).

**Iano** : en poésie, pour *Ianuarius* qui ne rentre pas dans le carcan de l'hexamètre. Il n'est donc pas nécessaire de chercher des explications à la présence du nom d'un dieu à la place du moi qui porte son nom. Sur le dieu, voir J. S. SPEYER, 1892, p. 1-48.

**7. Festa (...) conuicia** : vers satiriques que les soldats chantent en escortant le char du général triomphant (voir SUÉT., *Cés.*, 49, 4) pour lui rappeler qu'il est humain et ne doit pas se comparer au dieu. Peut-être faudrait-il voir dans ce passage un discret avertissement envers Domitien qui ne répugnait pas à se voir comparer aux dieux ni à se faire appeler *deus*. Apulée (*Flor.*, 12) décrit la nature de ces *conuicia* proches des *maledicta* : *coruus et psittacus nihil*

*aliud quam quod didicerunt pronuntiant. Si conuicia docueris, conuiciabitur diebus ac noctibus perstrepens maledictis : hoc illi carmen est, hanc putat cantionem. Ubi omnia quae didicit maledicta percensuit, denuo repetit eandem cantilenam. Si carere conuicio uelis, lingua excidenda est aut quam primum in siluas suas remittendus est. Festa qualifie conuicia chez Sénèque (Méd., 113) et Lucain (II, 369), voir G. B. A. FLETSCHER, 1983, p. 407.*

**coronatus miles** : coutume traditionnelle du triomphe, voir FESTUS, p. 117 : *laureati milites sequebantur currum triumphalis ut quasi purgati a caede humana intrarent urbem*. Les références abondent dans ce sens (e. g. TIB., II, 5, 117-118). *Coronare* est rare et plutôt d'emploi poétique, voir cependant PLINE, *Hist. nat.*, XVI, 144.

**ludet** : quoi qu'en dise G. GALÁN VIOQUE (2002, p. 89), l'emploi du verbe dans le sens de « dire ou faire en plaisantant », n'est pas réservé à la poésie (CIC., *De or.*, II, 222 : *causam illam disputationemque lusi*).

**8. laurigeros equos** : tout comme les soldats en portent au bout de leur *pilum* (VII, 6, 6) et sur leur tête (VII, 8, 7), les chevaux sont parés de laurier. La tradition est largement attestée chez Ovide (e. g. *Tristes*, IV, 2, 22) : *ante coronatos ire uidebit equos*. Pour *laurigeros*, voir VII, 6, 6.

**9. fas audire iocos** : on trouve la même justification du caractère léger, satirique ou coquin des épigrammes en I, 4, 3-4 : *consueuere iocos uestri quoque ferre triumphi, | materiam dictis nec pudet esse ducem*. Il s'agit d'une demande à l'empereur afin que celui-ci, qui a l'habitude des *conuicia* du triomphe, ne considère pas avec trop de sévérité ses poèmes. À de nombreuses reprises, Martial réaffirme le peu de danger que peuvent représenter ses poèmes qui n'attaquent pas les personnes mais les vices. Il faut se souvenir que Domitien est alors *ensor perpetuus* depuis 85 et qu'il mit beaucoup de cœur dans cette tâche de rétablissement d'un ordre moral selon les valeurs romaines traditionnelles (SUÉT., *Dom.*, 8 : *scripta famosa uulgoque edita, quibus primores uir ac feminae notabantur, aboleuit, non sine auctorum ignominia*). D'autre part, Martial veille à se défendre lui-même, tel Catulle (16), contre les accusations de débauche qui pourraient le toucher directement (I, 4, 8 : *lasciua est nobis pagina, uita proba*). Pour *fas*, voir VII, 2, 6.

**iocos (...) carmina leuiora** : le terme *iocus* est déjà présent dans la préface du livre I (*pr.*, 3) où il se rapporte clairement aux épigrammes de Martial. Pour ses emplois, voir F. GREWING, 1997, p. 529 et M. CITRONI, 1975, p. 118. *Leuis*, dans ce contexte littéraire, se réfère au contenu des épigrammes. Le sens est parallèle à celui du français « léger » dans des

expressions comme « poésie légère » ; l'adjectif donne alors souvent, comme en français, une connotation érotique au mot qu'il qualifie, voir Ov., *Mét.*, XI, 154. Tacite (*Ann.*, XVI, 19, 2) présente les attentes de Pétrone qui est sur le point de mourir de la sorte : *nihil de immortalitate animae et sapientium placitis, sed leuia carmina et facilis uersus.*

**10. lusus** : le terme fait le lien entre le *ludere* des *conuicia* du triomphe (vers 7) et celui de la poésie de Martial. Ce *lusus* est évidemment lié aux *ioci* (CATULLE, 55, 5-6) et est le pendant des *παίγνια* alexandrins. Pour ses emplois chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p 550 et J. P. SULLIVAN, 1991, p. 61-62.

**amat** : dans le sens de « bien aimer » avec un sujet inanimé, voir CIC., *Fam.*, IX, 12, 1 ; CATULLE, 62, 16.

9

L'épigramme présente une structure bipartite qui est caractéristique des distiques isolés (dans le livre VII, voir 16, 30, 35, 65, 87). L'hexamètre et le premier hémistiche du pentamètre présente une situation qui est renversée dans la fin du vers.

La pièce s'inscrit dans la veine des épigrammes satiriques dirigées contre les avocats. Ce thème est largement exploité dans la tradition épigrammatique grecque (voir F. J. BRECHT, 1930). Le juste milieu est difficile à trouver dans une plaidoirie, certains ne peuvent mettre de frein à leur faconde et réinventent l'histoire de Rome (VI, 19 ; 35), tandis que d'autres ne peuvent aligner deux mots correctement (V, 51 ; VIII, 7 ; 17). D'autres encore semblent victimes de leur timidité (I, 97). Pour être un bon avocat, il convient donc d'avoir les idées nécessaires pour défendre la cause (cela relève de l'*ingenium*), mais il faut également, et peut-être surtout, pouvoir les mettre en forme afin d'emporter l'adhésion du plus grand nombre, c'est être *disertus*. Pour un avocat qui ne l'est pas, voir PLINE, *Ep.*, IV, 7, 4.

Le Cascellius de ce poème est un personnage fictif, son nom a peut-être été choisi par Martial en raison du célèbre juriste Aulus Cascellius, contemporain de Cicéron (voir [P.] JÖRS, art. *Cascellius* (4), dans *R.-E.*, III,2 (1899), col. 1634-1637. Martial mentionne un autre Cascellius en X, 56, 3 qui est dentiste. Ne pourrait-on également envisager d'interpréter l'épigramme en fonction d'une profession médicale ? Le médecin doit avoir de l'*ingenium* (CELSE, I, *pr.* 69), mais ça ne suffit pas : dans l'antiquité, le meilleur médecin est souvent le meilleur orateur (*disertus*). D'ailleurs, ne dit-on pas « mentir comme un arracheur de dents » ?

**1. sexaginta numeret (...) annos** : *numerare* dans le sens d'« avoir à son compte » (VII, 14, 9), voir Ov., *Mét.*, VII, 448 ; *Tr.*, I, 9, 5. On trouve une expression parallèle chez Tacite (*Ann.*, I, 35) : *qui tricena aut supra stipendia numerantes*. Les poètes évitent généralement d'employer les cardinaux (*sexaginta*) et utilisent beaucoup plus régulièrement un multiplicatif devant un distributif (e. g. VII, 14, 9). Cependant, voir JUV., XIII, 16-17 : *qui iam post terga reliquit | sexaginta annos*.

**2. ingeniosus (...) disertus** : l'*ingenium* (A. L. SPIZAK, 1992, p. 69-88) désigne les qualités innées d'un individu (C. MÜLLER, 2001, p. 319-346), il ne s'acquiert pas. On sent ici se profiler la pointe de l'épigramme quand l'adjectif qui en est dérivé s'applique à un homme de

soixante ans (E. ERNOUT, 1949, p. 42). Ces qualités, l'avocat doit les développer ([CIC.], *Rhét.*, 4, 59 : *neque homo indoctus, quamvis sit ingeniosus, ad uirtutem potest peruenire*) par l'étude afin de devenir *disertus*. Pour le sens de *disertus*, voir CIC., *De or.*, I, 94 ; 231 (pour QUINTILIEN, *Inst.*, VIII, 2, 21, Cicéron est le modèle de l'homme *disertus*) et F. GREWING, 1997, p. 146-147.

## 10

Le dédicataire fictif de ce poème, Olus, va donner à Martial l'occasion de s'attaquer à un vice intemporel : la curiosité mal placée et, dans le même temps, l'incapacité à voir en face ses propres problèmes ou défauts. Ce thème a déjà été exploité dans la comédie par Plaute (*Mil.*, 993) et Térence (*Heaut.*, 75-76 : *Chreme, tantumne ab re tuast oti tibi, | aliena ut cures ea quae nihil ad te attinent ?*), et sera repris notamment par Catulle (22, 20-21 : *suus cuique attributus est error | sed non uidemus manticae quod in tergo est*) que semble paraphraser Sénèque (*Dial.*, IV, 28, 8 : *aliena uitia in oculis habemus, a tergo nostra sunt*). Les satiristes ont également décrit ce vice (*HOR.*, *Sat.*, II, 3, 299 ; *PERSE*, 4, 23-24).

La structure de l'épigramme est particulièrement intéressante dans son rythme et son balancement. Dans les vers 1-8, Martial décrit les indiscretions d'Olus : pratiques sexuelles entre hommes (1-2), prostitution (3-4), banquets qui durent toute la nuit (5-6) et dettes diverses. Il en vient ensuite aux affaires d'Olus avec pour transition les vers 9 et 10 : son endettement (11-12), sa femme qui le trompe (13) et sa fille qui réclame sa dot (14). Il conclut plaisamment en se dégageant du vice critiqué, mais dans lequel il tombait. Tout le poème est rythmé par des formules qui reviennent comme un genre de refrain dans l'hexamètre (*Ole, quid ad te ; hoc ad te pertinet*) et le pentamètre (*et hoc*). Cette pratique est empruntée à Catulle (*e. g.* 78, 1-6), mais elle atteint chez Martial des sommets (*e. g.* I, 77 ; voir M. CITRONI, 1975, p. 247 ; E. SIEDSCHLAG, 1977, 121-124).

**1. *pedicatur*** : à l'actif, ce verbe qui signifie « enculer », « sodomiser », peut s'employer pour désigner aussi bien la sexualité non violente que violente (P. PIERRUGUES, 1908, p. 368 ; A. RICHLIN, 1978, p. 298-299 ; J. N. ADAMS, 1983, p. 123-125 ; M. DUBUISSON, 2000, p. 108-110). Si l'on passe de l'actif au passif, la pratique sexuelle est généralement non violente, au contraire de *ceuere* (J. N. ADAMS, 1983, p. 136-137 ; J. MUSSEHL, 1919, p. 387-404). Il existait également une expression proche de *pedicari* : *mentulam cacare* (voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 69). Sur *pedicare*, voir F. GREWING, 1997, p. 368. Le niveau de langue est bas (N. KAY, 1985, p. 209) et le terme cru : *simplicius multo est « da pedicare » Latine | dicere. Quid faciam, crassa Minerua mea est (Priapées, 3, 9-10)*.

**Eros** : le nom semble avoir été choisi pour sa signification et ne pas se rapporter à une personne particulière. On le retrouve en X, 56, 6 ; 80, 5

**fellat** : « sucer », le verbe est absent de la satire et n'apparaît que dans le genre épigrammatique et les inscriptions (J. N. ADAMS, 1983, p. 131). L'acte est dégradant non pour la personne qui le subit, mais pour celui qui le pratique. Obliger quelqu'un à la fellation, s'appelle l'*irrumatio*, et est la pire des trois punitions (symboliques) infligées à un ennemi (voir CATULLE, 16, 1 : *pedicabo ego uos et irrumabo* et VII, 55, chapeau) parce qu'elle renvoie à la honte qui entoure toutes les pratiques buccales (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 165). Le verbe se situe clairement du côté de l'obscénité (J. N. ADAMS, 1983, p. 131).

**Linus** : la leçon de  $\gamma$  est inacceptable *metri causa*, et de plus, elle introduirait un hapax chez Martial. Linus revient à plusieurs reprises dans des contextes sarcastiques. Le nom est peut-être utilisé pour un *fellator* en raison de son assonance avec *lingua* (XI, 25 : *illa salax nimium nec paucis nota puellis | stare Lino desit mentula. Lingua, cave*).

**Ole** : ce personnage fictif porte un nom répandu, mais certainement choisi pour sa ressemblance avec le verbe *olere*. En fonction de XII, 84 (*pediconibus os olere dicis. Hoc si, sicut ais, Fabulle, uerum est: Quid tu credis olere cunnilingis ?*), il est probable qu'il existe un jeu interne au premier vers.

**quid ad te** : le verbe *pertinet* est sous-entendu comme le montre la suite du poème. Sur la répétition de l'expression, voir chapeau.

**2. de cute** : suivant la proposition de A. E. Housman (HOUSMAN<sup>3</sup>, p. 410), il s'agit certainement d'une variation sur le proverbe *de suo uel alieno corio ludere*. Martial avait déjà utilisé ce proverbe en III, 16, 4-6 (*ut uelles corio ludere, Cerdo, tuo. | Lusisti corio : sed te, mihi crede, memento | nunc in pellicula, Cerdo, tenere tua*) il rapprochait le proverbe *corio ludere suo*, « s'amuser au dépend de sa propre peau », de *continere se intra pelliculam suam*, « se renfermer à l'intérieur de sa propre peau ». Voir également APULÉE, *Mét.*, VII, 11 : *re uera ludis de alieno curio*. Le sexe des intéressés n'entrant pas directement en jeu, il est difficilement justifiable de voir dans *cute* un synonyme de *praeputium* (*Th. L. L.*, IV, 1578, 73).

**ille uel ille** : au lieu de l'alternance *hic / ille*. Principalement poétique, mais se rencontre en prose, y compris chez Cicéron (*Inv.*, 1, 99).

**3. Centenis (...) milibus** : ablatif de prix pour une très grosse somme d'argent (voir II, 63). Martial considère que payer des montants si élevés pour s'acheter les services d'une prostituée relève de la *luxuria* (II, 63, 3-4), même si l'on est amoureux.

**fuit** : mot par excellence pour désigner l'acte sexuel, il en raison de son caractère peu convenable – compte peu d'occurrences dans les textes littéraires (quatre pour Catulle, Horace et les *Priapées*), mais en totalise 44 chez Martial. Priscien (*GLK*, III, 486, 32-34) le définit : *naturaliter quaedam uerba ad solos pertinent mares, ut futuo deuirgino, uel ad feminas, ut futuor, nubo, deuirginor*. Le niveau de langue est plus celui de « baiser » que de « faire l'amour » (MARTIAL, I, 35, 1-3 : *uersus scribere me parum seueros | nec quos praelegat in schola magister, | Corneli, quereris* suit le dernier vers de 34, 10 : *deprehendi ueto te, Lesbia, non futui*). Voir J. N. ADAMS, 1983, p. 118-122 ; E. M. CARTELLE, 1973, p. 121-124.

**Matho** : personnage fictif. Pour les apparitions de ce nom chez Martial et Juvénal (I, 32-33 ; 7, 105-149), voir F. GREWING, 1997, p. 240-241. R. E. Colton (1979, p. 59) établit un lien direct entre VII, 10, 3 et JUV., 7, 129. Voir également G. B. TOWNEND, 1973, p. 149.

**4. propterea** : le seul autre poète à l'avoir employé est Lucrèce (e. g. I, 631) chez qui on trouve 46 occurrences.

**pauper erit** : rencontre de deux syllabes identiques. Le cas n'est pas isolé (VIRG., *En.*, VI, 88 : *Dorica castra*) et correspond parfois à une volonté de l'auteur (OV., *Trist.*, V, 12 58 : *nam didici Getice Sarmaticeque loqui*). On trouve le groupe *pauper erit* chez Horace (*Sat.*, II, 5, 19-20 : *Ergo | pauper eris*), plus tard chez Juvénal (IX, 147 : *quando ego pauper ero ?*), et à différentes reprises chez Martial (e. g. V, 81, 1 : *semper pauper eris, si pauper es, Aemiliane*). Loin d'être cacophonique (comme le prétend G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 96), la rencontre *-er er-* paraît avoir été recherchée car on la retrouve 97 fois chez Ovide !

**5. In lucem cenat** : dans le sens de « jusqu'au petit matin ». Pour *in lucem* dans ce sens, voir VIRG., *En.*, IX, 338. Pour l'expression *cenare in lucem*, voir SÉN., *Nat.*, IV, 13, 6 : *cenis usque in lucem perductis* et PÉTR., 73, 6 : *usque in lucem cenemus*.

**Sertorius** : nom fictif qui apparaît toujours dans des épigrammes satiriques chez Martial (II, 84 ; III, 79).

**6. tota (...) nocte** : ablatif de temps qui exprime la durée. On attend normalement l'accusatif de durée (PLAUTE, *As.*, 872 : *noctem totam stertere*) qui est parfois renforcé par *per* (CATON, *Agr.*, 157), mais l'ablatif de durée est attesté dès l'époque classique (CIC., *De or.*, III, 138). Voir E.-T., § 133, p. 111-112. *Tota nocte* se trouve chez César (*B. G.*, I, 26, 5), l'adjectif *totus* soulignait déjà l'idée de durée. Voir MARTIAL, IX, 67, 1 ; 68, 9 ; XII, 12, 1 ; XII, 65, 1.

**stertere** : « ronfler », mais le sens est souvent fort proche de « dormir profondément et de manière ininterrompue » ; ainsi Servius commente-t-il *toto proflabat pectore somnum* (VIRG., *En.*, IX, 326) par *ne uerbo humili stertentem diceret*. Voir e. g. PERSE, III, 3-4 et HOR., *Sat.*, I, 3, 17-18 : *noctes uigilabat ad ipsum | mane, diem totum stertebat*.

**7. Septingenta** : sous-entendu *milia sestertia*. Voir VII, 9, 1.

**Tito** : Certainement un personnage fictif, comme les autres dans cette épigramme. Le nom revient en I, 17, 1 (pousse Martial à plaider) et VII, 59 (où il est le dédicataire).

**debet** : dans le sens de « devoir de l'argent ». M. Citroni (1975, p. 266) commente cet emploi qui est spécifique à Martial dans le domaine de la poésie. Ce sens est toutefois fréquent dans la langue juridique.

**Lupus** : *cognomen* très employé par Martial (voir [O.] STEIN, art. *Lupus* (3), dans *R.-E.*, XIII, 2 (1927), col.1851 ; *PIR*<sup>2</sup>, L 421). Certains des personnages qui portent ce nom sont certainement réels (V, 56 ; X, 48 ; XI, 88 ; voir F. GREWING, 1997, p. 512-513), mais pour les autres occurrences, les avis divergent entre spécialistes (voir N. KAY, 1985, p. 105 ; 249 et P. WHITE, 1975, p. 271 n. 14 ; P. HOWELL, 1995, p. 139).

**8. Assem** : l'*as* est l'unité de base du système monétaire républicain avant que le sesterce ne prenne le dessus sous l'Empire. N'en déplaise à G. Galán Vioque (2002, p. 98) l'*as*, même s'il est souvent utilisé pour indiquer la plus petite somme possible dès Catulle (5, 3 : *omnes unius aestimamus assis*), n'est pas la plus petite des unités monétaires : le *semis*, le *triens* et le *quadrans* lui sont inférieurs.

**dederis crediderisue** : subjonctifs parfaits de défense (E.-T., § 251, p. 232). *Dederis* nous semble n'avoir jamais eu le sens de donner « de l'argent à intérêt » (*Th. L. L.*, V, 1, 1663, 76-1664, 29), mais toujours de donner. C'est le système romain du don et contre-don qui peut, en fonction des contextes, lui apporter cette nuance particulière.

**10. curae (...) esse tuae** : double datif dégradé où le pronom personnel *tibi*, deuxième élément de la construction, est remplacé par le possessif *tuus* qui s'applique au premier.

**11. togula** : diminutif de *toga* que l'on ne rencontre en poésie que chez Martial. Pour ses différents emplois chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 345. Le diminutif rend la dette contractée encore plus ridicule.

**12. quadrantem** : voir VII, 10, 8. Seizième de sesterce. Unité utilisée quand on veut montrer qu'il n'y a vraiment plus un sou en caisse (MARTIAL, II, 44, 9 : *et quadrans mihi nullus est in arca*).

**13. uxor moecha** : oxymore. Le terme *uxor* est par excellence celui qui désigne une femme mariée (J. N. ADAMS, 1972, p. 249-250), tandis que la *moecha* est la femme adultère. *Turpius uxor erit quam modo moecha fuit* (VI, 45, 4). Sur ce genre d'opposition, voir I, 74 (*moechus / uir*) ; VI, 90 (*moechus / uxor*). Le terme est vulgaire et a souvent toutes les connotations contenues dans les insultes que l'on lance aux adultères : « putain », « salope ». Voir S. TREGGIARI, 1993, p. 263-264.

**14. Poscit (...) dotem** : voir CIC., *Top.*, 23 : *cum mulier uiro in manum conuenit, omnia quae mulieris fuerunt, uiri fiunt dotis nomine* ; R. P. SALLER, 1984, p. 195-205. Pour l'expression, voir TÉR., *Phor.*, 645-647 : *quod dixi adeo ei : « quaeo, quid si filiam | suam unicam locaret ? parui retulit | non suscepisse: inuentast quae dotem petat »*.

**filia grandis** : fille en âge de se marier (CIC., *Cluent.*, 11 : *reliquit [...] grandem autem et nubilem filiam*). Voir M. K. HOPKINS, 1965, p. 125-132.

**15-16. quindecies** : dans son sens indéterminé (PLINE, *Hist. nat.*, II, 76).

**nihil** : pour l'*ἀπροσδόκητον*, voir chapeau.

11

Cette épigramme a probablement été composée pour accompagner une copie de ses *libelli*. On ne sait si le terme se rapportait au livre VII, à un recueil de poèmes qui en seraient extraits, ou à une sorte d'édition de différents livres, mais ce poème est un argument en faveur des défenseurs de la thèse de l'existence de diverses éditions indépendantes dès l'antiquité (VII, 17 ; M. CITRONI, 1988, p. 36). Cet exemplaire est *emendatus*, corrigé, de la main même de l'auteur. C'était alors une pratique courante en l'absence de moyen mécanique de reproduction (PLINE, *Ep.*, IV, 26, 1 : *Petis ut libellos meos, quos studiosissime comparasti, recognoscendos emendandosque curem*). Certains auteurs corrigeaient leur propre travail (A.-G., XV, 6, 2) et d'autres faisaient appel à des amis (PLINE, *Ep.*, III, 15, 1 : *petis ut libellos tuos in secessu legam examinem, an editione sint digni ; adhibes preces, adlegas exemplum : rogas enim, ut aliquid subsiciui temporis studiis meis subtraham, impertiam tuis, adicis M. Tullium mira benignitate poetarum ingenia fouisse. Sed ego nec rogandus sum nec hortandus ; nam et poetice ipsam religiosissime ueneror et te ualdissime diligo. Faciam ergo quod desideras tam diligenter quam libenter*). Pour la copie de ses écrits, un auteur peut faire appel à un *librarius* (e. g. CIC., *Att.*, XIII, 44, 3), mais on trouve, notamment chez Martial (II, 8, 1-3 : *si qua uidebuntur chartis tibi, lector in istis | siue obscura nimis siue latina parum, | non meus est error : nocuit librarius illis*), de nombreuses critiques envers le travail, par nature imparfait, de ceux-ci. Voir M. MCDONNELL, 1996, p. 477-482.

La demande de correction émane de l'ami de Martial, Aulus Pudens. Martial ne peut cependant s'empêcher de tourner plaisamment cette demande en ridicule en rappelant au dernier vers que ce ne sont que des *nugas*. L'effet comique découle du qualificatif qui est appliqué à ce terme : *archetypas*.

La pièce a une structure bipartite. Aux vers 1-2, Martial présente la situation : son ami lui demande de revoir et de corriger un recueil d'épigrammes. Avec les deux vers suivants, Martial rigole de cette attitude par rapport à sa poésie à deux niveaux : [1] l'effet comique résultant de l'opposition entre *archetypas* et *nugas*, et [2] le fait que ce n'est peut-être pas tant pour avoir un exemplaire corrigé, mais un exemplaire de plus de valeur qu'Aulus effectue cette requête (*cogis*).

1. **Cogis** : dans le sens de « demander instamment ». MARTIAL, I, 17, 1 : *cogit me Titus actitare causas* (M. CITRONI, 1975, p. 69) et XI, 76, 1 : *soluere, Paete, decem tibi me sestertia cogis*. Voir HOR., *Ep.*, I, 9, 2 : *cum rogat et prece cogit* et D. R. SHACKLETON BAILEY, 1956, p. 61.

**calamo manaque nostra** : le *calamus* (κάλαμος), c'est d'abord le « roseau » puis le « roseau à écrire » (CIC., *Att.*, VI, 8, 1 : *calamum sumere* dans le sens de « prendre la plume »). Si le papyrus est typiquement égyptien, le roseau quant à lui se rencontre dans de très nombreuses régions du bassin méditerranéen (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 102) et est l'outil usuel pour écrire aussi bien chez les Grecs que chez les Romains (jusqu'à la fin de l'époque ptolémaïque, les Egyptiens utilisaient le *iuncus maritimus* dont ils se servaient comme pinceau ; voir W. CLARYSSE, 1993, p. 186-201). Pour *manus* dans ce sens, voir CIC., *Cat.*, 3, 10 : *cognouit et signum et manum suum*. L'emploi de *noster*, pluriel de modestie, et du pronom au singulier dans la même phrase est d'usage courant en poésie (CATULLE, 68b, 132 : *lux mea se nostrum in gremium* et 91, 1-2 : *non ideo, Gelli, sperabam te mihi fidum | in misero hoc nostro, hoc perduto amore fore*).

2. **emendare meos (...) libellos** : pour *libellus*, voir VII, 3, 1. Il semble qu'il y ait un jeu entre le sens que prend parfois *emendare* de « supprimer les obscénités » et le nom du destinataire Pudens (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 103). Sur *emendare*, voir chapeau. Même expression en VI, 64, 6 : *emendare meos, quos nouit fama libellos* (F. GREWING, 1997, p. 411). Voir également OV., *Pont.*, I, 5, 15-18 : *Cum relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno | me quoque, qui feci, iudice digna lini. | Nec tamen emendo ; labor hic quam scribere maior | mensque pati durum sustinet aegra nihil. | Scilicet incipiam lima mordacius uti | et sub iudicium singula uerba uocem*. Pour les auteurs qui corrigent leurs propres ouvrages, voir CIC., *Att.*, XIII, 48, 2 et OV., *Pont.*, IV, 12, 25.

**Pudens** : Aulus Pudens est l'un des plus chers amis de Martial (M. CITRONI, 1982, p. 247). Par l'épigramme I, 31, nous savons qu'il est centurion et attend sa promotion au rang des *primipili*. Il est marié à Claudia Peregrina (IV, 13). C'est donc une intéressante figure de centurion épris de poésie que décrit Martial. Voir [A.] Stein, art. *A. Pudens* (6), dans *R.-E.*, XXIII, 2 (1959), col. 1940-1941.

3. **O quam** : pour cette construction de *o quam* + adverbe, voir F. GREWING, 1997, p. 374.

**probas amasque** : voir [CIC.], *Rhét.*, IV, 2 : *ut nos et solos probare, nos amare alios contemnere et deridere videamur* et OV., *Tristes*, I, 5, 39-40 : *saepe fidem adversis etiam*

*laudavit in armis, | inque suis amat hanc Caesar, in hoste probat.* Voir également VI, 60 [61],  
1 : *laudat, amat, cantat nostros mea Roma libellos.*

**4. archetypas** : l'adjectif emprunté au grec (*ἀρχέτυπος*) apparaît pour la première fois chez Varron (*Rust.*, III, 5, 8). Pour son emploi dans un contexte littéraire, voir PLINE, *Ep.*, V, 15, 1-2 : *ut enim pictores pulchram absolutamque faciem | raro nisi in peius effingunt, ita ego ab hoc archetypo labor et decido.* Sur le terme lui-même, voir T. J. LEARY, 1996, p. 153 et [C.] DZIATZKO, art. *ἀρχέτυπον*, dans *R.-E.*, II (1895), 1, col. 460-461. Pour *archetypae* épithète de *nugae*, voir chapeau.

**nugas** : Martial reprend ce terme caractéristique de Catulle (*e. g.* I, 4) et il l'applique régulièrement à ses poèmes (B. SWANN, 1994, p. 47-55). L'utilisation de termes dépréciatifs ou péjoratifs comme *lusus*, *carmina leuiora*, *leues uersus*, sous le couvert de la modestie, montre en fait tout l'attachement et toute la valeur que donne Martial à ce genre. Pour l'utilisation de ce terme chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 412.

## 12

Le genre de l'épigramme, comme celui de la satire, s'attaque très souvent aux travers de la société (F. J. BRECHT, 1930, p. 4-6). Cette critique s'inscrit non pas dans une réflexion générale, mais prend pour chaque sujet un contexte précis dans lequel un défaut voit le jour. Cette manière de procéder amène inévitablement Martial à mettre en scène divers individus réels ou imaginaires. Il le précise cependant lui-même (X, 33, 9-10 : *hunc seruare modum nostri nouere libelli, | parcere personis, dicere de uitis* ; SÉN., *Ep.*, 105, 4 ; T. ADAMIK, 1975, p. 58), son but est de parler des vices, mais pas d'attaquer des personnes en particulier (voir I, *pr.*, 1-8 ; III, 99 ; V, 15, 2 ; P. A. WATSON, 1982, p. 75 n. 5). Cette apologie est toutefois, du moins en partie, oratoire ; il lui arrivait (à la suite de Catulle ; *e. g.* 36) de ridiculiser des personnes ou des catégories sociales. Sous Domitien, les risques ne sont pas minimes de se voir accuser et condamner pour diffamation (B. W. JONES, 1972, p. 128), et Martial va donc être dans l'obligation constante de défendre son travail. Le thème de l'inexistence d'attaques personnelles est principalement un *topos* du genre satirique (J. C. BRAMBLE, 1974, 190-204). Cette défense était d'autant plus nécessaire qu'il était aisé à Rome de faire circuler sous le nom d'un auteur des poèmes que celui-ci n'avait pas composés et de trouver ainsi un bouc-émissaire idéal pour couvrir ses attaques personnelles (X, 3 ; 5 ; 33).

Le poème possède une structure tripartite : [1] il s'ouvre avec un appel à la bienveillance de Domitien (1-4), [2] se poursuit (5-8) avec une question oratoire qui met sur la touche les auteurs qui crachent du venin sous son nom, et [3] s'achève avec l'affirmation du caractère inoffensif de ses poèmes à travers un serment en règle.

Le dédicataire de ce poème est Faustinus, un ami qu'il mentionne à de très nombreuses reprises (19) et à qui il dédie ses livres III et IV (III, 2 ; IV, 10). Il était riche et possédait un nombre impressionnant de propriétés (III, 58 ; IV, 57 ; V, 71 ; VII, 80 ; X, 51). Il était probablement un des patrons de Martial. Pour la liste de ses apparitions chez Martial et les inscriptions à son nom, voir M. CITRONI, 1975, p. 85-86.

**1. Sic (...) ut** : formule d'affirmation d'un vœu (PLAUTE, *Ps.*, 943-944 ; E.-T., § 352, p. 355) où parfois seul celui-ci est exprimé sans que la proposition introduite par *ut* ne soit nécessaire (CIC., *Att.*, I, 16, 1). Il semble que la première attestation de ce tour en poésie remonte à

Catulle (45, 13-16 : « *sic* » *inquit* « *mea uita, Septimille, huic uni domino usque seruiamus, ut multo mihi maior acriorque ignis mollibus ardet in medullis* »).

**fronte (...)** *serena* : le front est représentatif des sentiments d'un individu (PLAUTE, *Aul.*, 599 : *ut quod frons uelit oculi sciant*). Tout comme les sourcils qui s'y trouvent (I, 4, 2 ; M. CITRONI, 1975, p. 31), il est révélateur de la colère d'un individu. Pour l'expression, voir e. g. STACE, *Silves*, II, 6, 65-66.

**Dominus** : voir VII, 2, 1.

**2. excipiat** : dans ce sens, voir OV., *Fastes*, I, 3-4 et BÖMER, 1958, I, p. 7.

**meos (...)** *iocos* : voir VII, 8, 9.

**aure** : métaphore habituelle en latin (déjà chez PLAUTE, *Men.*, 3-4 : *apporto uobis Plautum, lingua non manu, quaeso ut benignis accipiatis auribus*) comme en français. Pour son emploi chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 75. Dans le livre VII, voir 28, 8.

**3. mea (...)** *pagina* : pour désigner les vers d'un poète, voir PROP., II, 21, 1 et MARTIAL, I, 4, 8 ; V, 2, 2. Le terme de *pagina* s'utilise aussi bien par rapport au *uolumen* qu'au *codex*.

**nec** : dans le sens de *ne ... quidem*, voir E.-T., § 177, p. 152. Voir E. B. LEASE, 1909, p. 302-303.

**laedere** : dans le sens de blesser par des paroles. Voir MARTIAL, III, 99 : *ars tua, non uita est carmine laesa meo, | innocuos permittite sales* ; H. SZELEST, 1963, p. 214 – 215 ; H. SZELEST, 1981, p. 293.

**4. de nullo fama rubore** : le complément prépositionnel *de nullo rubore* (équivalent de *de rubore nullius*) dépend de *fama* (rôle de la rumeur chez Martial, voir VII, 6, 4). Voir E.-T., § 108.5, p. 86 : l'emploi de *de* dans le sens de « au sujet de » (CIC., *Att.*, X, 11, 3) découle de son utilisation dans des expressions comme *de tertia uigilia*. *Rubor* fait régulièrement référence à l'apparence que prend le visage à l'écoute de poèmes obscènes (VI, 60 [61], 3-4 : *ecce rubet quidam, pallet, stupet, oscitat, odit. | Hoc uolo : nunc nobis carmina placent*). Voir F. GREWING, 1997, p. 388.

**5. Quid prodest** : question oratoire fréquente y compris dans les genres élevés (VIRG., *En.*, VII, 302 : *quid Syrtes aut Scylla mihi, quid uasta Charybdis profuit ?*).

**cupiant cum quidam nostra uideri** : Martial s'insurge à plusieurs reprises contre les poètes qui écrivent leurs attaques sous son nom (e. g. III, 99 ; V, 15). Le *cum* a une valeur causale (contra G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 107).

**6. Lycambeo sanguine** : écho direct d'Ov., *Ib.*, 53-54 : (...) *in te mihi liber iambus | tincta sanguine tela dabit*. Selon la légende, Lycambe était le père de Néobule qui fut poussé au suicide à la suite des attaques contenues dans les iambes d'Archiloque à qui il avait refusé la main de sa fille. Ses iambes sont devenus proverbiaux dans la littérature grecque et latine pour caractériser la rage (HOR., *Ep.*, II, 3, 79 : *rabies*) des attaques verbales violentes contre une personne particulière (PIND., *Pyth.*, 2, 52-56 ; CIC., *Att.*, XVI, 11, 2). Sur la force du propos d'Archiloque, voir QUINT., *Inst.*, X, 1, 60-61 : *Summa in hoc uis elocutionis, cum ualidae tum breues uibrantesque sententiae, plurimum sanguinis atque neruorum, adeo ut uideatur quibusdam quod quoquam minor est materiae esse, non ingeni uitium*. Le nom de Lycambe a été utilisé pour décrire la personne contre laquelle on s'acharne dans une invective (HOR., *Ep.*, I, 19, 23-25 : (...) *Parios ego primus iambos | ostendi Latio, numeros animosque secutus | Archilochi, non res et agentia verba Lycamben*). Voir L. HENDRIKSON, 1925, p. 101-127.

**sanguine tela madent** : voir tout particulièrement Ov., *Pont.*, IV, 7, 36 : *nec quae uipereo tela cruore madent*.

**7. uipereum (...) uirus** : le vocabulaire de ce passage est très proche de celui d'Ovide et, par moment, frôle la paraphrase. Voir pour le sens Ov., *Pont.*, IV, 6, 34 : *uerba uelut tinctum singula uirus habent*. On retrouve l'expression (dans un contexte tout différent) chez APULÉE, *Mét.*, V, 12. *Vipereus* apparaît pour la première fois dans l'*Enéide* (VI, 281) et est par la suite principalement utilisé par Ovide qui conserve quatorze occurrences.

**nostro sub nomine** : voir dans un contexte parallèle PROP., II, 14, 26 : *taleque sub nostro nomine carmen erit*. La leçon de *L* vient d'une correction du copiste en fonction de l'expression très répandue *sub pectore*.

**8. qui (...) radios (...) perferre negat** : les personnes impures, dans la vision mythique, étaient incapables de soutenir la présence du soleil (SÉN., *Œd.*, 337-339 ; HOR., *Ep.*, I, 6, 3-5 ; Ov., *Mét.*, II, 761-764). La lumière représente métaphoriquement le fait d'assumer ses écrits et de ne pas devoir se tapir dans l'ombre du nom d'un autre pour lancer son venin.

**Phoebi radios (...) diemque** : accumulation. Coordonné à *radios*, *dies* joue un rôle actif et est du point de vue du sens très proche de « lumière », voir LUCRÈCE, I, 147 : *non radii solis*

*nec lucida tela diei*. Phoebus est translittéré du grec *Φοῖβος*. Epithète du dieu Apollon dès Homère (A, 43), il semble que la première identification claire d'Apollon *Φοῖβος* avec le soleil date du début du V<sup>e</sup> siècle. Chez les poètes latins, l'identification est régulièrement constatée (e. g. VIRG., *En.*, III, 637 ; HOR., *Odes*, III, 21, 24). Contre l'avis général, J. E. Fontenrose estime que l'épithète *Φοῖβος* n'est pas celle d'Apollon mais du soleil lui-même, voir J. E. FONTENROSE, 1939.

**ferre (...) negat** : *negare* dans son sens de « refuser de ». Construit avec l'infinitif seul, voir CIC., *Fam.*, II, 17, 2 : *ut alariis Transpadanis uti negarem*.

**9. Ludimus innocui** : pour *ludere*, voir CATULLE, 50, 1-2 ; 61, 225 et VII, 8, 10 pour les rapports du genre épigrammatique avec le *ludus*. L'emploi du verbe *ludere* dans ce sens est parallèle à celui de *παίζειν* par les Alexandrins et a été introduit par les *poetae noui*, et notamment Catulle, dans la poésie latine. Voir H. WAGENVOORT, 1935, p. 108-120. Pour *innocui*, voir I, 4, 7 : *innocuos (...) lusus* et chapeau.

**9-10. Iuro potentis | per genium Famae** : le *genius* est défini par Servius (*Géorg.*, I, 302) comme suit : *genium dicebant antiqui naturalem deum uniuscuiusque loci uel rei aut hominis*. C'est un esprit protecteur de la *gens* et de ses représentants mâles, mais également des divinités comme ici (J. BAYET, 1971, p. 374). Le culte du *genius* de l'empereur avait une importance toute particulière sous les Flaviens (F. SAUTER, 1934, p. 41-45). Prononcer un serment sous l'autorité du génie protecteur est fréquent dans la littérature au moins depuis Plaute (*Capt.*, 977). La discussion à propos de l'impossibilité de jurer par le *genius* de la *Fama* à cause de sa féminité n'a pas lieu d'être puisqu'il s'agit avant tout d'une divinité. Pour son emploi chez Martial, voir M. SALATRINO, 1998, p. 475-478. Sur *Fama*, voir VII, 6, 4. Il y a peut-être un lien à faire avec VI, 61 (60), 10 : *uicturus genium debet habere liber*.

**Castaliumque gregem** : *Castalium gregem* désigne les Muses. La première attestation littéraire du lien entre la Fontaine de Castalie et les Muses (ainsi qu'Apollon) remonte à Théocrite (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 111). En VI, 47, 4 et IX, 86, 3, Martial se réfère également aux Muses par le nom *grex*. Voir STACE, *Théb.*, IV, 685.

**11. perque tuas aures** : sur l'anaphore de *per*, voir OV., *Pont.*, II, 8, 23-36. C'est la seule attestation d'un serment prêté « par les oreilles de quelqu'un », mais cela n'a rien de surprenant et rappelle le caractère éminemment oral de la littérature antique.

**magni mihi numinis instar** : le vers est un écho d'Ov., *Am.*, III, 11, 47-48 : *perque tuam faciem, magni mihi numinis instar, perque tuos oculos, qui rapuere meos*. La notion de *numen* est assez proche de celle de *genius* telle que définie par Servius. Dans le contexte de ce poème et de l'invocation à l'empereur des vers 1-2, il nous semble qu'il convient de voir derrière le *magnum numen* la figure de Domitien (sur l'importance du *numen* de Domitien, voir K. SCOTT, 1936, p. 117-125). L'homogénéité de l'épigramme est alors assurée par la reprise de l'idée du vers 2 dans le vers 11, ce qui permet la transition de Domitien vers le lecteur.

**12. lector** : dès l'ouverture du livre I, l'appel au lecteur devient un motif récurrent de la poésie de Martial. Cette relation qu'il entretient avec le public est une preuve de plus de l'ancrage de sa poésie dans le monde et les réalités qui lui sont contemporaines. Sur cette relation particulière, voir A. L. SPIZAK, 1997, p. 352-363.

**inhumana ab invidia** : c'est la seule attestation de *inhumanus* comme épithète de *invidia*. Dans ce contexte, la jalousie résulte de la réussite de Martial et *inhumanus* joue sur le double sens de « sans politesse, grossier » (CIC., *Off.*, I, 144) et de « barbare, sans culture » (CIC., *Off.*, I, 133). *Contra*, G. Galán Vioque (2002, p. 113) lui donne le sens « féroce », « cruel », mais nous n'en voyons pas la raison dans ce contexte.

## 13

Dans cette pièce, Martial – qui aurait fait d’excellentes blagues sur les blondes – se moque non pas tant d’une femme au teint basané qui va tenter de le rendre plus clair, mais surtout de sa sottise : elle pense que les exhalaisons qui sortent de terre à Tibur et qui sont renommées pour blanchir l’ivoire vont lui redonner un teint de lait. Mal lui en a pris, elle a passé sa journée sur la colline ensoleillée à quelques vingt-huit kilomètres de Rome et est revenue toute bronzée.

L’épigramme est une version augmentée d’un sujet déjà abordé dans les mêmes termes en IV, 62 : *Tibur in Herculeum migravit nigra Lycoris, | omnia dum fieri candida credit ibi*. Martial adore se moquer des efforts vains de ceux qui cherchent à cacher leurs défauts physiques par différents stratagèmes (voir M. CITRONI, p. 234). C’est un motif typique du genre épigrammatique (F. J. BRECHT, 1930, p. 62-66) au ridicule duquel il ajoute la bêtise. Dans l’esthétique des anciens, qui était proche en ce domaine de celle du XIX<sup>e</sup>, les femmes au teint clair passaient pour plus attirantes (e. g. HOR., *Odes*, I, 19, 5-8), et il était d’usage de recourir aux cosmétiques pour les femmes qui ne le possédaient pas naturellement (e. g. MARTIAL, II, 41, 11 ; VI, 93, 9). La pointe de ce poème réside dans le fait que Lycoris ne recourt ni à la craie, ni au blanc de céruse, mais se rend à Tibur dans le but d’y blanchir sa peau. Les anciens pensaient en effet qu’en ce lieu, les fumées qui sortaient de terre empêchaient l’ivoire de jaunir (MARTIAL, IV, 62 ; VIII, 28, 12 ; PROP., IV, 7, 81-82 ; SIL. IT., XII, 229-230). Nous ne pensons pas qu’il s’agisse du vent de Tibur auquel les anciens auraient donné ces propriétés, mais bien aux *nebulae crudarum Albularum* (MARTIAL, IV, 4, 2), les exhalaisons sulfureuses (PLINE, *Hist. nat.*, 36, 167 : [...] *Tiburtini, ad reliqua fortes, uapore dissiliunt*).

La femme mise en scène dans le poème est appelée Lycoris. Chez d’autres auteurs latins, le nom est employé pour désigner une jolie femme (e. g. HOR., *Odes*, I, 33, 5). Chez Martial par contre, le nom est plutôt utilisé pour une femme qui fait tout pour paraître jolie, mais arrive rarement à ses fins (I, 72 ; III, 39, 2 ; IV, 62). Pour la liste de tous les emplois de ce nom chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 288-289.

**1. dum (...) audit** : le *dum* a une valeur causale. Quand *dum* est employé avec l’indicatif dans ce sens causal (E.-T., § 347, p. 350), la cause est présentée comme involontaire, ce qui en dit long sur les capacités de Lycoris.

**Tiburtnis (...) solibus** : le sens est tout à fait comparable au français « sous le soleil de Tibur » ; il y a une nuance locative (ablatif de lieu sans préposition) et la présence de *sol* est conservée, ce qui est très important dans l'optique du poème, car c'est déjà la préparation de la pointe avec *nigra*. La leçon de  $\gamma$  peut être considérée comme une *lectio facillior* par rapport à *colles* (vers 3) et éventuellement influencée par une glose à *Tiburtnis (...) solibus*.

**albescere** : seul emploi chez Martial. Principalement poétique par rapport à l'aube, à la mer qui devient houleuse ou aux cheveux de la vieillesse.

**2. antiqui dentis (...) ebur** : *antiquus* ne qualifie *dens* que dans ce poème, mais il existe des expressions semblables (STACE, *Théb.*, IV, 508 : *antiquis ossibus*). *Antiquus* a certainement été préféré à un adjectif comme *uetus* en fonction de son caractère prestigieux [qu'il véhicule]. Il faut de plus que l'ivoire ait un certain âge pour commencer à jaunir. Un grand débat passionnait les savants de l'antiquité afin de savoir si les défenses de l'éléphant devaient être classées dans la catégorie des cornes ou des dents (voir sur la question PLINE, *Hist. nat.*, VIII, 7). Il faut cependant noter que la grande majorité des textes poétiques utilise le terme *dens* pour parler de ces défenses. L'*ebur*, « ivoire », avait à Rome une très haute valeur marchande (voir [H.] BLÜMMER, art. *Elfenbein*, dans *R.-E.*, V,2 (1905), col. 2356-2366), d'où son caractère vénérable souligné par *antiqui*.

**fusca Lycoris** : sur Lycoris, voir chapeau. *Fuscus* est la couleur située entre le blanc et le noir (*GLK*, VII, 519, 18). L'adjectif est souvent appliqué à la couleur de la peau (pour la première fois chez VIRG., *Buc.*, X, 38), et il désigne alors le teint méditerranéen par excellence, *i. e.* basané. Chez Martial, voir IV, 42, 5 ; VII, 29, 8 ; IX, 35.

**3. in Herculeos colles** : périphrase pour le Mont Tivoli sur lequel se trouvait un temple dédié à Hercule Victorieux. Voir STRABON, V, 3, 11. En I, 12, 1, Martial parle des *Herculeas (...) arces*, et mentionne les *Herculei colles* en IV, 57, 9.

**quid** : dans une locution familière (à la place de *quantum*) qui équivaut au français « qu'est-ce que » devant une affirmation renforcée ou une exclamation.

**Tiburis alti** : *altus* dans un usage semblable au grec *αἰνός* (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 117). Pour cet adjectif appliqué à Tibur, voir VIRG., *En.*, VII, 82-83 : *sub alta | (...) Abulnea* et Servius *ad loc.*

**4. aura** : voir chapeau.

**nigra** : *ἀπροσδόκητον* qui était préparé par *solibus* au vers 1. *Nigra* qualifie déjà Lycoris en IV, 62, 1 et a, dans ce contexte, une connotation négative.

14

Tout le sel de cette épigramme réside dans sa construction et les allusions qu'elle renferme : Martial veut conduire le lecteur à penser à un *infandum scelus* au premier degré, loin des *nequitiae* représentées par le célèbre *passer* de Catulle ou de la transposition que semble en avoir opérée Arruntius Stella avec sa *columba*. Il rédige les neuf premiers vers sur la forme d'une oraison funèbre (N. I. HERESCU, 1947, p. 74-76) et révèle au dernier ce qu'a réellement perdu sa *puella* : un *puer delicatus*. Le *puer delicatus* est « l'avers lumineux de son envers sordide, le *cinaedus* » (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 207). Celui-ci est fréquemment appelé *deliciae*, comme le confirme Plutarque (*Ant.*, 58, 8 : (παίγνια παιδάρια) ἂ δηλίκια Ῥωμαῖοι καλοῦσιν). Cette séduction exprimée par *deliciae* est légitime car relative à un corps servile, et dès lors elle ne saurait se substituer à une autre relation intime qui est, elle, ancrée dans la réalité sociale des hommes libres. C'est pourquoi il était fréquent de trouver dans les maisons des riches Romains ces *pueri* qui ont un statut complexe, flottant et toujours provisoire car l'enfant grandit et l'adolescence n'est pas éternelle. Un jour arrive où maîtres et maîtresses doivent soit s'en séparer, soit l'adopter dans leur famille, et ils ne peuvent donc plus l'approcher sexuellement sans risquer d'être frappé du sceau d'*impudicitia*. C'est ce jour que célèbre Martial, qui correspond à la mort métaphorique du *puer* (il ne s'agit nullement d'une mort réelle comme le laisse entendre G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 118).

C'est à cet événement que se rapportent les poèmes 2 et 3 de Catulle et les poèmes perdus d'Arruntius Stella. Bien que certains modernes continuent à en douter (voir récemment H. D. JOCELYN, 1980, p. 421), pour Martial et Festus (p. 410, 17 Lindsay) il n'y a aucun doute possible : le *passer* des poèmes 2 et 3 de Catulle est à double entente, c'est à la fois l'oiseau et le sexe de quelqu'un (la bibliographie est surabondante, voir e. g. H. BARDON, 1946, p. 215-216 ; R. A. LA FLEUR, 1974, p. 72 ; R. A. PITSCHER, 1982, p. 97-103 ; Y. NADEAU, 1984, p. 860-868).

Il y a cependant un point sur lequel nous sommes en désaccord avec (à notre connaissance) tous les commentateurs du texte de Catulle. Si on accepte le double sens de *passer*, la *mentula* qui entre en jeu ne peut être celle de Catulle que si l'on suppose que Catulle est devenu impuissant. Le poème 3 se clôture en effet sur : *Tua nunc opera meae puellae | flendo turgiduli rubent ocelli*. Le possessif *meae* indique clairement que Catulle est toujours avec Lesbie à la fin du poème. Le ton du poème n'est pas celui d'un poème de rupture, mais on

imagine mal qu'un Romain, même au cœur tendre comme Catulle, étale dans ses vers des problèmes érectiles avec ce lyrisme (voir *infra*). Il conviendrait donc peut-être d'analyser le poème de Catulle dans la même optique que celui de Martial. Lesbie a perdu un *puer delicatus* (3, 3 : *deliciae meae puellae*) que Catulle désigne, métaphoriquement et par métonymie, *passer*. Cela explique également le ton guilleret de certains vers (3, 9-10 : *sed circumsiliens modo huc modo illuc | ad solam dominam usque pipiabat*) : en quelque sorte, Catulle a perdu un rival. La pointe de cette épigramme résiderait donc dans le dernier vers et non dans le dernier distique comme on l'a toujours interprété.

Si l'on accepte cette interprétation, on peut imaginer qu'Arruntius Stella, poète élégiaque (R. VERDIÈRE, 1988, p. 321-323) ait composé un poème semblable pour Violentilla. Cette Violentilla fut chantée sous le nom d'Ianthis par Martial (VI, 21, 1-2) et celui d'*Asteris* par Stace (*Silves*, I, 2, 195-200). R. Verdière (p. 323) explique de manière, comme toujours, fort astucieuse le choix de ces pseudonymes : la couleur de la violette qu'évoque le prénom se trouve être celle de la plante nommée *asteris*, et Ianthis signifie en grec « violette ». Si, dès lors, on accepte de considérer que Stella ait écrit un ou plusieurs poèmes semblables à ceux de Catulle, il est probable que Violentilla ait eu un *puer delicatus*. Or il semble qu'une fois de plus Martial nous fournisse tous les éléments pour répondre à cette question par l'affirmative. En VII, 15 – les deux poèmes sont placés consécutivement, ce qui n'est pas indifférent chez Martial, voir vol. I, p. 21 – la figure d'Ianthis est à nouveau présente dans une pièce où Martial mentionne un certain Argynnus. Ce nom est certainement fictif. Il semble en effet avoir été repris par Properce (III, 7, 21-22) au poète élégiaque Phanoclès (*Ἐρωτες ἢ καλοί*, 8) qui l'avait introduit dans la légende du départ pour Troie, et il en avait fait la cause du retard de la flotte grecque à Aulis : c'était l'éromène d'Agamemnon. Le nom d'Argynnus est donc parfait pour évoquer dans l'esprit du lecteur la notion de *puer delicatus*. Il est donc probable que Violentilla en ait possédé un. L'épigramme de Martial est adressée à Aulus Pudens (voir, VII, 11, 2). Cet ami de Martial est le destinataire de deux autres épigrammes coquines : VI, 54 et VIII, 63.

**1. infandum (...) scelus** : c'est principalement dans la comédie (PLAUTE, *Cap.*, 756 ; TÉR., *Eun.*, 326) que *scelus* prend, comme ici, le sens de « catastrophe », « calamité ». Dans des contextes particuliers, le terme peut s'appliquer à un amour perdu, mais il est loin d'être « characteristic of amatory vocabulary » (G. GALÁN VIOQUE, p. 120). *Infandum* est formé sur la même racine (celle de *fari*) que *nefandus*. Pour ce groupe, voir T.-L., XXXI, 14, 8-9 : *tamquam ob infandum scelus interfecti sunt* ; [SÉN.], *Oct.*, 304 : *dedit infandi sceleris poenas*.

**nostrae puellae** : écho de Catulle (2, 1 = 3, 4 : *passer deliciae meae puellae*). *Puella* est rare dans les genres élevés où il désigne toujours une jeune fille non mariée (P. WATSON, 1983, p. 123-125 ; 133-143). Le terme est employé, notamment dans l'élégie, pour désigner l'être aimé (Ov., *Am.*, II, 6, 19 : *nostrae placuisse puellae*). L'épigramme présente est un jeu littéraire, et il ne faut donc pas faire de la *puella* en question l'amie de Martial.

**2. lusus deliciasque** : les deux termes sont repris à Catulle (2, 2 : *quicum ludere* et 2, 1 = 3, 4 : *deliciae meae puellae*). Dans ce vers de l'épigramme, Martial introduit, par référence à Catulle, une double signification. Il la corrige rapidement aux vers 3-8, avant de retourner complètement la situation. *Deliciae* désigne ce qui apporte de l'agrément, du plaisir, de la volupté, et ce, dans tous les domaines y compris sexuels. Les deux derniers vers vont clairement lui donner le sens de *puer delicatus*, voir chapeau. On trouve *deliciae* dans de très nombreuses épitaphes (F. GREWING, 1997, p. 214). Le terme renvoie alors souvent à la réalité de ces esclaves favoris. Pour *delicia* servant à désigner l'être aimé, voir PLAUTE, *Poen.*, 365 : *mea uoluptas, mea delicia, mea uita*. Le terme peut également être employé pour parler des ébats amoureux (CATULLE., 74, 2). *Lusus* peut avoir, en fonction du contexte, une signification sexuelle ou non (J. N. ADAMS, 1983, p. 161-163). Le poème IV, 87 de Martial semble gloser parfaitement notre explication et confirmer l'existence de *pueri delicati* pour les femmes : *infantem secum semper tua Bassa, Fabulle, | collocat et lusus deliciasque uocat, | et, quo mireris magis, infantaria non est. | Ergo quid in causa est ? pedere Bassa solet.*

**3. quales** : indique clairement que, du moins à l'époque de Martial, il existait un second niveau de lecture pour les poèmes 2 et 3 de Catulle. Il est en effet en quelque sorte glosé par *nequitis* du vers 4.

**teneri (...) amica Catulli** : il s'agit de Lesbie dont le nom est mis en évidence par le rejet au début du vers suivant. Martial la mentionne à six reprises soit comme la simple amie de Catulle, soit en relation avec les baisers (CATULLE, 5 ; 7). Pour l'attitude de Martial vis-à-vis de son prédécesseur Catulle et ses apparitions dans les vers de Martial, voir B. W. SWANN, 1998, p. 48-58. Pour le groupe *tener Catullus*, voir IV, 14, 13.

**plorauit** : voir CATULLE, 3, 17-18. Le verbe a un sens plus fort et est plus expressif que *lacrimare*, « verser des larmes » ou l'usuel *flere*, « pleurer ». *Plorare*, c'est « se lamenter en versant des larmes ». Le verbe perd de son intensité en bas latin et passe en français, voir M. CITRONI, 1975, p. 280.

4. *nequitiis passeris orba suis* : *nequitia* est un terme typique du vocabulaire érotique. On le rencontre fréquemment chez les élégiaques (PROP., III, 19, 10). Mais il y a des lieux pour accomplir ces *nequitiae*, « canailleries » (OV., *Am*, II, 14, 17-18 : *Est qui nequitiam locus exigat ; omnibus illum | deliciis imple, stet procul inde pudor !*) qui conservent la jeunesse (*Fastes*, I, 413-414 : *nequitia est quae te non sinit esse senem*). Chez Martial, *passeris* désigne potentiellement trois réalités : l'oiseau, le sexe d'un homme (ici du *puer delicatus*, voir chapeau), ou les poèmes de Catulle (MARTIAL, I, 7 ; XI, 6, 16). Dans ce poème, *passeris* est le génitif se rapportant à *nequitiis*, le doute ne peut subsister : métaphoriquement, c'est la deuxième solution qui est la bonne. Selon notre interprétation, il ne s'agit pas du sexe de Catulle qui serait impuissant, mais de celui d'un *puer delicatus*. Ce n'est pas le lieu de reprendre dans le détail l'analyse des poèmes 2-3 de Catulle, mais cette lecture est tout à fait plausible. L'objection majeure que l'on peut soulever contre cette interprétation est l'existence, par ailleurs, d'une tradition de l'adieu à la verge. Cependant, dans le détail, le rapport avec Catulle est loin d'être évident. Pour Tibulle, la cause de ses malheurs est la fuite de l'être aimé (I, 5, 37-40 : *Saepe ego temptavi curas depellere uino, | at dolor in lacrimas uerterat omne merum. | Saepe aliam tenui, sed iam cum gaudia adirem, | admonuit dominae deseruitque Venus*). Ovide, face à ce problème (*Am.*, III, 7, 5-7 : *nec potui cupiens, pariter cupiente puella, | inguinis effeti parte iuuante frui ; 15-16 : truncus iners iacui, species et inutile pondus, | et non exactum, corpus an umbra forem*), se demande ce qui lui arrivera une fois atteint l'âge de la vieillesse (17-18 : *Quae mihi uentura est, siquidem uentura, senectus, cum desit numeris ipsa iuuenta suis*). C'est ce même thème de la vieillesse qui est repris dans les *Priapées* (83, 4-5 : *Venus fuit quieta, nec uiriliter | iners senile penis extulit caput*), et comme chez Ovide, on s'adresse directement au sexe (14-15 : *uale, nefande destitutor inguinum, | uale, Priape: debeo tibi nihil*). Chez tous ces auteurs, le problème n'est que passager, et c'est l'homme qui s'en plaint, tandis que chez Catulle, on est face à une sorte de mort définitive pleurée par une femme. Il faut ajouter que lorsque Martial parle du problème de l'impuissance (I, 46), il ne fait aucune allusion à Catulle. Et puis, comment expliquer les vers 2, 9-10 (*tecum ludere sicut ipsa possem | et tristis leuare curas*) et 2, 11-13 (*tam gratum est mihi quam ferunt puellae | pernici aureolum fuisse malum, | quod zonam soluit diu negatam*), sinon par un attrait que le *puer* aurait également exercé sur Catulle. Pour les emplois de *passer* chez Martial, voir M. CITRONI, 1975, p. 332-336. L'animal est évoqué en XIV, 77.

**5. Stellae meo** : datif d'agent après un participe parfait (E.-T., § 94, p. 74-75). Le personnage est l'un des grands patrons de Martial. Martial l'évoque à d'innombrables reprises comme poète ou riche patron ainsi qu'à l'occasion de son mariage avec Violentilla (V. BUCHHEIT, 1978, p. 83-87 ; P. WHITE, 1975, p. 267-272). Sur le mariage précisément, voir P. WATSON, 1999, p. 348-356.

**fleuit** : sa construction transitive est poétique. Voir e. g. OVIDE, *Am.*, I, 12, 1.

**Ianthis** : voir chapeau.

**6. cuius in Elysio nigra columba uolat** : variation sur l'expression de CATULLE, 3, 11-12 : *qui nunc it per iter tenebricosum | illuc, unde negant redire quemquam*. L'Elysée est le séjour des bienheureux et la lumière y est présente selon la vision devenue classique de Virgile (voir *En.*, VI, 640-641 : *et lumine uestit | purpureo, solemque suom, sua sidera norunt*), il est donc peu probable que l'adjectif *nigra* soit employé en raison de la présence de la colombe aux Enfers (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 125). Peut-être était-elle déjà qualifiée de la sorte dans les poèmes de Stella. On ne connaît pas de signification particulièrement obscène pour *columba*, ce qui pousse à penser que les poèmes de Stella jouaient énormément sur l'imitation de Catulle.

**7. lux mea** : terme affectueux pour désigner l'être aimé, voir CIC., *Fam.*, XIV, 5, 1.

**capitur** : dans ce sens, voir PROP., I, 1, 1 et P. FEDELI, 1980, p. 64.

**nugis nec moribus istis** : leçon unanime des manuscrits que D. R. Shackleton Bailey corrige dans son édition en *nugis nec amoribus istis* sans qu'il n'existe de nécessité impérieuse. *Nugis* fait allusion aux poèmes de Catulle et de Stella. Sur l'emploi de ce mot chez Martial, voir VII, 11, 4. Quant au terme *moribus*, il doit se référer aux mœurs et habitudes décrites chez les deux poètes. Selon notre interprétation, il s'agirait non pas tant de la possession d'un *puer delicatus* que de l'usage qui en est fait. Cela permet à Martial d'amener le trait comique dans le tout dernier vers, le vers 9 pouvant toujours être interprété comme la chaste affection d'une *domina* envers l'un de ses esclaves favoris. La correction n'est donc pas nécessaire.

**8. dominae** : dans son sens de « maîtresse de maison », qui, comme le *dominus*, exerce un pouvoir sur les esclaves, mais la connotation présente dans le terme « maîtresse » en français, l'est tout autant en latin.

**talìa damna** : *damnum* se dit de tout dommage, tort ou préjudice. Ceux-ci peuvent être causés par la perte de quelque chose. Or on sait que les esclaves ont une valeur marchande et que

celle des *pueri delicati* est particulièrement élevée (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 215). L'expression est reprise à Ovide (*Am.*, III, 6, 100 : (...) *me mea damna mouent*).

**9. bis denos** : *senos* Heinsius. Par rapport à cette correction reprise par les éditions de F. G. Schneidewin, J. D. Duff, et D. R. Shackleton Bailey, nous nous bornerons à citer P. HOWELL, 1996, p. 37 : « *The fact that denos is absurd shows that it is right. Does S. B. think that we are supposed to believe that the boy's penis would really have grown to eighteen inches ?* ». De plus, le terme *puer* peut s'appliquer à un esclave d'âge relativement avancé, il n'entre pas dans la distinction entre catégories d'âges qui vaut pour les hommes libres. Il faut encore ajouter que *puer* ne désigne pas ici un âge de la vie, mais est présent pour *puer delicatus*. Cette fonction n'a pas de limite d'âge strictement déterminée : pour rester dans cette catégorie et ne pas devenir un *cinaedus*, l'esclave ne doit pas présenter de signes physiques extérieurs assimilables à ceux d'un homme. Pour l'emploi du distributif, voir VII, 9, 1.

**10. mentula** : le niveau de langage est bas, et plus proche de « bite », « pine » ou « queue » que de « sexe », « pénis » ou « verge » (M. DUBUISSON, 2000, p. 48-49). C'est même le terme vulgaire par excellence que Cicéron refuse d'employer (*Fam.*, IX, 22, 3), mais qui est indispensable aux épigrammes de Martial (I, 35, 5). Pour ses emplois, voir J. N. ADAMS, 1983, p. 10 ; A. RICHLIN, 1978, p. 183-187 ; E. M. CARTELLE, 1973, p. 66-70. Pour son étymologie, voir VII, 67, 16.

**sesquipedalis** : unité de mesure qui équivaut à un pied et demi. Le pied mesure 29, 57 cm et donc le pied et demi vaut 44, 355 cm. Taille impressionnante s'il en est, mais nous sommes dans le genre de l'épigramme et une pointe n'atteint pas son but si elle ne fait pas sourire. Les seuls autres emplois de ce terme en poésie se trouvent chez Catulle (97, 5) et Horace (*Ep.*, II, 1, 97).

## 15

L'interprétation de cette épigramme découle en partie des observations relatives à VII, 14 (voir chapeau). Du commentaire de VII, 14, il ressort qu'il est probable que Violentilla ait possédé un *puer delicatus*. Le fait qu'une *domina* possède ce genre d'esclave ne semble, dans l'état de notre documentation et en dehors des poèmes de Catulle, pas très courant. C'est pourquoi Martial va utiliser la mythologie comme langage convenu pour présenter une situation. Le mythe d'*Hylas* est relativement simple dans ses grandes lignes : fils de Theiodamas, il devint le protégé et l'éromène d'Héraclès après que celui-ci eut tué sa mère. Hylas accompagne alors Héraclès dans l'expédition des Argonautes. Durant une halte de l'expédition en Mysie, alors qu'Hylas était parti à une source toute proche pour y puiser de l'eau, une (ou plusieurs) Nymph(e)s tombe(nt) amoureuse(s) de lui et l'emmène(nt) dans les eaux de cette source. Héraclès aura beau chercher après son protégé, il ne le retrouvera jamais (C. SOURVINOU-INWOOD, s. v. *Hylas*, dans *OCD*, p. 735). Le mythe s'applique parfaitement à la situation probable de Violentilla-Ianthis qui jouerait ici le rôle de la Naïade, et de Stella, représenté dans le mythe par Hercule. Un *puer delicatus*, Argynnus (pour le nom, voir VII, 14, chapeau), aurait terminé ses services auprès de sa maîtresse (*dominam Naïda*), mais son statut l'expose également aux envies de son maître (Stella-Hercule) dont il devrait peut-être continuer à se méfier.

Ce n'est qu'une des lectures possibles de ce poème sur lequel les commentateurs ont beaucoup débattu sans jamais tomber d'accord. Les différentes théories sont résumées chez G. Galán Vioque (2002, p. 129-130). Comme nous venons de le préciser, nous pensons qu'un *puer delicatus* a réellement existé, mais que l'épisode d'Hylas, ou un mythe qui lui est proche, est néanmoins représenté par un groupe de statues (VII, 50 : *Fons dominae, regina loci quo gaudet Ianthis, | gloria conspicuae delictumque domus, | cum tua tot niueis ornetur ripa ministris | et Ganymedeo luceat unda choro: | quid facit Alcides silua sacratus in ista ? | Tam vicina tibi cur tenet antra deus? Numquid Nympharum notos obseruat amores, | tam multi pariter ne rapiantur Hylae ?*).

Le personnage d'Argynnus aurait donc, peut-être sous un autre nom, existé réellement, mais dans cette épigramme, Martial décrit une fontaine présente dans le jardin d'une des villas de Stella au bord de laquelle se trouve un groupe statuaire. Cet ensemble représente une scène mythologique où l'on retrouve des Ganymède. Peut-être la scène de l'enlèvement d'Hylas. Il

faut garder à l'esprit qu'Arruntius Stella était un fin lettré ; il n'est donc pas impossible qu'une telle scène ait été représentée en relation avec la situation vécue dans sa famille. Si ce n'est pas cette scène qui était représentée, la présence de Ganymède a dû inspirer Martial en fonction de ce qu'il connaissait du couple de Stella et de Violentilla. Martial décrit également une fontaine appartenant à Stella en VI, 47.

Le ton et le vocabulaire de l'épigramme sont ceux de la description d'un *locus amoenus*. Voir G. SCHÖNBECK, 1962, p. 19-33. La description de jardin et de fontaine remonte à Homère (ζ, 84, 132). Pour les jardins à Rome, voir P. GRIMAL, 1969.

**1. nitidis (...) undis** : voir Ov., *Mét.*, III, 407 : *fons erat inlimis, nitidis argenteus undis* ; voir F. BÖMER<sup>2</sup>, p. 552 et E. SIEDSCHLAG, 1972, p. 159. *Nitidus* indique une eau limpide et cristalline (voir HOM., I, 140 : ἀγλαὸν ὕδωρ).

**assistit** : nous préférons la lecture de β à celle de γ qu'adopte Lindsay par cohérence avec la fin de l'épigramme (*securus licet hos fontes, Argynne, ministres*) et avec les indications de VII, 50 (voir chapeau).

**Ianthidos** : voir VII, 14, chapeau.

**2. effugit** : nous conservons également la leçon de β, comme tous les éditeurs modernes. Les questions posées par le vers 1 et le vers 2 ne sont pas sur le même pied et celle du vers 2 est, de plus, introduite par *numquid* ; la coordination présente dans la leçon de γ (*et fugit*) n'a donc pas sa place.

**dominam (...) Naiada** : on distingue trois catégories de Nymphes : les Naïades (Nymphes des sources, des rivières, et des lacs), les Dryades (Nymphes des arbres et de la forêt), et les Oréades (Nymphes des montagnes). La Naïade est probablement dite *domina* par rapport à Violentilla, il faudrait donc à la fois entendre « maîtresse de ces lieux » et « maîtresse du puer ».

**numquid** : particule interrogative que l'on trouve déjà chez Cicéron (*Lois*, II, 5) et qui est à l'origine la particule *num* renforcée par l'accusatif de relation *quid*, « en quelque sorte » (E.-T., § 183, p. 158). En latin dit « vulgaire », cette particule prendra le dessus sur *num*.

**Hylas** : voir chapeau.

**3. O bene quod** : formule typique du style ovidien. Voir Ov., *Tristes*, I, 7, 41. Elle est à mettre en parallèle avec la formule grecque ὡς εὐτυχῶς ὄτι.

**Tyrinthius** : Hercule. Epithète qu'Hercule reçut à la suite de son séjour à Tyrinthe chez le roi Erysthée. C'est l'une des épithètes les plus utilisées pour Hercule (J. B. CARTER, 1902, p. 43). Mentionné en XI, 43, 5 avec Hylas.

**4. amatrices aquas** : voir X, 4, 6 : *odit amatrices Hermaphroditus aquas*. *Amatrix* est un adjectif rare formé sur le radical de *amare* avec le suffixe d'agent féminin *-trix*. On rencontre le terme trois fois chez Martial ; toujours employé comme adjectif.

**5. securus** : dans un contexte amoureux, voir PROP., III, 12, 19.

**licet (...) ministres** : pour la construction de *licet*, voir VII, 5, 4. Pour *ministrare* employé avec *fons*, voir MANILIUS, *Astr.*, IV, 616-618 : *faucesque Propontis aperto | Euxino iniungit ponto Maeotis et undis, | quae tergo coniuncta manet fontemque ministrat* et OV., *Tristes*, V, 1, 37 : *quod querar, illa mihi pleno de fonte ministrat*.

**Argynne** : voir VII, 14, chapeau.

**6. nil facient Nymphae** : *facere* dans le sens de « faire du mal », voir Juv., 6, 173 : *nil pueri faciunt, ipsam confugite matrem*. Allusion à l'enlèvement d'Hylas par les Nymphes (voir chapeau).

**ipse** : Hercule-Stella, qui voudrait récupérer un *puer* qui était le sien (voir chapeau).

## 16

Dans cette pièce, Martial aborde la relation patron-client sur un ton ironique. S. Govaerts et L. Delatte analysent l'épigramme en considérant la première affirmation (*aera domi non sunt*) comme véridique et sincère. Il nous faut les citer longuement (1994, p. 68-69) : « la première phrase est dramatique dans sa simplicité, sa nudité. (...) *super est hoc* laisse entrevoir un espoir (...) tandis que le vocatif *Regule* retarde habilement un *solum* qui rend minime la possibilité de salut. Le second vers nous ferait pleurer : ainsi Martial s'adresse à son bienfaiteur (...) et lui annonce qu'il va devoir vendre ses cadeaux, les seules choses apparemment encore vénales, donc les choses aussi les plus précieuses, restes sentimentaux d'une libéralité passée. (...) En fait la pointe est ici dans le dernier mot, *emis*, et même, si l'on peut dire, dans la dernière lettre. En effet, solliciter un achat de quiconque est tout à fait normal dans la situation du narrateur. Mais la 2<sup>e</sup> personne du singulier dirige la demande comme une provocation vers Regulus, la seule personne à qui il était exclu de le faire ». Nous sommes parfaitement d'accord avec la fine analyse de la pointe de ce poème, mais pas en ce qui concerne la provocation contenue dans cette demande de rachat. La pauvreté de Martial est un thème littéraire sur lequel le poète aime jouer (voir vol. I, p. 2-3), il y aurait donc une autre raison pour laquelle Martial veut revendre ses cadeaux : il ne les aime pas, et aurait préféré recevoir leur valeur en argent. Il voile habilement cette réalité derrière le masque de la désillusion et de l'humiliation d'un poète ruiné. Plus qu'une plainte sur la pauvreté, c'est un roserie adressée au patron qu'est Regulus, pour reprendre les mots de O. Seel (1969, p. 71) une « goldene Unverschämtheit ».

Ce patron a été identifié à Marcus Aquilius Regulus, avocat célèbre sous Néron et Domitien (TAC., *Hist.*, IV, 42 ; PLINE, *Ep.*, I, 5 ; 20 ; II, 11 ; 20 ; IV, 2 ; 7 ; VI, 2). Après avoir été consul, il meurt aux alentours de 100. Regulus apparaît à quatorze reprises dans les épigrammes de Martial, et il est volontiers sarcastique (*e. g.* VII, 31, mais il semble que ce soit surtout dans le livre VII et que le lien de clientèle soit alors rompu) envers cet homme à la réputation d'avare (PLINE, *Ep.*, IV, 2, 5-6 : *Tenet se trans Tiberim in hortis, in quibus latissimum solum porticibus immensis, ripam statuis suis occupavit, ut est in summa auaritia sumptuosus, in summa infamia gloriosus*). Voir PIR<sup>2</sup>, A 1005 ; J. P. SULLIVAN, 1991, p. 17.

Sur la relation patron-client chez Martial, voir A. M. MANSILLA, 1998, p. 23-55 ; M. GARRIDO-HORY, 1985, p. 380-414.

1. **aera** : dans le sens d' « argent », « monnaie », « sous ». voir CATULLE, 10, 7-8 : *ecquo modo se haberet, | ecquonam mihi profuisset aere.*

1-2 : **superest hoc (...) ut** : le *ut* est explicatif du pronom *hoc*. Voir [QUINT.], *Decl. Maior*, 14, 12 : *odio, quod non proficit, hoc superest, ut occidat* ; 12, 11 : *id enim superest, ut iam hoc nomen extinctum audiamus !*

## 17

Iulius Martialis est l'un des plus fidèles amis de Martial. Il est présent dans tous ses livres à l'exception du II et du VIII, et c'est à lui qu'est dédié le livre VI (F. GREWING, 1997, p. 69-71). Pour ses apparitions dans l'œuvre de Martial, voir M. CITRONI, 1975, p. 60-61. Il possédait une villa sur le Janicule (IV, 64, 10 : *celsae culmina delicata uilla*), et c'est à la bibliothèque de celle-ci que Martial s'adresse directement dans ce poème. Il lui demande de faire une place dans ses « rayons » pour une copie corrigée de sa main (voir M. MCDONNELL, 1996, p. 469-491) des sept premiers livres de ses épigrammes. Dans l'Antiquité, il est important pour un auteur de trouver une place dans la bibliothèque de riches protecteurs. D'une part, cela permettait d'assurer une publicité aux écrits qui s'y trouvaient, car ces bibliothèques étaient visitées par de nombreux hôtes, et d'autre part, il existait de la sorte une copie corrigée et assez facilement accessible à laquelle pouvaient être comparés les autres exemplaires en circulation. Le cadeau a donc non seulement de la valeur pour celui qui le reçoit (voir, VII, 11), mais assure à l'auteur publicité et protection. Sur les poèmes de dédicace d'une œuvre littéraire, voir P. WHITE, 1974, p. 56.

Pour les riches citoyens romains, il était normal de posséder une belle bibliothèque (P. FEDELI, 1988, p. 29-64), et les livres se trouvaient être des cadeaux fort appréciés à l'occasion des Saturnales (le livre VII est publié en décembre 92) comme l'atteste une série d'épigrammes du livre XIV (183-195 ; voir T. J. LEARY, 1996, p. 247-261). Le poème devait, à l'image de ceux des *Apophoreta*, accompagner le cadeau fait à Iulius Martialis avant de trouver sa place, comme un sorte de dédicace, dans le livre qui venait d'être achevé.

La structure de l'épigramme est caractérisée par un procédé stylistique : l'effet cadre. Le premier vers (*ruris bibliotheca delicati*) est repris dans sa structure au dernier vers avec un changement du lexique qui permet à Martial de nous apprendre le nom du destinataire réel du poème (*Iulius bibliotheca Martialis*). Ce procédé est également utilisé en II, 41 (*ride si sapis puella ride | plora si sapis, o puella, plora*) ; III, 20 (*dic Musa, quid agat Canius meus Rufus | « uis scire quid agat Canius tuus ? Ridet »*) ; IX, 57 (*nil est tristius Hedyli lacernis | culus tristior Hedyli lacernis*). Voir E. SIEDSCHLAG, 1977, p. 123.

**1. Ruris bibliotheca delicati** : *rus* dans le sens de « domaine à la campagne », voir CIC., *Rosc. Am.*, 133 : *habet animi causa rus amoenum et suburbanum*. Chez Martial, employé

dans ce sens en III, 58, 51 : *rus hoc uocari debet an domus longe ?*. *Delicatus* a un sens proche de *dulcis* (M. CITRONI, 1975, p. 162), et est fréquemment utilisé par Martial pour qualifier un lieu où il fait bon vivre, agréable (I, 49, 7 ; III, 20, 12 ; IV, 64, 10). C'est la seule attestation de *bibliotheca* (βιβλιοθήκη) dans un texte poétique latin.

**2. uicinam (...) urbem** : la villa de Iulius Martialis se situait sur le Janicule (voir chapeau) d'où l'on pouvait profiter de la proximité de la ville de Rome, et d'une vue plongeante sur celle-ci, tout en restant à l'écart de ses embarras. Voir F. BRUNI, 1949, p. 124-127.

**lector** : voir VII, 12, 12.

**3. inter carmina sanctiora** : *sanctus* s'applique ici au fond plus qu'à la forme des poèmes (QUINT., *Inst.*, VIII, 3, 24), car les *carmina sanctiora* s'opposent à la *lasciua Thalia* de Martial. Aulu-Gelle parle des *sanctiores libri philosophorum* (II, 29). Dans l'hendécasyllabe, le comparatif est beaucoup plus régulièrement au dernier pied (M. BONVICINI, 1986, 32).

**4. Lasciuae (...) Thaliae** : sur Thalie, voir vol. I, p. 9. *Lasciuus* est un adjectif propre au langage érotique qui a été popularisé par Horace (*e. g. Odes*, I, 19, 3 : *lasciua licentia*) et par Ovide (*e. g. Am.*, III, 1, 43 ; QUINT., IV, 1, 77 : *Ouidius lascuire in Metamorphosesin solet*). L'adjectif apparaît cependant déjà chez Ennius cité par Festus (p. 317 Lindsay) et Livius Andronicus (*Trag.*, 5). Il caractérise la langue et le contenu des épigrammes de Martial (I, *pr.*, 3) et est lié aux *lusus* qu'elle contient (HOR., *Ep.*, II, 1, 105-107). S'il est à l'origine de « lascif » en français, son sens est plus proche de « coquin », « polisson », et a souvent une connotation espiègle quand il se rapporte à la langue des comiques ([Caton], *Mus.*, 3 : *comica lasciuo gaudet sermone Thalia*). *Lasciuus* est également épithète de *Thalia* chez Stace (*Silves.*, II, 1, 116 ; V, 3, 98). Voir P. MIGLIORINI, 1980, p. 15-21 ; G. B. A. FLETSCHER, 1983, p. 408 ; M. SALATRINO, 1991, p. 20.

**5. nido** : les *uolumina* antiques pouvaient être rangés dans des niches ayant la forme des rayons alvéolés des abeilles. C'est dans ce sens que Martial emploie *nidus* (voir I, 117, 15 : *de primo dabit alteroue nido*), à la place du terme technique *scrinium*.

**uel imo** : *uel* renforce le superlatif, pour cet usage, voir K.-ST, II, 1, 110-111.

**6. septem (...) libellos** : un débat a passionné les philologues sur la question de savoir quelle était la nature exacte de ces *libellos*. On en trouvera un résumé chez G. Galán Vioque (2002,

p. 139). Nous considérons qu'il s'agit d'un *uolumen* (peut-être plusieurs) qui contenait une copie, et non une réédition des sept premiers livres de Martial. Le *codex* était une nouveauté à l'époque de Martial et il n'aurait sans doute pas manqué de le signaler. De plus, le système de rangement correspond à celui des *uolumina*. D'autre part, il n'y a aucune raison d'y voir une réédition, dans la mesure où le vers 7 (*auctoris calamo sui notatos*) montre bien qu'il y a eu correction d'une copie déjà existante. Sur les *uolumina* et les *codices*, voir E. G. TURNER, 1977 ; C. H. ROBERT, T. C. SKEAT, 1983 ; et la collection *Bibliologia* sous la direction d'A. BLANCHARD. Pour *libellus*, voir VII, 3, 1.

**7. calamo notatos** : voir VII, 11, 1-2. *Notare* dans le sens de « corriger ». Voir I, 3, 10 : *neue notet lusus tristis harundo tuos* et X, 78, 12 : *piscosi calamo Tagi notata* ; M. CITRONI, 1975, p. 28.

**pretium facit** : « donner de la valeur ». Sur la valeur ajoutée à une œuvre corrigée de la main de son auteur, voir VII, 11 et C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 163.

**8. litura** : marque sur une tablette ou un papyrus qui indique une correction. L'emploi de *litura* dans ce sens est fréquent, voir e. g. OV., *Pont.*, IV, I, 14 ; *Her.*, 15, 97-98 : *scribimus, et lacrimis oculi rorantur abortis* ; | *adspice, quam sit in hoc multa litura loco*.

**9. At** : la conjonction indique ici la poursuite du raisonnement, mais sur une idée différente. Elle n'est pas à proprement parler « adversative ». Cet emploi de *at* se rencontre généralement chez Martial quand la conjonction est suivie d'un pronom personnel apposé au sujet, voir F. GREWING, 1997, p. 520.

**dedicata** : *dedicata*  $\beta$  Scriverius, Heraeus, Izaac ; *delicata*  $\gamma$  *al. edd.* La leçon de  $\gamma$  semble influencé par le *delicata* présent au premier vers, mais c'est elle qu'ont choisi d'adopter la majorité des éditeurs en raison de la difficulté de compréhension que posait la leçon de  $\beta$ . D. R. Shackleton Bailey met les *cruces* tout en proposant la correction *munere munerata* que nous pouvons écarter d'emblée car cette construction n'est pas attestée avant un pseudo-Apulée incertain (*Ascl.*, 11). La leçon de  $\beta$  nous semble pouvoir être justifiée. Il existe plusieurs emplois du verbe *dedicare* dans le sens de « dédicacer un livre » (PHÈDRE, III, *pr.*, 30 ; PLINE, *Hist. nat.*, *pr.*, 12 ; MARTIAL, V, 2, 2 : *uobis pagina nostra dedicatur*). Ce qui pose problème, c'est l'emploi du participe parfait dans ce sens, mais un autre sens de *dedicare*, « consacrer, dédier » est lui parfaitement attesté au participe parfait (CIC., *Nat.*, II, 61 : *ut Fides ut Mens, quas in Capitolio dedicatas uidemus*). Martial ne joue-t-il pas ici sur cet

emploi de *dedicare* en fonction du vers 3 ? *Dedicatas* et *sanctiora* occupent en effet la même place dans l'hendécasyllabe et couvrent le même nombre de syllabes. Le ton est évidemment ironique ; il vient de parler de sa *lasciua Thalia*, et *munere* qui prend communément le sens de cadeau chez Martial serait ici proche d'offrande. Nous adoptons donc la leçon de  $\beta$ . Pour les différentes corrections proposées, qui n'ont d'intérêts que dans la mesure où l'on n'accepte pas l'une des leçons des manuscrits comme correcte, voir G. Galán Vioque (2002, p. 141-142).

**10. orbe nota toto** : c'est une véritable obsession chez Martial que d'être connu et reconnu de tous. C'est un thème littéraire qui semble remonter à Alcman (frg. 148 Page). Ovide le reprend et l'institutionnalise véritablement : *Me uatem celebrate, uiri, mihi dicite laudes, | cantetur toto nomen in orbe meum. | Arma dedi uobis : dederat Vulcanus Achilli ; | uincite muneribus, uicit ut ille, datis. | Sed quicumque meo superarit Amazona ferro, | inscribat spoliis « Naso magister erat »* (OV., *Ars*, II, 739-744). L'expression *toto in orbe* était déjà figée dans la langue du I<sup>er</sup> siècle (CIC., *Phil.*, X, 10 : *tria tenet oppida toto in orbe terrarum* ; AUG., *R. G.*, I : *toto in orbe terrarum*). Sur l'emploi – ou non – de *in* dans cette expression, voir F. BÖMER<sup>2</sup>, p. 373. Il semble ne répondre qu'à des critères métriques.

**11. pignus pectoris** : sur *pectus*, voir VII, 1, 4. Le livre comme gage d'amitié et d'affection est un *topos* (IX, 99, 6) : *i, liber, absentis pignus amicitiae.*

**12. Iulius Martialis** : voir chapeau. Sur l'effet cadre créé par *ruris bibliotheca delicati-Iulius bibliotheca Martialis*, voir chapeau.

## 18

On entre de plain-pied dans le scabreux : la femme est superbe et pourtant, pas un seul amant n'en redemande (1-4). Martial ne tarde pas à en expliquer la cause, son con est bruyant, mais de sa bouche, par contre, pas un son ne sort (4-6). Ce phénomène est plus que gênant (7-13). Il ne reste plus qu'une chose à faire (14), devenir « vagino-loque » (D. NOGUEZ, 2001, p. 97). Martial reprend sur un ton satirique le thème du *cunnius lutulentus*. Il semble que pour les anciens, ce phénomène – les modernes semblent le désigner par les termes « sonorités vaginale » ou « pneumaton » bien que J. P. Sullivan (1979, p. 300) ne lui connaisse pas de nom, et propose de l'appeler « Martial's Phenomenon » – était dû à des sécrétions trop abondantes du vagin lors d'une relation sexuelle (*Priapées*, 83, 36-37 : *superbia ista proderit nihil, simul | uagum sonante merseris luto caput*), et à un vagin trop large (*Priapées*, 39, 5-8 : *me pulcra fateor carere forma, | uerum mentula luculenta nostra est : | hanc mauolt sibi quam deos priores | si qua est non fatui puella cunni* avec Martial, XVIII, 18, 11). L'épigramme III, 72 a, de même, une pointe qui joue sur les deux sens de *fatuus* : *si uerum est, uitium peius habes : fatua es*.

Ce phénomène est une des causes de l'impuissance (pour l'impuissance, voir VII, 14, 4) qui peut toucher certains hommes. Derrière leurs apparences machistes, les Romains semblent avoir eu une peur bleue du sexe féminin et de son apparence en général (M. KILMER, 1982, p. 104-112). Pour l'attitude de Martial par rapport aux femmes, voir J. P. SULLIVAN, 1991, p. 197-207.

Au contraire des bruits intempestifs, les encouragements – volontiers coquins – au cours d'une relation sexuelle sont eux largement souhaitables. Voir Ov., *Ars*, III, 795-798 : *Nec blanda uoces iucundaque murmura cessent, | nec taceant mediis improba uerba iocis. | Tu quoque, cui ueneris sensum natura negavit, | dulcia mendaci gaudia finge sono* ; MARTIAL, VI, 23, 3 : *tu licet et manibus blandis et uocibus instes* et F. GREWING, 1997, p. 189 ; JUV., 6, 196-197 : *quod enim non excitet inguen | uox blanda et nequam ? Digitos habet*).

**1. Cum sit tibi** : on retrouve ce groupe au premier vers de plusieurs épigrammes, il occupe une place variable dans le premier hexamètre : au début comme ici, pour clôturer le premier hémistiche (IX, 61, 1 : *Uxor cum tibi sit formosa, pudica, puella*), ou pour commencer le second (XIV, 179, 1 : *Dic mihi, uirgo ferox, cum sit tibi cassis et hasta*)

**facies** : « le visage ». Le terme n'est pas employé métonymiquement pour désigner tout le corps car dans ce cas, *corpus* du vers 2 perdrait tout son intérêt (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 145).

**femina** : avec son sens normal de « femme » par opposition au sexe masculin (*mas*). Le terme est généralement laudatif chez Martial, il désigne une femme à la conduite irréprochable (J. N. ADAMS, 1972, p. 234-255).

**2. dicere** : mis en évidence par son rejet et sa position en tête de pentamètre, le verbe a le sens de « dire du mal », « critiquer ». Voir MARTIAL, I, 67, 2 ; *CIL*, X, 6204. Ce sens provient certainement d'une modification de l'expression *dicere in aliquem* en *dicere de aliquo*, à moins que ce ne soit une variante de *de aliquo loqui* (voir III, 80, 2).

**litura** : pour l'emploi du terme dans son sens courant, voir VII, 17, 8. C'est le seul emploi métaphorique connu de *litura* pour désigner une imperfection physique.

**3. tam rarus (...) fututor** : *fututor* est le nom d'agent formé sur *futuere* (E. M. CARTELLE, 1973, p. 123 ; J. N. ADAMS, 1983, p. 122). Pour ce verbe, voir VII, 10, 3. Martial est, dans l'état de nos connaissances, le seul auteur à avoir employé le nom formé avec le suffixe d'agent féminin *fututrix* (XI, 22, 4 ; 61, 2). *Rarus* est utilisé dans son sens temporel, voir *Cic.*, *Orat.*, 59.

**cupiat repetatque** : c'est le groupe qui fait sens dans ce contexte car il y a des hommes qui la désirent, mais personne n'en redemande.

**4. miraris** : l'emploi de ce verbe est très fréquent chez Martial, il lui permet d'introduire une structure typique de l'épigramme : interrogation d'une personne sur un sujet – réponse de Martial et développement du thème abordé – retournement de situation qui amène à la pointe. Voir e. g. VI, 11 et F. GREWING, 1997, p. 129.

**uitium est non leue** : voir V, 19, 7 : *est tamen hoc uitium sed non leue, sit licet unum.*

**Galla** : nom fictif que Martial emploie pour désigner une femme dans les contextes satiriques et souvent sexuels. C'est ce nom que choisit le plus régulièrement Martial lorsqu'il parle d'une prostituée comme ici (c'est du moins ce que semble indiquer le vers 3 : *tam rarus fututor*) : II, 34 ; IV, 58 ; VII, 58 ; IX, 37 ; 78 ; X, 75 ; 95 ; XI, 19.

**tibi** : la ponctuation choisie par Heraeus nous paraît meilleure que celle de Lindsay qui ponctue par un point. Les deux vers qui suivent sont une explication de *uitium*.

**5. opus** : euphémisme pour désigner une relation sexuelle, voir X, 55, 4-5 : *post opus et suas palaestra | (...) iacet*. Le terme se réfère principalement au rôle actif de l'homme (P. PIERRUGUES, 1908, p. 259 ; E. M. CARTELLE, 1973, p. 196-197 ; J. N. ADAMS, 1983, p. 203-204).

**5-6. mixtisue mouemur | inguinibus** : c'est la seule attestation du groupe *mixtis inguinibus*, mais les deux éléments sont bien connus. *Inguen* est l'euphémisme le plus banal pour désigner les organes sexuels de l'homme ou de la femme (J. N. ADAMS, 1983, p. 47). Le participe parfait *mixtus* est lui fréquemment employé dans un contexte érotique, y compris dans les genres les plus élevés pour parler de l'acte sexuel (VIRG., *En.*, VII, 661). C'est l'équivalent du grec *μιγῆναι* employé dans des contextes semblables depuis Homère (*I*, 275).

**cunnus** : terme vulgaire d'après Cicéron (*Or.*, 154 : *quid, illud non olet unde sit, quod dicitur cum illis, cum autem nobis non dicitur, sed nobiscum ? quia si ita diceretur, obscaenius concurrerent litterae, ut etiam modo, nisi autem interposuissem, concurrissent*). Il est l'équivalent de *mentula* pour le sexe féminin (P. PIERRUGUES, 1908, p. 160 ; E. M. CARTELLE, 1973, p. 31-38 ; J. N. ADAMS, 1983, p. 80).

**non tacet, ipsa tacet** : sur les bruits émis par le vagin et par la bouche, voir chapeau. Le *cunnus* est parfois assimilé à une bouche (III, 72, 6), ce qui pourrait lui permettre de parler (voir pointe au vers 14).

**7. Di facerent** : équivalent de *utinam*. Expression du regret formée sur la formule plus fréquente de l'expression d'un souhait *di faciant* (très fréquent dans la comédie et notamment chez PLAUTE, *Aul.*, 545).

**8. garrulitate** : apparaît pour la première fois chez Ovide (*Mét.*, VII, 678) où c'est un hapax. Formé sur l'adjectif *garrulus* qui est employé dans son sens premier pour qualifier un oiseau qui gazouille (*garrus* signifie d'abord gazouiller). Le terme est très rare dans la suite ; trois fois chez Martial dont deux fois dans le livre VII (V, 52, 8 ; VII, 62, 4). Il est souvent péjoratif (MANILIUS, *Astr.*, 4, 574 : *garrulitas odiosa*).

**9-10. namque** : forme renforcée de *nam* qui est principalement employée devant voyelle et toujours en tête de proposition (E. -T., § 432, p. 451).

**Hoc (...) ista** : alternance entre les deux pronoms sans qu'il n'y ait modification du référent. Fréquent en poésie, voir *e. g.* I, 26, 5-6.

**Symmachus** : référence à un médecin qui n'est pas connu par d'autres auteurs que Martial. Son nom apparaît en V, 9, 2 et en VI, 70, 6 où il réussit à faire attraper de la fièvre à des personnes qui n'en avait pas. Le nom est peut-être un jeu de mot qui fait de lui « l'allié de la maladie » plutôt que son combattant. Il n'y a aucune raison de voir dans ce Symmachus « a doctor who wrote an *Ars amatoria* » (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 150). Sur l'attitude de Martial vis-à-vis des médecins, voir A. SPALLICI, 1934.

**11. fatui (...) cunni** : comme nous l'avons signalé dans le chapeau, il semble que *fatuus* puisse servir à qualifier un con de « béant », « large ». Ce sens vient de la comparaison qu'opère Martial entre deux catégories de figues : la marisque et celle de Chio. En VII, 25, 7, la marisque est qualifiée de *fatua*, « fade », « insipide » ; or c'est parce que cette figue est grosse et gorgée d'eau qu'elle est qualifiée de la sorte. En XII, 96, 9-10, Martial compare indirectement la marisque au sexe d'une femme : *non eadem res est : Chiam uolo, nolo mariscam : ne dubites quae sit Chia, marisca tua est*. Cette analogie a pu suffire pour permettre l'utilisation de *fatuus* comme épithète d'un con.

**poppismata** : formé sur le verbe *ποπύζω* signifiant « faire claquer la langue ». Le terme est employé couramment pour désigner des invocations rituelles (voir e. g. JUV., 6, 584 avec E. COURTNEY, 1980, p. 339). Le nom verbal s'applique ici au bruit produit par les lèvres d'en bas.

**12. mentula mensque cadit** : pour l'impuissance, voir VII, 14, 4. Au-delà de la paronomase, il y a un jeu de mots sur l'une des étymologies les plus répandues de *mentula*. Pour d'autres jeux de mots sur la même étymologie, voir *Priapées*, 48 (*Quod partem madidam mei uidetis | per quam significor Priapus esse, | non ros est, mihi crede, nec pruina, | sed quod sponte sua solet remitti, | cum mens est pathicae memor puellae*) ; *Priapées*, 68, 27-28 (*ad uetulam tamen ille suam properabat, et omnis | mens erat in cunno, Penelopea, tuo*) ; MARTIAL, II, 36, 5-6 (*nunc sunt crura pilis et sunt tibi pectora saetis | horrida, sed mens est, Pannyche, uolsa tibi*). *Cadere* et *languere* sont les verbes respectivement d'action et d'état, relatifs à une défaillance chez l'homme.

**13. clamosoque (...) cunno** : pour *cunnus*, voir VII, 18, 6. *Clamosus* est excessivement fort, il est l'adjectif employé pour qualifier les bruits de la foule à Subure (XII, 18, 2).

14. **et** : Ker (1950, p. 20) propose la conjecture *aut* en fonction du sens, mais ce n'est pas nécessaire, car nombreux sont les exemples où *et* est employé dans un contexte où il a le sens de *aut* et inversement (E.-T., § 429, p. 447).

**inde** : voir VII, 18, 6. Sur la pointe, voir chapeau.

## 19

L'interprétation de cette pièce est très incertaine, et aucun argument n'est totalement décisif en faveur d'une explication particulière. Le texte du poème est pourtant limpide, c'est le sens qu'il faut lui donner qui pose problème. Martial parle d'un morceau de bois ; l'allusion à Horace contenue dans *inutile lignum* nous fait attendre une utilisation sacrée de celui-ci. L'attente n'est pas déçue : après avoir appris que le bout de bois venait du vaisseau Argô, on découvre qu'il s'agit en fait d'une *tabella* qui est dite *sanctor* que le navire intact.

On peut alors lire le texte à plusieurs niveaux : le premier consiste à voir derrière ce morceau de bois une véritable relique du navire Argô. On sait que les anciens conservaient ce genre de prétendu véritable objet mythologique dans des lieux particuliers (e. g. PAUS., VIII, 47, 1). Mais en quelle occasion Martial aurait-il composé ce poème ? Une deuxième interprétation, qui est celle de G. Galán Vioque (2002, p. 153-154), est de voir derrière cette épigramme une réfutation du genre épique par le traitement d'un sujet mythologique dans un cadre restreint. La *tabella* représente alors l'*epyllion* de Callimaque et les autres genres moins élevés tandis que le navire dans son ensemble rappellerait les grandes épopées. Cette épigramme pourrait alors avoir été inspirée par la publication (peut-être à venir, la date est très incertaine) du huitième livre des *Argonautiques* de Valerius Flaccus. Mais l'allusion à Horace tombe à l'eau et *sanctor* ne se comprend qu'à l'intérieur d'une métaphore très poussée. Nous proposerons une explication qui est en fait plutôt une interrogation : si l'on reprend à la lecture au premier degré le fait qu'il s'agisse d'un *ex uoto* (voir l'allusion à Horace), quelle est la représentation qui pouvait s'y trouver ? On peut imaginer que ce soit à l'occasion d'un retour heureux de l'expédition sarmate que cet *ex uoto* ait été offert et qu'y soient représentées les victoires de l'empereur ou d'un des soldats l'accompagnant. L'épigramme trouve ainsi une raison d'être, et le choix du jeu littéraire sur l'Argô aurait été dicté par le fait que le seul grand épisode mythologique qui se rapporte à une expédition dans les contrées hostiles du Nord est précisément celui des Argonautes. Mais cette interprétation est seulement probable, rien ne permet d'être catégorique.

**1. Fragmentum** : fréquemment utilisé pour désigner un morceau de bois issu d'un bateau, principalement après un naufrage (*Th. L. L.*, VI, 1, 1232, 44-52).

**inutile lignum** : ce groupe est directement emprunté à Horace (*Sat.*, I, 8, 1 : *Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum*) dans un contexte où cet *inutile lignum* va devenir une statue de Priape. Cette allusion peut donc laisser présager de l'utilisation du *fragmentum* comme objet sacré. Ce que confirme l'emploi de *sanctior* au vers 6.

**2. haec** : reprend *inutile lignum* ou *fragmentum* pour le sens, mais s'accorde en genre et en nombre avec son attribut. C'est ce que les grammairiens appellent « l'attraction exercée par un substantif attribut » (E.-T., § 151, p. 131).

**ignoti prima carina maris** : le groupe *mare ignotum* est banal (voir e. g. T.-L., I, 56, 6), quant à *prima carina*, il semble que ce soit un emprunt à Ovide (*Mét.*, VI, 721 ; voir G. B. A. FLETSCHER, 1983, p. 405). Synecdoque pour le navire dans son ensemble. C'est un *topos* littéraire aussi ancien que l'*Odyssée* ( $\mu$ , 69-70) que de parler de la première personne à avoir navigué sur une mer inconnue. Sur l'honneur qui touche cette personne, voir PLINE, *Hist. nat.*, VII, 206.

**3. Cyaneae (...) ruinae** : *Cyaneae* est translittéré du grec *Κυάνεαι*, et l'expression se rapproche de *Κυάνεαι πέτραι*, voir HÉR., IV, 85. Également connu sous le nom de Symplégades, cet endroit est décrit et situé par Pomponius Mela (II, 99) : *contra Thracium Bosphorum duae parvae (insulae) paruoque distantes spatio et aliquando creditae dictaeque concurrere et Cyaneae uocantur et Symplegades*. Ce passage a toujours été redouté par les marins et est devenu un *topos* de la littérature épique, voir e. g. VAL. FLACCUS, V, 482. L'emploi de *ruina* est justifié par la description de Pomponius Mela (*creditae dictaeque concurrere*), et dépeint l'effondrement des deux îles l'une vers l'autre.

**4. Scythici (...) freti** : *fretum* signifie d'abord « le détroit », c'est à celui du Pont, dans le prolongement des Symplégades que se réfère Martial, voir Ov., *Tristes*, V, 2, 62 : *et Scythicum profuga scindere puppe fretum*. *Contra*, voir G. Galán Vioque qui prend le groupe au sens large de « mer Noire » ; cependant, c'est bien aux dangers de la navigation qu'il y est fait référence. C'était un endroit proverbiallement célèbre pour le froid glacial de son climat (voir R. MARTIN, 1966, p. 286-304). Sur la colère de la mer, voir e. g. Ov., *Tristes*, I, 2, 107-108 : *fallor, an incipiunt grauidae uanescere nubes, uictaque mutati frangitur ira maris ?*

**6. parua (...) tabella** : pour cette expression désignant un tableau, voir PLINE, *Hist. nat.*, XXXV, 124 : *paruas pingebat tabellas maximeque pueros*. L'idée de l'*ex uoto* offert après avoir couru un péril en mer se trouve chez HOR., I, 5, 13-16.

**Saluua (...) rate** : dans le sens de « navire intact » déjà chez Ennius (*Ann.*, 497 Skutsch).

## 20

Avec ses vingt-deux vers, ce poème est le plus long du livre VII. Sur les plus longues épigrammes de Martial, voir H. SZELEST, 1980, p. 99-108. Il y développe le thème du parasite au dîner, voir P. SAGGESE, 1994, p. 53. C'est un malheureux citoyen que décrit Martial, malheureux, mais surtout gourmand. Pendant vingt vers, Martial étale la glotonnerie de cet individu qui ne se prive d'aucun mets. La pointe arrive avec le dernier mot : rentré chez lui et enfermé dans son petit appartement, il va finir de dévorer ce qu'il a emporté avec lui. Et bien non, Martial l'avait discrètement laissé entendre au premier vers, cet homme est on ne peut plus *miser*, et sera forcé de revendre toute la nourriture emportée le lendemain. Du coup tout s'éclaire, ce n'est pas tant par gourmandise que par faim qu'il court auprès de tous chercher des invitations à dîner (en IX, 24, Martial dénigre ce devoir du client qui touche à la servilité ; sur la relation patron-client chez Martial, voir VII, 16, chapeau), et qu'il se rend aux *cenae rectae*. A moins que la pointe ne soit dirigée contre Domitien qui a remis en place l'ancien système de la sportule. Elle ne consiste plus en argent, mais en nourriture emportée.

L'action de ce poème se déroule en effet au cours d'une *cena recta*. Sous la République, elles étaient organisées par différents magistrats qui voulaient faire preuve de générosité et, en outre, s'assurer une certaine notoriété. C'est avec Néron que cette coutume est abolie, mais Domitien la remet en usage (SUÉT., *Dom.*, 7 : *Multa etiam in communi rerum usu nouavit : sportulas publicas sustulit reuocata rectorum cenarum consuetudine*). Comme l'indique ce passage de Suétone, la *cena recta* est étroitement liée à la *sportula*. Originellement, c'est à la fin du repas que les clients recevaient un panier contenant de la nourriture, mais l'usage avait disparu et la *sportula* consistait désormais en une petite somme d'argent. Domitien ordonna qu'elle fût remplacée par de véritables repas. Cette mesure a sans doute été prise contre les nobles dont l'empereur voulait diminuer la puissance, mais, comme l'atteste Martial (III, 7 ; 14 ; 30 ; 60) elle était impopulaire dans toutes les couches de la population.

Le genre de l'épigramme connaît d'autres exemples de poèmes où la description de divers mets occupe la place centrale, voir C. SALEMME, 1987, p. 40.

**1. Nihil (...) miserius neque gulosius** : construction que l'on retrouve dans la langue de la comédie dans des contextes parallèles, voir PLAUTE, *Trin.*, 199-202 : *nihil est profecto stultius*

*neque stolidius | neque mendaciloquius neque argutum magis, | neque confidentiloquius neque peiurius, | quam urbani assidui cives, quos scurras vocant.*

**Santra** : personnage inconnu par ailleurs, peut-être le nom évoquait-il quelqu'un lié à l'art culinaire, car Martial l'emploie en VI, 38, 7 (voir F. GREWING., 1997, p. 279-280) où il désigne un cuisinier.

**2. Allitération en [k]**. Sur cette figure chez Martial, voir T. ADAMIK, 1975<sup>1</sup>, p. 69-75.

**rectam uocatus ad cenam** : sur la *cena recta*, voir VII, 20, chapeau. *Vocatus* est le terme propre pour une invitation à dîner.

**3. captavit** : l'expression est *captare cenam*, voir II, 18, 1-2 : *capto tuam, pudet heu, sed capto, Maxime, cenam | tu captas aliam : iam sumus ergo pares.*

**4. apri glandulas** : il existe deux interprétations. La première est de donner à *glandula* le sens de « testicule » (L. D. JOHNSTON, 1954, p. 244-250), mais le sens le plus fréquent et qui convient parfaitement à un mets est celui de « glande située près de la nuque » (O. J. TODD, 1952, p. 93-94). Le terme désigne donc ce que nous appelons le thymus. C'est cette partie du corps qui s'appelle « ris » pour certains animaux comestibles. On connaît les ris de veau ou d'agneau, mais on connaît peut-être moins ceux de sanglier. Voir APICIUS, IV, 3, 3 : *testiculos caponum, glandulas porcellinas* (le rapprochement entre *testiculus* et *glandula* dans ce passage a certainement dû influencer l'interprétation de L. D. Johnston).

**lumbum** : *lumbus* sert d'abord à désigner les reins puis par métonymie le dos d'un animal ou d'un être humain. Dans ce vers, coordonné avec *glandulas*, le sens de « rein » semble préférable (*contra* H. J. IZAAC, 1969, p. 214 qui lui donne le sens de « filet »). Apicius en donne une recette en 7, 8. Voir PLINE, *Hist. nat.*, VIII, 210.

**5. utramque coxam leporis** : c'est la seule occurrence du mot pour désigner un plat. Ce mot appartient au vocabulaire de l'anatomie (J. ANDRÉ, 1991, p. 105-106), il est employé pour désigner la hanche et le début des cuisses. *Utramque* empêche de voir dans *coxa* une référence au râble du lièvre qui ne forme qu'une seule pièce de viande. Le terme doit donc désigner les deux pattes postérieures de celui-ci.

**armos** : pattes antérieures de tout quadrupède. Voir HOR., *Sat.*, II, 4, 44 : *fecundae leporis sapiens sectabitur armos.*

6. **peierare de turdo** : « se parjurer ». CIC., *Com.*, 46 : *qui mentiri solet, peierare consuevit*. Santra se parjure en ayant menti. Il a certainement dû jurer ses grands dieux qu'il n'avait pas encore été servi. C'est la seule attestation de l'expression de l'objet du parjure avec *de* + ablatif. Le *turdus*, grive, est un des oiseaux les plus appréciés par les anciens. Martial considère l'oiseau comme une *mattea prima* (XIII, 92). On les capturait dans la nature – la Sabine était une région où cette espèce abondait (VARRON, *Rust.*, III, 4, 2) – ou bien on les élevait dans des *turdaria*. Cet oiseau, comme l'atteste le proverbe français, est resté très longtemps un mets raffiné (J. ANDRÉ, 1991, p. 122 ; C. HENRIKSEN, 1998, II, p. 29-30).

7. **ostreorum (...) liuidos cirros** : *cirrus* désigne les cheveux bouclés des hommes. Pour les animaux, le terme s'est appliqué à ce qui pouvait avoir une ressemblance avec de longs cheveux bouclés : les tentacules d'une pieuvre (PLINE, *Hist.nat.*, XXVI, 58). G. Galán Vioque (2002, p. 160) propose de voir derrière ce nom le pied qui raccroche l'huître à sa coquille. Il faut cependant noter que c'est la seule partie de l'huître qui est presque parfaitement blanche et que *liuidus* s'applique généralement à ce qui a la couleur d'un « bleu ». Le terme ne pourrait-il désigner le mollusque dans son ensemble et avoir été choisi par Martial en raison de l'apparence ondulante de celui-ci ?

8. **buccis placenta** : avec ce terme, on rentre dans la description des *Apophoreta* qui constituaient la sportule sous Domitien. Certains philologues ont déployé des trésors d'ingéniosité pour justifier cette correction qui aurait déjà été connue de Politien, mais il s'agit de la leçon de Q : *buccis placente*. D'après J. André (1991, p. 212), la *placenta* « est un gâteau plat, mais épais, que l'on coupe en tranches et qui se sert enrobé de miel ». Pour *bucca* dans le sens de « bouchée », voir PÉTR., 44, 2 : *non mehercules hodie buccam panis invenire potui*.

**sordidam mappam** : *sordidus* anticipe sur le résultat du verbe *lini*. Voir HOR., *Ep.*, I, 5, 22 : *ne sordida mappa | corruget naris*. Le terme *mappa* est d'origine punique selon Quintilien (*Inst.*, I, 5, 57) : *Plurima Gallica eualuerunt, ut « raeda » ac « petorritum », quorum altero tamen Cicero, altero Horatius utitur. Et « mappam » circo quoque usitatum nomen Poeni sibi uindicant*.

9. **uuae ollares** : *ollaris* qualifie ce qui est conservé dans un pot. Voir CATON, *Agr.*, 7, 2 : *uuae in olla in uinaceis conduntur*. Pour la méthode de mise en conserve, voir COLL., XII, 45.

**10. Punicorum pauca grana malorum :** *malum* signifie d'abord « pomme » puis tout fruit ayant à peu près la forme et la taille d'une pomme quand il est accompagné d'une épithète spécifique. Les *mala Punica* sont des « grenades ». Ce fruit à la saveur aigrelette qui renferme de nombreux pépins (*grana*) entourés d'une pulpe rouge. Voir PÉTR., 31, 11 : *cum granis Punici mali*.

**11. excauatae pellis indecens uoluae :** *indecens* est présent en fonction de *uolua*, mais le plat n'en est pas moins l'un des préférés des Romains (J. ANDRÉ, 1991, p. 138). La *uolua* qui a subi la naissance d'un ou de plusieurs petits était meilleure car bien large (HOR., I, 15, 41 : *nil ualua pulchrius ampla* ; PLINE, *Hist. nat.*, XI, 210 : *uulua eiecto partu melior quam edito. Eiecticia uocatur illa, haec porcaria. Primiparae suis optima, contra effetis. A partu, praeterquam eodem die suis occisae*). Martial (XIII, 56) reprend ce thème : *te fortasse magis capiat de uirgine porca, | me materna graui de sue uulua capit*. Il s'agit précisément de la matrice. Le participe parfait *excauatus* est, semble-t-il employé pour désigner le fait de racler l'intérieur de celle-ci avant de la cuisiner.

**12. lippa :** le terme est particulièrement bien senti pour qualifier une figue par comparaison avec l'aspect d'un œil souffrant de cataracte, *i. e.* à l'aspect suintant et légèrement blanchâtre.  
**debilisque boletus :** *debilis* se rapporte à l'aspect flétri du champignon qui n'est pas désigné par le terme banal *fungus*, mais par *boletus* qui dénote généralement un champignon de plus grande valeur (J. ANDRÉ, 1956, p. 55).

**13. mille :** pour désigner un nombre très élevé, voir R. G. KENT, 1911, p. 69-89.

**14. rosos (...) spondylos :** le *spondylus* – ou *sphondylus* en fonction du dialecte grec que l'on transcrit – c'est l'épine dorsale. Par analogie, le terme désigne ensuite le coquillage, et enfin, par métonymie, le mollusque qui s'y trouve. Voir dans ce sens SÉN., *Ep.*, 95, 26 : *ueneriae spondylique et ostrea eatenus circumcisa*.

**tepenti (...) sinu :** Le *sinus* est le repli que les Romains ajustaient dans leur *toga* et qui leur servait de poche (L. M. WILSON, 1938). Il est ici présenté comme *tepens* à la fois à cause de la chaleur du corps et de celle de la nourriture.

**15. deuorato :** verbe très expressif qui s'applique normalement aux animaux.

**turturem truncum** : allitération en [t] et en [r]. Nourriture de luxe par excellence (J. ANDRÉ, 1967, p. 158 ; 1991, p. 121). Voir MARTIAL, III, 60 ; III, 82 ; XIII, 53.

**16-17. longa (...) dextra** : voir SÉN., *Ep.*, 82, 5 : *non habet, ut putamus, fortuna longas manus*.

**analecta** : l'*analecta* est l'esclave chargé de ramasser les déchets de table. Martial se moque de cette fonction en XIV, 82 (*in pretio scopas testatur palma fuisse. | Otia sed scopis nunc analecta dedit*). Pour un développement sur cette fonction et celle des autres esclaves lors de la *cena*, voir T. J. LEARY, 1996, p. 141.

**18. esculenta** : *esculentus* désigne ce qui est comestible par opposition à ce qui ne l'est pas, mais l'adjectif a ici son sens premier (formé sur la racine de *edere*) de « qui se mange » par opposition à ce qui se boit.

**gulae** : nom sur lequel est formé *gulosius* (vers 1). Il signifie « le gosier », mais est très fréquemment utilisé pour indiquer l'appétit insatiable d'un individu, y compris sexuel. Voir e. g. I, 20, 3 : *quid dignum tanto tibi uentre gulaque precabor ?*.

**19. mixto (...) uino** : ablatif de moyen. C'est le vin mélangé (à de l'eau le plus souvent tiède à Rome) par opposition au *merum* (III, 57, 2 : *cum peterem mixtum, uendidit ille merum*). Sur les proportions des mélanges, les circonstances où l'on buvait le *merum*, voir K. M. D. DUNBABIN, 1993, p. 116-141 et T. J. LEARY, 1999, p. 34-41.

**20. per ducentas scalas** : le personnage est pauvre, et il habite, tel Ucalegon, le dernier étage d'une *insula*. Voir I, 117, 7 : *et scalis habito tribus sed altis*, et M. CITRONI, 1975, p. 357. Le nombre est évidemment exagéré mais contribue à renforcer l'impression de pauvreté présente dans *miserius*.

**21. obserata (...) cella** : *obserare* désigne à proprement parler le fait de verrouiller une porte. *Cella* est un terme qui peut être employé pour parler de toute pièce isolée et hors du chemin, soit dans un sens religieux, on parlera alors de la *cella* d'un temple, soit dans une optique satirique. C'est chez Térence que l'on trouve pour la première fois *cella* employé pour désigner le minuscule appartement une pièce d'un pauvre (*Adel.*, 552 : *nam me iam in cellam aliquam cum illa concludam*).

**22. uendit** : pour la pointe et l'allusion aux réformes de Domitien, voir chapeau.

## 21

Le cycle dédié au poète Lucain commence avec ce poème (sur l'organisation de celui-ci, voir vol. I, p. 20). Il est constitué de trois épigrammes (VII, 21-23) qui célèbrent l'anniversaire du jour de naissance de Lucain. V. Buchheit (1960, p. 231 n. 3) suggère que c'est une œuvre de commande réalisée à la suite de une demande de la veuve de Lucain, Polla Argentaria, et à l'occasion de ce qui aurait été le cinquantième anniversaire de Lucain. Qu'il s'agisse d'une œuvre de commande, il est difficile d'en douter quand on compare les poèmes de Martial à la septième *Silve* du livre II de Stace qui traite non seulement du même sujet, mais en plus, l'envisage en des termes parallèles (sur les rapports entre le texte de Martial et celui de Stace, voir C. HENRIKSÉN, 1998, p. 99-101 ; P. WHITE, 1974, p. 40). Stace, dans la préface du livre II de ses *Silves* mentionne clairement la demande de Polla Argentaria : *cludit uolumen genethliacon Lucani, quod Polla Argentaria, rarissima uxor, cum hunc diem forte consuleremus, imputari sibi uoluit. Ego non potui maiorem tanti auctoris habere reuerentiam quam quod laudes eius dicturus hexametros meos timui*. Cependant, que les poèmes de Martial et de Stace aient été composés à l'occasion du cinquantième anniversaire de Lucain, est loin d'être assuré. La date de cet anniversaire tomberait en 89, or le livre VII de Martial paraît en 92 et le livre II des *Silves* en 92-93 ou 93-94 (A. HARDIE, 1983, p. 64). Martial aurait, en supposant que ces poèmes datent de 89, déjà pu les insérer dans ses livres V ou VI. Il convient donc de rester prudent.

Le style des trois poèmes est caractéristique du genre des *carmina natalicia* (STACE, II, 7, pr., utilise l'appellation grecque de *genethliacon*). Martial avait déjà célébré ce genre d'occasion en III, 6 ; IV, 1 ; V, 84 ; VIII, 63 ; IX, 39 ; 52 ; X, 87 ; 92 ; XII, 60. Mais la particularité de ce cycle est de célébrer l'anniversaire d'un mort. Il semble que par ce biais, Lucain rejoigne le maître de l'épopée, Virgile. Silius Italicus (PLINE, Ep., III, 7, 8-9) avait, en effet l'habitude de célébrer celui de son maître dans le genre : *multum ubique librorum, multum statuarum, multum imaginum, quas non habebat modo, uerum etiam uenerabatur, Vergili ante omnes, cuius natalem religiosius quam suum celebrabat, Neapoli maxime, ubi monimentum eius adire ut templum solebat*. Ainsi, deux conceptions opposées de l'épopée se rejoignent dans leur destinée. Virgile restait cependant pour tous le chef de file incontesté et incontestable du genre épique (VII, 23, 2 : *Latiae plectra secunda Lyrae*), sauf pour Stace qui s'arrêtait rarement à mi-chemin dans la louange (*Silves*, II, 7, 34 ; 74).

Ce n'est toutefois pas une œuvre de commande réalisée à contre-cœur car Martial admirait l'auteur (I, 61, 7-8) : *duosque Senecas unicumque Lucanum | facunda loquitur Corduba*. Lucain avait d'ailleurs à cette époque un grand succès en librairie (XIV, 194 : *Lucanus] sunt quidam qui me dicant non esse poetam | sed qui me uendit bibliopola putat*).

Polla Argentaria, la veuve de Lucain qui est à l'origine de ces poèmes, était – semble-t-il – la petite fille du rhétoricien de langue grecque Argentarius cité par Sénèque (*Contr.*, IX, 3, 12). Femme cultivée, elle faisait partie de différents cercles littéraires à Rome sous les Flaviens. Les avis entre les spécialistes divergent sur la question de savoir quel lien elle entretenait avec Martial ; était-il son client, existait-il ou non une amitié entre eux ? Les débats ne sont pas clos. Sur toutes les questions se rapportant au personnage de Polla Argentaria, voir E. A. HEMELRIJK, 1999, p. 129-138.

**1. Haec est illa dies** : le groupe *haec est illa* occupe la même place dans l'hexamètre en VII, 69, 1 ; IX, 49, 1 ; 69, 1. Nous pensons qu'il s'agit en fait d'un écho du célèbre épisode de Lucain (VII, 254-256) : *haec est illa dies mihi quam Rubiconis ad undas | promissam memini, cuius spe mouimus arma, | in quam distulimus uetitos remeare triumphos*. Le procédé permet à Martial d'établir un lien direct avec l'auteur avant même que son nom n'apparaisse. Sur le genre de *dies* en latin, voir E. FRÄNKEL, 1917, p. 24-68.

**magni conscia partus** : *consciis* est toujours employé chez Martial avec le génitif. Voir F. GREWING, 1997, p. 125 pour ses emplois. Quand il est épithète de *dies*, l'adjectif a plus souvent un sens péjoratif, voir e. g. SÉN., *Phoen.*, 9. *Partus* est le terme couramment utilisé pour désigner la naissance du petit d'un animal, mais on le rencontre parfois pour la naissance d'un être humain, voir CIC., *Fin.*, I, 12.

**2. Polla** : voir VII, 21, chapeau.

**3. Heu** : interjection caractéristique du genre épique pour exprimer son affliction face à une situation particulière. Voir e. g. LUCAIN, II, 255 : *heu demens, non te fugiunt, me cuncta secuntur*.

**Nero crudelis** : sur l'attitude des Flaviens par rapport à Néron, voir VII, 34, chapeau. C'est sur ordre de Néron que Lucain est poussé au suicide en 65 à la suite de la conjuration de Pison (TAC., *Ann.*, XV, 70). Il avait alors vingt-six ans. Voir également H. SZELEST, 1974<sup>2</sup>, p. 108-113.

**nullaque inuisior umbra** : ablatif de cause. *Umbra* désigne l'esprit du mort qui peut se manifester aux vivants, voir *e. g.* VIRG., *En.*, VI, 894.

**4. debuit (...) non licuisse** : la *licentia* immodérée de Néron était devenue proverbiale, voir SUÉT., *Nér.*, 37 : *elatus inflatusque tantis uelut successibus negauit quemquam principum scisse quid sibi liceret, multasque nec dubias significationes saepe iecit, ne reliquis quidem se parsurum senatoribus, eumque ordinem sublaturum quandoque e re p. ac prouincias et exercitus equiti R. ac libertis permissurum.*

22

Dans ce deuxième poème du cycle de Lucain (voir vol. I, p. 20), Martial en vient à la cérémonie sacrée qui accompagne l'anniversaire. Cette cérémonie est également décrite par Stace (*Silves*, II, 7, 1-23), voir spécialement 19-23 : *Lucanum canimus, fauete linguis ; | uestra est ista dies, fauete, Musae, | dum qui uos geminas tulit per artes, | et uinctae pede uocis et solutae, | Romani colitur chori sacerdos.*

Le poème a une structure bipartite : [1] le premier distique présente le retour du jour de naissance de Lucain, et [2] le second est une évocation poétique de son lieu de naissance en comparaison avec celui des Muses qui opèrent la transition entre les deux distiques.

**1. Vatis Apollinei** : ce groupe se réfère au poète inspiré par Apollon et les Muses, c'est son caractère sacré d'intermédiaire entre les dieux et les hommes qui prévaut. Cette expression se retrouve chez Ovide (*Mét.*, XI, 8 : *uatis Apollinei uocalia misit in ora*) pour nommer Orphée. Le *uates* est dit *Apollineus* car Apollon, coryphée des Muses, est responsable avec elles de l'inspiration poétique. Martial utilise à nouveau cet adjectif en X, 12, 1. Voir F. CORSARO, 1973, p. 176 n. 15.

**magno memorabilis orto** : *ortus* est une variation par rapport à *partus* de VII, 21, 1. L'expression est, une fois de plus, caractéristique de l'épopée. Voir, à la même position dans le vers, SIL. IT., XIV, 194-195. G. Galán Vioque (2002, p. 173) suggère qu'il peut s'agir d'un enallage sur l'expression *magnus et memorabilis* (e. g. VIRG., *En.*, IV, 94).

**2. lux redit** : *lux* pour *dies* est commun en poésie, voir CATULLE, 107, 6 : *o lucem candidiore nota*. Dans le contexte d'un jour d'anniversaire, voir HOR., *Odes*, IV, 11, 17-20 : *iure solemnus mihi sanctiorque | paene natali proprio, quod ex hac | luce Maecenas meus affluentis | ordinat annos*. L'emploi du verbe *redit* correspond à la conception cyclique du temps chez les anciens. Voir l'expression *redeuntibus annis* (e. g. LUCRÈCE, I, 311).

**Aonidum turba** : effet décalé entre le très solennel *Aonidum* et *turba*. Martial veut peut-être insister sur la foule de Muses qui a dû être nécessaire pour présider à la naissance d'un tel talent, mais il s'agit surtout d'un des mots préférés de Lucain qui l'emploie à plus de cinquante reprises. Les Aonides étaient un peuple qui habitait la Béotie (voir STRABON, IX, 2, 3) où se situe le Mont Hélicon, lieu de naissance des Muses. La première attestation de

Aonides pour désigner les Muses se trouve dans les *Métamorphoses* d'Ovide (V, 333 ; voir F. BÖMER<sup>2</sup>, p. 311).

**fauete sacris** : nous possédons des indications sur le déroulement d'une cérémonie à caractère religieux le jour d'un anniversaire chez Censorinus qui a rédigé un *De die natali* dont la source principale est Varron (C. A. RAPIARDA, 1991) ; en 2, 2 il affirme que *ut Varro testatur in eo libro cui titulus est Atticus et est de numeris, id moris institutum maiores nostri tenuerunt, ut, cum die natali munus annale genio soluerent, manum a caede ac sanguine abstinerent, ne die qua ipsi lucem accepissent aliis demerent*. Les *sacra* en question devaient donc ne pas comporter de sacrifice, mais consister en offrandes de toutes sortes au *genius* du défunt. Dans ce poème, c'est aux Muses que l'on s'adresse comme si elles exerçaient toujours une sorte de tutelle sur le défunt. Ovide (*Tristes*, III, 13, 14-18) décrit une cérémonie d'anniversaire : *pendeat ex umeris uestis ut alba meis, | fumida cingatur florentibus ara coronis, | micaque sollemni turis in igne sonet, | libaque dem proprie genitale notantia tempus, | concipiamque bonas ore fauente preces*. L'expression *fauete sacris* à une tonalité semblable au plus courant *fauete linguis* ; le but est le même, mais les moyens sont très différents.

**3-4. dedisset** : écho du *dedit* de VII, 21, 2.

**Castaliae (...) aquae** : voir VII, 12, 10.

**Baetis** : Guadalquivir. Rivière de Bétique qui passe à Cordoue, terre de naissance de Lucain. L'identification entre un poète et la rivière qui coule sur la terre de son lieu de naissance est un *topos* de la littérature grecque et latine (voir l'appellation *Μελησιγγένης* d'Homère). De plus, chaque fleuve possédait un caractère sacré (VII, 7, 3) qui rend la comparaison avec *Castalia aqua* d'autant plus aisée.

23

Cette épigramme achève le cycle consacré à Lucain (voir vol. I, p. 20). Elle est constituée d'un ὕμνος κλητικός à Phoebus Apollon dans le premier distique et d'un ὕμνος προπεμπτικός à Polla Argentatricia dans le second. La célébration de cette date de naissance devra continuer dans les années à venir. Bien que Martial ait invoqué Apollon et les Muses, on sait qu'il est de caractère peu religieux et a généralement une attitude très détachée par rapport aux dieux dès qu'il ne s'agit pas de Jupiter ou de Minerve en lien avec Domitien : il conclut donc sur la primauté de l'amour d'une épouse.

**1. Phoebe** : sur l'épithète, voir VII, 12, 8. Cette épithète colle parfaitement avec le champ sémantique qui se rattache à la notion de lumière qui se développe dans les trois épigrammes du cycle : *dies – umbra – lux – terris dedisset – luce*.

**ueni** : impératif caractéristique d'un ὕμνος κλητικός.

**bella tonanti** : la leçon de β est une *lectio facillior* inspirée des nombreux contextes où *canere* décrit l'attitude du poète épique (voir VIRG., *En.*, I, 1). *Tonare* est un terme de critique littéraire qui se réfère au genre tragique ou épique. Martial reprend cette expression en VIII, 3, 14. Voir R. E. COLTON, 1977, p. 548.

**2. Latiae (...) lyrae** : *lyra* va d'abord être employé métaphoriquement dans le sens de « poésie lyrique », puis désigner toutes sortes de poésies, accompagnées ou non de cet instrument. Le groupe est donc l'équivalent poétique de « poésie latine ». Pour la formulation, voir HOR., *Odes*, IV, 3, 23 ; OV., *Tristes*, IV, 10, 50.

**plectra secunda** : « le second plectre » sous-entendu après celui de Virgile. Pour cette place attribuée à Lucain, voir VII, 21, chapeau. Le *plectrum*, c'est l'onglet de bois qui sert à frapper les cordes de la lyre, mais le terme est fréquemment utilisé de manière métaphorique pour désigner le genre épique. Voir e. g. HOR., *Odes*, IV, 2, 33-34.

**3. Quid tanta pro luce precer** : question oratoire que le poète s'adresse à lui-même. Martial aime ce procédé (IV, 51, 5 : *quid tibi pro meritis et tantis laudibus optem*), qui lui permet de passer rapidement à la conclusion, sans avoir à faire de longue transition que le genre ne lui

autorise pas. De plus, dans cette épigramme, les sujets du premier et du second distique s'opposent légèrement, voir VII, 23, chapeau.

**Polla** : voir VII, 21, chapeau.

**4. Sentiât** : le thème est exactement parallèle à celui développé par Catulle dans son poème 96 : *Si quicquam mutis gratum acceptumue sepulcris | accidere a nostro, Calve, dolore potest, | quo desiderio ueteres renouamus amores | atque olim iunctas flemus amicitias, | certe non tanto mors immatura dolorist | Quintiliae, quantum gaudet amore tuo*. C'est comme s'il y avait eu une volonté précise de Martial qui rentre dans le cycle par une expression de style épique (voir VII, 21, 1), mais en sort sur un thème sinon élégiaque, du moins proche de celui de Catulle.

## 24

Martial défend dans ce poème son amitié sincère pour un personnage appelé Juvénal. Il est fort probable qu'il s'agisse du célèbre poète satirique bien qu'il ne soit pas le seul à avoir porté ce nom (I. KAJANTO, 1982, p. 300). On possède en effet un faisceau d'indices en faveur de cette identification : [1] il est raisonnable de penser que Juvénal ait fait assez tôt partie d'un cercle littéraire, même s'il est de la génération qui suit celle de Martial et qu'il n'a encore rien publié en 92. [2] Martial mentionne ce nom à trois reprises (VII, 91 ; XII, 18), et qualifie Juvénal de *facundus*, adjectif qu'il applique entre autres personnes à Catulle (V, 30, 3), Sénèque (VII, 45, 1) et Cicéron (XI, 48, 2). [3] L'influence de Martial sur le fond et la forme des *Satires* de Juvénal est considérable (voir N. TERZAGHI, 1949, p. 126 ; R. E. COLTON, 1991). Nous sommes enclins à croire que l'amitié décrite dans ce poème était sincère au vu de la complicité qui semble les lier en VII, 91 et XII, 18. Pour illustrer cette amitié, Martial va recourir au langage convenu de la mythologie et passer en revue à peu près tous les couples d'amis ou de frères inséparables que la mythologie fournit (F. CORSARO, 1973, p. 196). Cette pièce a une structure tripartite : les vers 1-2 posent la situation, les vers 3-6 donne une illustration mythologique, et les vers 7-8, dans un style purement épigrammatique retournent la situation en jouant sur les deux possibilités qui s'offrent à une langue : *loqui aut linguere*. Voir M. A. P. GREENWOOD, 1998<sup>1</sup>, p. 241-246.

1. **Iuvenale meo** : voir VII, 14, 5 : *Stellae (...) meo*. Pour le personnage, voir VII, 24, chapeau.

**commitere temptas** : la construction de *temptare* avec l'infinitif est poétique, voir VIRG., *En.*, I, 721. *Committere* dans le sens de « brouiller une personne avec une autre » se construit avec la préposition *cum* et dénote alors une réelle opposition entre les personnes, voir SUÉT., *Aug.*, 45, 2 : *spectavit autem studiosissime pugiles et maxime Latinos, non legitimos atque ordinarios modo, quos etiam committere cum Graecis solebat*.

2. **perfida lingua** : la *lingua* à laquelle Martial s'adresse est une synecdoque pour le personnage lui-même qui est *perfidus*, *i. e.* « en qui on ne peut avoir confiance ». La synecdoque permet d'amener naturellement l'*ἀπροσδόκητον*.

**3. Te fingente nefas** : formé sur l'expression *fingere crimen (nefas)*, voir PUBLILIUS SYRUS, N 53 : *non facile de innocente crimen fingitur*. Ablatif absolu qui a valeur de protase.

**Pyladen odisset Orestes** : Pylade est l'ami inséparable d'Oreste, il l'accompagna à Mycènes quand celui-ci s'y rendit pour tuer sa mère. Il forme un exemple parfait d'*amicitia* car l'un était prêt à mourir pour l'autre (H. J. ROSE, J. R. MARCH, s. v. *Orestes*, dans *OCD*, p. 1074), voir CIC., *Amic.*, 24 : *cum ignorante rege, uter Orestes esset, <Pylades Orestem> se esse diceret, ut pro illo necaretur, Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseueraret*. Martial s'est déjà servi de ce couple en VI, 11, 1-2 : *Quod non sit Pylades hoc tempore, non sit Orestes| miraris ?*. Voir F. GREWING, 1997, p. 129.

**4. Thesea Pirithoi** : Leur amitié, voire leur amour, sert très souvent de référence. Le Lapithe était parti en compagnie de Thésée pour sauver Proserpine des Enfers, mais ils échouent et sont emprisonnés. Thésée sera délivré par Héraclès, mais le Lapithe ne reverra jamais la lumière du jour. Thésée lui reste cependant fidèle sa vie durant (E. KEARNS, s. v. *Theseus*, dans *OCD*, p. 1508-1509).

**5. Siculos fratres** : Amphinomus et Anapius, frères qui ont sauvé leurs parents d'une éruption de l'Etna. Voir SÉN., *Bén.*, III, 37, 2-3 : *uicere Siculi iuuenes : cum Aetna maiore ui peragitata in urbes, in agros, in magnam insulae partem effudisset incendium, uexerunt parentes suos ; discessisse creditum est ignes et utrimque flamma recedente limitem adaperitum, per quem transcurrerent iuuenes dignissimi, qui magna tuto auderent*.

**maius nomen Atridas** : *maius nomen* est apposé à *Atridas*. *Atridas*, accusatif de la première déclinaison grecque ; employé par référence aux deux fils d'Atrée, Agamemnon et Ménélas.

**6. Ladae (...) genus** : allusion à Castor et Pollux, les deux frères d'Hélène et Clytemnestre. Fils de Leda et de Zeus (ou de Tyndare), ils sont pour cette raison également appelés Dioscures. Inséparables, ils sont l'exemple de l'amour fraternel.

**dissociare** : quand G. Galán Vioque (2002, p. 183) dit que c'est la seule attestation du verbe dans le sens de « séparer des personnes liées d'amitié », c'est tout à fait exact, mais il existe par contre l'expression courante *amicitias dissociare*, ce qui revient fort au même (CIC., *Amic.*, 74 : *disparis enim mores, disparia studia sequuntur, quorum dissimilitudo dissociat amicitias*).

7. **Hoc tibi pro meritis** : voir Ov., *Am.*, III, 6, 105 : *at tibi pro meritis, opto, non candide torrens*. Le groupe est fréquent dans les inscriptions, ce qui ramène le genre de l'épigramme à ses origines après une digression mythologique.

8. **illud (...) quod** : pour cette construction, voir SUÉT., *Claud.*, 29, 3 : *illud omnem fidem excesserit, quod (...) consignauerit*.

**puto** : la final en *-o* est brève comme toujours dans cette position chez Martial.

**facis** : *i. e.* la *perfida lingua* est accusée d'être soit un *cunnilingus* soit un *fellator*. Martial avait déjà utilisé cette accusation en III, 80 : *de nullo loqueris, nulli maledicis, Apici : | rumor ait linguae te tamen esse malae*. C'est le sujet de la « mauvaise langue ». Pour les Romains, la sexualité orale est une des « transgressions maximales » (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 199). Dans l'imaginaire collectif, la force perverse de la sexualité orale résidait dans le fait que la bouche du citoyen était l'organe de l'*orator*. Ainsi, la *fellatio* et la calomnie déshonorent pareillement la bouche du citoyen. Cette épigramme en est une excellente illustration

## 25

Martial écorche ici un auteur d'*epigrammata* tout en définissant, par antiphrase, la nature et la forme de ce qu'il considère comme relevant de l'épigramme satirique (pour l'épigramme en tant que genre et sa définition chez Martial, voir vol. I, p. 5-9). *Epigramma*, étudié par M. Citroni (M. CITRONI, 1975, p. 9), semble n'avoir été utilisé, avant la génération de Martial, que pour désigner des *carmina epigraphica* (VARRON, *Ling.*, VII, 28 ; CIC., *Pro Arch.*, 25). Avec Quintilien, Stace, Pline le Jeune et Martial, le terme prend le sens courant de petit poème satirique terminé par un trait piquant, un mot d'esprit. Ce terme s'impose alors comme unique pour caractériser ce genre littéraire particulier, ce qui è *una considerevole testimonianza del fatto che questo genere letterario sta maturando una canonizzazione* (CITRONI, 1975, p. 9). Martial reprochera au dédicataire de cette pièce la langue employée dans ses épigrammes. Lui-même a dans ce domaine des idées bien arrêtées : la langue utilisée dans ce genre littéraire doit suivre la *romana simplicitas* (XI, 20, 10) et ne pas reculer devant la *mimica uerborum licentia* (VIII, pr. 4). Elle découle sur la *lasciua uerborum ueritas* (I, pr. 4) et pour l'atteindre, il s'agit simplement de *latine loqui*. Martial traite de ce sujet dans de nombreux poèmes et justifie constamment le vocabulaire qu'il utilise (voir VII, 8, 9-10). Martial trouvera un *auctor*, source irréfutable de jurisprudence : Auguste (XI, 20). Il fustigera donc les auteurs comme Casconius qui écrivent *castis uerbis* (III, 69, 1) et évitent la *lingua mala* (II, pr. 2), celle qui convient au genre littéraire de l'épigramme car, comme l'affirme Martial en une élégante métaphore, *Gallo turpius est nihil Priapo* (I, 35, 15).

Il développe sa théorie sur le genre en utilisant des métaphores gastronomiques et cosmétiques (J. C. BRAMBLE, 1974, p. 50-51). Le poème est constitué de deux parties : [1] le premier distique décrit l'œuvre d'un autre auteur d'épigrammes, [2] les vers 3-8 donnent, par métaphore, sa définition de l'épigramme.

**1. dulcia (...) epigrammata** : qualifier une œuvre littéraire de *dulcis* est, en règle générale, laudatif (CIC., *Tusc.*, II, 27 ; TAC., *Dial.*, X, 4, 5 ; A.-G., XVI, 3, 1), mais nous venons de voir que ce que Martial recherche dans le genre littéraire de l'épigramme en particulier est tout le contraire : une franchise dans l'expression que déjà Diniarque (PLAUTE, *Truc.*, 178-180) ne trouvait plus : *In melle sunt linguae sitae uostrae atque orationes, | facta atque corda in felle sunt sita atque acerbo aceto: | eo dicta lingua dulcia datis, corde amara facitis*. Ce serait

dénaturer ce genre que de le limiter à une *pagina matronis puerisque uirginibusque dedicata* (V, 2, 1-2). La métaphore gastronomique commence avec *dulcis* qui s'applique régulièrement à ce qui a bon goût (PLINE, *Hist. nat.*, XV, 106).

**tantum (...) semper** : on retrouve ces deux adverbes employés dans une même période à plusieurs reprises (e. g. CIC., *In Verr.*, II, 2, 134). *Semper* porte alors toujours sur le verbe en tant que circonstant temporel et *tantum* sur un substantif. *Dulcia* est souligné par *tantum* dans la mesure où le premier hémistiche regroupe ces deux éléments précédant la césure.

**2. candidiora** : le deuxième terme de comparaison fait entrer *candidiora* dans la métaphore cosmétique. Par rapport à un terme littéraire, son sens est proche de *benevolus*, *bonus* et *simplex* (*Th. L. L.*, III, 244, 43-80). *Cerussata cute* transpose la comparaison sur un plan qui n'est plus seulement du domaine littéraire mais qui relève également de la sphère esthétique. Pour la couleur de *candidus*, voir J. ANDRÉ, 1949, p. 319.

**cerussata (...) cute** : Martial est le premier à employer l'adjectif *cerussatus* (I, 72, 6 ; II, 41, 12) qui sera très rarement utilisé dans la suite (*Codex Theod.*, XI, 27, 1). L'adjectif est formé sur le terme *cerussa* qui désigne un carbonate basique de plomb ( $2\text{Pb CO}_3 \text{ Pb [OH]}_2$ ) semblable à celui que mentionnent Dioscoride (V, 103) et Théophraste (*Lap.*, 56). J.-M. Croisille (J.-M. CROISILLE, 1985, p. 156-157) commente l'exposé de Pline sur la céruse (*Hist. nat.*, XXXV, 37). C'est l'une des trois couleurs que l'on peut qualifier de *candidus* en peinture (PLINE, *Hist. Nat.*, XXXV, 39 : *tertius e candidis colos est cerussa*). On l'utilise également en médecine, et, comme ici, dans la fabrication de cosmétiques (*Ov., Med.*, 73), que Pline détaille en XXIV, 39. L'utilisation de fards est une veine qui a été exploitée par de nombreux satiristes (*Anth.G.*, XI, 370 ; 374) et qui remonterait à Pindare. La *candida cutis* ne résulte pas nécessairement de l'utilisation de la *cerussa*, car elle est la couleur de peau naturelle des peuples du Nord (PLINE, *Hist. Nat.*, II, 189) et c'est un teint gracieux quand il est naturel (CATULLE, 86, 4). Voir VII, 13, 4 et T. J. LEARY, 1990, p. 152-155.

**3. mica salis** : cette expression est utilisée par Pline le Jeune dans sa lettre à Cornelius Priscus (*Ep.*, III, 21 ; voir vol. I, p. 1, n. 1) et fait parfaitement écho à ce poème. Quintilien donne une définition de la *mica salis* dans un contexte littéraire (VI, 3, 18) et nous explique qu'elle participe du rire. Exactement comme dans la nourriture, on la perçoit sans en avoir conscience (*sentitur latente iudicio*) et elle *excitat et a taedio defendit orationem*, tout en nous poussant à écouter (*nobis faciat audiendi sitim*). La présence de la *mica salis* rend dès lors un texte tout comme une femme (CATULLE, 86, 4) tout différent.

**amari fellis (...) gutta** : *fel* vient d'un radical \*k<sup>w</sup>el (χόλη), et désigne, au sens propre, la vésicule biliaire en tant que partie du foie. L'emploi du terme *gutta* se justifie parfaitement dans la mesure où *fel* désigne également par métonymie « la bile » depuis Plaute (J. ANDRÉ, 1991, p. 154-155). Ce terme recouvre donc en partie le même champ sémantique que *bilis* qui désigne le liquide à l'exclusion de la vésicule. Dans un contexte métaphorique, *fel* est attesté comme symbole de l'amertume (PLINE, *Hist. nat.*, XXIII, 12), et le signifié s'étend aux expressions liées aux sentiments de colère (*sedes iracundiae* chez SERVIUS, *En.*, VIII, 220) ou de jalousie. *Fel* est utilisé pour qualifier des œuvres littéraires chez Ovide (*Tristes*, II, 565) et Martial (X, 48, 21 : *sine felle ioci*, « des blagues sans piquant »).

**4. o demens** : Cicéron définit la *dementia* comme une *animi adfectio lumine mentis carens* (*Tusc.*, III, 10). *Demens* est employé par Martial comme adjectif substantivé (*Sp.* 7, 9 ; III, 93, 19 ; V, 69, 3 ; VII, 65, 3). Cependant une identification précise paraît hasardeuse. La présence de l'interjection *o* (il ne s'agit pas au sens propre d'une particule) renforce le vocatif. Elle n'est pas en latin le « vide sémantique » de l'attique du V<sup>e</sup> (G. SERBAT, 1996, p. 100). Exclamation que l'on retrouve également chez Juvénal (VI, 222) et Ovide (*Mét.*, III, 641).

**5. nec cibus (...) morsu fraudatus aceti** : *cibus* qui désigne la nourriture, l'aliment, peut également être employé pour désigner les mets, un repas dans son ensemble (*Th. L. L.*, III, 1041). Ce nom est qualifié par le participe parfait *fraudatus* (VII, 40 ; X, 50 ; XIV, 162). L'emploi passif de la construction *aliquid fraudare aliqua re* en relation avec un terme désignant un mets semble unique, mais le sens n'en est pas moins clair : le goût de la nourriture est altéré par l'absence du *morsus aceti*. Le vinaigre, caractérisé par sa *mordacitas* (CYPR. GALL., *Num.*, 78) est très fréquemment utilisé dans la cuisine antique. Son emploi, généralisé et constant, en fait un ingrédient sans lequel la vie perdrait de sa douceur (PLINE, *H. N.*, XIV, 125).

**6. grata (...) facies cui gelasinus** : *gratus* qualifie *facies* chez Vitruve (II, pr. 1, 10) et Sénèque (*Phèdre*, 798). *Gelasinus* est un hapax dans la littérature latine conservée, mais ne pose guère de problème dans la mesure où il s'agit de la translittération du terme grec γελασῖνος. Outre les discussions des anciens sur son accentuation, on sait que ce mot est appliqué comme épithète à Démocrite (AEL., *V. H.*, IV, 20) et signifie d'abord « le rieur » (composé en -ῖνος sur un thème γελασ-), avant de prendre le sens de « dents dénudées » lors d'un sourire (POLLUX, 2, 91) et enfin de « fossettes » (celles qui apparaissent sur les joues du

rieur) dans l'*Anthologie* (*Anth. G.*, V, 35, 3) ainsi peut-être que dans *CIL*, X, 4483 si on accepte la correction de E. Stephani (1989, p. 24) là où Mommsen écrivait : *in CEIASINOS quid lateat nescio*. Ici, comme dans *Anth. G.*, V, 35, 3, *gelasinus* est employé de manière substantive pour désigner le rictus, les fossettes qui apparaissent sur le visage du rieur.

**7. melimela** : variété de pommes nommées de la sorte pour leur goût de miel (*μελί-μηλον*), Martial les compare d'ailleurs à des *fau* (I, 43, 4) et à des coings *Cecropio saturata melle* (XIII, 24, 2). L'emploi de ce mot, à l'exception de ses attestations chez Martial et Horace (*Sat.*, II, 8, 31) est réservé à des ouvrages à caractère scientifique. Son ancien nom était *malum musteum* (VARRON, *De re rust.*, I, 59, 1). Pour l'origine du nom : PLINE, *Hist. nat.*, XV, 51. Tout ce qui a un caractère mielleux peut être utilisé pour désigner une œuvre caractérisée par sa douceur (J. C. BRAMBLE, 1974, p. 52).

**dato** : impératif futur (E.-T., § 269, p. 253) qui a régulièrement le sens d'un impératif présent (PLAUTE, *Rud.*, 568 ; MARTIAL, IX, 53, 4).

**fatuasque mariscas** : Columelle la recommande (V, 10, 11) cette variété de figue qu'il qualifie de *pinguis* (X, 415). Elle aurait aussi porté le nom de *Liuiana* (PLINE, *H. N.*, XV, 70 et DION CASSIUS, 56, 30). Pour Sénèque le Rhéteur, ces figues sont insipides (*Suas.*, 2, 17) et Pline l'Ancien (*H. N.*, XV, 68) nous apprend que *quaedamque et piris magnitudine aemulae*. Juvénal (II, 13) lui les qualifie de *tumidae*. Cette variété qualifiée tour à tour de *tumidus*, *pinguis* et *fatuus* devait être douce, gorgée de suc et dès lors agréable pour les enfants. L'adjectif *fatuus* a ici la signification de fade, insipide (comme le montre l'emploi qu'en fait APICIUS, IV, 2, 25 en l'opposant à *salsum*).

**8. pungere** : à la fois au propre et au figuré. Martial fait se rejoindre dans ce verbe la métaphore botanique et la critique littéraire.

**Chia** : figue piquante et juteuse (MARTIAL, XIII, 23), elle représente l'épigramme idéale de Martial (ses caractéristiques et propriétés sont notamment développées par ATHÉNÉE, III, 75 f et 80 c ; VARRON, *De re rust.*, I, 41, 6 ; PLINE, XV, 69 ; COLUMELLE, X, 414 ; CALPURNIUS SICULUS, II, 81), on renverra également à [F.] OLCK, art. *Feige*, dans *R.-E.*, VI, 2 (1909), col. 2121-2122. Pour l'emploi de *marisca* et de *Chia* comme métaphore de *cunnius* et *culus*, voir VII, 18, 11.

**sapit** : dans son sens premier de « avoir de la saveur, du goût ». Voir CATON, *Agr.*, 108, 2.

## 26

Martial s'adresse directement à son poème par le nom du vers dans lequel il est composé. Il devait être, à l'origine, le poème introducteur d'un recueil que Martial faisait parvenir à son ami et patron, Domitius Apollinaris, pour lui demander son opinion sur ses dernières compositions, et, en cas d'avis favorable, son soutien. Martial s'adresse régulièrement à un poème ou à un livre en le personnifiant à l'occasion de son envoi à un proche (M. CITRONI, 1975, p. 23-24). Ce procédé avait déjà été employé par Catulle (35) et Horace (*Ep.*, I, 20).

Le dédicataire de cette pièce, L. Domitius Apollinaris (*PIR*<sup>2</sup>, D 133), semble être le même que celui auquel il adresse les poèmes IV, 83 ; VII, 26 ; X, 12 ; X, 30 et XI, 15. On peut supposer l'existence d'un patronage constant de ce personnage influent vu la continuité de ses apparitions dans les différents livres. Consul désigné en 97, son implication dans les affaires de l'*Urbs* ressort clairement de X, 30, 26-27 : *Quot Formianos inputat dies annus | negotiosis rebus urbis haerenti ?*. Il est riche et possède de nombreuses résidences secondaires (X, 30). Il joue souvent le rôle de juge par rapport aux épigrammes de Martial (XI, 15), et son *fauore noto* (VII, 26) est un gage de succès.

Le premier et le dernier vers de l'épigramme sont exactement identiques. Cela constitue un type de pièces particulier à l'intérieur du genre de l'épigramme : le poème a un but pratique, et le développement qu'il contient ne vise rien d'autre que de l'atteindre. Pour des poèmes construits suivant la même structure, voir II, 6 ; IV, 64 ; IV, 89. Cette technique de composition est proche de celle qui recherche l'effet cadre avec une variation dans le lexique (voir VII, 17).

**1. scazon** : Catulle (42, 1 : *adeste, hendecasyllabi, quot estis*) avait utilisé le même procédé. Pour l'emploi du mètre choliambique chez Martial, voir vol. I, p. 37. Ce mètre était à l'origine propre aux poèmes paillards ou contenant des invectives (E. DEGANI, 1968, p. 79-74), mais son utilisation par Catulle dans des poèmes ne relevant pas nécessairement de la nature première du mètre quant au fond (*e. g.* 22, 31) a fortement influencé Martial chez qui il est souvent difficile d'en justifier l'emploi d'un point de vue sémantique.

**2. si uacabit** : Domitius était engagé dans la vie politique (voir chapeau) et ne pouvait se consacrer à la littérature que lorsqu'il avait de l'*otium*. Cicéron fait référence à ce temps libre

nécessaire pour pouvoir se consacrer à la littérature (*Fam.*, XII, 30, 1 : *quamuis enim occupatus sis, oti tamen plus habes ; aut si ne tu quidem uacas, noli impudens esse nec mihi molestiam exhibere et a me litteras crebriores*. Voir J. V. D. BALSDON, 1969, p. 136-144. Martial traite de cette thématique en XI, 3 (voir N. KAY, 1985, p. 62-65).

**ne molestus accedas** : impératif négatif avec *ne* et le subjonctif présent. Contrairement à l'emploi habituel du subjonctif parfait en prose, le subjonctif présent apporte une nuance de conseil qui est attestée depuis Plaute (E.-T., § 251, p. 233). *Molestus* désigne le fait d'être importun ou désagréable envers quelqu'un.

**3. hoc qualecumque** : sur la nature de l'envoi, voir chapeau. Marque de modestie de Martial vis-à-vis de ses qualités en tant que poète. Catulle (I, 8-9 : *quare habe tibi quicquid hoc libelli, | qualecumque*) s'exprime en des termes parallèles.

**cuius aliqua pars ipse est** : soit parce que son nom est cité dans le livre VII, soit, plus vraisemblablement, parce qu'il a donné des conseils lors de la composition de celui-ci, voire en a corrigé quelques vers.

**4. haec – facetum carmen – inbuant aures** : les manuscrits sont unanimes. Soit, comme Lindsay (suivi par Heraeus et Izaac), on conserve cette leçon en faisant de *facetum carmen* une apposition à *haec*, soit, comme Duff et Shackleton Bailey, on adopte la correction proposée par Gronovius (*hoc facetae carmen imbuant aures*). Dans la mesure où les manuscrits sont unanimes et que la leçon peut être justifiée, il nous semble inutile de développer longuement les arguments défendant cette correction. Nous maintenons, comme Lindsay, ce groupe entre tirets, car la justification de l'emploi de *haec* pour *hae* qui se rapporterait à *aures* est difficilement justifiable. Voir G. FRIEDRICH, 1908, p. 619-637. *Imbuere* désigne dans ce contexte le fait d'être le premier à avoir les oreilles imprégnées d'un texte littéraire, voir OV., *Tristes*, III, 11, 52 : « (...) *ipse tuum praesens imbue* » dixit « *opus* ». *Facetus* n'apparaît que deux fois chez Martial. En I, 85, il qualifie un *praeco* de « blagueur » (vers 1 : *uenderet excultos colles cum praeco facetus*). C'est donc dans ce contexte un synonyme de *lusus* ; ses poèmes sont un jeu, un amusement, une plaisanterie.

**5. fronte (...) tota** : ce groupe donne l'impression d'être le résultat de la contamination de deux expressions. *Fronte serena* (voir VII, 12, 1) et *toto pectore* (voir e. g. OV., *Pont*, I, 8, 63 : *at tibi nascenti, quod toto pectore laetor*). Sur le front comme miroir des sentiments, voir VII, 12, 1.

**6. noto (...) fauore** : voir Ov., *Tristes*, II, 562 : *quoque fauore animi teque tuosque canam.*

**7. mearum amore nugarum** : génitif objectif. Pour l'emploi de *nugae* chez Martial, voir VII, 11, 4. Le nom *amor* ou le verbe *amare* sont souvent mis en relation avec la littérature chez Martial, voir I, 61, 1 ; VI, 60 (61), 1 ; VII, 68 ; IX, 99.

**8-10. flagret** : en rejet, ce verbe à la même signification que dans l'expression française, « brûler d'amour ». Il se construit généralement, comme ici, avec l'ablatif. Voir HOR., *Epodes*, V, 79-82 : *priusque caelum sidet inferius mari | tellure porrecta super, | quam non amore sic meo flagres uti | bitumen atris ignibus.*

**contra malignos** : Martial cherche à placer ses vers sous l'*auctoritas* d'un personnage influent qui pourra le défendre le cas échéant contre les accusations perfides. Sur les dangers que court un auteur face aux malveillances, voir VII, 12, 5-8.

**Apollinarem** : pour le personnage et la répétition du premier vers, voir chapeau.

## 27

Martial exploite le thème du *uiuere paruo*. Pour ce *topos* dans la littérature latine, voir R. G. M. NISBET, M. HUBBARD, 1978, p. 260. On citera tout spécialement LUCRÈCE, V, 1118-1119 (*diuitiae grandes homini sunt uiuere parce | aequo animo ; neque enim est umquam penuria parui*) et LUCAIN, IV, 377 (*discite quam paruo liceat producere uitam*). G. Galán Vioque (2002, p. 196) propose un second degré de lecture pour cette épigramme : le sanglier auquel Martial se réfère en des termes grandiloquents représenterait le genre épique qui ne convient pas à un poète « simple » comme Martial.

**1. Tuscae glandis (...) ilice multa** : hypallage entre les compléments de *aper populator* et de *piger* (en rejet au vers 2). Cette figure de style est renforcée par un énallage : *Tuscae (...) aper* pour *Tuscus aper*. Le sanglier d'Étrurie était célèbre pour la qualité de sa chair (voir *e. g.* JUV., I, 22 avec E. COURTNEY, 1980, p. 89). Le gland est un des aliments favoris du sanglier (HOR., *Sat.*, II, 4, 40-41), et c'est après s'en être repu que le sanglier est *piger*. *Populator* est généralement appliqué aux guerriers impétueux qui font des ravages dans les lignes ennemies (voir *e. g.* T.-L., II, 39, 5). Mais le terme s'applique parfaitement au sanglier qui est la bête sauvage par excellence (dans l'imaginaire antique, il est toujours l'animal que des jeunes hommes en instance d'initiation doivent tuer, voir l'initiation d'Ulysse). De plus, il cause des dégâts au chêne, d'une manière imagée, en dévorant ses glands, et au propre en donnant des coups de bûche dans leur tronc.

**2. Aetolae (...) ferae** : pour *Aetolus*, voir VII, 2, 3. Allusion au sanglier de Calydon. Chez Martial, voir XIII, 93 : *qui Diomedeis metuendus saetiger agris | Aetola cecidit cuspide, talis erat. Fama* dans le sens de « gloire, célébrité », voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 151-152.

**3. meus (...) Dexter** : ce nom est toujours employé par Martial en raison de « l'habileté » qui se dégage de son signifié. Voir XI, 69 et N. KAY, 1985, p. 217.

**intrauit** : dans le sens de « rentrer une arme à l'intérieur de la peau d'un homme ou d'un animal », voir MARTIAL, XIV, 30, 2 et T. J. LEARY, 1996, p. 84-85.

**splendenti cuspidē** : pour *cuspis*, voir VII, 2, 3. Le terme se réfère proprement à la pointe en métal d'une lance, et le participe se rapporte donc à l'éclat de celle-ci. Voir VAL. FLACCUS, I, 404 : *prora splendet tua cuspis ab alta*.

**4. praeda iacet (...) inuidiosa** : le groupe *praeda iacet* est commun (e. g. VIRG., *En.*, IX, 485). *Inuidiosus* est volontairement ambigu : il excite l'envie (OV., *Mét.*, XI, 88), mais également la haine, le révolte (CIC., *Verr.*, II, 42) ; voir F. BÖMER<sup>2</sup>, p. 356-358. Il prépare discrètement le renversement et la *recusatio* des deux derniers vers.

**5. pinguescant** : employé trois fois par Martial (V, 64, 3 ; IX, 2, 3).

**madido laeti nidore penates** : *penates* qui désigne d'abord les dieux domestiques (SERV., *En.*, II, 514), est fréquemment employé en poésie pour désigner la maison elle-même (VIRG., *En.*, I, 527). Ils sont qualifiés de *laeti*. L'adjectif a ici son sens originel de « gras », « abondant ». L'ablatif de cause *madido nidore* renvoie au fumet dégagé par le sanglier rôti. *Nidor* peut dans certains contextes être employé par rapport aux entrailles brûlées lors d'un sacrifice. Cela explique l'utilisation de *madidus* qui dénote une fumée lourde et chargée d'eau telle que celle qui se dégage lorsque l'on brûle des entrailles ou commence à rôtir un animal à la broche. *Madidus* par opposition à *humidus* qualifie ce qui est chargé d'eau intérieurement et n'est pas seulement mouillé.

**6. flagret et** : sur la maladresse supposée par les modernes, voir VII, 10, 4.

**exciso (...) iugo** : *iugum* est employé par métonymie dans le sens de colline (STACE, *Silves*, II, 7, 45). Le verbe *excidere* désigne l'action de couper le bois (VARRON, *Ling.*, V, 152 : *ab silua laurea, quod ea ibi excisa*).

**fasta culina** : nous donnons à *festus* le sens de « en fête », i.e. réjouie de la présence du sanglier. L'autre interprétation possible (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 199) est de considérer que cet adjectif est utilisé par anticipation de la fête qui va être organisée et où sera mangé le sanglier.

**7. ingentem piperis (...) aceruum** : le poivre était une épice de luxe (PLINE, *Hist. nat.*, XII, 28 ; J. ANDRÉ, 1981, p. 207). Le groupe *ingens aceruus* est fréquent dans le genre épique et repris par les satiristes en imitation de ce genre, voir HOR., *Sat.*, II, 3, 111-112 : *siquis ad ingentem frumenti semper aceruum | porrectus uigilet cum longo fuste*.

**8. arcano mixta Falerna garo** : Martial fait allusion à l'*oenogarum* (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 200). Le *garum* est une sauce à base d'intestins de poissons marinés dans une mixture salée (PLINE, *Hist. nat.*, XXXI, 93). Sur le *garum*, voir J. ANDRÉ, 1981, p. 198-199 et P. GRIMAL, 1952, p. 27-28. L'*oenogarum* est une sorte de marinade que l'on prépare généralement avec du vin de mauvaise qualité, le comique de cette expression réside dans le fait que c'est précisément le meilleur vin de l'époque, le Falerne, qui est utilisé (PLINE, *Hist. nat.*, XIV, 62). Sur le Falerne et le vin en général chez Martial, voir A. LA PENNA, 1999, p. 163-181.

**9. noster te non capit ignis** : on retrouve exactement la même expression chez Stace (*Silves*, II, 1, 164-165 : (...) *sed non capit ignis | inuidus, atque artae desunt in munera flammae*). Voir G. B. A. FLETSCHER, 1983.

**10. conturbator** : fait écho à *populator* du vers 1. Le nom d'agent est formé sur *conturbare* qui peut désigner « jeter le désordre dans les comptes », d'où « conduire à la banqueroute » (R. E. COLTON, 1979, p. 61).

**esurio** : sur les verbes en *-rio* dérivés du supin, voir PRISC., *GLK*, II, 429, 10. Pour ce verbe employé avec un comparatif neutre, voir PLAUTE, *Stich.*, 180. Pour le sens, voir OV., *Pont.*, I, 10, 10 : *nil ibi quod nobis esuriatur erit*. Nous reprenons l'interprétation de Izaac (1969, p. 217) qui donne à *uilius esurio* le sens de « il m'en coûte moins d'avoir faim ». L'autre interprétation possible est d'y entendre « mon lot consiste en de la nourriture moins noble ».

## 28

C'est probablement le même Fuscus que celui à qui est dédiée l'épigramme I, 54 qui est le dédicataire de ce poème, car les deux pièces traitent d'une relation de patronage. On a proposé trois identifications pour ce personnage : [1] le préfet du prétoire de Domitien, Cornelius Fuscus (R. SYME, p. 683-684), mais l'attitude de Martial serait bien peu révérencieuse envers un homme si influent et si proche de Domitien. [2] Cn. Pedianus Fuscus Salinator, consul avant 86 et proconsul d'Asie entre 98 et 102 (PLINE, *Ep.*, VI, 26, 1). [3] L'avocat Fuscus mentionné par Juvénal (16, 45-47). Nous penchons pour cette dernière identification – sans toutefois posséder d'éléments décisifs – en raison de l'amitié qui liait Martial et Juvénal (voir VII, 24, chapeau) qui fréquentaient les mêmes cercles, et parce que Martial est très rarement sarcastique envers des personnes qui exercent une influence prépondérante dans la vie politique romaine.

Le poème a une structure tripartite. Martial commence par exprimer ses vœux de prospérité à Fuscus dans différents domaines (1-6), il lui demande ensuite de jeter un œil sur ses écrits (7-8), et termine en dévoilant la pointe de cette épigramme (9-10) : ce n'est pas tant pour avoir l'avis de Fuscus sur son œuvre que pour montrer son caractère narcissique que ce poème est composé. C'est tout le système des louanges adressées aux patrons qui est mis en cause : tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute ; personne ne le sait mieux que Martial.

**1-2. Tiburtinae ... Dianae** : on ne dispose pas d'attestation de l'existence d'un culte particulier dédié à Diane dans la région de Tibur. Il faut dès lors supposer que Tuscus y ait possédé un domaine dans lequel se trouvait une forêt et un autel dédié à Diane. Cette divinité, de par ses attributions, était particulièrement susceptible de se voir consacrer un lieu dans des terrains boisés. Pour la désignation d'un lieu en fonction de la divinité qui y est honorée, voir VII, 13, 3.

**silua (...)** **nemus** : bien que les deux mots aient des sens légèrement différents (le *nemus* est généralement de taille plus petite que la *silua*), quand ils sont employés dans un même contexte, c'est non les sens mais la *uariatio* du style qui appelle l'alternance.

**caesum** : voir VII, 27, 6.

**redire** : dans ce sens, voir Ov., *Fastes*, III, 237.

**3-4. Tartesiacis (...) trapetis** : *trapetis* est le datif neutre ou masculin (le mot est attesté aux deux genres) pluriel dépendant de *cedat* en rejet au vers 3. Il désigne la meule servant à broyer les olives, et, par métonymie, le pressoir dans son ensemble. Pour l'emploi de ce mot chez Martial, voir XIII, 36 : *Haec, quae Picens uenit subducta trapetis, inchoat atque eadem finit oliua dapes. Tartesiacis* est l'adjectif formé sur le toponyme *Tartessus*, ville située à l'embouchure du Guadalquivir. En poésie, il est utilisé pour désigner toute la région baignée par ce fleuve. Dans l'Antiquité, la Bétique était réputée pour la qualité de ses olives et de l'huile que l'on en tirait, voir STACE, *Silves*, II, 7, 28-29 : *quae tritonide fertiles Athenas | unctis, Baetica, prouocas trapetis*. Le choix de l'adjectif doit avoir été opéré en fonction de l'allitération qui résulte de la rencontre avec *trapetis*. Pour les techniques de culture de l'olive et la fabrication de l'huile, voir PLINE, *Hist. nat.*, XV, 1-34. Sur la production agricole dans des domaines privés, voir G. STEINER, 1954, p. 89.

**Pallas tua** : synecdoque pour « ton huile ». Cette signification donnée à *Pallas* résulte d'une métonymie entre l'appellation de la déesse et de l'arbre qui lui est consacré (voir la légende de la lutte entre Athéna et Poséidon pour la ville d'Athènes).

**Fuscus** : voir chapeau.

**immodici lacus** : *lacus* peut être employé pour désigner tout réservoir ou bassin. Il s'agit ici des cuves dans lesquelles le vin était placé pour arriver à maturation. *Immodicus* est très fréquent en poésie ; certainement en raison de sa structure dactylique.

**bona musta** : le *mustum* est un vin jeune dont il existe différentes sortes : *musta differentias habent naturales has, quod sunt candida aut nigra aut inter utrumque, alia ex quibus uinum fiat, alia ex quibus passum* (PLINE, *Hist. nat.*, XXIII, 29). Sur la manière de conserver ce *mustum*, voir PLINE, *Hist. nat.*, XIV, 184.

**5-6. sic (...) sic** : voir F. GREWING, 1997, p. 592.

**fora (...) Palatia** : ce groupe confirme que le Fuscus de ce poème avait des ambitions à différents niveaux. Il constitue un argument en défaveur de l'identification avec Cornelius Fuscus, le préfet du prétoire, qui ne devait pas avoir de prétentions sur le *forum*. Le personnage menait une carrière soit politique, soit juridique, et espérait – comme tout le monde – être dans les faveurs de l'empereur. Même si *Palatia* est un pluriel poétique, il faut noter qu'il correspondait à la réalité (voir vol. I, p. 26-27). Le premier –a de *Palatia* est long comme le confirme Servius (*En.*, VIII, 51 : *Pa- longum est ut Martialis ponit plerumque*).

**excolat** : le verbe a ici le sens de « décorer, orner ». Voir OV., *Mét.*, II, 737.

**geminas plurima palma fores** : *geminus* dans le sens de *uterque* est déjà attesté chez Catulle. (63, 75). Le groupe *geminas fores* se réfère aux deux montants d'une seule et même porte. C'est sur ceux-ci que, suivant l'usage, on fixait les palmes, symbole de victoire (voir VII, 2, 8). On peut supposer que ces palmes puissent avoir été placées après une victoire remportée dans un procès (voir CIC., *De or.*, II, 227 ; JUV., VII, 118 et E. COURTNEY, 1980, p. 365).

**7. otia (...) parua** : voir VII, 26, 2.

**medius (...) December** : *i. e.* les Saturnales. Sur les Saturnales, voir T. L. LEARY, 1996, p. 1-9. Sous l'Empire, c'était la principale période de vacances. Auguste (MACR., I, 10, 4) interdit que l'on tienne séance dans les tribunaux pendant les trois jours qui suivent le 17 décembre qui étaient fériés. Caligula porta le nombre de ces journées à cinq (SUÉT., *Cal.*, 17, 2). Ces cinq jours de congé existaient toujours sous Domitien comme l'atteste Martial à de nombreuses reprises (*e. g.* XIV, 72, 2).

**8. exige** : dans le sens de « examiner », voir QUINT., *Inst.*, I, IV, 7 : *an cuiuslibet auris est exigere litterarum sonos ? Non hercule magis quam neruorum.*

**certa (...) aure** : voir VII, 12, 2.

**iocos** : voir VII, 12, 2.

**9-10. Scire libet uerum** : inquiétude légitime de tout auteur vis-à-vis de ses écrits. Voir CIC., *Q. fr.*, II, 16, 5 : *dic mihi uerum : num aut res eum aut χαρακτήρ non delectat ?*

**ardua** : l'adjectif sert à qualifier quelque chose de non seulement difficile, mais en plus pénible (A.-G., IV, 15, 6). Voir CIC., *Or.*, I, 66 : *ut (...) res geras magnas illas quidem et maxime utiles, sed ut uehementer arduas plenasque laborum.*

## 29

Martial s'adresse à Thestylus, le *puer delicatus* du poète Voconius Victor. Sur la notion de *puer delicatus*, voir H. P. OBERMAYER, 1998, p. 133-138 ; F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 207-228. Thestylus est une source d'inspiration pour son maître qui le chante dans ses poèmes tel Virgile Alexis. Toutefois, il ne restera pas *puer* toute sa vie, et il lui faudra un jour apprendre d'autres délices que ceux de son maître. Martial propose, avec beaucoup de délicatesse pour une fois, qu'il s'intéresse à ses poèmes qui peuvent constituer un bon début d'apprentissage. Cette proposition est illustrée par un *exemplum* : il devrait se comporter comme Mécène qui, tandis que Virgile chantait dans ses vers son amour pour Alexis, connaissait également les épigrammes de Marsus.

Le nom Thestylus n'apparaît que chez Martial. Il est à nouveau mentionné en VIII, 63 comme *puer* chanté par un poète au même titre qu'Alexis (1-2 : *Thestylon Aulus amat, sed nec minus ardet Alexin, | forsitan et nostrum nunc Hyacinthon amat*). Le nom a peut-être été masculinisé à partir de celui de la jeune esclave de la deuxième *Bucolique* de Virgile, Thestylis (10 ; 43), que cite Martial en VIII, 55, 18.

**1. Thestylus** : voir chapeau.

**Victoris (...)** **Voconi** : voir *PIR*<sup>1</sup>, V 613. On identifie généralement ce Voconius Victor au Victor dédicataire de XI, 78 en raison de son amour pour les *pueri*, mais N. Kay (1985, p. 233) en doute. Il propose de voir derrière le Victor de XI, 78 un personnage fictif appelé de la sorte en raison du combat qu'il a remporté dans son apprentissage du monde féminin. Quoi qu'il en soit, le Voconius Victor de VII, 29 est poète et écrit des *doctos libellos* (vers 5). Cette appellation désigne couramment les œuvres des poètes hellénistiques et de ceux qui se considèrent comme leurs descendants, les *poetae noui*. Tel Catulle, il est possible que Voconius ait été versé dans la poésie de style alexandrin. Cependant, Martial semble plutôt, par la comparaison avec Virgile, le ranger parmi les auteurs de *Bucoliques*. De plus, la comparaison n'est pas gratuite, car Martial se compare à Marsus, et en VIII, 86, 23-24 (*ergo ero Vergilius, si munera Maecenatis | des mihi ? Vergilius non ero, Marsus ero*), il reprend celle-ci.

**dulce tormentum** : oxymore dans les termes qui n'est pas sans rappeler le *γλυκύπικρον* de Sappho. On ne retrouve ce groupe que dans une *sententia* de Publilius Syrus (O 5 : *o dulce*

*tormentum, ubi reprimuntur gaudium*). Mais pour cette idée dans la littérature latine, voir CATULLE, 67, 17-18. Il sera repris par tous les élégiaques, Sénèque et Apulée (G. GALÁN VIOQUE, p. 209).

**2. toto notior orbe** : sur cette expression, voir VII, 17, 10. Il semble qu'elle se réfère toujours à une gloire acquise par la composition de textes littéraires ou par la présence de son nom dans un de ceux-ci. On peut rapprocher cette expression au point de vue de sa construction de SÉN., *Apoth.*, 12, 3 : *cecidit pulchre cordatus homo, | quo non alius fuit in toto | fortior orbe*.

**3. positis (...) amere capillis** : Martial lui souhaite d'être toujours aimé, même l'âge venant. C'est un vœu qu'il a formulé à plusieurs reprises : I, 31, 7-8 (*utque tuis longum dominuque puerque fruantur | muneribus, tonsum fac cito, sero uirum*) ; V, 48, 7-8 (*sed tu ne propera – breuibus ne crede capillis – | tardaue pro tanto munere, barba, ueni*) ; IX, 17, 7-8 (*tu iuuenale decus serua, ne pulchrior ille | in longa fuerit quam breuiore coma*). Ces différents exemples montrent clairement que ce n'est pas la *depositio capillorum* qui fait perdre à Rome le statut de *puer delicatus*, mais bien l'arrivée de la barbe. De nombreux textes font d'ailleurs allusion à la *depositio barbae* qui a lieu aux alentours de vingt ans en fonction des individus (A. CRAIG WILLIAMS, 1999, p. 297 n. 61). Le souhait de Martial n'est donc pas purement rhétorique.

**formosus** : cet adjectif qualifie une personne qui est belle au point d'en être sexuellement désirable. Voir Ov., *Mét.*, X, 523-524 : *iam iuuenis, iam uir, iam se formosior ipso est, | iam placet et Veneri matrisque ulciscitur ignes*.

**4. uati** : voir VII, 22, 1.

**Nulla puella** : très fréquent en latin, voir M. CITRONI, 1975, p. 243.

**5-6. paulisper (...) dum** : voir Cic., *Mil.*, 28 : *paulisper, dum se uxor, ut fit, comparat, commoratus est* (ça sent le vécu).

**dominus** : désigne le maître par rapport à l'esclave, mais son utilisation dans des contextes particuliers lui confère un caractère érotique. Voir e. g. Ov., *Ars*, I, 314.

**doctos sepone libellos** : pour les *doctos libellos*, voir chapeau. *Doctus* s'oppose à *paruus* qui qualifie les *carmina* de Martial.

**7. Maecenas** : sur l'admiration que voue Martial à Mécène pour son activité en faveur des poètes, voir vol. I, p. 1-3. Sur l'image de Mécène à l'époque de Martial, voir F. BELLANDI, 1995, p. 78-101.

**Maro** : Virgile est toujours évoqué en des termes élogieux par Martial. Voir J. W. SPAETH, 1930, p. 19-28.

**Alexin** : nom du jeune amant de Virgile. Traditionnellement présenté comme un cadeau d'Asinius Pollion, Martial est le seul à en faire un cadeau de Mécène. Mais peut-être était-ce dans le but de renforcer l'image positive de ce bienfaiteur des Lettres.

**8. Marsus** : un des prédécesseurs de Martial dans le genre de l'épigramme. Il le cite dans sa préface au livre I en compagnie de Catulle, Albinovanus Pedo, et Cn. Cornelius Lentulus Gaetulicus. Pour les sources disponibles sur ce personnage, voir *PIR*<sup>2</sup>, D 153. Poète augustéen, il ne nous reste de lui que des fragments dont une épigramme sur la mort de Tibulle. Voir H. BARDON, 1952, p. 52-57 ; J. P. SULLIVAN, 1991, p. 97-99.

**fusca Melaenis** : Martial avait sa Lycoris, personnage qu'il reprend à chaque fois qu'il doit parler du teint d'une femme, et Marsus avait certainement sa Melainis dont le seul nom est évocateur de son teint basané (*fuscus*). Voir VII, 13.

## 30

Célia est prête à se donner aux hommes de tous les peuples, exceptés les Romains. L'attitude est surprenante et Martial ne manque pas de la fustiger. Le thème de la femme qui ne sait fixer de limites à ses pulsions est fréquent dans la littérature latine. Voir PÉTR., 110, 7-8 : *nullamque esse feminam tam pudicam, quae non peregrina libidine usque ad furorem averteretur*. Pour Ovide (*Ars*, I, 49-51), un homme peut trouver à Rome tout ce dont on peut rêver, nul besoin d'aller voir ailleurs : *Tu quoque, materiam longo qui quaeris amori, | ante frequens quo sit disce puella loco. | Non ego quaerentem uento dare vela iubebo, | nec tibi, ut inuenias, longa terenda via est. | Andromedan Perseus nigris portarit ab Indis, | raptaque sit Phrygio Graia puella viro, | tot tibi tamque dabit formosas Roma puellas, | « haec habet » ut dicas « quicquid in orbe fuit »*. Mais pour les femmes, cela semble être différent, et puis l'inconnu attire, c'est bien connu.

La liste que dresse Martial des peuples auxquels Célia est prête à se donner n'est ni indifférente, ni désordonnée. Il commence par énumérer trois des grands ennemis de Rome : les Parthes, les Germains et les Daces. Il cite ensuite deux peuples d'Asie Mineure qui sont réputés pour leur lascivité et leurs mœurs efféminées, et dont le caractère antipathique est proverbiale (*Anth. G.*, XI, 237). Dans les trois vers suivants apparaissent les Égyptiens, les Éthiopiens et les Juifs. Ces trois nations sont connues pour leur incroyable appétit sexuel et leur incapacité à réprimer leurs pulsions (Sur les stéréotypes, voir M. DUBUISSON, 1985, p. 82-98 ; D. NOY, 2000, p. 36-37 ; 255-267). Il termine la liste avec une évocation des Alains, peuple contre lequel Domitien vient de terminer une guerre (SUÉT., *Dom.*, 2, 2 : *cum Vologaesus Parthorum rex auxilia aduersus Alanos ducemque alterum ex Vespasiani liberis depoposcisset*). Il y a donc une gradation, une évolution vers le pire dans la liste que dresse Martial. Les ennemis traditionnels de Rome passe encore, avec les obsédés venus de l'Orient ça devient gênant, mais qu'y a-t-il de pire que de pactiser avec un ennemi toujours menaçant ? Ceux qui ont perdu la guerre sont gagnants dans le lit ...

Caelia doit être un personnage fictif. En VI, 67, il s'agit également d'une femme portée sur la chose : *cur tantum eunuchos habeat tua Caelia quaeris, | Pannyche ? Vult futui Caelia nec parere*. Voir F. GREWING, 1997, p. 392-393.

1. **das (...)** **das (...)** **das** : pour l'emploi de ce verbe dans le sens de « se donner sexuellement », voir MARTIAL, II, 9, 1 ; IV, 71, 6 ; IX, 32 ; XIV, 175 (*cur e te pretium Danae, regnator Olympi, | accepit, gratis si tibi Leda dedit ?*). Pour ses différents emplois, voir E. M. CARTELLE, 1973, p. 251-255.

**Parthis (...)** **Germanis (...)** **Dacis** : voir chapeau. Si les manuscrits portent unanimement la leçon *Parthis*, il faut noter que le *De prostibulis ueterum* de Beverland donne la leçon *Cattis* (R. DE SMET, 1987, p. 222). Il s'agit certainement d'une interpolation née dans l'esprit de l'auteur à cause des campagnes de Domitien contre ce peuple (voir vol. I, p. 24-26)

2. **nec Cilicum spernis Cappadocumque toros** : emploi métonymique de *torus* qui désigne originellement tout renflement. Son sens a évolué vers celui de « coussin » et par métonymie de « lit » dans son ensemble (OV., *Ars*, II, 370 : *et timet in uacuo sola cubare toro*). On trouve une liste des stéréotypes propres aux Cappadociens chez Cicéron (*Red. Sen.*, 14) : *cum hoc homine an cum stipite in foro constitisses, nihil crederes interesse : sine sensu, sine sapore, elinguem, tardum, inhumanum, negotium, Cappadocem modo abreptum de grege uenaliu diceres*. Ils étaient en outre célèbres pour leur force et leur haute taille (MARTIAL, VI, 77, 4). Les Ciliciens, qui étaient leurs voisins, semblent plutôt avoir eu la réputation de dissolus (CIC., *Har.*, 42).

3. **de Pharia Menphiticus urbe** : *Pharius* est souvent employé par métonymie pour désigner l'Égypte dans son ensemble, mais il faut l'entendre ici dans son sens premier, *i. e.* « du Phare », par référence à la ville d'Alexandrie accueillant la merveille qui fut construite sur ordre de Ptolémée Philadelphie. Tout Egyptien qui voyage vers Rome embarque à Alexandrie à l'époque romaine. *Menphiticus* est substantivé. L'adjectif qualifie au sens strict ce qui vient de la ville de Memphis, mais il est fréquemment utilisé pour l'Égypte dans son ensemble. Chez Martial, voir VI, 80, 3 ; XIV, 38, 1 ; 150. Cette nation est considérée par les Romains comme incroyablement portée sur le sexe (voir chapeau).

**fututor** : voir VII, 18, 3.

4. **a rubris niger Indus aquis** : même après les conquêtes d'Alexandre, la connaissance des peuples situés à l'Est des Parthes était très imparfaite. Les Romains ont ainsi confondu très régulièrement les Indiens et les Éthiopiens. *Niger* est donc employé ici pour qualifier la couleur de peau des Éthiopiens (pour la confusion entre les deux peuples, voir F. M. SNOWDEN, 1970, p. 277-279, n. 1 ; sur l'attitude de Martial vis-à-vis des Noirs, voir F. M.

SNOWDEN, 1983, p. 77; 95-96). Depuis Homère (A, 423-424), ils étaient considérés comme le peuple qui vivait le plus près du soleil. Dans la même optique, *mare rubrum* a pu désigner soit le Golfe persique, soit la mer Rouge. *Rubris aquis* se réfère donc ici à la mer Rouge qui sépare la péninsule arabique de l'Afrique. Voir PLINE, *Hist. nat.*, VI, 143 : *ipsa uero paeninsula Arabia, inter duo maria Rubrum Persicumque procurrens*.

**5. recutitorum (...) inguina Iudaeorum** : pour la vision des Juifs chez Martial, voir vol. I, p. 29-32 ; D. S. BARRETT, 1984, p. 42-46 ; J. JUSTER, 1914, I, p. 263-271, 477 et II, p. 281-286 ; A. EDWARDES, 1967, p. 141 ; J. G. WESTENHOLTZ, 1995, p. 64. *Recutitus* est formé sur *cutis*, un des noms fréquents du prépuce, et signifie simplement « dont le prépuce a été ramené en arrière » (PÉTR., 68, 8 ; P. CORDIER, 2001, p. 344). L'adjectif n'évoque pas un acte chirurgical, comme *circumcidere*, ou l'absence d'une partie de la verge, comme *Apella* ou *curtus*, mais présente un membre dont le gland est décalotté. Ce n'est pas pour évoquer la circoncision en tant que telle que Martial utilise cet adjectif, mais pour faire ressortir la sexualité débridée que l'on attribuait à ce peuple (voir vol. I, p. 29-32). Les anciens établissaient une analogie entre le sexe d'un circoncis et celui de Priape (analogie qui se retrouve dans le vocabulaire, voir P. CORDIER, 2001, p. 346-349). Cette analogie permettait d'attribuer aux Juifs la même excitation érotique que celle de Priape. Il n'y a donc pas plus de méchanceté envers les Juifs qu'envers les *fututores* égyptiens. Pour l'euphémisme *inguen*, voir XVIII, 6.

**6. Sarmatico (...) Alanus equo** : les *Alani* sont une peuplade scythe. Elle est réputée pour son caractère sauvage et violent, voir SÉN., *Th.*, 629-631 : *an feris Hister fugam | praebens Alanis, an sub aeterna niue | Hyrcana tellus, an uagi passim Scythae ?* Ces peuples étaient connus pour être d'excellents cavaliers, et tous leurs soldats montaient à cheval (déjà chez HÉR., IV, 28). C'est pourquoi nous ne pensons pas qu'il faille voir une allusion à la position sexuelle du « cheval d'Hector » où la femme chevauche l'homme (OV., *Ars*, III, 377-378 : *parua uehatur equo : quod erat longissima, numquam | Thebaïs Hectoreo nupta resedit equo* ; MARTIAL, XI, 104, 14 : *Hectoreo quotiens sederat uxor equo* ; N. KAY, 1985, p. 280 ; J. N. ADAMS, 1983, p. 165-166).

**7-8. Qua ratione facis (...) | quod** : voir CIC., *Fin.*, III, 16 : *bene facis, inquit, quod me adiuuas*.

**mentula** : voir VII, 14, 10.

## 31

Comme Juvénal (R. MARACHE, 1961, p. 16), Martial était propriétaire, mais petit propriétaire seulement. Il lui était impossible de vivre du revenu de sa propriété : trop petite, peu fertile, elle ne produit que ce qu'on y apporte. Martial avait des biens, la plainte est excessive. Mais ce dont il se moque avant tout, c'est de l'habitude qu'ont les riches patrons de se vanter des produits que fournissent leurs domaines ruraux (PÉTR., 38, 1 : *nec est quod putes illum quicquam emere, omnia domi nascuntur*) ; produits dont ils aiment faire étalage lors de dîners dans leurs propriétés (HOR., *Sat.*, II, 2, 118-122). C'est un thème qui revient souvent dans les poèmes de Martial (e. g. III, 47, 5-6 : (...) *plena Bassus ibat in reda | omnis beati copias trahens ruris*). Ces produits peuvent, à l'occasion des Saturnales, constituer des cadeaux tout trouvés. Mais tout le monde ne possède pas un domaine qui permette de vivre des fruits qu'il rapporte, et encore moins de faire cadeau de ceux-ci. Dans ce cas, c'est au marché que l'on va se fournir en produits qui sont souvent de mauvaise qualité en regard de ceux des grands propriétaires. Comme le fait remarquer P. Laurens (1965, p. 327), les cadeaux que Martial envoie lors des Saturnales sont généralement accompagnés de poèmes d'une facture bien différente des épigrammes votives grecques : le ton est plus direct, plus libre, et en même temps plus large et plus ironique (V, 18 ; IX, 60 ; XIII, 45).

E. Salza Prina Ricotti (1983, p. 162) affirme, avec pour illustration ce poème, que dans une *cena*, la qualité des mets n'était pas toujours de première importance. Il nous semble que cette épigramme n'a pas pour objectif de montrer que des aliments de qualité inférieure pouvaient constituer un excellent cadeau, mais d'opposer le propriétaire *locuples* au client qui doit dépenser le peu d'argent qui lui reste.

Cette épigramme comporte deux parties. Dans la première (1-6), Martial dresse un véritable catalogue de différents mets ; il s'étonne ensuite de l'origine que semble donner Regulus à ces produits, et lui donne la solution : tout cela vient du marché. Sur le procédé qui consiste à dresser une liste de produits, et de jouer ensuite sur leur origine, voir A. LA PENNA, 1992, p. 30.

**1. Raucae chortis aues** : énallage de *raucus*, adjectif qui est souvent appliqué aux oiseaux possédant un chant à caractère guttural (LUCRÈCE, VI, 751-752 : *quo numquam pennis appellunt corpora raucae | cornices*). Martial l'emploie de manière parfaitement appropriée

pour désigner le bruit de la volaille d'une basse-cour (*chors*, voir VARRON, *R. R.*, III, 3, 6). Le groupe *chortis aues* est fréquent chez Martial, voir IX, 52, 14 et N. KAY, 1985, p. 184.

**matrum** : l'emploi de *mater* pour la mère d'un animal et notamment une poule est fréquent (JUV., 11, 71).

**2. flauas medio uapore Chias** : pour *Chia*, voir VII, 25, 8. *Medio uapore* dénote une température insuffisante pour amener les figues à maturité. Pour les emplois de *medius* dans des expressions indiquant une température, voir PLINE, *Hist. nat.*, XIV, 28 : *mediam temperiem delicate quaerit, ob hoc Sabinis collibus familiaris*.

**3. fetum querulae rudem capellae** : pour *fetum capellae*, voir TIB., 1, 1, 31 : *non agnamue sinu pigeat fetumue capellae*. *Querulus* peut s'appliquer à tout ce qui émet un son plaintif (SÉN., *Phèdre*, 508) ; ici, le béguètement de la chèvre. *Rudis* a régulièrement le sens de « jeune » quand il s'applique au petit d'un animal, voir Martial, IX, 71, 6.

**4. nec iam frigoribus pares oliuas** : *nec* pour *et non*, avec *non* portant sur *pares* (K.-ST., II, 2, p. 39-40, § 157). Les olives qui ont senti les premiers froids perdent une partie de leur saveur, et ne sont généralement plus consommées directement (le ramassage a lieu entre mi-août et fin septembre), mais on les laisse mûrir sur leur arbre jusqu'en novembre ou décembre pour en tirer de l'huile. *Frigoribus* est un ablatif causal se rapportant à *pares*.

**5. gelidis pruinis** : *pruina* est l'équivalent exact de « givre ». L'expression tautologique – « givre gelé » - est en fait une hypallage, ce sont les légumes qui sont gelés par le givre blanc. Voir HOR., *Odes*, I, 4, 4 : *nec prata canis albicant pruinis*.

**6. de nostro (...) rure** : pour *rus*, voir VII, 17, 1. Martial mentionne régulièrement (*e. g.* II, 38 ; VI, 43, 3 ; IX, 60) sa propriété à Nomentum (vol. I, p. 2-3), petite bourgade à une vingtaine de kilomètres de Rome où les *Annaei* avaient de nombreuses possessions. Il est d'ailleurs probable que cette ferme ait été cédée à Martial par un membre de cette famille (J. P. SULLIVAN, 1991, p. 4 n. 8) aux alentours de 84 (elle est déjà mentionnée dans le livre XIII ; voir 42 : *non tibi de Libycis tubures et apyrina ramis, | de Nomentanis sed damus arboribus*).

**7. Regule** : M. Aquilius Regulus, voir VII, 16.

**diligenter erra** } Oxymore, *i. e.* se tromper avec soin. *Diligenter* sert à qualifier positivement tout ce qui est fait de manière scrupuleuse et soignée ; toute l'ironie réside dans le fait de l'appliquer à un verbe comme *errare*.

↳

**8. nostri (...) agelli** : diminutif affectif, voir VII, 91, 1.

**ferunt** : Martial joue sur le double sens de « porter des fruits » (*e. g.* CATON, *Agr.*, 93, 1 : *olea si fructum non feret, ablaqueato*) et de « porter quelqu'un » (*e. g.* CIC., *Pis.*, 8 : *illum cuius paucos paris haec civitas tulit*).

**9-12. quicquid (...) id** : *id*  $\gamma$ , *in*  $\beta$ . Les philologues ont noté que Martial n'employait jamais *id* pour reprendre *quicquid* (à moins que l'on accepte la correction de A. E. HOUSMAN, 1907, p. 231 à *Sp.*, 34). Nous sommes toutefois d'avis avec R. Helm (1956, p. 300) que l'emploi de *id* est nécessaire après une énumération de deux vers pour reprendre l'idée principale. De plus, l'emploi de *in* avec un ablatif de lieu accompagné de *totus* ne se rencontre chez Martial que dans l'expression *toto in orbe* ou *urbe*.

**uilicus (...) colonus** : le *uilicus* est l'intendant d'un domaine, il le gère au nom de son maître car il est presque toujours de statut servile, tandis que le *colonus* est un homme libre qui exerce la profession de fermier sur la propriété d'un patron (voir M. CITRONI, 1975, p. 68-69). Voir COLL., I, 7, 6 : *in longinquis tamen fundis, in quos non est facilis excursus patris familiae, cum omne genus agri tolerabilius sit sub liberis colonis quam sub uilicis seruis habere, tum praecipue frumentarium, quem et minime, sicut uineas aut arbustum, colonus euertere potest et maxime uexant serui*.

**marmore tertio** : désigne une borne miliaire par le matériau dont elle est constituée. En I, 12, 4 (*signat uicina quartus ab urbe lapis*), Martial mentionne un domaine appartenant à Regulus se trouvant aux alentours de la quatrième borne sur la route de Tibur. On peut penser qu'il s'agit de la même propriété qui est mentionnée ici et qu'elle s'étendrait entre la troisième et la quatrième borne miliaire (M. CITRONI, 1975, p. 56).

**Tusci (...) Tusculiue** : nominatif pluriel, voir X, 44, 9. Si *Tusci* est régulier pour l'appellation d'un domaine en fonction de la région dans laquelle il se trouve (voir *SB*<sup>2</sup>, p. 140), on aurait attendu *Tusculanum* plutôt que *Tusculi* car Tusculum est un *municipium*. Mais il est aisément compréhensible que Martial ait pu faire passer l'allitération poétique et l'effet chantant avant le respect d'une appellation qui n'apporterait rien de plus au sens du poème.

**tota (...) Subura** : le quartier de Subure était situé au pied du Viminal et de l'Esquilin, et s'élevait par le *clivus suburanus* vers la *porta Tiburtina* (S. B. PLATNER, TH. ASHBY, 1965, p.

## Commentaire 31

300-301). C'était à la fois le quartier avec une ambiance de souk où on allait faire ses courses et le quartier chaud de Rome. Toujours très agité (JUV., 11, 51), Martial aimait y rencontrer toute la population de l'*Vrbs* qu'il décrivait dans ses compositions.

## 32

Atticus est un jeune homme comme il faut : il veut que le nom de sa famille continue d'être célébré par tous, s'intéresse à la philosophie et attire l'attention de tous les hommes sages. Contrairement à tous les jeunes de l'époque, il ne fréquente pas la palestra, ne joue pas à la balle avant d'aller aux bains et ne s'exerce pas à l'escrime. Il court sobrement, tel un bon Romain, à la manière des anciens qui savaient s'exercer au métier des armes plutôt que de se laisser aller dans la décadence des mœurs venues de Grèce. Telle est l'interprétation traditionnelle donnée au poème (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 225-226). Le dernier distique est cependant surprenant : *per uarias artes, omnis quibus area seruit, | ludere, cum liceat currere, pigritia est*. Le ton semble ironique, mais on n'explique le poème que très sérieusement. Peut-être faudrait-il comprendre le distique dans son ensemble, et ne pas se limiter à la *sententia* du pentamètre. La relative *omnis quibus area seruit* ne change pas fondamentalement le sens par sa présence. Si on la retire et que l'on reconstruit la phrase comme en prose, on obtient quelque chose comme : *per uarias artes ludere pigritia est cum liceat currere*. Mais faut-il entendre *currere* absolument ou avec le complément *per uarias artes* sous-entendu ? Nous pensons que la pointe de l'épigramme réside dans cette double possibilité. *Artes* s'emploie fréquemment de manière absolue pour désigner les *artes liberales*, *artes* dans lesquels Atticus semble faire preuve d'un appétit insatiable. D'autre part, *artes* est le terme qui est employé, mais beaucoup plus rarement, pour désigner les jeux ou activités sportives (il n'apparaît guère dans ce sens qu'une autre fois chez Martial, et une fois chez Valerius Flaccus). L'expression *per uarias artes* pouvait servir de marqueur, la pointe allait se situer à ce niveau. Il y aurait donc un autre sens à l'épigramme que celui qu'on lui donne habituellement. Atticus est le type même du jeune homme touche-à-tout qui se rend sans relâche dans tous les coins de la ville pour participer aux rencontres entre intellectuels. Dans le même temps, il dédaigne les occupations des jeunes de son âge. Mais tout en s'intéressant à tout, il ne fait que courir à la surface des choses. Le poème pourrait donc peut-être se lire à deux niveaux, ce qui expliquerait le ton ironique du dernier distique. R. E. Prior (1995, p. 128-129) avait pressenti la possibilité d'une telle interprétation, mais ne l'expliquait que dans l'emploi du verbe *currere*. Il donne à *currere* le sens de *frequentare* et l'explique par une opposition que désirait faire sentir Martial entre les sportifs à la grecque et « the motionless life of the mind » d'Atticus.

Le personnage d'Atticus ne nous est pas connu. On a proposé, d'après les indications contenues dans le premier distique (*facundae renouas qui nomina gentis nec sinis ingentis conticuisse domus*), de voir derrière ce personnage un descendant de Pomponius Atticus, mais rien n'est moins sûr car aucune autre source ne laisse supposer l'existence d'un Atticus sous Domitien. Peut-être le nom renvoie-t-il à un personnage réel, mais il a sans doute été choisi parce qu'il évoquait d'abord une personne proche de la Grèce alors que ses goûts se situaient à l'opposé.

Notre interprétation n'entre cependant pas en contradiction avec l'interprétation traditionnelle. Martial critique, comme nombre de ses prédécesseurs (VARRON, *R. R.*, II, 1-2 ; SÉN., *Ep.*, 88, 18-19 ; CIC., *Rép.*, IV, 4, 4 ; *Tusc.*, IV, 70 ; LUCAIN, VII, 270-272), les sports de la palestre venus de Grèce, et l'exercice sportif en général. Tacite (*Ann.*, XIV, 20, 13) résume parfaitement l'image que certains attachaient à ces pratiques une génération après Martial : *degeneretque studiis externis iuuentus, gymnasia et otia et turpis amores exercendo*.

1-2. Bien que personne ne l'ait noté auparavant, il nous semble que ce premier distique est une imitation parodique d'un Ovide pour une fois très sérieux : *Maxime, qui claris nomen uirtutibus aequas | nec sinis ingenium nobilitate premi* (*Pont.*, II, 3, 1-2).

**Attice facundae renouas qui nomina gentis** : pour Atticus et ses liens possibles avec Pomponius Atticus, voir chapeau. Martial emploie *facundus* généralement par rapport à des orateurs, des écrivains de prose ou des poètes (e. g. V, 30, 3 ; VII, 45, 1 ; XI, 48, 2). Pour *renouare* dans le sens de « faire revivre », voir CIC., *Sul.*, 83 : *quotiens quisque est in hoc scelere convictus, totiens renouetur memoria per me inuentae salutis*.

**nec sinis** : litote courante chez Ovide. Voir e. g. *Mét.*, IV, 40-41 : (...) *quod tempora longa videri | non sinat*.

**ingentem conticuisse domus** : *domus* dans le sens de « famille », « maisonnée » est attesté aussi bien en prose qu'en poésie (OV., *Fastes*, IV, 543 ; CIC., *Fam.*, XIII, 46). Quand *ingens* qualifie *domus*, il désigne plus souvent, au propre, les palais des Enfers, voir SÉN., *Herc. F.*, 716-718 : (...) *cingitur duplici uado | aduersa Ditis regia, atque ingens domus | umbrante luco tegitur*. L'infinitif parfait est souvent utilisé en poésie à la place d'un infinitif présent pour des raisons métriques (voir SERVIUS, *En.*, VI, 79), mais il peut conserver ici sa valeur d'antériorité : cette *gens* a perdu sa célébrité d'antan, et Atticus refuse qu'il continue d'en être ainsi.

3. **pia Cecropiae (...) turba Mineruae** : voir I, 39, 3 : *Cecropiae madidus Latiaequae Mineruae*. *Cecropiae* est le calque du grec *κεκρόπιος* que Martial utilise à chaque fois qu'il

veut faire référence à quelque chose qui vient directement d'Athènes. Il l'emploie par rapport à Minerve pour insister sur son côté originel de déesse de la sagesse et patronne des *artes*. Voir QUINT., *Inst.*, III, 7, 8 : *uis ostendetur, ut in Ioue regendorum omnium, in Marte belli, in Neptuno maris: inuenta, ut artium in Minerua, Mercurio litterarum, medicinae Apolline, Cerere frugum, Libero uini* ; XI, 1, 24 : *Mineruam quae artes eum edocuit : quae sibi ille secutus quaedam Graecorum exempla permiserat*. Or ce sont précisément ces *artes* qui annoncent la pointe de l'épigramme (vers 13). Pour le terme *turba*, voir SÉN., *Bén.*, IV, 2, 1 : *delicata et umbratica turba in conuiuio suo philosophantium*.

**4. secreta quies** : référence à la philosophie épicurienne et son idéal d'*ἀταραξία*. Le groupe revoie plus précisément au *λάθε βιώσας* ; on emploie plus souvent l'expression *placida quies*, voir LUCRÈCE, VI, 73 ; STACE, *Silves*, III, 5, 17.

**sophos** : *i. e. σοφός*, emprunt direct au grec. Dans la littérature latine conservée, on ne trouve cet emprunt que chez Lucilius (frg. 1236), Tite-Live (IX, 45, 1), et Phèdre (II, 14, 9). Martial utilise également *sophia* en I, 111, 1 et VII, 74, 9.

**5-6. fracta (...) aure** : ablatif descriptif. Les oreilles d'un boxeur peuvent avoir été déchirées au cours de combats. C'est un des points caractéristiques de la description de ceux-ci dans l'Antiquité, voir *e. g.* PLAT., *Prot.*, 342 b. Le rapprochement que fait G. Galán Vioque (2002, p. 230) avec HOR., *Sat.*, II, 6, 46 (*quae rimosae bene deponuntur in aure*) ne nous semble pas pertinent. Pourquoi le professeur de boxe serait-il critiqué pour ne pas savoir garder un secret ?

**inmeritas opes** : il ne convient pas d'y voir une figure d'hypallage (*inmeritis [iuuenibus]*), mais plutôt de considérer que c'est l'*unctor* qui n'a pas mérité les biens.

**sordidus unctor** : voir XII, 70, 3 : *atque olei stillam daret enterocelicus unctor*. La fonction de l'*unctor* latin équivaut à celle de l'*ἀλειπτῆς* grec. C'est le début du processus qui s'enclenche lorsque l'on se rend aux bains. Après s'être déshabillé, on passe auprès de l'*unctor* qui masse le corps et l'enduit d'huile pour le préparer à différents exercices ou jeux (de balles notamment). Cette étape achevée, on passait aux bains proprement dits (G. G. FAGAN, 1999, p. 10), voir PLINE, *Hist. nat.*, XXVIII, 55. Après les exercices, il existait une étape durant laquelle on raclait la poussière et la crasse accumulée sur le corps, mais en dépit de nombreuses attestations de ce stade où l'on utilisait la célèbre strigile, on ne sait quand elle avait lieu exactement. On pense que cela devait se situer la plupart du temps dans la salle avec

le bain tempéré (G. G. FAGAN, 1999, p. 10). Martial joue sur le double sens de *sordidus*. L'*unctor* est à la fois crasseux à cause de l'huile, et avare (QUINT., V, 13, 26).

**7. pila** : terme générique pour désigner les différentes sortes de balles. Martial commence ici une énumération des différents jeux de balles auxquels on pouvait s'adonner avant les bains. Il semble qu'il ait existé des pièces réservées à cet effet (*AE*, 1946, 239 ; *CIL*, X, 7004 = *ILS*, 5663 ; *CIL*, VIII, 16368). Pour les différentes sortes de balles et les jeux qui les caractérisent, voir J. DELANDE, 1940, p. 409-414 ; J.-P. THUILIER, 1996 et l'excellent site [www.personal.psu.edu/users/w/x/wxk116/romeball.html](http://www.personal.psu.edu/users/w/x/wxk116/romeball.html).

**follis** : la plus grosse parmi les *pilae*. Elle n'est pas la plus lourde, puisque gonflée d'air et fabriquée à partir de vessies d'animaux. Martial la décrit comme un ballon au poids plume (IV, 19, 7). Elle n'était pas destinée à être maniée du pied, puisqu'il fallait la ramasser aussitôt, si, par hasard, elle tombait à terre (XII, 83). Très légère, elle convenait mieux que toute autre aux jeux des enfants et des vieillards (XIV, 47). Voir T. J. LEARY, 1996, p. 102-103.

**paganica** : littéralement, « balle paysanne ». Moins serrée que la *pila trigonalis* ou l'*harpastum*, elle est toutefois moins molle que la *follis* car remplie de plumes (XIV, 45). T. J. LEARY, 1996, p. 99-100.

**thermis** : voir VII, 34, 10.

**8. nudi stipitis ictus hebes** : l'interprétation de G. Galán Vioque est séduisante (2002, p. 231). Il propose d'y voir une allusion à une sorte d'escrime. Cette expression était généralement interprétée comme la description de l'entraînement des gladiateurs. Ceux-ci avaient en effet l'habitude de s'exercer contre des *pali* qui représentaient un ennemi virtuel (VÉG., *Mil.*, I, 11). Si cette expression se rapporte à une sorte d'escrime, il suffit de comprendre *hebes* dans son sens courant de « émoussé » par référence à la pointe de l'arme (OV., *Mét.*, XII, 85 ; G. B. A. FLETSCHER, 1983, p. 405), et *nudus* dans le sens de *inermis* (SÉN., *Contr.*, IX, 6, 2). C'est-à-dire que le bâton (*stipes*) ne possède pas de pointe métallique. *Nudus* aurait donc un sens proche de « inoffensif ».

**9. uara (...) brachia** : *uarus* désigne proprement ce qui est « arqué ». Ici, appliqué aux bras du lutteur. Voir STACE, *Théb.*, 849-851 : *tum madidos artus alterno puluere siccant, | colloque demersere umeris et brachia late | uara tenent.*

**in lento ceromate** : la *ceroma* est la variété de sable lourd qui couvrait le sol dans la pièce où les boxeurs et les lutteurs combattaient. On doit cette interprétation à O. W. Reinmuth (1967, p. 191-195) qui a analysé ses différentes occurrences et a conclu à une influence de Pline (*Hist. nat.*, XXVIII, 13, 50-53) sur les philologues. En effet, dans ce passage, *ceroma* est le nom donné à un onguent médical. Dès lors, les commentateurs de Martial voyaient dans *ceroma* une pommade ou une huile dont s'enduisaient les combattants, ou bien une sorte de magnésie dont les athlètes se frottaient les mains pour avoir une meilleur préhension de leur adversaire. L'interprétation de O. W. Reinmuth possède cet autre avantage qu'elle permet d'expliquer *lento* : les mouvements sont ralentis par la couche de sable (IV, 19, 5 ; JUV., 16, 47). Martial utilise le terme de manière métonymique pour le lieu où se déroulait le combat (V, 65, 4). Pour d'autres passages où *ceroma* possède le même sens, voir e. g. SÉN., *Dial.*, X, 12, 2-3 : *qui in ceromate (nam, pro facinus ! ne Romanis quidem uitii laboramus) sectator puerorum rixantium sedet ? qui unctorum suorum greges in aetatium et colorum paria diducit ? qui athletas nouissimos pascit ?*

**10. harpasta (...) puluerulenta rapis** : Martial joue sur l'étymologie de *harpasta* (*ἀρπάζω*) avec le verbe *rapere* (F. GREWING, 1998, p. 345). Comme l'indique cette étymologie, il s'agit de voler la balle à l'équipe adverse. C'est en fait l'équivalent exact du « jeu des dix passes ». Il s'agit pour une équipe de se lancer le plus de fois possible la balle, sans qu'un joueur de l'équipe adverse ne parvienne à l'intercepter (ATHÉNÉE, I, 14f-15a). La balle que l'on utilisait pour ce jeu était la plus petite de toutes les sortes de balles qui existaient alors, voir T. J. LEARY, 1996, p. 103. Ce jeu est constamment lié à l'idée de poussière (IV, 19, 6 ; VII, 67, 5 ; XIV, 48). Nous pensons que ce n'est pas en fonction du sable qui remplissait cette balle, ni de l'obligation qu'aurait eu celle-ci de faire un rebond (J. DELANDE, 1940, p. 409) avant d'arriver à un partenaire (le rebond est impossible pour une balle remplie de sable !), mais parce que pour intercepter la balle, les joueurs étaient obligés de se jeter, et parfois de rouler sur un sol qui devait être de la même nature que celui de la pièce des lutteurs (voir VII, 32, 9).

**11. curris** : voir chapeau.

**niueas (...) Virginis undas** : i. e. *Aqua Virgo*, un des aqueducs de Rome construits par M. Vipsanius Agrippa et achevé le 19 juin 19. Pour l'origine de ce nom, voir FRONTIN, *Aq.*, I, 10 ; PLINE, *Hist. nat.*, XXXI, 42). Son trajet est presque entièrement souterrain, et son eau est réputée pour sa température glaciale (OV., *Ars*, III, 385), d'où l'emploi de *niueus* dans ce poème (voir également XII, 17, XIV, 117). Mais cet adjectif renvoie aussi à la limpidité de

l'eau (SIL. IT., IV, 533). L'eau de cet aqueduc alimente notamment les thermes d'Agrippa, voir N. KAY, 1985, p. 172.

**12. ubi Sidonio taurus amore calet** : périphrase pour *Porticus Europae*. L'existence de ce portique ne nous est connue que par des indications contenues dans l'œuvre de Martial. De II, 14, on peut déduire qu'il se situe près des *Saepta Iulia* sur le Champ de Mars. Martial en donne une très brève description en III, 20, 12-13, et on suppose que son nom vient d'une statue ou d'une peinture présente dans ce *porticus*. On a parfois identifié ce portique au *Porticus Vipsania*, mais rien n'est moins sûr (voir N. KAY, 1985, p. 55-56). L'emploi de *calere* dans le sens brûler d'amour est fréquent, voir HOR., *Odes*, I, 4, 19-20 : *nec tenerum Lycidan mirabere, quo calet iuventus | nunc omnis et mox virgines tepebunt*. *Sidonio* se réfère aux origines d'Europe. Tous les textes qui mentionnent la région d'origine d'Europe la font venir de la ville de Tyr ou de Sidon, mais c'est cependant Sidon qui est la ville d'origine la plus représentée dans la tradition (C. LECOMTE, 2001, I, p. 47-48). *Taurus* désigne la forme sous laquelle Zeus a enlevé Europe, même si, dans une perspective rationalisante, on a donné par après d'autres explications (C. LECOMTE, 2001, I, p. 46 n. 143).

**13-14. Voir chapeau.**

**seruire** : le verbe pose problème si on lit le texte au premier degré, au point que F. G. Schneidewin dans sa seconde édition de 1853 corrige en *feruet*. Les autres éditeurs conservent la leçon des manuscrits sans remarque, mais G. Galán Vioque (2002, p. 235) est tout prêt à suivre F. G. Schneidewin. Il faut en fait comprendre ce verbe au second degré, par rapport à la philosophie, aux *artes liberales*. Dans cette optique, le texte de Martial semble gloser celui de SÉN., *Lettres*, 8, 7 : *adhuc Epicurum compilamus, cuius hanc uocem hodierno die legi : « philosophiae seruias oportet, ut tibi contingat uera libertas »*. *Secreta quies* du vers 4 semble prendre tout son sens.

## 33

Cinna est un *ineptus*. Plutôt que de garder sa toge bien blanche en la soulevant quelque peu lorsqu'il se déplace dans les rues de Rome, il en recouvre ses chaussures, et ce sont ces dernières qui restent parfaitement propres. L'*ineptia* est un défaut caractéristique des Grecs (CIC., *Tusc.*, I, 86 ; *De or.*, I, 221 ; II, 16-19). À elle seule, elle résume l'idée que les Romains de l'époque de Cicéron pouvaient s'en faire : *nam qui aut tempus quid postulet non uidet aut plura loquitur aut se ostentat aut eorum, quibuscum est, uel dignitatis uel commodi rationem non habet aut denique in aliquo genere aut inconcinnus aut multus est, is ineptus esse dicitur* (CIC., *De or.*, II, 17-18). Ce défaut réside donc principalement dans le fait de ne pas faire preuve d'un comportement adapté à la situation. Cinna, dans une situation donnée (*tempus quid postulet non uidet*) agit à l'inverse de ce que l'on attend d'une personne sensée. Le comportement de Cinna est en fait calqué sur une vieille habitude des Romains qui suit un usage grec (QUINT., *Inst.*, XI, 3, 143 : *togam ueteres ad calceos usque demittebant, ut Graeci pallium*).

Depuis Horace, tourner en dérision l'accoutrement du pauvre client est un motif satirique récurrent : HOR., *Sat.*, I, 3, 30-33 (*rideri possit eo quod | rusticius tonso toga defluit et male laxus | in pede calceus haeret*) ; MARTIAL, I, 103, 5-6 (*sordidior multo post hoc toga, paemula peior, | calceus est sarta terque quaterque cute*) ; JUV., 3, 147-151 (*quid quod materiam praebet causasque iocorum | omnibus hic idem, si foeda et scissa lacerna, | si toga sordidula est et rupta calceus alter | pelle patet, uel si consuto uolnere crassum | atque recens linum ostendit non una cicatrix ?*).

Le poème est rythmé par un enchaînement d'allitérations, et par une structure en miroir : le dernier vers répond au premier par la répétition de *toga* et de *calceus* qui occupent chacun un hémistiche différent, et par l'allitération en [k] présente dans les deux vers. La structure de l'épigramme est en outre caractéristique des pièces satiriques : les vers 1-2 décrivent une situation sur laquelle Martial interroge au vers 3 pour susciter l'intérêt, et le vers 4 donne l'opinion de l'auteur avec un ἀπροσδόκητον dans le dernier mot.

1-2. *toga* (...) *calceus* : deux éléments caractéristiques de l'habit du citoyen (CIC., *Rép.*, I, 18 : *tum Scipio calceis et vestimentis sumptis e cubiculo est egressus*). Pour Martial, la *toga*

est surtout le vêtement encombrant que doit porter le client pour la *salutatio matutina* (X, 96, 12 ; XII, 18, 17).

**autem** : dans son sens premier de particule d'opposition, « de son côté, d'autre part ». Emploi tout à fait parallèle à celui de *δέ* en grec (E.-T., § 430, p. 449).

**candidior prima (...) niue** : la comparaison est fréquente, voir *e. g.* CATULLE, 80, 1-2. Elle remonte, comme le signale G. Galán Vioque (2002, p. 237), à Homère (K, 437).

**Cinna** : le dédicataire de cette épigramme ne peut, semble-t-il, être identifié à un personnage particulier et unique dans la mesure où la fréquence de ce *cognomen* dans l'œuvre de Martial (I, 89 ; II, 53 ; III, 9 ; III, 61 ; V, 57 ; V, 76 ; VI, 39 ; VII, 33 ; VII, 43 ; VIII, 7 ; VIII, 19 ; XII, 27 ; XII, 64) ne permet pas de dégager d'éléments probants en vue de l'attribution de ces pièces à une personnalité unique (CITRONI, 1975, p. 279). Il s'agit d'un *cognomen* aristocratique fréquent (J. KAJANTO, 1982, p. 74 ; 106) qui disparaîtra au Bas-Empire (H. SOLIN, 1977, p. 113) et que Martial utilise en particulier dans les épigrammes satiriques où il désire railler un individu qui se veut distingué. Cependant *Name und guter Ruf schützen nicht* (F. GREWING, 1997, p. 277) comme le montre l'épigramme V, 57 : *Cum uoco te dominum, noli tibi, Cinna, placere : | saepe etiam seruum sic resaluto tuum.*

**3-4. deiecto** : c'est la leçon de *T* qui convient parfaitement dans ce contexte, voir APULÉE, *Flor.*, 15 : *tunicam picturis uarietatam deorsus ad pedes deiectus.*

**inepte** : voir chapeau.

**pedes perfudit** : voir SÉN., *Æd.*, 553 : *lugubris imos palla perfundit pedes.*

**amictu** : le terme désigne la façon de s'envelopper, de se draper de la toge, voir CIC., *De or.*, II, 91.

**perit** : D. R. Shackleton-Bailey (1993, II, p. 105 n. a) soulève le double sens de « être détruit » et de « s'en aller tout à fait ».

## 34

De tous les livres de Martial, c'est dans le septième que l'on trouve le plus grand nombre de mentions de Néron (H. SZELEST, 1974<sup>2</sup>, p. 100). Son image est déjà stéréotypée : il passait pour le tyran sanguinaire et fou qui n'avait pour guide que ses caprices. Cette image est celle que voulait faire passer la propagande flavienne en quête de légitimité. Cette légitimité va se construire par le biais d'un choix idéologique précis, celui de l'Occident contre l'Orient de Néron. Le choix politique était réel, et il impliquait de se positionner à l'opposé du cruel prédécesseur : l'hellénisme n'amènera que la perte de Rome. Mais Martial est surtout le témoin d'autre chose : il nous fait comprendre dans ce poème l'attachement que pouvait avoir le peuple envers un tel empereur, attachement qui est notamment révélé par le succès qu'ont un peu partout – et surtout en Orient – les « faux Nérons ». La plèbe avait une réelle affection pour Néron, et les thermes somptueux qu'il mit à sa disposition ne sont qu'un des éléments d'une politique systématique s'inscrivant dans une « réforme axiologique » (E. CIZEK, 1982, p. 61). *Quid Nerone peius*, c'est un slogan, mais quand on y ajoute *quid thermis melius Neronis*, c'est une phrase bien sentie et pleine de sous-entendus, dans les limites de ce qu'il était possible d'exprimer sous Domitien. Le mot est lâché, et la tentative de détournement du dernier vers n'y changera rien.

De la part de Martial, il est habile de se servir d'un tel *exemplum* dans une épigramme où il se défend contre les mauvaises langues qui pourraient interpréter ses poèmes de travers. Il prévient la critique potentielle par l'introduction d'un personnage venant lui faire une remarque, c'est une manière de procéder que Quintilien appelle l'*oratio ex incerta persona ficta* (*Inst.*, IX, 2, 36).

1. **Quo (...) modo** : le –o final est long en cas de tmèse dans la poésie dactylique et chez CATULLE, 10, 7. Pour la tmèse, voir e. g. VIRG., *Géorg.*, II, 226 : *nunc quo quamque modo possis cognoscere dicam*. C'est le destinataire de l'épigramme qui pose la question introductrice, pour cette technique qu'utilise régulièrement Martial, voir E. SIEDSCHLAG, 1977, p. 23-24 ; P. LAURENS, 1989, p. 261.

**Seuere** : le nom apparaît à de nombreuses reprises chez Martial, mais on ne peut l'identifier avec certitude qu'en XI, 86, où il s'agit du fils de Silius Italicus, nommé Silius (ou Cadius)

Seuerus. Il est possible que le Seuerus de cette épigramme soit également le fils de Silius Italicus, mais rien n'est moins sûr (C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 118).

**2-3. Charinus** : le nom est fictif et est certainement choisi en fonction de l'étymologie du nom grec *Χαρίνος* qui est celui d'un personnage comique de la comédie dorientale. C'est donc quelqu'un qui est plein de grâce, de charme, de beauté. Il fait, quoi qu'il en soit, tout pour en avoir l'air, car le dernier vers nous l'apprend, c'est un *cinaedus*.

**requiris** : d'après J. FERGUSSON (1963, p. 11), l'emploi fréquent que fait Martial de ce verbe est une imitation du style de Catulle. Voir 8, 12-13 (*uale, puella, iam Catullus obdurat, | nec te requiret nec rogabit inuitam*) ; 85, 1 (*odi et amo. Quare id faciam, fortasse requiris*).

**4-5. Nerone** : voir chapeau.

**thermis (...)** **Neronianis** : Néron termine ses thermes sur le Champ de Mars aux alentours de 63. C'était un véritable complexe construit dans des matériaux somptueux et parfaitement dans les goûts de son époque (G. G. FAGAN, 1999, p. 111-112). L'étendue des constructions n'est pas connue car très peu de ruines ont subsisté jusqu'à nos jours. Martial semble avoir fréquenté ces thermes assez régulièrement, mais leur eau était un peu chaude à son goût. Il y avait alors à Rome trois grands centres de bains : les thermes d'Agrippa, de Néron, et de Titus (X, 51, 12).

**6-7. non deest (...)** **qui** : litote qui équivaut à *est qui* + subjonctif. Voir AFR., *Com.*, 62-63 : *uirosa non sum, et si sum, non desunt mihi | qui ultro dent: aetas integra est, formae satis*.

**rancidulo (...)** **ore** : pour un emploi métaphorique de *rancidulus* dans ce sens, voir PERSE, 1, 33 : *rancidulum quiddam balba de nare locutus*. Dans son sens premier, l'adjectif qualifie toute nourriture qui a commencé à se gâter (JUV., 11, 134-135).

**8-10.** Ces vers ont posé problème tant dans l'établissement de leur texte que dans leur ponctuation. Au vers 9,  $\beta$  porte la leçon *quid te tot*, et  $\gamma$  la leçon *ut quid tu*. Gruterius propose une correction qui nous semble essayer de trouver une origine commune aux deux familles et qui est *quid tu tot*. C'est cette correction que nous retiendrons avec D. R. Shackleton-Bailey. Cependant, D. R. Shackleton-Bailey ponctue comme suit : *Quid ? tu tot domini dei que nostri | praefers muneribus Neronianas ?* Nous préférons garder *Neronianas* pour la réponse de Martial et faire de *quid* le complément d'objet direct de *praefers*. Nous conservons ainsi

l'opposition entre *thermas* et *balneis* intacte pour la réponse de Martial, et ne devons pas faire de *quid* une exclamation dont Martial ne se servirait dans aucun autre poème que celui-ci.

**domini deique nostri** : voir vol. I, p. 35.

**muneribus** : il ne nous semble pas que Martial joue ici sur l'ambiguïté qui existe entre le sens de « cadeau » et celui de « construction » (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 243). Martial, dans ce contexte, se réfère clairement au programme de construction que Domitien avait initié dès le début de son principat. Voir vol. I, p. 26-27.

**thermas (...) balneis** : « the ancient evidence for the meaning of these terms is so contradictory that trying to disentangle it has proven an intractable problem for modern scholarship » (G. G. FAGAN, 1999, p. 14). G. G. Fagan conclut qu'on ne peut différencier deux types de bâtiments, mais que l'emploi que fait Martial de ces termes résulte d'une volonté de montrer les *thermae* comme plus étendues et plus luxueuses que les *balnea*.

**cinaedi** : il faut clairement distinguer le *cinaedus* du *pathicus* ; les deux termes se rapprochent par certains points, mais sont fondamentalement différents. Le poème 16 de Catulle opère une distinction très instructive dans ses deux premiers vers (*pedicabo ego uos et irrumabo, Aureli pathice et cinaede Furi*). Catulle ne peut menacer ses adversaires que de ce qu'ils redoutent, or « à Furius l'enculé (*cinaedus*), il promet l'*irrumatio*, au *pathicus* Aurélius, il promet la *pedicatio*. Ce qui nous indique que le *pathicus* n'est pas un inverti, que sa passivité est celle d'un homme qui se fait donner du plaisir et rien de plus, et qui donc redoute d'être sodomisé. Menace qui aurait été dérisoire pour un *cinaedus* » (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 175). Le *cinaedus*, c'est le *puer delicatus* qui a dégénéré. En grandissant, il a pris plaisir à ce genre de pratique et fait tout pour garder sa grâce (*Χαρίνος*) d'antan.

## 35

L'interprétation de ce poème a posé, et continuera de poser d'innombrables problèmes aux philologues. La raison principale en est peut-être que le poème a rarement – pour ne pas dire jamais – été lu comme un ensemble cohérent. Les deux premiers vers sont limpides : une femme possède un esclave qui garde son sexe caché sous une *aluta* lorsqu'il accompagne sa maîtresse au bain. *Aluta* désigne toutes sortes de cuirs tendres, et par métonymie des chaussures (MARTIAL, II, 29, 8), un porte-monnaie (Juv., XIV, 242), ... Ici le contexte semble imposer pour *aluta* le sens de *subligar*, *i. e.* « caleçon » ou « slip ». L'expression *inguina succinctus* ne connaît qu'un parallèle, mais il est célèbre entre tous, et ne laisse planer aucun doute quant à son interprétation : *quid loquar aut Scyllam Nisi, quam fama secuta est | candida succinctam latrantibus inguina monstris* (VIRG., *Buc.*, VI, 74-75). Le troisième vers est introduit par *sed*, on attend donc une opposition par rapport au premier distique. L'opposition se situe au niveau de l'esclave (*meus seruus*). On attend donc tout naturellement soit que son esclave ne vienne pas avec son maître aux bains, soit qu'il y vienne, mais nu comme tout le monde (G. G. FAGAN, 1999, p. 24). Cette deuxième solution s'impose d'elle-même car Martial se compare à son esclave (*ut de me taceam*), et il est impossible, dans le contexte de cette épigramme, qu'il ne se rende pas aux bains. Le troisième vers fournit une dernière indication qui n'est pas sans importance : le personnage féminin s'appelle Laecania, ce qui n'est pas sans évoquer la racine grecque de *λαϊκάζω* qui est l'équivalent exact de *scortari*. Il est donc possible qu'elle ne soit pas un parangon de vertu. Le vers 4 pose, quant à lui, plus de problèmes en raison de l'existence d'une variante dans les manuscrits. L'esclave de Martial a un *pondus Iudaeum*, *i. e.* il est bien membré (voir vol. I, p. 29-32). Mais reste à voir s'il faut préférer la leçon *nuda sub cute* de  $\alpha$ , ou celle de  $\beta$  et de  $\gamma$  qui donne *nulla sub cute*. Le terme *Iudaeum* a induit plusieurs philologues à choisir la leçon de  $\alpha$ , *nuda sub cute*, voyant derrière cette expression une allusion à la circoncision. Cependant, il nous semble que la leçon de  $\beta$  et de  $\gamma$  est préférable dans la mesure où, comme on l'a dit plus haut, on attend une opposition par rapport à l'esclave qui est couvert d'une *aluta*. Dans cette hypothèse, *cute* est l'équivalent de *aluta*, c'est-à-dire d'une peau en cuir. Ce sens est parfaitement attesté y compris chez Martial (I, 103, 6). Trois autres arguments plaident en faveur de la leçon de  $\beta$  et de  $\gamma$  : [1] Martial se compare à son esclave, et il est difficilement imaginable qu'il se compare à un Juif circoncis dans le climat qui régnait à Rome en 92, la comparaison porte plutôt sur le

fait qu'il soit nu, comme tout le monde. [2] À supposer que la leçon de *a* soit celle du texte original, il y aurait redondance entre *Iudaeum* et *nuda sub cute*, or Martial n'est jamais pesant quand il peut être clair en une allusion. [3] La leçon de *a* peut s'expliquer de manière relativement aisée par la paléographie, *nudi* du vers 5 se trouvait juste en dessous dans les manuscrits. Certains partisans de la leçon de *a* mettent en avant l'effet stylistique produit par *sed nuda – sed nudi*, cela pourrait être défendable si l'on trouvait une attestation d'un procédé parallèle dans une autre épigramme, ce qui n'est pas le cas. Nous sommes donc d'avis de voir dans l'expression *nulla sub cute* un synonyme de *nudus*, « sous aucune *aluta* ». Laecania, dont les mœurs sont potentiellement suspectes, se baigne donc avec un esclave qui reste en partie habillé, alors que Martial, son esclave, et les jeunes comme les vieux (vers 5) se baignent tout nus. Viennent alors les questions qu'adresse Martial à Laecania : il commence par lui demander si seule la *mentula* de son esclave est authentique. Ce vers ne pose pas de problème. Les deux derniers ne sont cependant pas aisés à comprendre. On y a vu une allusion à des amours lesbiennes que Laecania désirait cacher, et cela en raison des *femineos recessus* et de *tua, cunne, lauaris aqua* (A. RICHLIN, 1992, p. 134). Dans ces deux vers, Martial pose une question, et il nous semble que c'est la réponse que l'on donne à cette question qui donne son sens à l'épigramme. Si on interprète les deux derniers vers comme une allusion à des amours lesbiennes, pourquoi parler d'un esclave qui cache son sexe ? La nudité est pourtant la norme, et cela devrait la laisser indifférente. Il nous semble que c'est justement pour des raisons opposées. Son esclave garde son sexe couvert, ce qui implique qu'il ne le lave pas, or, le fait de laver son sexe est parfois le symbole d'une sorte de purification après un relation sexuelle (voir *infra*). Le poème prend son sens si l'on admet que la réponse à la question posée dans le dernier distique est « non ». La *matrona* au comportement de putain (*λαικάζω*) ne se cache pas le moins du monde pour faire ses ablutions y compris les plus intimes. Comment peut-elle dès lors espérer faire croire qu'elle ne touche pas à son esclave en l'empêchant de se laver.

Notre interprétation est loin d'être la seule possible, et n'est pas totalement satisfaisante (*tua aqua* pourrait s'interpréter de bien d'autres manières mais il ne nous a pas été possible de justifier un autre point de vue), mais c'est la seule que nous parvenons à justifier et qui donne une cohérence à l'ensemble du poème. La bibliographie sur cette épigramme est relativement abondante, nous citerons les principaux ouvrages : A. E. HOUSMAN, 1931, p. 409-410 ; E. M. SMALLWOOD, 1956, p. 1-13 ; P. SCHÄFER, 1974 ; D. S. BARRETT, 1984, p. 44 ; D. GILULA, 1987, p. 532-533 ; M. STERN, I, p. 523-529.

**1-3. Inguina succinctus** : pour *inguina*, voir VII, 18, 6. Pour l'expression, voir chapeau.

**nigra (...) aluta** : pour la signification dans ce contexte, voir chapeau. On sait que l'*aluta* peut être noire, voir JUV., 7, 192.

**calidis (...) foueris aquis** : c'est dans le *cal(i)darium* que l'eau était chauffée à haute température. L'existence de ces pièces est attestée archéologiquement et épigraphiquement (*CIL*, VIII, 16368 ; XIII, 5687). Martial emploie plus souvent la forme syncopée *caldus* que la forme pleine *calidus* comme ici. *Foueris* est fréquent dans ce sens, voir *Anth. Lat.*, 119, 8. Chez Martial, voir I, 62, 4.

**meus (...) seruus** : Martial fait régulièrement allusion à des esclaves réels ou imaginaires (voir J. P. SULLIVAN, 1991, p. 164). Il ne nomme pas celui-ci, et on peut supposer qu'il est imaginaire, car il était nécessaire pour la comparaison avec l'esclave de Laecania. *Contra*, voir M. STERN, I, p. 526.

**Laecinia** : voir chapeau.

**4-6. Iudaeum (...) pondus** : sur le poids supposé des organes sexuels des Juifs, et la puissance sexuelle qui l'accompagne par une analogie établie entre leur sexe décalotté et celui de Priape toujours en érection, voir vol. I, p. 29-32.

**nulla sub cute** : voir chapeau.

**iuuenesque senesque** : formule que l'on retrouve régulièrement dans la poésie épique, voir VIRG., *En.*, IX, 939 ; LUCAIN, VII, 37.

**an** : quand cette particule introduit une interrogation directe, elle fait planer sur l'interrogation un doute très fort. Dans ce cas, elle s'applique, comme *num*, à une idée que l'on repousse, mais plus violemment (E.-T., § 184, p. 158-159).

**sola est serui mentula uera tui** : voir CATULLE, 37, 3 : *solis putatis esse mentulas uobis*.

**7-8. femineos (...) recessus** : l'expression ne se rencontre que dans ce poème. Le premier décret qui atteste l'existence de bains séparés pour les hommes et les femmes date du principat d'Hadrien (G. G. FAGAN, 1999, p. 26 n. 35). Toutes les indications que contiennent les vers de Martial vont dans le sens de l'existence de bains communs aux deux sexes. Des bains non mixtes ont cependant existé. Il semble en fait que les mœurs aient évolué, se baigner avec les membres du sexe opposé « was unpopular in the Republic, accepted in the early Empire, but unacceptable again after Hadrian's ban » (G. G. FAGAN, 1999, p. 26). Si ce n'était pas la norme, il semble du moins naturel pour Martial qu'hommes et femmes se rendent ensemble aux bains. *Femineos recessus* ne renvoie, à notre connaissance, à rien qui

soit attesté à l'époque de Martial, ce n'est peut-être qu'une preuve de plus de l'attitude anormale dont aurait fait preuve Laecania en agissant de la sorte.

**matrona** : renvoie ironiquement à l'image de la chaste matrone romaine.

**secretusque** : l'adjectif doit se comprendre en corrélation avec *femineos recessus*. Martial fait allusion à un endroit à l'écart, mais situé à l'intérieur d'un même complexe.

**tua (...) aqua** : référence aux ablutions des organes sexuels qui étaient ainsi « purifiés » d'une relation après avoir été lavés. Voir Ov., *Am.*, III, 7, 83-84 ; *Ars*, III, 96 ; MARTIAL, II, 50 ; III, 87.

**cunne** : voir VII, 18, 6.

36

Martial a reçu des tuiles pour sa villa de Nomentum, un cadeau de son patron et ami Arruntius Stella. Il lui envoie donc un petit poème de remerciement, c'est un homme bien élevé. Mais il termine son billet en s'adressant directement à Stella : « tu couvres la villa, ne couvrirais-tu pas son propriétaire ? ». Izaac (1969, p. 221 n. 1) conclut qu' « il est impossible de mendier avec plus d'esprit ». La toge était un cadeau fréquent entre patron et client (II, 39, 2 ; VII, 86, 8 ; VIII, 28, 1). Les patrons l'offraient assez fréquemment à leurs clients car, à l'époque de Martial, elle commençait à tomber en désuétude dans la vie de tous les jours, mais les clients étaient tenus de la porter lors de la *salutatio matutina*.

La structure de l'épigramme est caractéristique des épigrammes satiriques : les vers 1-4 présentent une situation qui est renversée dans les deux derniers vers. C'est ce genre de pièce qui a permis à Lessing de développer son analyse en *Erwartung* et *Aufschluß*. Le poème est particulièrement bien construit dans les sonorités qu'il dégage. À l'allitération en [r] qui donne au vers 5 un ton grelottant, répond une suite de [la] (*Stella – uilla – agricola*) qui renforce la douceur d'une demande inconvenante.

**1. madidumque Iouem** : *i. e.* la pluie ; renforce *pluuias*. Voir HOR., *Epodes*, 13, 1-2 : *horrida tempestas caelum contraxit, et imbres | niuesque deducunt Iouem* ; TIB., I, 7, 26 : *arida nec pluuiio supplicat herba Ioui*. L'image remonte bien sûr à l'expression Ζεὺς ὕει.

**2-4. rudis (...) uilla** : le sens de *rudis* n'est pas celui de « délabré » dans ce contexte. Ce qui est *rudis*, c'est ce qui n'est pas encore dégrossi, et dans ce cas ci, on pourrait le traduire par « non aménagé », « en travaux », voire « rustique », *i. e.* d'un charme rustique qui s'oppose au luxe de la ville (I, 12, 5). Pour l'expression, voir CIC., *Quint. fr.*, II, 9, 2.

**hibernis (...) aquis** : on associait très souvent l'hiver avec les fréquentes chutes de pluies. L'expression est courante, voir COL., IV, 24, 4.

**nataret** : fréquentatif de *nare*, *natare* est la forme la plus usuelle à l'époque de Martial (M. CITRONI, 1975, p. 35).

**subitos (...) nimbos** : par métonymie pour désigner la pluie qui en tombe. *Subitos* ne laisse d'ailleurs pas planer le doute, il s'agit d'averses hivernales.

**muneribus (...)** tuis : *i. e.* par tes soins, comme cadeau de ta part. Ablatif d'agent. Voir l'expression *munere alicuius* (LUCAIN, VIII, 232-233 : (...) *nec munere Magni | stant semel Arsacidae*).

**5-6.** Pour les allitérations dans les deux derniers vers, voir chapeau. Le point d'interrogation en fin de vers 6 est une proposition d'Izaac dans son édition de 1931 (p. 221).

**horridus (...)** December : voir VII, 8, 3 ; 28, 7. Le mois de décembre est très souvent lié à deux facteurs chez Martial : les Saturnales et un froid glacial. Voir I, 49, 19-20 ; IV, 19, 3 ; X, 5, 6. Pour le groupe *horridus December*, voir VII, 95, 1.

**Boreae stridore** : *stridor* est un bruit caractéristique produit par le souffle du vent lorsqu'il siffle dans les oreilles en hiver, voir PROP., III, 7, 47 : *noluit hoc Paetus, stridorem audire procellae*. *Boreas* est le nom grec du vent du Nord (*βορέας*) ; son équivalent latin est *Aquilo*. Le vent du Nord, comme il est naturel, est très souvent associé à l'idée du froid qu'il amène, voir VIRG., *Géorg.*, I, 92-93 : *ne tenues pluviae rapidius potentia solis | acrior aut Boreae penetrabile frigus adurat*.

37

Martial raconte une anecdote sur une fonction officielle des plus lugubres (sur la caricature chez Martial, voir A. LA PENNA, 1992, p. 28) : le questeur qui préside les *triumviri rerum capitalium* avait trouvé spirituel d'inventer un nouveau signe pour indiquer la condamnation à mort, il se moucherait. Cependant, au moment voulu, ses collègues lui ont tenu les mains. Il lui était impossible de se moucher, et dès lors, la condamnation ne pouvait avoir lieu. C'est l'interprétation que l'on donne traditionnellement à cette épigramme, mais l'anecdote tombe un peu à plat dans la mesure où Martial ne donne aucune explication de la raison pour laquelle on tient les mains du questeur. Cela renvoyait peut-être à une réalité spécifique dans le cadre d'une condamnation à mort, mais nous ne possédons aucune information à ce sujet. Il faut donc en rester au premier degré, quoiqu'il soit un peu lourd.

L'attitude ironique du questeur qu'il décrit est peut-être une évocation discrète de celle qu'a pu montrer Domitien dans certaines circonstances : *et quo contemptius abuteretur patientia hominum, numquam tristiore sententiam sine praefatione clementiae pronuntiavit, ut non aliud iam certius atrocis exitus signum esset quam principii lenitas. Quosdam maiestatis reos in curiam induxerat, et cum praedixisset experturum se illa die quam carus senatui esset, facile perfecerat ut etiam more maiorum puniendi condemnarentur; deinde atrocitate poenae conterritus, ad leniendam invidiam intercessit his uerbis, neque enim ab re fuerit ipsa cognoscere : « permittite, patres conscripti, a pietate uestra impetrari, quod scio me difficulter impetraturum, ut damnatis liberum mortis arbitrium indulgeatis ; nam et parceris oculis uestris et intellegent me omnes senatui interfuisse »* (SUÉT., *Dom.*, 11, 2-3). Et puis c'est bien connu : qui se sent morveux se mouche.

**1. mortiferum (...) signum** : c'est la lettre qui apporte la mort, le *theta nouum* du vers 2, et la *letaletam notam* du vers 4. La lettre  $\theta$ , première lettre de *θάνατος*, indiquait, au tribunal, toute personne qui avait été condamnée à mort, voir PERSE, 4, 13 (*et potis es nigrum uitio praefigere theta*) ; CIC., *Mil.*, 15 (*quod nisi uidisset, posse absolui eum qui fateretur, cum uideret nos fateri, neque quaeri umquam iussisset nec uobis tam hanc salutarem in iudicando litteram quam illam tristem dedisset*). Horace joue quant à lui sur le sens qu'a cette même lettre dans l'édition d'un texte depuis Aristarque (HOR., *Ep.*, II, 1, 445-447 : *uir bonus et*

*prudens uersus reprehendet inertis, | culpabit duros, incomptis adlinet atrum | transuerso calamo signum*). C'est également la lettre qui, comme aujourd'hui la †, servait à indiquer une personne déjà morte (*θανών*), voir *CIL*, VI, 19247 ; *ISID., Orig.*, 1, 24.

**quaestoris** : il s'agit très certainement du président des *triumviri capitales*. Voir VARRON, *Ling.*, V, 81 : *quaestores a qu<a>erendo, qui conquirerent publicas pecunias et maleficia, quae triumviri capitales nunc conquirunt ; ab his postea qui quaestionum iudicia exercent quaes<i>tores dicti*.

**Castrice** : voir VII, 4, 1.

**2-4. operae pretium** : l'expression est relativement pompeuse et relève surtout du langage officiel, quand il faut souligner une chose particulièrement importante, voir *CIC., Cat.*, IV, 16 : *operae pretium est, patres conscripti, libertinorum hominum studia cognoscere*. Mais les satiristes l'ont reprise soit pour se moquer du style pompeux d'un prédécesseur (*HOR., Sat.*, I, 2, 37 : *audire est operae pretium, procedere recte*), soit pour donner à leurs poésies un caractère officiel et faussement affecté (*Juv.*, 14, 281-283 : *grande operae pretium est, ut tenso folle reuerti | inde domum possis tumidaque superbus aluta, | Oceani monstra et iuuenes uidisse marinos*).

**theta nouum** : voir VII, 37, 1

**exprimeret (...)** **nasum** : dans le même sens que le français « exprimer » le jus d'un fruit. En latin, l'image est la même, le verbe s'emploie normalement avec des compléments comme *fructus, uua, spongea*. Le verbe propre pour « se moucher » est *emungere*, l'emploi de *exprimere* est rare avec des parties du corps humain, voir *Ov., Ars*, III, 224. Martial préfère le plus prosaïque *nasus* à *naris* (M. CITRONI, 1975, p. 27).

**rorantem** : le verbe s'emploie d'abord pour désigner l'action de la rosée, puis pour tous les liquides qui peuvent prendre cette même apparence de perle ou goutte : gouttes de sang, larmes, voir e. g. *LUCAIN*, II, 123. Ici, par rapport au nez qui coule.

**letalem notam** : voir VII, 37, 1.

**iugulum** : nom du type de condamnation au génitif. Voir l'expression *damnare capitis*. Il n'est nullement nécessaire de voir ici une figure de style pour *nota iugulum perfodendi* (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 254). Li

**5-8. stiria** : désigne une goutte congelée qui pend tel un stalactite, voir *VIRG., Géorg.*, III, 365-366. Le terme désigne ici la roupie qui pend au nez du questeur, et qui est instantanément gelée par le souffle qui sort de la *madida fauce* de l'*atrox December*.

**atrox December** : pour *December*, voir VII, 36, 5. *Atrox* s'applique à la fois au climat quand il est soit beaucoup trop chaud, soit beaucoup trop froid (voir HOR., *Odes*, III, 13, 9 : (...) *flagrantis atrox hora Caniculae*), mais renvoie également de manière imagée aux procédés du questeur.

**collegae tenuere manus** : voir chapeau.

**requiris** : pour son emploi chez Martial qui est peut-être influencé par Catulle, voir VII, 34, 3.

**emungi** : voir VII, 37, 2-4. Pour l'emploi de *licet* avec l'infinitif, voir E.-T., § 272, p. 257.

## 38

Martial aime se servir de la mythologie comme d'un langage convenu pour faire passer en une seule allusion toute une série d'images dans l'esprit du lecteur (F. CORSARO, 1973, p. 186). Severus a deux esclaves. Le premier, Polyphème, est d'une taille et d'une nature tel que le Cyclope lui-même en serait effrayé, mais il ne le cède pas à Scylla, une esclave tout aussi impressionnante. Si on les accouplait, chacun d'eux deviendrait une terreur pour l'autre.

Derrière cette lecture au premier degré, E. Sergi (1989, p. 60) a cru détecter une *recusatio* du genre épique. Cette analyse s'appuie sur le fait que le personnage de Scylla apparaît dans une *recusatio* du même type en X, 4, 2 et X, 35, 7. Si cette interprétation est correcte, il faut donc voir derrière les noms de Polyphème et de Scylla des œuvres épiques qui sont désignées par le nom de leurs personnages principaux. Cette analyse est d'autant plus probable que le Severus mentionné dans cette épigramme pourrait être Silius Severus, fils de Silius Italicus, qui a composé de nombreux poèmes (voir VII, 34, 1). De plus, comme le signale V. Buchheit (1962, p. 115), le nom *seuerus* désigne régulièrement des opposants à la poésie érotique.

**1-2. tantus (...) talis** : pour des emplois parallèles de ces deux termes dans un même contexte, voir CIC., *Nat. deorum*, III, 92 : *at subuenire certe potuit et conseruare urbis tantas atque talis*.

**nostri, Polypheme, Seueri** : pour Severus, voir chapeau. Quand les esclaves portaient un nom, ils étaient appelés par celui-ci auquel on ajoutait généralement *seruus* + le nom du maître au génitif. Dans le cas où il s'agirait d'une œuvre de Severus, c'est à celle-ci que Martial s'adresse au vocatif. Martial aime ce procédé qui consiste à personnifier des œuvres littéraires, voir VII, 26, 1. Le nom du cyclope est évidemment repris à l'épisode de l'Odyssée (t, 170-437).

**Cyclops** : Virgile le décrit comme un *monstrum horrendum, informe, ingens cui lumen ademptum* (*En.*, III, 658).

**3-4. Scylla** : dans la tradition mythologique, il existe deux Scylla : la nymphe transformée en monstre de l'Odyssée (voir A. H. GRIFFITHS, s. v. *Scylla*, dans *OCD*, p. 1374), et la fille de Nisus (voir E. KEARNS, s. v. *Nisus (1)*, dans *OCD*, p. 1046). Cependant les deux légendes semblent avoir subi des contaminations à l'époque hellénistique, et leurs trames narratives

respectives sont fréquemment mélangées chez les poètes latins, voir *e. g.* VIRG., *Buc.*, VI, 74-78 : *quid loquar aut Scyllam Nisi, quam fama secuta est | candida succinctam latrantibus inguina monstris | Dulichias uexasse rates et gurgite in alto | a ! timidos nautas canibus lacerasse marinis ; | aut ut mutatos Terei narrauerit artus.* Si le terme se rapporte à une œuvre littéraire, elle pouvait rapporter la légende d'une des deux Scylla.

**quod si** : le neutre *quod* – fixé devant certaines conjonctions avec lesquelles il faisait corps – marquait la liaison sans avoir d'autre fonction dans la phrase (E.-T., § 423, p. 439).

**fera monstra** : le terme ne peut se rapporter ni à Polyphème, ni à Scylla qui sont tous les deux présents dans *duorum*. Il reste alors deux possibilités : soit Martial emploie *monstrum* dans le sens de « organes sexuels » (mais la métaphore n'est pas très fréquente), soit il désigne les monstres féroces qui se trouvaient dans deux œuvres littéraires. La deuxième solution est de plus renforcée par un parallèle dans l'œuvre de Martial : *qui legis Œdipen caligantemque Thyesten, | Colchidas et Scyllas, quid nisi monstra legis ?* (X, 4, 1-2). Cette interprétation nous semble préférable à celle de G. Galán Vioque (2002, p. 257) qui donne à ce groupe le sens de « monstrous appearance ». Pour le groupe *fera monstra*, voir MARTIAL, IX, 65, 4. X

**timor** : terme épique ; voir, dans la même position métrique, MARTIAL, XI, 58, 8. Ici dans le sens de « source de peur » plutôt que celui de « sentiment de peur ».

39

Martial appréciait les relations qu'il pouvait entretenir avec ses protecteurs, mais détestait les obligations de la vie de client (voir vol. I, p. 2). Le personnage qu'il présente dans ce poème pourrait très bien être né de son imagination alors qu'il réfléchissait à sa propre situation et à ses courses interminables à travers la ville de Rome à des heures de la matinée qu'il aurait préféré consacrer à autre chose. C'est un *topos* de la littérature satirique que de présenter le client harassé par les visites qu'il doit à ses nombreux patrons dans les deux premières heures de la journée (IV, 8, 1 : *prima salutantes atque altera conterit hora*). Il remonte au moins à Horace (*Epodes*, II, 7-8) et sera largement exploité par Juvénal (1, 95 ; 3, 126-130 : *quod porro officium, ne nobis blandiar, aut quod | pauperis hic meritum, si curet nocte togatus | currere, cum praetor lictorem inpellat et ire | praecipitem iubeat dudum uigilantibus orbis, | ne prior Albinam et Modiam collega salutet ?* ; 5, 19). On apprend chez Sénèque (X, 14, 4) que certains maîtres n'aimaient pas non plus cette pratique, mais pour des raisons bien différentes : leur générosité était mise à rude épreuve (*quam multi per refertum clientibus atrium prodire uitabunt et per obscuros aedium aditus profugient, quasi non inhumanus sit decipere quam excludere*).

Quoi qu'il en soit de ces obligations de client, Caelius avait la solution : il allait feindre d'avoir la goutte aux pieds, et il serait ainsi dispensé de ces interminables et épuisantes visites matinales. L'homme n'y avait pas pensé, mais à force de s'entourer les pieds de bandages et de marcher clopin-clopant, il a attrapé la podagre. La cause de l'infection est ici un effet rétroactif du traitement de la maladie, mais il arrive souvent que la goutte aux pieds soit associée à une perversion sexuelle (CATULLE, 71 ; HOR., *Sat.*, II, 7, 15 ; AP., *Mét.*, V, 10).

**1. Discursus uarios** : *uarius* renforce l'idée déjà présente dans *discursus* d'errance et de vagabondage dans tous les coins de la ville. Le terme sera plus tard repris par Tacite (IV, 74) dans un contexte parallèle : *quippe Romae sueti discursus et magnitudine urbis incertum quod quisque ad negotium pergat*.

**uagumque mane** : comme nous l'avons vu dans le chapeau, la *salutatio matutina* occupait les deux premières heures de la journée, ce qui équivaut à une tranche horaire qui va de six ou sept heures à huit ou neuf heures du matin en fonction des saisons. *Vagus* rajoute encore à l'errance de *discursus*, et se rapportant à *mane*, il prend un sens proche de « diffus ». *Mane* est

employé comme un substantif. Pour la qualification de ce terme par un adjectif, voir MARTIAL, I, 49, 36 et M. CITRONI, 1975, p. 170.

**2. fastus** : voir SIL. IT., 11, 150-151 : *fastus exanguis populi uanumque tumorem | nimirum Capua et dominatum perferat urbis*.

**have potentiorum** : *have* est attesté avec un *h-* dans tous les manuscrits de Martial. Il semble cependant que la forme étymologique ne présente pas de [*h*] initial si l'on rapproche le terme du sanskrit *Av-* : *avati* qui est formé sur *H<sub>2</sub>ew-* (*contra*, Th. L. L., I, 1300, 40 donne comme étymologie \**h<sup>a</sup>we* ; merci à B. Stasse pour ses précieux éclaircissements). Pour ses emplois chez Martial, voir C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 51 (notamment MARTIAL, I, 55, 5 : *et matutinum portat ineptum have*). *Potentiorum* occupe la place habituelle des comparatifs dans l'hendécasyllabe de Martial (M. BONVICINI, 1986, p. 32), mais il n'en est pas pour autant employé pour le positif ; il insiste sur l'opposition entre les plus puissants, *i. e.* les patrons, et ceux qui le sont moins, *i. e.* les clients. Voir HOR., *Epodes*, 2, 7-8.

**3-4. perferre patique** : renvoie au balancement des vers qui précèdent par deux synonymes.

**Fingere (...) podagram** : le terme est emprunté au grec *ποδάγρα* (voir PLINE, *Hist. nat.*, XXVI, 100). Il désigne la diathèse caractérisée par des poussées inflammatoires douloureuses autour des articulations du pied et de la cheville. C'est ce que l'on appelle la goutte aux pieds ou podagre. Le fait de simuler une maladie devait déjà être relativement courant chez les anciens ; assez pour que Galien y consacre un chapitre (19 p. 1 Kühn).

**Caelius** : Martial n'emploie ce nom que dans cette pièce.

**5-6. adprobare ueram** : pour l'emploi de *adprobare* avec un attribut du complément d'objet direct, voir CIC., *Fin*, II, 42.

**linit obligatque** : pour *linere*, voir VII, 20, 8. *Obligare* s'utilise avec l'objet direct de la partie du corps que l'on bande (CIC., *Nat. deorum*, III, 57) ou l'objet direct de la personne à qui l'on fait un bandage (CIC., *Tusc.*, II, 38). Le traitement de la goutte aux pieds semble avoir été lourd (SERVIUS, *En.*, III, 299 : *turpesque podagras] respexit ad curam, quae sine pannis et medicaminibus sordidis non fit*) et souvent inefficace (OV., *Pont.*, I, 3, 23-24 : *tollere nodosam nescit medicina podagram | nec formidatis auxiliatur aquis*).

**7-9. gradu laborioso** : il est remarquable que *laboriosus* occupe toujours cette position chez Martial. Voir *e. g.* X, 104, 13.

**quantum cura potest et ars doloris** : parenthèse exclamative introduite par l'accusatif neutre adverbial *quantum*. Pour la formulation, voir V, 21, 3-4 : (...) *quantum cura laborque potest !*  
**desît (...)** **podagram** : la répétition d'une partie de phrase contenue dans le poème à la fin de celui-ci est une technique que Martial affectionne particulièrement : IV, 2 ; VI, 42 ; IX, 55 ; X, 37. Il y a peut être une sorte de pointe finale : le client se rend chez son patron en partie pour recevoir de la nourriture ou de l'argent, or la goutte était réputée apporter la fortune (JUV., 13, 96 : (...) *pauper locupletem optare podagram*). La goutte va-t-elle définitivement remplacer le patron ?

## 40

Tout comme les poèmes VII, 21-23 du cycle de Lucain, il est possible que cette épigramme soit une œuvre composée à la demande d'un patron. Une des *Silves* de Stace traite en effet du même thème en des termes parallèles : Claudius Etruscus pleure la mort de son père et est inconsolable. On croirait qu'il a perdu un enfant en bas âge. C'est donc sur le ton d'une consolation par rapport à une *mors immatura* que les deux poèmes sont composés : *felix a ! si longa dies, si cernere uultus | natorum uiridisque genas tibi iusta dedissent | stamina, sed media cecidere abrupta iuuenta | gaudia, florentesque manu scidit Atropos annos* (STACE, *Silves*, III, 3, 124-127) ; *sed festinatis raptum tibi credidit annis, | aspexit lacrimas quisquis, Etrusce, tuas* (MARTIAL, VII, 40, 7-8). Pour ce genre de textes dans la littérature latine, voir E. LIER, 1903, p. 445-477 ; 563-603 et sur le thème de la *mors immatura*, voir J. H. STRUBBE, 1998, p. 45-75.

Martial avait parlé de Claudius Etruscus (*PIR*<sup>2</sup>, C 680) et de son père en VI, 85. Son père était un esclave qui avait été promu au rang équestre en raison de ses compétences et de la place qu'il occupait dans la maison impériale. Cette promotion était extraordinaire, mais il réussit encore mieux en épousant une fille de rang sénatorial. Il semble que Claudius Etruscus ait eu conscience de l'ascension fulgurante de son père, et ait tout fait pour se comporter d'une manière qui convienne à son rang (*Silves*, III, 3, 147-153). Cependant le père d'Etruscus est exilé par Domitien pour d'obscures raisons aux alentours de 83. Martial réussit en 90 (VI, 83) le tour de force de féliciter Domitien pour avoir accepté le retour d'exil du père d'Etruscus, sans mentionner une seule fois le mot. Claudius Etruscus avait accompagné son père en exil, acte de *pietas* que remarque Martial (VII, 40, 3). Pour les relations entre Martial, Stace et Claudius Etruscus, voir P. WHITE, 1975, p. 275-279 ; sur le père de Claudius Etruscus, voir R. C. WEAVER, 1965, p. 145-154.

Martial se trouvait dans la délicate situation de louer un homme qui, même s'il était revenu d'exil, avait tout de même été banni par Domitien ; on remarque tout au long du poème le peu de détails qu'apporte Martial sur la vie de l'homme, et les termes au contraire insistants qu'il utilise vis-à-vis de son fils.

1. **Hic iacet** : formule typique des épitaphes. Très fréquente dans les inscriptions funéraires (e. g. *CLE*, 442, 553, 679, 1313), elle apparaît également dans certains textes littéraires : *TIB.*, I, 3, 55 ; *PROP.*, IV, 7, 85.

**ille** : le démonstratif a toute sa valeur laudative. Il sert à désigner la troisième personne connue et que cette notoriété même éloigne en quelque sorte (*E.-T.*, § 213, p. 188).

**Augusta notus in aula** : pour les palais de Domitien, voir vol. I, p. 26-27. Pour l'emploi du terme *aula* pour désigner le palais impérial, voir R. G. M. NISBET, M. HUBBARD, 1978, p. 309. Sa proximité avec la cour impériale a sûrement permis une ascension sociale très rapide au père de Claudius Etruscus, mais également sa chute, voir chapeau.

2. **pectore non humili** : pour l'emploi de *pectus* chez Martial, voir VII, 2, 5. *Humilis* se réfère certainement à ses origines plus que modestes (voir chapeau) mentionnées par Stace : *non tibi clara quidem, senior placidissime, gentis | linea nec proavis demissum stemma, sed ingens | supplevit fortuna genus culpamque parentum | occuluit (Silves, III, 3, 43-46) ; (...) tenuesque nihil minuere parentes (III, 3, 142).*

**utrumque deum** : allusion à l'attitude changeante de Domitien qui l'a envoyé en exil et lui a donné l'autorisation de rentrer (voir chapeau ; *MARTIAL*, VI, 83, 1-3 : *quantum sollicito fortuna parentis Etrusco, | tantum, summe ducum, debet uterque tibi. | Nam tu missa tua reuocasti fulmina dextra*). Pour *uterque* désignant deux attitudes changeantes chez un seul et même individu, voir *CATULLE*, 31, 3 : *marique uasto fert uterque Neptunus* ; *OV.*, *Mét.*, I, 338 : *litora uoce replet sub utroque iacentia Phoebus*. Nous ne pensons pas que l'expression puisse désigner Jupiter et sa contre-partie terrestre Domitien (*contra* G. Galán Vioque, 2002, p. 265).

3. **natorum pietas** : pour *pietas*, voir chapeau. Cicéron donne une définition du terme dans le *De iuuentione* : *pietatem, quae erga patriam aut parentes aut alios sanguine coniunctos officium conseruare moneat (II, 66)*. *Natorum* renvoie à ses deux fils, voir *STACE*, *Silves*, III, 3, 121-123 : *(...) nec pignora longe ; | quippe bis ad partus uenit Lucina manuque | ipsa leui gravidos tetigit fecunda labores*.

**sanctis coniugis umbris** : pour *umbra*, voir VII, 21, 3. Voir pour le sens X, 71, 3. On retrouve l'expression chez *STACE*, *Théb.*, 11, 709. Le terme *coniunx* est celui qui appartient aux genres les plus élevés pour désigner l'épouse, voir J. N. ADAMS, 1972, p. 252-255.

4. **miscuit** : pour l'image, voir PROP., III, 5, 15 : *uictor cum uicto pariter miscetur in umbris* ; CLE, 1571, 2-4 : (...) *ossibus ossa dedit, | coniugi perpetuae. Quos aetas iunxerunt olim, | nunc mortis iuncti iacent*. Chez Martial, on retrouve *miscere* employé dans le même sens en I, 116, 3-4 : *hoc tegitur cito rapta suis Antulla sepulchro, | hoc erit Antullae mixtus uterque parens*. Voir M. CITRONI, 1975, p. 355.

**Elysium (...) nemus** : voir VIRG., *En.*, VI, 703-705 : *interea uidet Aeneas in ualle reducta | seclusum nemus et uirgulta sonantia siluae, | Lethaeumque domos placidas qui praenatat amnem* ; 743-744 : (...) *exinde per amplum mittimur Elysium et pauci laeta arua tenemus*. Pour l'expression chez MARTIAL, voir VII, 14, 6. Les retrouvailles avec une personne aimée dans les Enfers sont un *topos*, voir e. g. OV., *Am.*, III, 9, 59-62 : X  
*si tamen e nobis aliquid nisi nomen et umbra | restat, in Elysia ualle Tibullus erit. | Obuius huic uenias hedera iuvenalia cinctus | tempora cum Caluo, docte Catulle, tuo*.

5. **uiridi fraudata iuuenta** : pour l'emploi de *fraudare* chez Martial, voir VII, 25, 5. La jeunesse est très souvent qualifiée de « verte » par référence aux fruits qui n'ont pas encore atteint leur pleine maturité. L'expression est fréquente, voir VIRG., *En.*, V, 295. Martial utilise fréquemment cette image, voir e. g. I, 101, 3 ; XI, 71, 5 ; N. KAY, 1985, p. 223.

6. **ter senas (...) Olympiadas** : cette expression signifie qu'il aurait vécu environ septante-deux ans. Mais cet âge entre en contradiction avec les informations contenues dans le poème de Stace (*Silves*, III, 3, 146 : *dextra bis octonis fluxerunt saecula lustris*) qui lui donne quatre-vingts ans à l'époque où il est envoyé en exil. Martial compte en fait qu'une Olympiade dure, comme un lustre, cinq ans. On trouve cet usage pour la première fois chez Ovide (*Mét.*, XIV, 324-325), voir F. BÖMER<sup>2</sup>, p. 114-115. Il y a trois autres cas chez Martial où une Olympiade vaut visiblement cinq ans : IV, 45, 3-4 ; X, 23, 2 ; X, 38, 9.

7-8. **festinatis annis** : c'est la seule attestation de cette expression. Mais nombreux sont les parallèles qui expriment une fuite du temps trop rapide : *labentibus annis* (VIRG., *En.*, II, 14), *mouentibus annis* (LUCAIN, VI, 21), *abeuntibus annis* (STACE, *Théb.*, IV, 39).

**Etrusce** : pour le personnage, voir chapeau. La position du nom du dédicataire permet à Martial de jouer sur un certain effet d'attente.

41

La première interprétation convaincante de cette épigramme a été donnée par M. Schuster (1926, p. 349). Il propose, suivant en ce sens une intuition qu'avait eue L. Friedländer (1886, I, p. 495), de voir dans l'emploi de *cosmicos* au premier vers une simple translittération du grec *κοσμικός*, « du monde, cosmopolite, voire mondain », et dans *cosmica* du second vers une allusion aux produits de Cosmus, le célèbre parfumeur chez Martial. Il y aurait donc un jeu de mots entre l'origine grecque et l'origine latine du mot.

Outre ce jeu de mots, G. Galán Vioque interprète le poème comme « a sexual joke » (2002, p. 270). Il avance le fait que, chez Martial, les parfums sont souvent utilisés pour cacher les odeurs qui pourraient subsister après une relation sexuelle, et particulièrement quand celle-ci touche à des interdits sociaux (II, 12, 3-4 ; IV, XI, 15, 5-6). Il s'arrête cependant à cette constatation et n'explique pas l'ensemble du poème. Ainsi, même si sa remarque sur l'utilisation des parfums est parfaitement exacte, nous ne parvenons pas à trouver une cohérence entre les deux vers du distique si l'on considère que ce poème est une attaque contre des pratiques sexuelles. Le jeu de mots pourrait parfaitement rester à un premier niveau.

**1. *cosmicos*** : voir chapeau. Turnèbe interprétait ce terme comme une référence à un disciple de Socrate qui se proclamait « citoyen du monde ». Le second vers serait alors à interpréter dans le sens : « le bien et le mal sont deux choses qui font également partie du monde ». Cependant ce genre de considération philosophique n'apparaît nulle part ailleurs dans l'œuvre de Martial, et le terme que Cicéron choisit pour traduire la notion de *κοσμοπολίτης* est *mundanus* (*Tusc.*, V, 108 : *Socrates quidem cum rogaretur, cuiatem se esse diceret, « mundanum » inquit ; totius enim mundi se incolam et ciuem arbitrabatur*).

**Semproni Tuca** : personnage totalement inconnu (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 270 affirme qu'il s'agit d'un poète et rival de Martial, mais il ne cite aucun poème). Martial se sert du *cognomen* Tuca dans des épigrammes sarcastiques, voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 94.

**2. *cosmica*** : ici dans le sens de « parfums de Cosmus ». Le nom de Cosmus apparaît dans de très nombreuses épigrammes de Martial (liste de tous les passages chez M. CITRONI, 1975, p. 270). Ce nom est commun à différents auteurs qui désirent parler d'un vendeur de produits de

beauté et de parfums (e. g. JUV., VIII, 86). Il semble qu'il soit dérivé du nom de l'esclave chargé de la toilette des femmes, le *κοσμητής* (E. COURTNEY, 1980, p. 397). L'adjectif suit ici une formation tout à fait particulière qui est nécessitée par le jeu de mots. L'adjectif *cosmianus* est d'ailleurs attesté en III, 82, 26.

## 42

Martial traite une fois de plus de l'échange de cadeaux durant la période des Saturnales (voir VII, 3 ; VII, 43). Le destinataire de ce poème, Castricus, devait avoir l'habitude d'accompagner les cadeaux qu'il envoyait à l'occasion des Saturnales de quelques vers composés pour l'occasion (sur cette habitude, voir VII, 46 ; SUÉT., *Aug.*, 75 ; PÉTR., 46). Il était bon poète, mais Martial ne redoutait pas la comparaison et était prêt à être vaincu dans la beauté à la fois des cadeaux et des poèmes qui les accompagnent. Il termine en renversant un exemple mythologique proverbial : « Castricus croyait-il vraiment que personne n'avait jamais donné de fruits à Alcinoos ? ».

Il est difficile de sentir une quelconque ironie dans ce poème. Le poète semble vraiment apprécier les cadeaux et les vers de Castricus, mais il ne peut cependant s'empêcher de finir son épigramme par une comparaison qui, dans l'éloge excessif qu'elle contient, fait naître un sourire chez son lecteur. La modestie touche aux limites de la plaisanterie. On trouve plusieurs épigrammes de ce genre où Martial explique les raisons qui l'ont poussé à envoyer un poème : I, 111 ; II, 85 ; VIII, 82 ; IX, 26 ; X, 87 ; XI, 57. Généralement, ils sont empreints d'une modestie – souvent affectée – qui n'en dévoile que mieux l'attachement de Martial pour ses *carmina leuiora*.

**1-2. muneribus** : voir VII, 16, 2.

**Castrice** : voir VII, 4.

**3-4. tenues in utroque** : *i. e.* il a des moyens financiers limités (pour ce sens de *tenuis*, voir SIL. IT., VI, 19) et n'est pas un poète de génie. La constatation que font les poètes de leur pauvreté est souvent compensée par la qualité de leurs vers (*e. g.* HOR, IV, 8, 9-12 : *sed non haec mihi uis, nec tibi talium | res est aut animus deliciarum egens :| gaudes carminibus ; carmina possumus | donare, et pretium dicere munerī*). Ici, il semble que *tenuis* ne doive pas prendre le sens de « limité en poésie », mais bien de « fin », « subtil », « policé ». Le terme est la transposition de *λεπτός*, terme que Callimaque employait dans ses récusations du style épique. Martial ne se qualifie donc pas de poète de peu de talent, mais plutôt de poète qui aime scruter les détails subtils dans des vers au style simple.

**uinci parati** : voir SÉN., *Dial.*, 1, 3, 3 : *pudet congrēdi cum homini uinci parato*.

**sopor (...)** **alta quies** : l'idée d'un besoin de tranquillité est très fréquente à travers toute l'œuvre de Martial, voir *e. g.* VI, 43, 9-10 (*nunc urbis uicina iuuant facilesque recessus, | et satis est, pigro si licet esse mihi*) ; XII, 68, 3-5 (*non sum ego causidicus, nec amaris litibus aptus, | sed piger et senior Pieridumque comes ; | otia me somnusque iuuant, quae magna negauit | Roma mihi : redeo, si uigilatur et hic*). Le repos et l'*otium* lui semblent nécessaires à l'inverse de Catulle (51, 13-16) qui joue également avec ce thème. *Sopor* est un hapax chez Martial. Le terme se réfère à un sommeil profond qui n'est pas naturel, à une torpeur, à un engourdissement. Mais dans le style épique ou tragique dont *sopor* relève le plus souvent, il a parfois le simple sens de « sommeil profond et réparateur » (SÉN., *Phèdre*, 100-101 : *non me quies nocturna, non altus sopor | soluere curis: alitur et crescit malum*). C'est ce sens positif que doit avoir *sopor* dans ce contexte. L'expression *alta quies* est très fréquente depuis VIRG., *En.*, VI, 521-522 : (...) *pressitque iacentem | dulcis et alta quies placidaeque simillima morti*. Comme on peut le constater, il est possible que le style employé par Martial dans ce vers entre volontairement en contradiction avec l'affirmation du vers précédent : *nos tenues in utroque sumus*.

**5-6. dederim** : pour *dare* dans le sens de dédier un poème, voir *e. g.* OV., *Pont.*, IV, 2, 7-8.

**Alcinoo nullum poma dedisse putas** : allusion au roi des Phéaciens Alcinoos qui déjà chez Homère était réputé pour la luxuriance de ses jardins (*η*, 112-131). L'expression est devenue proverbiale, voir OV., *Pont.*, IV, 2, 9-10 : *quis mel Aristaeo, quis Baccho uina Falerna, Triptolemo fruges, poma det Alcinoo ?* C'est faire quelque chose qui ne sert à rien, entreprendre une démarche inutile : *carrying coals to Newcastle*, pisser dans un violon, ou porter des chouettes à Athènes. Alcinoos est chez Martial le symbole de l'abondance, de la richesse, et de la générosité : VIII, 68, 1 ; X, 94, 2 ; XIII, 37.

## 43

Martial présente ici un cas particulier parmi les différents problèmes qu'a pu poser à Rome l'évergétisme (pour ce concept, voir P. VEYNE, 1976, p. 20-29). S'il est évident que dans un échange – procédé s'inscrivant dans la sociologie du don (P. VEYNE, 1976, p. 74-84) et donc dans l'évergétisme – les dons mutuels ne visent pas seulement les biens eux-mêmes mais la relation humaine qu'ils impliquent, il n'en est pas moins vrai que dans son optique satirique, Martial n'envisage que le gain ou le détriment matériel potentiel en feignant d'ignorer les éventuelles satisfactions personnelles. Martial renverse la relation habituelle que tout cadeau implique : il accorde un intérêt supérieur aux biens et tente de réduire au maximum son implication personnelle. La relation avec Cinna paraît totalement artificielle dans la mesure où le don est toujours précédé d'une requête – or d'après PUBLILIUS SYRUS, *Sent.*, R 15 : *rogare officium seruitus quodam modo est* – émanant de l'un (III, 61 : *esse nihil dicis quidquid petis, inprobe Cinna : | si nil, Cinna, petis, nil tibi, Cinna, nego*) ou de l'autre (VII, 43). De plus, il ne résulte de ces demandes aucun don effectif. Cicéron traite de la question du don dans le *De officiis* (II, 55-85). Par rapport au sujet particulier dont nous entretenait Martial, il prône une certaine mesure (II, 64 : *conueniet autem cum in dando munificum esse, tum in exigendo non acerbum*) toute stoïcienne (P. MILTON VALENTE, 1956, p. 24-25). Sénèque reprend la question dans son *De beneficiis* où il suppose (III, 8, 4) une situation parallèle à notre texte : *dedit hic mihi beneficium, sed non libenter, sed dedisse se questus est, sed superbius me, quam solebat, adspexit, sed tam tarde dedit, ut plus praestaturus fuerit, si cito negasset*. Et Dante, en lecteur attentif de l'œuvre de Sénèque, nous résume sa position : *la prima è dare a molti ; la secunda è dare utili cose ; la terza è, senza essere domandato il dono, dare quello* (*Convivio*, I, 8, 11-13) ; et rejoint Martial affirmant *che nulla cosa più cara si compera, che quella dove i prieghi si spendono* (*Convivio*, I, 8, 122-123).

**1. Primum est ut** : la formule se retrouve telle quelle chez Quintilien (*Inst.*, VIII, 3, 40 : *nam primum est ut liqueat*).

**praestes** : fournir (en réponse à une demande). Dans ce sens, notamment chez Ovide (*Fastes*, IV, 150), Pline (*Ep.*, 9, 27, 2 : *et ille quidem praestitit quod rogabatur*) et dans la *Precatio terrae* (*Anth. Lat.*, V, 21).

**Cinna** : pour le personnage, voir VII, 33, 2. La répétition du nom du dédicataire à une même place dans les différents vers d'une épigramme est un trait stylistique que Martial affectionne particulièrement. On citera pour exemple I, 9 ; I, 11 ; VII, 10. Le but peut être un renforcement mélodique et rythmique ou un jeu de mots (VII, 10), mais l'accumulation de vocatifs (III, 61) peut également augmenter l'agressivité du mode satirique déjà présente dans le nom lui-même.

**2. cito neges** : reprise d'une idée qu'avait théorisée Sénèque : *proximus est a negante, qui dubitavit, nullamque iniit gratiam* (*De ben.*, II, 1, 2). Martial avait déjà exprimé son courroux vis-à-vis de cette attitude : *mutua te centum sestertia, Phoebe, rogavi, | cum mihi dixisses « exigis ergo nihil ? » | inquiris, dubitas, cunctaris meque diebus | teque decem crucias : iam rogo, Phoebe, nega* (VI, 20 auquel il faut ajouter e. g. II, 25 et II, 44). Ce thème sera repris par Ausone (*Epig.*, 16 et 17 : *si bene quid facias, facias cito, nam cito factum | gratum erit : ingratum gratia tarda facit*).

**3. Diligo (...) non odi** : les verbes antithétiques *diligere* et *odi* (HOR., *Ep.*, I, 1, 72 : *nec sequar aut fugiam quae diligit ipse uel odit*) se renforcent mutuellement par un effet de litote portant d'autant plus fortement sur *odi* que la négation se trouve au premier temps fort du second hémistiche de ce pentamètre. Le balancement intrinsèque à la construction de ce pentamètre, où chaque hémistiche renferme une des deux attitudes que Martial juge bienséantes, répond parfaitement à la présentation du comportement de Cinna dans les deux premiers vers et prépare la pointe du vers suivant. Sur l'opposition, voir CATULLE, 85 : *odi et amo. quare id faciam, fortasse requiris. | nescio, sed fieri sentio et excrucior*.

## 44

Cette épigramme forme avec VII, 45 une paire thématique consécutive. Pour l'interprétation générale des deux poèmes, voir vol. I, p. 22-21. Suivant notre interprétation, seule VII, 44 a été composé pour accompagner l'offre d'un portrait de Caesonius Maximus à son ami Quintus Ovidius. Caesonius Maximus (*PIR*<sup>2</sup>, C 172) était un ami intime de Sénèque le Philosophe (*SÉN.*, *Ep.*, 87, 2 : *ego et Maximus meus biduum iam beatissimum agimus*). L'orthographe de son nom varie selon les auteurs auteurs, mais les spécialistes considèrent que c'est lui qui fut exilé de Rome après l'échec de la conspiration de Pison en 65, notamment en raison de ses liens étroits avec les *Annaei* (*TAC.*, *Ann.*, XV, 71 : *at Caedicia uxor Scaeuini et Caesennius Maximus Italia prohibentur, reos fuisse se tantum poena experti*). Martial est le seul à mentionner le nom de Quintus Ovidius, mais si l'on en croit son témoignage, celui-ci accompagna Caesonius Maximus en exil tout comme celui-ci avait accompagné Sénèque dans son exil en Corse. Pour Sénèque, c'est dans ce genre d'épreuve que l'on reconnaît les vrais amis (*Ep.*, 9, 10 : « *in quid amicum paras ?* » *Vt habeam pro quo mori possim, ut habeam quem in exilium sequar, cuius me morti et opponam et inpendam*).

La finesse de la seconde épigramme réside quant à elle dans l'utilisation des seuls noms Maximus et Ovidius. Martial continue d'évoquer à travers ceux-ci l'attachement des deux personnages, mais dans le même temps, évoque les noms du poète Ovide et de son ami Maximus qui lui, ne l'a pas suivi en exil : *adfuit ille mihi, cum me pars magna reliquit, | Maxime, Fortunae nec fuit ipse comes* (*Pont.*, I, 9, 15-16).

Comme nous l'avons signalé, le personnage Quintus Ovidius est connu uniquement à travers les épigrammes de Martial. On ne retrouve le *praenomen* et le *nomen* dans une même épigramme qu'en IX, 52 et X, 44 (voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 26-27). Les commentateurs de Martial sont toutefois généralement d'accord pour reconnaître le même personnage en VII, 93 ; IX, 53 et XIII, 119 où il serait mentionné par son seul *cognomen*, et en I, 105 ; VII, 45 et IX, 98 où apparaît son *nomen*. Il était relativement proche de Martial et possédait une villa à Nomentum (voir P. HOWELL., 1980, p. 323).

**1. Maximus ille tuus (...) Caesonius hic est** : sur le personnage, voir chapeau. Pour la valeur emphatique de *ille*, voir VII, 40, 1. Pour l'inversion dans l'ordre *nomen-cognomen*, voir VII, 29, 1. G. Galán Vioque (2002, p. 279) a parfaitement raison lorsqu'il souligne que la

formulation est caractéristique des épigrammes qui accompagnent des portraits (VII, 69, 1), c'est le but premier de ce poème. Cependant, pour l'interprétation que nous donnons de cette épigramme, il est intéressant de remarquer que le style est très proche de celui d'Ovide dans les différentes lettres qu'il adressait à Maximus.

**Ouidi** : pour le personnage, voir chapeau.

**tuus** : allongement métrique du *-u* final. Le phénomène est rare chez Martial (III, 3, 4 ; IX, 101, 4), mais il existe cependant, il n'y a donc pas de raison de corriger une leçon que portent tous les manuscrits (*contra* A. KER, 1950, p. 15).

**2. uiuida cera** : G. Galán Vioque (2002, p. 280) mélange deux choses bien différentes dans l'interprétation de ce vers. *Cera* peut désigner deux réalités spécifiques dans ce contexte : au pluriel, le terme peut désigner une statue ou un ensemble de statues en cire qui, la plupart du temps, sont des représentations des aïeux. D'autre part, au singulier (comme ici), *cera* désigne le procédé de peinture à l'encaustique (PLINE, *Hist. nat.*, XXXV, 49 : *cerae tinguntur isdem his coloribus ad eas picturas, quae inuruntur* ; 122). Dans l'Antiquité, c'est une grande qualité pour toute représentation artistique que de donner une apparence vivante. Un certain idéalisme peut s'immiscer dans le portrait d'un personnage, mais c'est son apparence vivante qui importe avant tout. L'emploi du terme « réalisme » est dangereux car il pourrait laisser penser que l'art antique a cherché à imiter de près la réalité – ce qui est loin d'être toujours le cas – alors qu'il cherchait simplement à faire vivre une représentation. Voir VIRG., *En.*, VI, 848 ; PÉTR., 52, 1.

**3-6. Nero** : voir VII, 21, 3 ; 34, chapeau.

**damnare Neronem** : Ovidius accompagna Maximus en exil, voir chapeau.

**profugi (...) fata** : dans la mentalité romaine, l'exil est lié avant tout au *fatum*, et cela avant toute responsabilité personnelle ou extérieure. Voir OV., *Pont.*, *passim*.

**aequora per Scyllae** : le détroit de Messine. Pour le personnage mythologique Scylla, voir VII, 38.

**magnus comes exulis** : *magnus* est la leçon de tous les manuscrits. Heinsius, D. R. Shackleton-Bailey et G. Galán Vioque (2002, p. 281) corrigent pourtant en dépit du bon sens en *magni*. Il paraît évident que Martial a voulu jouer sur le contraste entre le *cognomen* de Caesonius et le qualificatif qu'il applique à Ovidius.

7-8. L'espoir de tout écrivain est peut-être que ses écrits lui survivent (voir *e. g.* OV., *Pont.*, II, 6, 33-34 ; TAC., *Agr.*, 46). C'était en tout cas celui de Martial qui ne manque pas une occasion de le rappeler (voir *e. g.* V, 15, 3-4).

**meis (...) chartis** : l'emploi de ce terme est rare en poésie. Son emploi, abondant dans l'œuvre de Martial, découle peut-être de son utilisation fréquente chez Catulle (*e. g.* 1, 6 ; 36, 1). Pour ses emplois chez Martial, voir M. CITRONI, 1975, p. 88.

**mandantur** : dans le sens de « confier quelque chose à l'écrit », voir VIRG., *En.*, III, 443-444 : (...) *quae rupe sub ima | fata canit foliisque notas et nomina mandat.*

9-10. **illi te (...) ille suo** : le dernier pentamètre prend la forme d'une *sententia*, procédé qui était précisément caractéristique de l'œuvre de Sénèque.

**Senecae quod fuit ille suo** : on a donné deux interprétations différentes de ce dernier vers : on peut imaginer que Martial ne fasse pas allusion au fait que Caesonius Maximus ait accompagné Sénèque lors de son exil en Corse de 41, mais seulement à l'amitié qui liait les deux hommes. Cependant les nombreuses allusions à l'exil que contiennent ce poème et VII, 45 ainsi que l'interprétation que nous donnons à cette paire thématique consécutive nous poussent à considérer que Caesonius Maximus avait effectivement accompagné Sénèque dans son exil en Corse. La mention de Sénèque dans ce vers offre une transition avec VII, 45, 1 (*facundi Senecae*).

## 45

Pour l'interprétation de ce poème qui constitue le second volet de la paire thématique consécutive VII, 44-45, voir vol. I, p. 21-22 et VII, 44, chapeau.

**1. facundi Senecae** : pour *facundus*, voir VII, 32, 1. Le même adjectif est appliqué au lieu de naissance de Sénèque et de Lucain en I, 61, 8.

**potens amicus** : *potens* peut s'employer pour indiquer qu'une personne est riche (CATULLE, 61, 139), ou qu'elle a une grande influence politique (CIC., *Quinct.*, 70). Mais dans le contexte de cette épigramme, le sens de « puissant » ou « influent » nous semble préférable.

**2. caro (...) Sereno** : Annaeus Serenus était un ami très proche de Sénèque qui mourut peu de temps avant le philosophe (PLINE, *Hist. nat.*, XXII, 96). Pour l'amitié qui liait les deux hommes, voir TAC., *Ann.*, XIII, 13 : (...) *Senecae (...) ex cuius familiaribus Annaeus Serenus simulatione amoris aduersus eandem libertam primas adulescentis cupidines uelauerat praebueratque nomen, ut quae princeps furtim mulierculae tribuebat, ille palam largiretur*. Sur le personnage, voir H. DE MIRMONT, 1916, p. 103-117. *Carus* a le même sens que l'italien *caro*.

**3-4. hic est maximus ille** : voir VII, 44, 1.

**frequenti (...) pagina** : il s'agit peut-être d'une allusion à une correspondance aujourd'hui perdue entre Caesonius et Sénèque ; correspondance du même genre que celle que Sénèque entretenait avec Lucilius, ou simplement privée. Cette interprétation est certainement préférable à celle qui consiste à voir dans *frequenti pagina* une allusion à l'œuvre de Martial qui n'en parle que dans ces deux poèmes. Pour le terme *pagina*, voir VII, 12, 3.

**felix littera (...) salutat** : *i. e. S.* L'initiale de *S(alutem)*. C'est une allusion à la formule d'adresse en tête d'une lettre qui est composée du nom de l'expéditeur, suivi du nom du destinataire, lui-même suivi de *S(alutem)* et éventuellement *D(at)*. Voir *e. g.* CIC., *Fam.*, XIV, 1, 1 : *TULLIUS TERENTIAE SUAE TULLIOLAE SUAE CICERONI SUO S. D.*

**5-7. per Siculas (...) undas** : voir VII, 44, 5

**nullis tacende linguis** : pour l'expression, voir I, 49, 1 : *uir Celtiberis non tacende gentibus*.

La litote renforce une expression dont l'origine littéraire doit être HOR., *Ep*, I, 1-3 : *prima dicte mihi, summa dicende Camena, | spectatum satis et donatum iam rude quaeris, | Maecenas, iterum antiquo me includere ludo ?*.

**spreuisti iras** : voir VII, 44, 3-4.

**domini furtis** : sur le personnage de Néron et son image sous Domitien, voir VII, 21, 3 ; 34. Sur l'emploi péjoratif de *dominus*, voir vol. I, p. 33-34.

**8-11. Pyladen** : sur l'amitié proverbiale entre Pylade et Oreste, voir VII, 24, 3.

**uetustas** : la *uetustas*, c'est « l'ancienneté » dans ce que ce terme a de vénérable. Voir *e. g.* OV., *Mét*, I, 400 : *quis hoc credat nisi pro teste uetustas* ; LUCAIN, X, 323 : *hinc, Abaton quam nostra uocat ueneranda uetustas*.

**haesit (...) comes** : l'expression est fréquente en prose comme en poésie (PLINE, *Ep.*, VII, 27, 2 : *tenuis adhuc et obscurus, obtinenti Africam comes haeserat*. ; STACE, *Théb.*, XI, 357-358 : (...) *senior comes haeret eunti | actor, et hic summas non duraturus ad arces*). *Exuli* est le régime de *haesit*, et *comes* est apposé au sujet.

**parentis** : Clytemnestre, mère d'Oreste. Le personnage est toujours dépeint très négativement par les Latins (QUINT., *Inst.*, VIII, 6, 53 ; HOR., *Sat.*, II, 3, 124).

**comes exuli Neronis** : le parallélisme lexical induit une comparaison encore plus vive avec Clytemnestre. Néron devient celui qui tient le pouvoir de manière illégitime, et Caesonius tient le rôle d'Oreste. Le second degré de lecture ne trouve pas de développement particulier en fin d'épigramme, car il est distillé à travers tout le poème.

## 46

Martial aborde une fois de plus le sujet des cadeaux envoyés à l'occasion des Saturnales (voir VII, 3 ; 27 ; 31 ; 42 ; 43). Priscus désire accompagner ses présents de poèmes composés dans un style plus docte que celui d'Homère lui-même. Mais les poésies de Priscus n'intéressent en rien Martial, ce qu'il veut ce sont les présents : qu'il garde donc ses vers soignés pour les riches qui n'ont pas besoin de cadeaux, mais aux pauvres comme Martial, des présents prosaïques conviendront très bien.

Le destinataire de cette épigramme, un dénommé Priscus, a été identifié par L. Friedländer (1886, I, 497) à Terentius Priscus, personnage auquel il s'adresse dans les poèmes VIII, 11; 45; XII, *pr.*; 4 ; 72. C. HENRIKSÉN (1998, II, p. 99-100) émet la même opinion, mais signale cependant que Martial utilise fréquemment ce *cognomen* pour des personnages fictifs (*e. g.* I, 112; II, 10; IX, 10). Il s'agirait dans ce poème – comme en IX, 77, épigramme qui aborde également un sujet littéraire (*quod optimum sit disputat conuiuuium | facunda Prisci pagina, | et multa dulci, multa sublimi refert, | sed cuncta docto pectore. | quod optimum sit quaeritis conuiuuium ? | In quo choraules non erit*) – du grand patron de Martial : Terentius Priscus. Il faut toutefois supposer que la relation entre les deux hommes ait été assez intime pour que le ton de VII, 46 ne blesse pas un patron de l'importance de Terentius Priscus. Si on accepte cette identification, on ne peut plus voir de jeu de mots entre les goûts poétiques du personnage et son nom qui évoque de lointaines origines.

**1. commendare (...) carmine** : pour le sens de « recommander par un poème », voir la pratique des *litterae commendaticiae* chez Cicéron (*Fam.*, V, 5, 1) : *Etsi statueram nullas ad te litteras mittere nisi commendaticias (non quo eas intellegerem satis apud te ualere sed ne iis qui me rogarent aliquid de nostra coniunctione imminutum esse ostenderem), tamen, cum T. Pomponius, homo omnium meorum in te studiorum et officiorum maxime conscius, tui cupidus, nostri amantissimus, ad te proficisceretur, aliquid mihi scribendum putauit, praesertim cum aliter ipsi Pomponio satis facere non possem.* Il s'agit donc de l'équivalent exact de nos lettres de recommandation qui pouvaient, à l'occasion, prendre la forme d'un poème pour accompagner un cadeau.

**2. Maeonio (...)** ore : *Maeonius* qualifie ce qui vient de Méonie en Asie Mineure. Dans un contexte littéraire, l'adjectif se rapporte à la personne d'Homère, soit qu'on lui ait donné la Méonie comme lieu de naissance (le débat sur son origine était déjà largement lancé parmi les anciens, voir CIC., *Pro Arch.*, 19 : *Homerum Colophonii ciuem esse dicunt suum, Chii suum uindicant, Salaminii repetunt, Smyrnaei uero suum esse confirmant itaque etiam delubrum eius in oppido dedicauerunt, permulti alii praeterea pugnant inter se atque contendunt*), soit que cet adjectif ait été formé sur le nom de son père Maion de Smyrne (voir F. BÖMER, 1958, p. 90). Cette périphrase pour le désigner est déjà fréquente dans la littérature grecque dès le deuxième siècle (*Anth. Pal.*, VII, 2, 2), et il est probable qu'elle trouve son origine dans la poésie hellénistique. Pour son emploi chez les auteurs latins, voir e. g. HOR., *Odes*, I, 6, 1-2 (*scriberis Vario fortis et hostium | uictor, Maeonii carminis alite*).

**3. excrucias** : l'expression s'emploie aussi bien au propre qu'au figuré (PLAUTE, *Epid.*, 286).  
**multis (...) diebus** : sans préposition, un ablatif de temps peut s'interpréter comme un locatif, mais il rejoint en fait l'ablatif de temps point de départ dans des tournures négatives (E.-T., § 103, p. 81). Nous ajouterons que cet ablatif de temps marquant un point de départ se construit normalement sans préposition lorsqu'il est déterminé par *multus*.

**4. tua (...) Thalia** : voir vol. I, p. 9.

**de nostro** : expression ironique reprise au langage financier. Voir dans les inscriptions les mentions du genre : *de suo dedit*. Martial envisage le retard de Priscus comme une perte effective. Pour l'utilisation de cette formule dans des textes littéraires, voir déjà TÉR., *Ad.*, 117 : *opsonat, potat, olet unguenta : de meo*.

**5-6. musas elegosque sonantes** : le terme *musa* est souvent employé comme synonyme de « poésie », voir HOR., *Odes*, I, 17, 13-14 : *di me tuentur, dis pietas mea | et musa cordi est*. Il n'y a pas de contradiction réelle entre les informations contenues dans le deuxième vers et *elegosque sonantes*. Martial cherche juste à exprimer par deux expressions différentes le soin que met Priscus dans la composition d'une poésie raffinée.

**munera πεζά** : πεζά est une correction de Palmer qui a été adoptée par tous les éditeurs depuis W. M. Lindsay. Elle permet un jeu de mots, grâce aux sonorités de celui-ci, entre le terme technique grec qui signifie « en prose » et le latin *pexa* (leçon de β) qui est utilisé pour désigner une toge neuve (voir N. KAY, 1985, p. 194). Le dernier mot du poème permet ainsi

## Commentaire 46

de lier le plan poétique et pragmatique de l'épigramme. Sur l'emploi du grec dans les épigrammes de Martial, voir O. WEINRICH, 1928, p. 161-165 ; E. SIEDSCHLAG, 1977, p. 119.

## 47

Martial adresse à Licinius Sura un *σωτήριον* pour son prompt rétablissement après une maladie à laquelle tout le monde pensait qu'il allait succomber. Il peut maintenant profiter de chaque jour comme si le lendemain n'existait pas. Martial reprend donc le thème du *carpe diem* en l'inscrivant dans un contexte de rétablissement : on ne profite jamais aussi bien de la vie qu'après avoir frôlé la mort. Le thème du *carpe diem* est développé chez Martial dans différents poèmes (M. CITRONI, 1975, p. 62), et il remonte en fait à Homère lui-même (*ω*, 618-619). Pour son importance dans la littérature latine, voir R. H. SOLOMON, 1988, p. 821-829.

Licinius Sura (*PIR*<sup>2</sup>, L 253) est un sénateur qui sera consul en 97 (R. SYME, 1958, p. 641), et aura une influence politique considérable sous les Antonins (à nouveau consul en 102 et 107). Sous Domitien, il semble, d'après les informations contenues dans l'œuvre de Martial, qu'il fasse partie des écrivains (H. BARDON, 1952, p. 183 lui attribue un ouvrage) reconnus pour leur érudition (PLINE, *Ep.*, VII, 27, 1-15). On trouve son nom cité par Martial dès le premier livre (I, 49, 39 ; voir M. CITRONI, 1975, p. 155). Il n'est pas sûr qu'il ait entretenu de relation particulière avec Martial, mais celui-ci semble réellement apprécier la qualité de ses écrits. Il nous semble probable cependant que ce poème n'ait pas été écrit à l'initiative de Martial, mais soit une œuvre de commande. Le style et le ton de l'épigramme ne ressemblent en rien à ce que l'on connaît des goûts de l'auteur. Il n'existe toutefois aucune preuve tangible pour soutenir cette affirmation.

**1. doctorum (...) uirorum** : le premier vers est construit en miroir avec un effet cadre résultant de la position respective de *doctorum* et de *uirorum*. Cette construction met particulièrement en évidence le vocatif *celeberrime*.

**celeberrime** : supelatif de *celeber*. Cet adjectif avait régulièrement à l'époque de Martial un sens proche de *clarus*. La transition vers le français « célèbre » était déjà amorcée, voir STACE, *Silves.*, IV, 4, 44-45 : *qua tibi sublimi iam nunc celeberrima fama | eminet et iuuenis facundia praeterit annos.*

**2-3. prisca (...) lingua** : *priscus* qualifie ce qui est ancien, mais y ajoute une notion de respectabilité, d'autorité et de poids (*grauis*), comme peut l'avoir dans certains contextes le français « ancestral ». *Lingua* est employé dans le sens de « mode d'expression », « style »,

voir Cic., *De or.*, III, 42 : *ut tuus, Catule, sodalis, L. Cotta, gaudere mihi uidetur grauitate linguae sonoque uocis agresti et illud, quod loquitur, priscum uisum iri putat, si plane fuerit rusticanum.*

**Heu** : pour l'interjection dans un contexte de plainte, voir VII, 21, 3. L'emploi de cette particule exclamative dans un contexte de réjouissances est rarement attesté. Peut-être faut-il voir dans l'incise *heu quanto fatorum munere* une évocation du style propre à Licinius Sura. Pour l'emploi de *quanto* et du comparatif après *Heu*, voir Ov., *Tristes*, V, 4, 4 : *heu quanto melior sors tua sorte mea est !*

**4. gustata Lethes (...) aqua** : l'idée de l'existence d'un moment où l'on a franchi l'entrée des Enfers, et que celui-ci correspond à une mort assurée et définitive est fréquente (MARTIAL, IV, 73, 2). Pour des expressions parallèles, voir STACE, *Silves*, III, 5, 39-37 : *qualem te nuper Stygias prope raptus ad umbras | cum iam Lethaeos audirem comminus amnes, | aspexi, tenuique oculos iam morte cadentes !* Comme on le constate, il ne faut pas faire entrer dans la vision mythique des poètes les considérations eschatologico-philosophiques du chant VI de l'*Enéide*. *Lethe* représente un fleuve des Enfers sans que celui-ci ne soit obligatoirement lié à un nouveau cycle de vie. Pour l'emploi de *gustare* dans ce sens, voir Cic., *Fam.*, VII, 26, 1 ; PÉTR., 71, 1.

**5. Perdiderant iam uota metum** : les vœux pour un rétablissement du malade sont chose courante (e. g. HOR., *Odes*, II, 17, 30-31). Tant que ceux-ci sont prononcés dans l'expectative d'une guérison, une certaine crainte que les choses tournent mal est toujours présente, mais quand on pense le malade condamné, il n'y a plus de crainte à avoir, reste la certitude.

**securaque flebat** : *securus* vient confirmer la certitude d'un chagrin. Voir Ov., *Mét.*, XIV, 490 : *sub pedibus timor est securaque summa malorum.*

**6. † tristitia et lacrimis iamque peractus eras †** : tous les manuscrits portent la même leçon, mais le texte résiste à toutes les tentatives d'interprétation. L. Friedländer a repris dans son édition (1886, p. 498) toutes les propositions de correction ou d'interprétation des humanistes, mais aucune n'est vraiment satisfaisante. On trouvera un résumé des différentes conjectures des modernes chez G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 295. Dans la mesure où l'on considère que *tristitia* est coordonné à *lacrimis*, ils ont nécessairement la même fonction par rapport au verbe de la principale qui est *flebat*. Il pourrait s'agir de deux ablatifs. Il reste alors à trouver un sujet à *flebat*, et à donner à *secura* une fonction. Le *-a* de *secura* ne peut être que bref vu

sa position dans le vers. Il est donc exclu qu'il se rapporte à un ablatif féminin singulier comme *tristitia*. La linéarité de la lecture tendrait même à imposer qu'il reprenne le sujet de la phrase précédente qui est *uota*. Cependant, cette interprétation pose un autre problème, *flebat* est au singulier. Toutes les corrections qui ont été proposées sont généralement lourdes d'un point de vue paléographique, nous nous risquons donc à proposer une très légère correction de *flebat* en *fleba<n>t*. La position dans le vers autorise une longue, et la distinction entre *flebat* et *fleba<n>t* a pu résider à un moment relativement ancien de la tradition manuscrite en un simple trait horizontal (*flebāt*). Quant au deuxième hémistiche du vers 6, on peut l'entendre comme une constatation présente dans les *uota* : « tu avais déjà été mené jusqu'au bout (par la maladie) », « tu avais déjà franchi, passé la cap ». Le vers suivant n'est d'ailleurs pas coordonné et commence par *non*. Il y a donc une opposition forte avec ce qui précède : cela n'en était pas fini de lui. Nous sommes conscient que cette interprétation comporte de nombreuses lacunes (notamment la nécessité de la chute du *-e* dans *tristitiā (e)t*, que l'on rencontre tout de même chez Ovide), mais elle permet de donner un sens à cette partie du poème.

**7. inuidiam** : c'est le thème du *φθόρος θεῶν* qui est déjà largement développé chez les tragiques grecs, voir *e. g.* ESCH., *Perses*, 362. Chez Martial, voir I, 12, 9-10 (*nimirum timuit nostras Fortuna querelas, | quae par tam magnae non erat inuidiae*) ; IX, 86, 9-10 (*numina cum uideas duris obnoxia fatis, | inuidia possis exonerare deos*) ; XII, 14, 7-8 (*non deerit qui tanta tibi spectacula praestet, | inuidia fati sed leuiore cadat*).

**taciti regnator Averno** : *i. e.* Pluton. Le lac Averse se situe en Campanie, et les poètes situaient à proximité de ses eaux une entrée des Enfers. Le Royaume des morts est presque toujours décrit comme silencieux après qu'on a franchi la zone réservée aux âmes qui ne trouveront jamais de repos. Voir VIRG., *En.*, 265 ; OV., *Mét.*, X, 30 ; STACE, *Silves*, II, 4, 8. Le terme *regnator* possède des sonorités épiques et solennelles (SERVIUS, *En.*, II, 14). Il est plus souvent employé par rapport à Jupiter, le *regnator Olympi* (MARTIAL, XIV, 175, 1).

**8. raptas (...) colus** : Heinsius a proposé de corriger *raptas* en *ruptas* en raison notamment de la présence de *raptō* au vers 11, mais tous les manuscrits portent la leçon *raptas*. Il est d'autant moins nécessaire de corriger que celle-ci ne constitue aucun problème pour la compréhension du texte et que le verbe *rapere* est attesté à de nombreuses reprises pour un rapt vers les Enfers (*e. g.* STACE, *Théb.*, X, 316). *Colus* désigne un instrument qui intervient dans le tissage, *i. e.* la quenouille. C'est donc à l'image des Parques filant le destin de chaque

homme que renvoie cette expression. Voir CATULLE, 64, 311-319 ; SÉN., *Apoth.*, 4, 1 : *haec ait et turpi conuoluens stamina fuso | abruptit stolidae regalia tempora uitae.*

**9-10. quantas (...) querelas** : référence à l'intensité des plaintes. Dans des contextes similaires, on remarque souvent que l'intensité va de pair avec la quantité et que la différence est ténue entre *tantus* et *tot*. Voir HOR., *Odes*, I, 15, 10 : *quanta moues funera Dardanae.*

**posteritate tua** : *posteritas* s'emploie normalement par rapport à la réputation qui reste d'un homme après sa mort, voir le français « passer à la postérité ». Pour la même idée, voir PLINE, *Ep.*, II, 1, 2 : *triginta annis gloriae suae superuixit ; legit scripta de se carmina, legit historias et posteritati suae interfuit.*

**11-12. rapto** : ablatif neutre singulier de moyen. Voir OV., *Mét.*, XI, 291-292 : *forsitan hanc uolucrum, rapto quae uiuit et omnes | terret aues, semper pennas habuisse putetis.*

**fugitiua gaudia** : pour la même idée chez Martial, voir I, 15, 8 : *gaudia non remanent sed fugitiua uolant. Haec utraque manu complexuque adsere toto : | saepe fluunt imo sic quoque lapsa sinu. | Non est, crede mihi, sapientis dicere « Viuam » : | sera nimis uita est crastina: uiue hodie.* Pour le développement de ce thème chez Martial, voir M. CITRONI, 1975, p. 61-66. Pour le thème du *carpe diem*, voir chapeau.

## 48

Martial reprend le thème du *uiuere paruo* (voir VII, 27) en critiquant l'attitude de certains *lauti* qui mettent un point d'honneur à posséder autant d'esclaves que de plats présentés aux invités lors de la *cena*. Les condamnations d'un luxe trop ostentatoire sont fréquentes chez le poète : I, 37 ; II, 16 ; V, 79 ; VI, 84 ; VII, 73 ; VIII, 48 ; XII, 50. Le fait de posséder un grand nombre de tables pour accueillir un nombre d'invités tout aussi élevé était déjà l'indice d'une richesse certaine, mais posséder un nombre d'esclave équivalent c'était, pour Martial, de l'opulence mal placée. Lors d'une *cena*, les *ministri* qui servaient le repas étaient souvent des *glabri* ou *pueri delicati* qui coûtaient très cher. On peut se faire une idée de l'ambiance du repas auquel semble avoir participé Martial chez Sénèque (*Dial.*, X, 12, 5-6) : *conuiuia mehercules horum non posuerim inter uacantia tempora, cum uideam quam solliciti argentum ordinant, quam diligenter exoletorum suorum tunicas succingant, quam suspensi sint quomodo aper a coco exeat, qua celeritate signo dato glabri ad ministeria discurrant, quanta arte scindantur aues in frusta non enormia, quam curiose infelices pueruli ebriorum sputa detergeant. Ex his elegantiae lautitiaeque fama captatur, et usque eo in omnes uitae secessus mala sua illos sequuntur ut nec bibant sine ambitione nec edant.* Comme le signale Sénèque, tout est fait avec *ambitio* pour épater les convives. Cela fait penser à l'*ineptia* de ce nouveau riche de Trimalcion. Martial (XIV, 90), comme Juvénal (11, 117-119 ; 145-154), n'aime pas cette abondance de Ganymède dressés pour le service et le plaisir des yeux, il préfère des esclaves rustiques qui aient la même simplicité que le mobilier de la *cena* d'autrefois.

**1. trecentas** : pour un nombre extrêmement élevé, voir R. G. KENT, 1911, p. 69-89. Pour des textes littéraires où *trecenti* vaut également pour un nombre élevé et indéterminé, voir e. g. HOR., *Odes*, II, 15, 5-7 : *non si trecentis quotquot eunt dies, | amice, places inlacrimabilem | Plutona tauris.*

**2. Annius** : c'est la seule apparition de ce nom chez Martial. Il est connoté négativement par l'adjectif *lautus* (vers 4).

**ministros** : terme générique pour désigner des esclaves qui servent les hôtes à table. Voir VIRG., *En.*, I, 703-706 : *quinquaginta intus famulae, quibus ordine longam | cura penum*

*struere et flammis adolere penatis ; | centum aliae totidemque pares aetate ministri, | qui dapibus mensas onerent et pocula ponant.*

**3. gabatae** : le nom semble avoir une origine sémitique. Il désigne un plat pour le service dont XI, 31 (la seule autre attestation du terme chez Martial et dans la littérature latine) laisse penser qu'il était de grande valeur. Voir N. KAY, 1985, p. 141.

**4-5. lauti** : quand *lautus* s'applique à du mobilier, il le qualifie de « brillant », « somptueux » et quand il qualifie une personne, celle-ci est « distinguée ». Toutefois, le terme a souvent un caractère ironique quand il désigne des individus qui en font trop : *Chrysippus Vettius, Cyri architecti libertus, fecit ut te non immemorem putarem mei ; salutem enim uerbis tuis mihi nuntiarat. Valde iam lautus es qui grauere litteras ad me dare, homini praesertim prope domestico* (Cic., *Fam.*, VII, 14, 1).

**offendimur** : voir VII, 18, 8.

## 49

Martial envoie à Severus des œufs qui viennent de sa petite propriété de Nomentum ; cela l'aidera à se remettre de son mal de gorge ou à soigner sa voix enrouée. Mais il y ajoute des fruits ; cela, c'est pour satisfaire sa gourmandise. Cette lecture au premier degré est celle que tous les commentateurs de Martial adoptent (en dernier lieu G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 304). Cette épigramme entrerait donc dans la catégorie des pièces qui accompagnent un cadeau à l'occasion des Saturnales. Il est toutefois possible qu'il y ait un second degré qui fasse sourire le bénéficiaire de ce cadeau. Les œufs étaient réputés avoir des vertus aphrodisiaques (Ov., *Ars*, II, 423-425 : *ouaque sumantur, sumantur Hymettia mella, | quasque tulit folio pinus acuta nuces.* | *Docta, quid ad magicas, Erato, deuterteris artes ?*). Cela peut déjà attirer l'attention du lecteur. Le second hémistiche semble, quant à lui, encore plus clair au second degré : si *gula* désigne d'abord « le gosier », « la gorge », son sens s'est étendu à celui de gourmandise, c'est l'organe qu'il faut rassasier. À partir de ce sens, le terme a été lié à ce que le français appelle « l'appétit sexuel ». Comme les boulimiques du sexe, les boulimiques gastronomes en viennent parfois à être confondus avec l'organe de leur passion, dont il sont devenus esclaves. Sexualité et nourriture sont d'ailleurs très souvent rapprochées dans les textes latins (e. g. MARTIAL, II, 51). F. Dupont, T. Eloi (2001, p. 182) vont jusqu'à affirmer que « la sexualité à Rome est toujours pensée dans un cadre englobant la gastronomie et plus généralement la voracité buccale ». Il ne reste donc plus, pour pouvoir lire également ce texte au second degré, qu'à trouver une signification à *poma*. Les *Priapées* (38) nous fournissent la solution : *simpliciter tibi me, quodcunque est, dicere oportet, | natura est quoniam semper aperta mihi : | pedicare uolo, tu uis decerpere poma ; | quod peto, si dederis, quod petis, accipies*. Cette lecture au second degré ne doit certainement pas prendre le pas sur celle au premier degré, mais il est possible que le lecteur romain ait eu un sourire en coin en lisant ce distique.

**1. parua (...) munuscula** : expression qui semble pléonastique mais qu'affectionne Martial : c'est l'expression de sa modestie par rapport aux présents offerts. Voir V, 84, 7 ; VII, 80, 5.

**suburbani (...) horti** : voir VII, 31, 6. Posséder un villa dans les environs de Rome est un privilège réservé aux plus grands (Cic., *Quint. fr.*, III, 1, 9). Martial ne prétend pour sa part qu'à un petit jardin.

**2. faucibus (...) tuis** : c'est proprement la partie supérieure de la *gula*. C'est là que se trouvent les cordes vocales (VIRG., *En.*, II, 774). Pour le second degré, voir chapeau.

**oua** : un cadeau habituel lors des Saturnales (voir VII, 31, 1). Il avait des vertus soignantes pour le mal de gorge ou la voix enrouée (PLINE, *Hist. nat.*, XXIX, 42 : *prodest et tussientibus per se luteum (ouorum) deuoratum liquidum ita, ut dentibus non attingatur, thoracis destillationibus, faucium scabritiae*). Pour le second degré, voir chapeau.

**gula** : pour son sens de « gourmandise », voir e. g. MARTIAL, V, 70, 5. Pour le second degré, voir l'emploi de *uorax* chez CATULLE, 29, 2 ; 10, et chapeau.

## 50

Deuxième poème de la paire thématique simple formée par VII, 15 et 50. Pour l'interprétation générale de ces deux poèmes, voir VII, 15, chapeau.

**1. dominae** : voir VII, 15, 2.

**regina** : le terme se réfère d'abord à la femme d'un roi, mais est attesté dès Plaute comme épithète pour une maîtresse de maison (PLAUTE, *Truc.*, 531). Martial utilise fréquemment ce titre ou son masculin *rex*, abhorré sous la République, pour désigner un patron de manière flatteuse (voir *e. g.* I, 112 ; V, 19, 4 ; XII, 60, 14). Dans ce contexte, on peut également penser à la fonction de *rex conuiuii* ; l'emploi du terme est resté relativement fréquent dans des fonctions qui étaient figées depuis longtemps.

**Ianthis** : voir VII, 14, 5 ; 15, 1.

**2. gloria (...) delictumque** : la nouvelle fontaine dans les jardins de Stella et de Violentilla était un véritable sujet de fierté. La remarque de G. Galán Vioque (2002, p. 306) sur l'ambiguïté possible entre une apposition de ces deux noms à *fons* ou à *Ianthis* n'a pas lieu d'être dans notre interprétation car *delictum* est un renvoi évident au *puer* Argynnus cité en VII, 15, 5. *Delictum* est beaucoup plus rare que son équivalent *deliciae*. Il est attesté pour la première fois chez Sénèque (*Ep.*, 12, 3). On en trouve deux autres emplois chez Martial : I, 7, 1 (M. Citroni, 1975, p. 41) et XIII, 99 (98), 1.

**conspicuae domus** : c'est la seule attestation de ce groupe dans la littérature latine. Il nous semble que *domus* désigne dans ce contexte la maison elle-même. *Conspicuus* a ici le sens de « remarquable », ou pour garder l'image du latin « en vue ».

**3. tot niueis (...) ministris** : *niueus* se réfère à la couleur blanche des statues, mais rappelle également le teint de lait qui était si apprécié chez les *pueri delicati*. L'idéal est que cette blancheur soit naturelle, puisqu'elle serait la vérité de l'enfance qui doit les caractériser. *Minister* est le terme appliqué à Ganymède pour désigner sa fonction auprès de Jupiter (II, 39, 1 ; XI, 104, 4).

**4. Ganymedeo (...) choro :** *Ganymedeus* est l'adjectif dérivé du nom du *puer delicatus* par excellence, celui dont Jupiter tomba amoureux et dont il fit l'échanson des dieux. Pour les occurrences de *Ganymedes* chez Martial et leurs analyses, voir F. CORSARO, 1973, p. 179-180. *Chorus* vient du grec *χορός* et renvoie au groupe de statues situé près de la fontaine, voir CIC., *Tusc.*, V, 13, 10.

**luceat :** le verbe dépeint l'image du cœur de jeunes garçons se reflétant dans la fontaine. Pour des emplois de *lucere* en rapport avec l'eau, voir SIL. IT., VII, 259 ; STACE, *Silves*, III, 2, 11. Voir indirectement PLINE, *Ep.*, VIII, 8, 2-3 : *hunc subter exit fons et exprimitur pluribus uenis sed imparibus, eluctatusque quem facit gurgitem lato gremio patescit, purus et uitreus, ut numerare iactas stipes et relucentes calculos possis.*

**5-6. Alcides :** *i. e.* Hercule. Pour la légende d'Hylas et d'Hercule, voir VII, 15, chapeau. L'épithète du dieu a une étymologie incertaine. La grande majorité des spécialistes pensent qu'elle a été formée sur *Ἀλκαῖος*, père d'Amphitryon et grand-père d'Hercule. Il semble bien que l'étymologie qu'en donne Servius provienne uniquement de sa connaissance de la légende et de la force surhumaine du héros (SERVIUS, *En.*, VI, 392 : *Alciden uolunt quidam ἀπὸ τῆς ἀλκῆς dictum*).

**antra :** le terme est principalement utilisé en poésie ; translittération du grec *ἄντρον*, il fut introduit dans la poésie latine par Virgile (*Buc.*, 1, 75).

**7-8. numquid :** voir VII, 15, 2 ; 16, 2.

**Nympharum notos (...) amores :** voir VII, 15, 2 et 6. *Notus amor* est une formulation typiquement ovidienne (*e. g. Am.*, III, 2, 4).

**tam multi :** *i. e. tot*. L'expression est parfaitement classique et concurrente de *tot* (vers 3) bien que ne possédant pas exactement le même sens (comparer le français « aussi nombreux » à « à ce point nombreux »), voir CIC., *Tusc.*, II, 46 : *pueri ferunt gloria ducti, ferunt pudore alii, multi metu, et tamen ueremur, ut hoc, quod a tam multis et quod tot locis perferatur, natura patiatur ?*.

**Hylae :** voir VII, 15, 2.

## 51

On définit souvent Martial comme un peintre des mœurs de l'Antiquité et de la Rome vivante dans laquelle il habitait. Cette pièce en est la parfaite illustration : Urbicus est un peu près de ses sous, et cela l'ennuierait de devoir déboursier quelque chose pour les vers coquins de Martial, mais, ô bonheur, Pompeius Auctus les récite pour rien. Avocat très occupé toute la journée, dès que la dixième heure a sonné et que vient l'heure de la *cena*, il ne cesse de réciter les poèmes de Martial à qui veut l'entendre, et même à qui ne veut plus. Auctus en fait un peu trop, et quand il est lancé, il ne peut plus s'arrêter. Malgré une petite pointe finale, ce n'est pas pour déplaire à Martial, toujours en quête d'une *fama* universelle.

Ce poème ne peut constituer avec VII, 52 une paire thématique consécutive en fonction des critères que nous avons définis. Le personnage d'Auctus apparaît toutefois dans ces deux poèmes que nous rangerons avec W. Burnikel (1980, p. 92) dans la catégorie des épigrammes à *namentlichen Anknüpfung*. Pompeius Auctus n'est mentionné que dans ces deux poèmes. Martial appelle de ce nom un autre avocat qui lui est favorable en VII, 72, mais il ne semble pas qu'il s'agisse du même personnage. Le nom Auctus renvoie certainement à un intervenant fictif en IX, 21 et XII, 13. Le contexte de ces deux épigrammes est en effet éloigné à la fois du domaine littéraire et du domaine juridique. Il est donc douteux qu'il s'agisse de Pompeius Auctus. Le *cognomen* du dédicataire de l'épigramme, *Urbicus*, a peut-être tout simplement été choisi par Martial en raison de sa signification, c'est le type du personnage qui parcourt la ville à la recherche de bonnes affaires.

Le poème possède une structure tripartite : les six premiers vers décrivent Auctus, un parfait connaisseur des vers de Martial ; les vers 7-10 constituent un développement sur l'attention qu'il porte à ces poèmes, et les deux derniers distiques sont une douce mise en garde contre ses interminables *recitationes*. Si l'on en croit Sénèque le Rhéteur (*Contr.*, IV, pr. 2), c'est Asinius Pollion qui aurait introduit à Rome cette pratique héritée des Grecs qui rythmaient leurs *συμπόσια* de telles déclamations : *Pollio Asinius numquam admissa multitudine declamavit, nec illi ambitio in studiis defuit ; primus enim omnium Romanorum aduocatis hominibus scripta sua recitavit. Et inde est quod Labienus, homo mentis quam linguae amarioris, dixit : « ille triumphalis senex ἀκροάσεις suas numquam populo commisit* (le mot de Labienus fait allusion à la *comissatio*, l'équivalent latin du *συμπόσιον*).

**1-2. nugas** : voir VII, 11 ; VII, 26.

**lasciua (...) carmina** : voir VII, 17, 4.

**3-4. Pompeium (...) Auctum** : voir chapeau.

**et nosti forsitan** : la conjonction copulative *et* introduit une remarque directe de l'auteur. L'emploi de la conjonction dans ce sens est attesté chez Cicéron (*Tusc.*, V, 63 : *adhuc neminem cognoui poetam (et mihi fuit cum Aquinio amicitia), qui sibi non optumus uideretur*). *Forsitan*, comme *forsan*, est employé beaucoup plus volontiers en poésie que *fortasse* (*GLK*, V, 66, 30).

**prima** : dans l'absolu, l'ordinal peut être interprété de deux manières. Soit il s'agit de l'indication de l'heure avec *hora* sous-entendu, soit il se rapporte à *aede*. Dans ce contexte il ne peut cependant y avoir d'hésitation car il est déjà lié avec *ultoris* dans le premier hémistiche – très lent car constitué de deux spondées – et provoque ainsi un effet d'attente par rapport à *aede*. L'expression *prima in aede* signifie dans la première partie du temple, celle où l'on pouvait se rendre, voire l'escalier menant au temple. Dans ce sens, voir *OV.*, *Fastes*, VI, 32 : *qui tamen in primis aedibus ante fuit*.

**ultoris (...) Martis in aede** : temple dont la construction est lancée par Auguste en 20 et qui est inauguré en 2 av. J.-C., voir *AUG.*, *R. G.*, 4 : *in priuato solo Martis ultoris templum [f]orumque Augustum [ex mani]biis feci*. Pour sa situation, voir S. B. PLATNER, TH. ASHBY, 1965, p. 220-221.

**5-6. iure madens** : pour *madere* dans le sens de « être imprégné de », voir *HOR.*, *Odes*, III, 21, 9-10 : *non ille, quamquam Socraticis madet | sermonibus, te negleget horridus*. L'expression est à la fois plus imagée et plus forte que *iuris peritus* ou *iuris consultus*.

**uarioque togae limatus in usu** : *limare* s'emploie au participe parfait pour qualifier quelqu'un qui a une connaissance aiguisée dans un domaine précis, voir *CIC.*, *De or.*, I, 180 (*ingenio prudentiaque acutissimus et oratione maxime limatus atque subtilis atque, ut ego soleo dicere, iuris peritorum eloquentissimus, eloquentium iuris peritissimus*) ; *Brut.*, 93 (*quod iis qui limatius dicendi consecantur genus accidere non solet*). Ce verbe est utilisé au propre pour l'action d'aiguiser, d'affûter (*PLINE*, *Hist. nat.*, VIII, 71). Pour son emploi dans un sens figuré chez Martial, voir VI, 64, 16 et F. GREWING, 1997, p. 418.

**lector** : voir VII, 12, 12 ; 17, 2.

**Urbice** : voir chapeau.

**7-10. tenet** : dans le sens de « connaître par cœur », voir PROP., III, 6, 7-8 : *nunc mihi, si qua tenes, ab origine dicere prima | incipe : suspensis auribus ista bibam.*

**absentes (...) libellos** : pour *libellus*, voir VII, 3, 1. Pour l'emploi d'*absentes*, voir A.-G., XX, 10, 4 : *tum ego hos uersus ex octauo annali (Ennii) absentes dixi.*

**cantat** : c'est le verbe que l'on emploie pour la déclamation de textes – pas uniquement de poèmes – devant une assistance réduite, voir QUINT., *Inst.*, I, 8, 2-3 : *sit autem in primis lectio uirililis et cum sanctitate quadam grauis, et non quidem prorsae similis, quia et carmen est et se poetae canere testantur, non tamen in canticum dissoluta nec plasmate, ut nunc a plerisque fit, effeminata : de quo genere optime C. Caesarem praetextatum adhuc accepimus dixisse : « si cantas, male cantas : si legis, cantas ».* Pour l'emploi de *cantare* chez Martial ainsi qu'une différenciation entre les sens voisins de *legere* – *cantare* – *recitare* – *declamare*, voir W. ALLEN, 1972, p. 1-14.

**chartis** : voir VII, 44, 7.

**scripsisse uideri** : voir I, 72, 1-2 : *nostris uersibus esse te poetam, | Fidentine, putas cupisque credi ?* Pour un parallèle avec une connaissance très approfondie d'un auteur qui permet de faire croire qu'il s'agit d'une de ses compositions, voir SÉN., *Contr.*, *pr.*

**poterat** : indicatif à valeur d'irréelle, voir E.-T, § 264, p. 248.

**famae** : sur l'importance de la *fama* chez Martial, voir VII, 6, 4 ; 12, 4.

**11-14. a decuma** : à partir de la dixième heure. *Hora* est, comme souvent, sous-entendu : *huc decima uenitote* ([CIC.], *Rhét.*, IV, 51, 64). C'est l'heure de la *cena* (MARTIAL, I, 108, 9), et des récitations qui suivent celle-ci (IV, 8, 7 : *hora libellorum decuma est, Eupheme, meorum, | temperat ambrosias cum tua cura dapes*). Il semble cependant que l'heure la plus habituelle pour commencer la *cena* était la neuvième (e. g. CIC., *Fam.*, IX, 26).

**cenula parua** : le diminutif de *cena* est renforcé par la présence de *paruus*, c'est une reprise du thème cher à Martial du *uiuere paruo*, voir e. g. VII, 27. *Cenula* désigne un repas plus modeste que la *cena*, il n'y a aucune raison d'y voir (H. J. IZAAC, 1969, p. 225) une « toute petite salle à manger ». C'est une table modestement garnie qui va accueillir les hôtes.

**leget** : chez Martial, *legere* et *cantare* sont employés indifféremment par rapport à la déclamation de poèmes. Le verbe n'implique aucune lecture au sens propre ; ce qui serait en contradiction avec les informations des vers 7-8. Voir W. ALLEN, 1972, p. 10-12.

**nolis licet** : *nolis* β, *edd.* ; *nolles* γ, *ed. Romana* ; *noles* Schneidewin. Nous nous rallions à la leçon choisie par la majorité des éditeurs. Il pourrait s'agir d'une *lectio difficilior* par rapport à *nolles*, mais cependant, l'emploi de l'indicatif avec *licet* – qui n'a plus sa valeur de verbe mais

se rapproche d'un adverbe marquant une idée de concession – est tardif, voir en premier AP., *Mét.*, II, 6 : *quod bonum felix et faustum itaque, licet salutare non erit, Photis illa temptetur.*

**Iam satis est** : voir HOR., *Ep.*, I, 7, 16 : « *iam satis est* » ; « *at tu, quantum uis, tolle* » ; « *benigne* ».

## 52

Martial a appris que ses vers étaient lus par M. Maecius Celer, un personnage influent qui fut légat en Espagne Citérieure et sera consul en 101 avec pour collègue Q. Servaeus Innocens, voir [E.] Groag., art. *Celer* (5), dans *R.-E.*, III (1869), 2, col. 1869. Le poète ne connaît pas particulièrement l'homme en question et dédie ce poème à Auctus comme à un intermédiaire afin de faire connaître ses poèmes. Il est probable qu'à travers ce poème Martial ait essayé de s'attirer un nouveau patron ou protecteur, mais la manœuvre a manifestement échoué car le nom de Celer ne réapparaît dans aucun autre poème.

**1-2. gratum est quod** : formule caractéristique de la langue « familière », voir *CIC., Att.*, XV, 7 : *gratum quod mihi epistulas ; quae quidem me delectarunt, in primis Sexti nostri.*

**Celer** : voir chapeau.

**Aucte** : voir VII, 51, chapeau.

**si (...) iuuat** : il veut éviter que les récitations interminables d'Auctus (VII, 51, 13-14) n'importunent M. Maecius Celer.

**3-4. meas gentes** : pour les origines de Martial, voir vol. I, p. 1.

**et Celtas rexit Hiberos** : leçon de tous les manuscrits que D. R. Shackleton-Bailey corrige inutilement en *Celtas et*. La tmèse de *Celtiberos* suit une nécessité métrique, les trois premières syllabes forment un crétique qui ne peut rentrer dans le carcan de l'hexamètre. Pour la même tmèse, voir *LUC.*, IV, 10 et *Sil. It.*, III, 340. Sur l'origine de l'appellation des peuples de cette région, voir vol. I, p. 1 n. 3.

**in nostro orbe** : pour l'attachement de Martial à l'Espagne, voir notamment J. P. SULLIVAN, 1991, p. 172-184 ; P. HOWELL, 1998, p. 173-186.

**5-6. maior (...) tanto** : ablatif de différence qui renforce le comparatif, voir *E.-T.*, § 199, p. 172.

**reuerentia** : ce terme désigne le respect que l'on a pour quelqu'un que l'on considère ou feint de considérer comme supérieur dans un domaine. La déférence que la *reuerentia* implique est souvent mêlée de crainte, voir *QUINT.*, XI, 1, 29 : *uideas autem rixatores quosdam neque*

*iudicum reuerentia neque agendi more ac modo contineri.* Ce terme donne à Martial la possibilité de jouer sur le sens de *iudicis*.

**auditoris** : désigne toute personne qui écoute. Le terme renvoie aux déclamations d'Auctus.

**iudicis** : quand il est employé dans le domaine littéraire, le caractère péremptoire du terme est très présent. Il est encore renforcé dans ce contexte par la présence au vers précédent de *reuerentia*. Il désigne le critique littéraire qui peut donner à un livre son appui ou nuire à sa réputation. Voir HOR., *Ep.*, I, 4, 1-2 : *Albi, nostrorum sermonum candide iudex, | quid nunc te dicam facere in regione Pedana ?*

## 53

Martial se refuse souvent à jouer le rôle de la reconnaissance et de la politesse : inutile d'envoyer des vers pour accompagner le cadeau (VII, 46), et si celui-ci est trop mince, il n'hésite pas à réclamer, et à tourner en ridicule le généreux donateur ainsi que le don (VII, 71 ; IX, 18 ; R. MARACHE, 1961, p. 17). Umber lui a envoyé tous les cadeaux qu'il avait lui-même reçus durant les Saturnales, mais ceux-ci n'étaient pas d'une fort grande valeur (vers 9). Il a cependant fallu huit esclaves syriens pour apporter toutes ces broutilles. Comme il eût été plus facile de lui faire parvenir cinq petites livres d'argent ! Martial aime ces réclamations railleuses et insolentes qui excluent toute reconnaissance. Ce n'est pas là de la mendicité, car demander de cette façon, c'est en réalité renoncer à obtenir. Le thème est récurrent chez Martial, voir *e. g.* IV, 46 ; V, 84 ; VII, 72.

Umber est vraisemblablement un personnage fictif. Dans cette optique, on peut le rapprocher, tout comme le personnage de la troisième *Satire* de Juvénal, du latin *umbra*. Dans cette épigramme comme en XII, 81, il s'agit d'un patron imaginaire qui envoie des cadeaux inappropriés. En VII, 90, le nom Umber est appliqué à un poète contemporain qui ne nous est pas connu par ailleurs.

**1-2. Saturnalibus** : ablatif qui indique le laps de temps dans les limites duquel se déroule un évènement, voir E.-T., § 122, p. 100. Pour un développement sur les Saturnales, voir VII, 28, 7.

**Umber** : voir chapeau.

**munera, (...) quae contulerant** : pour l'expression *conferre munus*, voir C. NEP., *Ages.*, 7, 3 : *cum maxima munera ei ab regibus ac dynastis ciuitatibusque conferrentur*.

**quinque dies** : la durée des Saturnales a changé en fonction des époques, voir VII, 28, 7.

**3-4. bis senos** : sur l'emploi des multiplicatifs et des distributifs chez Martial, voir VII, 14, 9.

**triplices** : les *triplices* étaient des *codices* constitués de trois tablettes enduites de cire. Ils étaient les calepins de l'Antiquité et servaient notamment pour l'envoi de messages brefs à des amis (XIV, 6 : *tunc triplices nostros non uilia putabis | cum se uenturam scribet amica tibi*). Leur valeur ne devait pas être très élevée, voir X, 87, 6 (*et uani triplices breuesque mappae*). Pour leur utilisation dans l'envoi de petits messages informels, voir CIC., *Att.*, XIII,

8 : *plane [facturum] nihil erat quod ad te scriberem ; modo enim discesseras et paulo post triplicis remiseras.*

**dentiscalpia** : il n'existe que deux attestations de ce terme dans toute la littérature latine conservée, et elles se trouvent toutes deux chez Martial (XIV, 22 : *Dentiscalpium] lentiscum melius : sed si tibi frondea cuspis | defuerit, dentes pinna leuare potest*). Il s'agit de cure-dents. Sur les habitudes d'hygiène buccale, voir T. J. LEARY, 1998, p. 73-74.

**comes accessit** : voir VII, 45, 9.

**spongea, mappa, calix** : l'éponge était un cadeau fréquent lors des Saturnales (voir XIV, 144 ; T. J. LEARY, 1998, p. 206-207 ; SUÉT., *Aug.*, 75). Il en va de même pour les serviettes (VII, 72 ; X, 87, 6). *Calix* désigne une coupe banale (vingt-deux occurrences chez Martial).

**5-6. semodiusque fabae** : le *modius* est une mesure de capacité qui équivaut à huit *sextarii* (54, 72 cl), *i. e.* un peu plus d'un demi-litre. Voir X, 15, 5-6 : *quando fabae nobis modium farrisue dedisti, | cum tua Niliacus rura colonus aret ?*

**uimine Picenarum** : *oliuarum* est sous-entendu. Les olives du Picenum étaient, avec celles de Sidicinum en Campanie, réputées pour être les meilleures d'Italie (PLINE, *Hist. nat.*, XV, 16). Martial les mentionne très régulièrement, voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 29.

**La<e>etanae nigra lagona sapae** : les leçons des manuscrits varient par rapport à *Laletanae* (*Lacet-* β ; *Lelet-* γ). Il semble aujourd'hui assuré que cet adjectif est dérivé du toponyme Laetania, une région de Tarraconaise. Cependant pour une raison que nous ne nous expliquons pas, les éditeurs de Martial continuent à retenir la leçon *Lalet-*, y compris dans les vers où la métrique ne l'impose pas. On produisait dans un cette région du vin en abondance, mais souvent au détriment de sa qualité (PLINE, *Hist. nat.*, XIV, 71 : *Hispaniarum La<e>etana copia nobiletantur, elegant<i>a uero Tarraconensia atque Lauronensia et Baliarica ex insulis conferuntur Italiae primis* ; MARTIAL, I, 26, 9-10 ; XIII, 118). *Sapa* est un terme que l'on ne trouve en poésie que dans cette épigramme et chez OV., *Fastes*, IV, 77-78 : *tum licet adposita, ueluti cratera, camella | lac niueum potes purpureamque sapam*. C'était une sorte de vin cuit qui avait réduit de moitié (VARRON *apud* NON. 551, 23) ou jusqu'au deux tiers (PLINE, *Hist. nat.*, XIV, 80). Il y a donc un processus d'échauffement du vin qui noircit (*nigra*) le contenant (*lagona*, voir VII, 20). *Contra*, G. Galán Vioque (2002, p. 323) pense que *nigra* est une allusion au processus de vieillissement du vin accéléré par la fumée (COL., I, 6, 20). X

**7-8. paruaque cum canis (...) cottana pruinis** : voir STACE, IV, 9, 27-28 : *nusquam turbine conditus ruenti* | *prunorum globus atque cottanorum* ? Cadeaux typiques des Saturnales, ils sont souvent cités ensemble. Pour l'emploi de *canus* par rapport à un légume, voir VII, 31, 5. Les figues de la variété *cottana* sont importées de Syrie (PLINE, *Hist. nat.*, XIII, 51), tout comme peuvent l'être les pruneaux (JUV., 3, 83).

**Lybicae fici** : type de figue relativement cher (COL., V, 10, 11). Pour la déclinaison de *ficus*, voir L. VALLA, *Elegantia*, I, § 4, *De ficu*).

**testa** : vase en terre cuite, voir PLINE, *Hist. nat.*, XXXI, 114.

**9-10. munera (...) Syri** : le vers 10 reprend la structure de 2. Martial clôture l'épigramme sur ce vers grâce à l'effet cadre qu'il produit, et ensuite surprend le lecteur en ajoutant une remarque piquante dans le dernier distique.

**octo Syri** : référence à une *lectica* portée par huit personnes pour amener tous ces produits, *i. e.* un *ὀκτώφορος*. Voir SUÉT., *Cal.*, 43.

**11-12. quanto** : voir VII, 52, 5-6.

**argenti (...) pondera quinque** : quand *pondus* correspond à un poids bien précis, c'est celui de la *libra* (324 g). Le poids d'argent mentionné est donc de 1,62 kg. La valeur de ce poids d'argent est évidemment bien plus élevée que celle de tous les cadeaux que Martial a effectivement reçus.

## 54

Satire de la superstition de ses contemporains, cette épigramme s'attaque plus particulièrement à la croyance selon laquelle les rêves pouvaient être porteurs de messages quant à l'avenir des individus. Il est attesté dès Homère que les songes sont parfois des avertissements divins (*a*, 63 : (...) *καὶ γὰρ τ'ὄναρ ἐκ Διός ἐστι*), et il existait des rites particuliers qui cherchaient le contact avec les dieux ou les morts à travers des rêves divinatoires. Ces rites se servaient d'une lampe et parfois même de la statuette d'une divinité. C'est *l'ὄνειραιτητόν* ou, plus rarement, *l'ὄνειροταυπάνη* (F. GRAF, 1994, p. 223-224). Il semble, d'après les informations contenues dans la préface au livre XXX de Pline l'Ancien, que la fonction principale de la magie au premier siècle est la divination, et que celle-ci peut recourir à différents procédés. Cicéron, dans son *De divinatione* (I, 39-70), reprend toute une série de songes qui ont eu une influence sur l'avenir de la personne qui avait rêvé, et en donne une interprétation à travers différents modèles philosophiques. Cette question était donc considérée comme préoccupante par certains. Un mauvais rêve pouvait toutefois être détourné par des rituels magiques relevant de l'expiation (voir CIC., *De divinat.*, II, 119). Il existait toute une série de rites performatifs qui permettaient d'influencer les divinités et de détourner les présages. C'est à ces rites que Martial fait allusion dans ce poème. Mais nous sommes ici dans le domaine de la parodie, et il est inutile de chercher, quoique certains commentateurs s'y soient risqués, une correspondance exacte entre les produits cités par Martial et des textes magiques connus par ailleurs. La seule intention de l'auteur est de s'insurger contre ce genre de pratiques qui, si elle continuent dans son cas, vont le mener sur la paille (pour la même idée, voir PERSE, II, 44-51). Pour une introduction méthodologique à la magie dans l'Antiquité gréco-romaine, voir F. GRAF, 1994, p. 11-28.

**1-2. mera somnia** : *mera T γ, mihi β*. C'est la seule attestation du groupe *mera somnia*. Il n'est pas nécessaire de corriger le texte (*mala somnia* Gilbert). *Merus* est employé dans le même sens que le français « pur » dans des expressions comme « pur mensonge que tout cela ». Voir e. g. SÉN., *Apoth.*, 6, 1 : « *iste* » *inquit* « *mera mendacia narrat* ».

**moueant (...) sollicitentque** : l'accumulation expressive renforce l'expression du tracassé de Martial par rapport à sa situation. Sur les rêves qui inquiètent, voir LUCRÈCE, I, 104-107 :

*quippe etenim quam multa tibi iam fingere possunt | somnia, quae uitae rationes uertere possint | fortunasque tuas omnis turbare timore.*

**3-4. ad faecem (...) uindemia uenit** : *faex* s'emploie pour tout dépôt laissé par un liquide, et est particulièrement fréquent pour désigner la lie du vin (HOR., *Ep.*, II, 1, 277) ou le vin lui-même lorsqu'il est de mauvaise qualité (e. g. MARTIAL, I, 26, 9 ; 103, 9). L'expression signifie donc que Martial a déjà vidé sa cave de toutes les bouteilles de l'année précédente et qu'il va bientôt en être de même pour le millésime 92.

**exorat** : dans le sens de « apaiser », « adoucir », voir OV., *Tristes*, II, 22 : *exorant magnos carmina saepe deos.*

**saga** : terme le plus fréquent pour désigner une sorcière. Les *sagae* étaient réputées pour leur ivrognerie (mention du vin au vers 3), et Martial leur rajoute la gloire de la gourmandise (XI, 49, 8 : *expiet ut somnos garrula saga tuos*). Le domaine de la magie semble exclusivement réservé aux femmes, qui, si l'on en croit Pline (*Hist. Nat.*, XXV, 10), avaient certaines prédispositions en la matière. Les sorcières qui étaient plus particulièrement spécialisées dans l'expiation de mauvais rêves portaient, d'après Festus (p. 223), le nom de *piatrix* : *piatrix dicebatur sacerdos, quae expiare erat solita, quam quidam simulatricem, alii sagam, alii expiatrix uocant ; et piamenta, quibus utitur in expiando, alii purgamenta.*

**5-6. salsaque molas** : *mola* désigne un petit gâteau salé que l'on utilisait dans les sacrifices offerts à différentes divinités (VARRON, *Ling.*, V, 104 ; CIC., *De diuinat.*, II, 37 ; PLINE, *Hist. Nat.*, XXXI, 89). Voir spécialement PLAUTE, *Amph.*, 738-740 : *recte dicit, ut commeminit : somnium narrat tibi. | Sed, mulier, postquam experrecta es, te prodigiali Ioui | aut mola salsa hodie aut ture comprecata oportuit.*

**turis acruos** : pour ce groupe dans la même position, voir e. g. OV., *Mét.*, V, 131. L'encens venait de la péninsule arabique ou de l'Afrique de l'Est et arrivait généralement à Rome en passant par une route commerciale syrienne. Voir de G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 328 ; R. SIGISMUNT, 1884.

**cadit** : dans le sens de « être sacrifié », voir HOR., *Odes*, III, 18, 5 : *si tener pleno cadit haedus anno.*

**7-8. chortis aues** : voir VII, 31, 1.

**aut (...) aut** : c'est la conjonction proprement disjonctive qui sépare des termes dont l'un exclut l'autre (E.-T., § 429, p. 446).

**Nasidiane** : -iane *T P γ* [*praeter G*] ; -iene *G*. Nasidianus est un *cognomen* fréquent dérivé du nom de la *gens* Nasidius (I. KAJANTO, 1982, 109-110), tandis que Nasidienus est infiniment plus rare (dans les textes littéraires, ce nom n'apparaît guère que chez HOR., *Sat.*, II, 8).

## 55

Dans cette épigramme, Martial parle à nouveau de l'échange de cadeaux durant les Saturnales. Le thème est fréquent dans son œuvre (e. g. II, 85 ; V, 84 ; VII, 72). Cette pièce a une structure bipartite : [1] présentation de Chrestus et de son habitude de ne pas renvoyer de cadeaux ainsi que des conditions dans lesquelles ce comportement est acceptable. [2] Les conditions que Martial trouve inacceptables et la punition qu'il envisagerait alors de lui faire subir.

Il faut insister sur l'importance de cette punition. Les vers 6-8 se situent dans l'esthétique des inscriptions vengeresses. Ces inscriptions sont constituées de menaces priapiques qui, par leur simple énonciation, touchent l'adversaire dans sa masculinité ; le mot vaut acte (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 162) dans ce que l'on pourrait appeler des invectives performatives. C'est par la parole ou l'écrit que le Romain affirme sa masculinité plus que par le geste qui est considéré comme dégradant pour un citoyen. Martial menace le dédicataire de la punition symbolique de l'*irrumatio*. Des trois punitions symboliques les plus fréquentes – *futuere* pour les femmes, *pedicare* pour les garçons, *irrumare* pour les hommes (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 164) – cette menace est de loin la plus humiliante. Elle s'adresse à un homme en tant qu'adulte libre et s'attaque à la partie de son corps, la bouche (*os*), qui est pour lui la plus précieuse dans la mesure où le citoyen idéal est avant tout *orator*. L'*irrumatio* est d'autant plus dégradante qu'elle renvoie à la honte qui touche toutes les pratiques buccales (VII, 10, 1). La punition se voit, dans ce poème, encore aggravée par le fait que l'objet de celle-ci n'est pas un sexe normal mais celui d'un Juif. Ils étaient réputés pour la taille de leur verge (vol I, p. 31-32 et VII, 35, 4), taille à laquelle s'oppose celle du sexe d'un Romain comme Martial (vers 6 : *proba et pusilla*). Si le sexe du Juif est de grande taille, il est également indirectement qualifié d'*improbis*. Cette notion d'*improbitas* découle directement de la ressemblance du sexe d'un circoncis avec celui de Priape. Les sexes se ressemblent et les particularités morales en découlent ; tout Juif, vu l'apparence de son sexe, est potentiellement attaquant sur sa sexualité qui, dans la mentalité romaine, ne peut être que débridée. Martial, par les qualificatifs qu'il applique à son sexe fait donc ressortir « simultanément les qualités morales et physiques de la verge romaine (...) qui est un membre normé » (P. CORDIER, 2001, p. 349). Dans cette optique, le choix du nom de Chrestus n'est pas indifférent. On a relevé un jeu de mots possible dans ce contexte en fonction de l'étymologie de *χρηστός* (G. GALÁN

VIOQUE, 2002, p. 330). Son sens d'« utile », « serviable », « empressé », est en contradiction avec les agissements du personnage. Mais il n'est pas impossible que se cache derrière ce nom un personnage bien précis car Martial réemploie ce nom en XI, 27. Dans ce poème, après avoir dépeint un personnage qui possède un corps d'inverti dissimulé derrière un discours viril, le Chrestus en question se révèle être un *fellator*. Si les deux appellations identiques renvoient à la même personne, on comprend mieux l'insistance sur le sexe qui fait l'objet de la punition. Punition sans importance pour un *fellator* qu'une simple *irrumatio*.

**1. Nulli** : l'emploi de *nulli* pour *nemini* est courant en poésie (H.-Sz., § 109, p. 204) mais pas pour les raisons métriques que l'on a souvent invoquées [*nēmīnī*], et en tout état de cause, cette remarque ne vaut pas pour l'hendécasyllabe.

**2. nec (...) dederis remisericque** : *nec* pour *neue* et le subjonctif parfait qui marque la défense à la deuxième personne du singulier (E.-T., § 176, p. 151), déjà dans la prose classique. Voir E. B. LEASE, 1913, p. 255-275. La présence d'un groupe de cinq syllabes en fin d'hendécasyllabe est rare (R. M. M. SÁEZ, 1998, p. 239) et renforce l'allitération présente dans *dederis remisericque*.

**3. satis (...) liberalem** : la modification de la portée de l'adjectif par l'adjonction de l'adverbe *satis* semble caractéristique du langage familier (Cic., *Att.*, II, 19, 4 et G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 331). *Liberalis* est utilisé cinq fois par Martial dont quatre fois (I, 99, 2 ; IV, 64, 27 ; VII, 79, 2) en fin d'hendécasyllabe, partie de vers qui lui convenait parfaitement [*libērālis*].

**4-5. Apicio Lupoque | et Gallo Titioque Caesioque** : tous ces noms ne semblent pas se référer à des individus particuliers. Martial les utilise pour donner un caractère général à son exemple. Son objectif est d'englober l'ensemble du groupe de personnes qui pourraient être dans la situation de ne pas recevoir en retour de cadeaux de la part de Chrestus. Il ne faut donc pas identifier Apicius avec l'écrivain – que Martial mentionne à de nombreuses reprises (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 331) – ni Caesius à l'ami de Martial (C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 41). Pour Titius, voir N. M. KAY, 1985, p. 179. Polysyndète entre les cinq noms. Il faut souligner que la répétition copulative *-que ... -que* est bien moins fréquente (dans le livre VII : 72, 7 et 95, 5) dans ce mètre que dans le second hémistiche d'un hexamètre (malgré G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 331).

**6. linges (...) mihi** : *mihi* est un datif d'avantage dans l'expression euphémistique *lingere mihi mentulam* qui équivaut à l'*irrumatio* au point de vue du résultat mais qui, du point de vue expressif, laisse le rôle actif à Chrestus. Son rôle actif de *fellator* (XI, 27) est connu d'autre part. *Lingere* n'est employé en poésie que par Catulle et Martial. Il s'agit dans ce poème d'un équivalent clair de *fellare*, mais le verbe, comme en français, ne prend son sens précis qu'en fonction de l'objet direct. Pour l'expression, voir III, 88, 1 ; IX, 40, 4 ; XII, 55, 13.

**proba et pusilla** : sur la taille du sexe en général et les railleries qui s'y rapportent, voir VII, 14. Martial s'est, en d'autres circonstances (I, 23), plaint de la taille de son sexe, mais il le met ici en opposition sur le plan physique et moral (voir chapeau) avec celui d'un Juif.

**7. de Solymis (...) perustis** : Martial fait allusion à la destruction de Jérusalem en 70 par Titus au cours de la campagne de Judée (E. M. SMALLWOOD, 1976, p. 519). Le toponyme *Solyma* est la forme abrégée de l'adaptation grecque du nom sémitique de la capitale des Juifs, *Hierosolyma*. Cette abréviation vient de l'étymologie populaire du nom de la tribu citée par Homère (*H*, 184), voir TAC., *Hist.*, V, 2 et MARTIAL, XI, 94, 5 avec N. M. KAY, 1985, p. 259. Le sens malsain que prendrait l'expression si l'on interprétait *Solymis* comme l'ablatif masculin pluriel substantivé de *Solymus*, « des personnes carbonisées de Jérusalem », ne nous semble pas à retenir, même au second degré.

**8. damnatam modo tributis** : le premier à imposer les Juifs fut Vespasien. Après la destruction de Jérusalem, il voulut bénéficier de certains revenus qui affluaient dans cette ville. Avec une ironie digne de Caligula, il ordonne que les Juifs payent désormais le didrachme – contribution annuelle de tous les Juifs au temple de Salomon – au temple de Jupiter Capitolin. Le nom même de cet impôt, *fiscus iudaicus*, indique clairement que cet argent était destiné à la caisse personnelle de l'empereur. Il semble que Domitien ait fait preuve d'un zèle tout particulier dans la collecte de cet impôt, voir vol I, p. 30-31.

**mentula** : voir VII, 14, 10. Le participe parfait *damnatam* s'applique à *mentulam*. Les auteurs latins ont souvent établi une adéquation entre les Juifs et leur sexe. Horace (*Sat.*, I, 9, 70) parle des *curti Iudaei*, expression qui évoque quelque chose entre un « homme tronçonné et un phallus ambulante » (P. CORDIER, 200, p. 343) dont il manquerait un morceau. Perse (5, 191) emploie *curtus* dans le sens de *Iudaeus*. La personnalisation de la *mentula* est un procédé relativement fréquent chez Martial, qui n'est pas réservé aux Juifs (e. g. IX, 37, 9-10). Si les Juifs sont souvent identifiés à leur sexe, c'est qu'il possède une particularité, et cette

particularité était considérée comme une preuve irréfutable devant les tribunaux (SUÉT., *Dom.*, XII). Voir L. A. THOMPSON, 1982, p. 329-342 ; S. MANDELL, 1986, p. 26-28.

56

La description du palais de Domitien sur le Palatin dans cette épigramme trouve un parallèle exact dans l'une des *Silves* de Stace (IV, 2, 18-39) intitulée *Eucharisticon ad Imp. Aug. Germ.*

*Domitianum* :

Tectum augustum, ingens, non centum insigne columnis, sed quantae superos caelumque Atlante remisso sustentare queant. Stupet hoc uicina Tonantis	20
regia, teque pari laetantur sede locatum numina. Nec magnum properes excedere caelum : tanta patet moles effusaeque impetus aulae liberior, campi multumque amplexus operti	
aetheros, et tantum domino minor ; ille penates implet et ingenti genio iuuat. Aemulus illic mons Libys Iliacusque nitet, multa Syene et Chios et glaucae certantia Doridi saxa ; Lunaque portandis tantum suffecta columnis.	25
Longa supra species : fessis vix culmina prenda uisibus auratique putes laquearia caeli.	30

Dans ce poème qui décrit avec quel art l'architecte de Domitien, Rabirius, a construit et décoré le palais, c'est la personne de l'empereur qui est visée directement. Son palais n'a d'égal que celui de l'Olympe. Mais Domitien n'est-il pas le maître sur terre comme Jupiter est le maître du ciel (VII, 60) ? Dès lors, quoi de plus naturel qu'une demeure qui dans sa taille et sa beauté rivalise avec celle de Jupiter, somptueuse et céleste.

Sur le programme de construction de Domitien, le palais impérial sur le Palatin et son architecte Rabirius, voir vol. I, p. 26-27.

**1. Astra polumque** : *polus* désigne proprement le pôle Nord ou l'étoile polaire, puis par métonymie, il peut désigner en fonction des contextes soit le Nord en général soit le ciel dans son ensemble. Cette dernière signification est particulièrement attestée dans les textes poétiques (VIRG., *En*, III, 585-586 : *nam neque erant astrorum ignes nec lucidus aethra | siderea polus, obscuro sed nubila caelo*). Dans ce sens, *polus* forme ici un hendiadys avec *astra* et signifie « le ciel rempli d'étoiles ». Pour la discussion à propos de l'existence d'un dôme dans le palais de Domitien, voir vol. I, p. 27. Nous pensons que, comme dans la *domus aurea* de Néron, la demeure impériale possédait un dôme qui était décoré par le ciel et ses

étoiles. Stace, dans sa description du palais, le compare également avec un palais céleste (vers 18-19). Déjà sous le régime augustéen, on trouve ce genre de comparaisons entre l'empereur et un dieu, ou entre la résidence de celui-ci et l'Olympe (VIRG., *En.*, VIII, 97-100). L'objectif de ces comparaisons est certes apologétique, mais la représentation du ciel qui a induit la comparaison n'en a pas moins existé. Pour l'expression, voir V, 65, 1 (*astra polumque dedit quamuis obstante nouerca*) et P. HOWELL, 1995, p. 148.

**pia (...) mente** : *pia* P Q *fedd. praeter* Lindsay ; *pie* L Lindsay. Nous retenons l'explication de G. Galán Vioque (2002, p. 336) qui rend compte de la leçon de L comme suit : « the reading of L is simply an interpretation of the Latin enallage by which an adverb of manner is expressed by noun + adjective in agreement ».

**2. Parrhasiam (...) domum** : *παρρᾶσιος* signifie « d'Arcadie » par métonymie. L'adjectif est formé sur le nom de Parrhasia, ville d'Arcadie. L'arcadien Évandre est arrivé dans le Latium, et s'est installé sur une colline qui sera plus tard appelée le Palatin : *et a Pallanteo, urbe Arcadica, Pallantium, dein Palatium montem appellatum ; ibi Euandrum, qui ex eo genere Arcadum multis ante tempestatibus tenuerit loca (...)* (T.-L., I, 5).

**mira arte** : pour *ars* dans le sens d'habileté artistique, voir VIRG., *En.*, 847-853.

**3. Phidiaco (...) Ioui** : le choix de Jupiter est dicté par deux considérations : la comparaison avec la merveille de Phidias et l'analogie entre Domitien et Jupiter (voir vol. I, p. 28). Martial fait allusion à la célèbre statue chryselléphantine représentant Zeus qui se trouvait à Olympie (STRAB., VIII, 3, 30), voir QUINT., *Inst.*, XII, 10, 9 : *Phidias tamen dis quam hominibus efficiendis melior artifex creditur, in ebore uero longe citra aemulum uel si nihil nisi Mineruam Athenis aut Olympium in Elide Iouem fecisset, cuius pulchritudo adiecisse aliquid etiam receptae religioni uidetur, adeo maiestas operis deum aequauit*. Pour les mentions de Phidias et l'emploi de l'adjectif *Phidiacus* chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 139.

**dare** : pour le sens de *dare* dans le sens « dédier, dédicacer », voir CIC., *Verr.*, II, 4, 67.

**4. nostro (...) Tonante** : pour la comparaison de Domitien avec Jupiter, voir vol. I, p. 28. Pour l'emploi de l'épithète *Tonans* par rapport à Domitien chez Martial, voir C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 29-32 ; II, p. 121.

**Pisa** : *Πῖσα* est la ville d'Élide qui fut détruite en 580 (PAUS., V, 10, 2). C'est à la suite de sa mise à sac que fut décidé le financement du temple de Zeus à Olympie. Le nom de *Pisa* est utilisé à la fois en prose et en poésie comme synonyme d'Olympie. Les auteurs y font parfois

## Commentaire 56

référence par la périphrase *Elidis urbs* (VIRG., *En.*, VI, 588). Sa localisation géographique précise est toujours inconnue.

## 57

C'est peut-être l'épigramme de Martial qui a connu le plus grand nombre d'interprétations différentes et parfois contradictoires. Nous reprendrons les plus intéressantes – de notre point de vue – avant de proposer une nouvelle piste de lecture, bien que nous soyons conscient qu'elle n'est pas plus satisfaisante que certaines autres interprétations. La finesse de ce distique réside dans le fait qu'il est basé sur un vers d'Homère (*Il.*, Γ, 237 : *Κάστορά ὄϊππόδαμον καὶ πύξ ἀγαθὸν πολυδείκεα*) dont Martial détourne le sens. C'est ce détournement qu'il faut analyser. Achille, alors qu'il était Pollux est devenu Castor ; de bon boxeur, il est maintenant passé dompteur, et la cause de tout cela, c'est Gabinia. L'analyse la plus courante est de considérer qu'une femme du nom de Gabinia s'est éprise d'un boxeur, et qu'elle lui a donné les 400 000 sesterces nécessaires pour devenir chevalier, position qu'il occupe à présent. Cette interprétation est appuyée par l'analyse que l'on donne généralement de V, 38, 5-6 : *quid cum fratre tibi, quid cum Polluce molesto ? Non esset Pollux si tibi, Castor eras*. La présence du terme *πύξ* en tête du pentamètre a toutefois éveillé certains soupçons dans les esprits de lecteurs trop assidus de l'œuvre de Martial : ce terme est fort proche de *πυγή* et de *πυγίζω*, le jeu de mot se situe peut-être à ce niveau. On a donc (e. g. J. N. ADAMS, 1983 ; p. 166 n. 3) interprété le poème comme suit : un *pathicus* rencontre Gabinia, et celle-ci le fait devenir un vrai mâle. On trouverait alors dans *ἰππόδαμον* une allusion à la célèbre position sexuelle du cheval hectoréen (PÉTR., 24, 4 ; OV., *Ars*, II, 731-732 ; V. BUCHHEIT, 1962, p. 104 n. 6). Mais celle-ci a souvent été mal comprise. Il s'agit bien de l'homme qui joue le rôle de la monture tandis que la femme est cavalière. L'homme occupe donc – et c'est chose rare à l'époque – un rôle passif. Cette interprétation n'est donc pas vraiment satisfaisante. Sur ces bases, P. T. Eden (1999, p. 581-582) en a récemment proposé une nouvelle. Achille, quoique marié, est resté un *cinaedus*, et il a la même attitude que les hommes décrits dans l'épigramme suivante (VII, 58) pour qui le mariage n'a rien changé à leurs préférences sexuelles. Cette interprétation tient compte de ce que nous venons de signaler à propos de la passivité de l'homme dans la position du cheval hectoréen, mais il nous semble que le terme *ἰππόδαμον* implique en lui-même un rôle actif, ce dont ne tient pas compte l'interprétation de P. T. Eden. C'est pourquoi nous lançons une autre piste de lecture : Gabinia ne serait pas une femme, mais une loi. Il n'existe en effet aucune Gabinia qui soit attestée dans toute la littérature latine, et ce nom est totalement absent des inscriptions de cette période. Toutefois, la *gens* des

*Gabinii* est toujours très présente, et l'on trouve un grand nombre de représentants mâles qui auraient pu édicter des lois – peut-être à la demande de l'empereur – dans la deuxième moitié du premier siècle (voir *PIR*<sup>2</sup>, s. v. *Gabinius*). Une loi édictée par un Gabinius porterait tout naturellement le nom de *lex Gabinia*. Pour un jeu de mots littéraire à propos d'une loi, voir *Ov., Am.*, I, 7, 5 avec D. MANTOVATI, 2002, p. 231-235. Nous sommes sous Domitien et le régime opère une réforme des mœurs telle qu'en fit Auguste en son temps ; n'est-il pas imaginable que des mesures aient été prises contre le comportement de certains *pathici*. Achille qui jouait alors le rôle passif a pris un rôle actif par peur des sanctions, mais n'en a pas pour autant changé de préférence sexuelle, il est simplement devenu le cavalier. Cette interprétation est très difficile à soutenir dans la mesure où il n'existe aucune attestation d'une loi de ce genre, mais elle tient cependant compte des différents éléments du distique.

**1. Castora de Polluce** : voir chapeau.

**Gabinia** : voir chapeau.

**Achillan** : le choix de ce nom n'est peut-être pas indifférent si l'on choisit de suivre une interprétation au second degré car on sait les préférences d'Achille pour Patrocle. Il fut, de plus, un personnage très « efféminé » lors de son séjour sur l'île de Scyros, à la cour du roi Lycomède. Il faut ajouter que cet épisode se trouve précisément dans l'*Achilléide* inachevée de Stace dont le poète avait commencé la composition aux alentours des années 91 / 92, dès la *Thébaïde* achevée. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais il nous semblait intéressant de la relever.

**2. Voir chapeau.**

## 58

À travers cette épigramme, ce n'est pas tant l'attitude d'une femme que le comportement de nombreux hommes qui l'entourent que fustige Martial. Galla s'est déjà mariée à plusieurs reprises, mais ces mariages étaient voués à l'échec, car tous les hommes qu'elle a épousés, bien que d'apparence soignée, n'étaient que des *cinaedi*. Martial lui conseille donc de chercher un homme qui ait une apparence plus campagnarde et qui ne cesse de parler des modèles de vertu qui fleurissaient sous la vieille République, mais parmi ceux-là aussi, nombreux sont les *cinaedi*. Vraiment, il est devenu difficile de trouver un homme, un vrai.

**1-2. sex aut septem** : expression d'un nombre élevé mais indéfini. Voir LUCRÈCE, IV, 577.

**cinaedis** : voir VII, 34.

**coma (...) pexaque** : Martial joue sur l'ambiguïté du statut du *cinaedus*. La fin des amours entre un *puer delicatus* et son maître est marquée par la coupe des longs cheveux du garçon. Les *cinaedi*, afin de conserver le corps érotisé d'un jeune homme, prennent soin de garder cette chevelure, mais ils ne peuvent cacher totalement leur âge par cet artifice, la barbe est là pour rappeler leur âge. Cette barbe, qui est d'abord – avec les cheveux hirsutes et moins soignés – le symbole des Romains des vieux âges, de « ce temps imaginaire d'avant le contact avec les Grecs » (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 234), signale également l'inversion ou des pratiques buccales. Les hommes plus âgés n'ont rien pour séduire, mais peuvent être des *mollis*, des efféminés. Cette image découle d'un parallélisme entre le barbu et le philosophe grec ; l'homme romain peut, par une barbe soignée (*pexa*) se rapprocher des préférences grecques bien connues : (après avoir parlé des philosophes grecs) *praependet sane nec tibi barba minor* : | *sed quod et hircosis serum est et turpe pilosis*, | *in molli rigidam clune libenter habes.* | *Tu, qui sectarum causas et pondera nosti,* | *dic mihi, percidi, Pannyche, dogma quod est ?* (MARTIAL, IX, 47, 4-8). À travers les termes *coma* et *barba*, Martial met en avant toute l'ambiguïté du statut des *cinaedi*. *Pexus* caractérise une barbe dont on prend soin (CIC., *Catil.*, 2, 22). Porter une trop grande attention à ce genre de détail trahit un caractère efféminé (OV., *Ars*, I, 523-524).

**3-4. latus** : pour son utilisation dans des contextes parallèles, voir *e. g.* CATULLE., 6, 13 ; MARTIAL, XII, 97, 4. En général, voir E. M. CARTELLE, 1973, p. 121-122 ; J. N. ADAMS, 1983, p. 49.

**madidoque simillima loro** : la comparaison entre le sexe d'un homme et du cuir mouillé est fréquente lorsque l'on veut indiquer que celui-ci est désespérément impuissant après une longue relation sexuelle (MARTIAL, X, 55, 5-6), ou en général (PÉTR., 134, 9), voir H. P. OBERMAYER, 1998, p. 271-281. Sur l'impuissance, voir VII, 14, 4. Pour *madidus*, voir VII, 27, 5.

**inguina** : voir VII, 18, 6.

**lassa (...) manu** : sur la main comme stimulant, voir Ov., *Ars*, II, 706-708 : *nec manus in lecto laeva iacebit iners. | Invenient digiti, quod agant in partibus illis, | in quibus occulte spicula tingit Amor.* Pour l'emploi de *lassus*, voir MARTIAL, XI, 46, 3-4 : *truditur et digitis pannucea mentula lassis | nec leuat extinctum sollicitata caput.* Sur la masturbation dans l'antiquité, voir W. A. KRENKEL, 1979, p. 159-178.

**stare** : voir *Priapées*, 73 : *obliquis quid me, pathicae, spectatis ocellis ? | Non stat in inguinibus mentula tenta meis.*

**5-6. inbelles** : l'image est reprise à l'idée de la *militia amoris* des élégiaques, voir Ov., *Am.*, II, 233-236 : *militiae species amor est ; discedite, segnes : | non sunt haec timidis signa tuenda viris. | Nox et hiems longaeque viae saevique dolores | mollibus his castris et labor omnis inest.* Voir L. CAHOON, 1988, p. 293-307.

**mollemque maritum** : ce groupe est proche de l'oxymore. Dans ce contexte, est qualifié de *mollis*, un efféminé. L'adjectif qualifie toute personne caractérisée par un manque de masculinité sociale, et qui adopte donc une conduite incompatible avec les valeurs de la vie dans une collectivité civique. Dans ce sens le terme s'oppose fortement à la notion de *maritum* qui doit se présenter comme le *uir* garant de la *familia*. Voir MARTIAL, I, 96, 10 ; II, 84, 1 ; PHÈDRE, IV, 16, 1.

**toros** : voir VII, 30, 2.

**7-8. Curios semper Fabiosque loquentem** : en IX, 27, un certain Chrestus cache ses préférences sexuelles pour les hommes en invoquant également les grands personnages du passé : *cum depilatos, Chreste, coleos portes | et uulturino mentulam parem collo | et prostitutis leuius caput culis, | nec uiuat ullus in tuo pilus crure, | purgentque saevae cana*

*labra uolsellae : | Curios, Camillos, Quintios, Numas, Ancos, | et quidquid unquam legimus pilosorum | loqueris sonasque grandibus minax uerbis* (vers 1-8).

**hirsutum (...)** **trucem** : allitération en [r] et en [t] qui évoque le caractère rustique de ces personnages. Cette apparence devrait normalement aller de pair avec la moralité et la sévérité des vieux modèles de la République. Il existe un paradoxe qui a souvent mené à des confusions regrettables dans certaines interprétations : la barbe et les cheveux hirsutes appartiennent autant aux Romains irréprochables des vieux âges qu'aux philosophes grecs dont la moralité peut être mise en cause.

9-10. Martial dénonce le même genre de comportement dans une de ses épigrammes les mieux senties : *aspicis in comptis illum, Deciane, capillis, | cuius et ipse times triste supercilium, | qui loquitur Curios adsertoresque Camillos ? | Nolito fronti credere : nupsit heri* (I, 24). L'apparence trompeuse est un thème également exploité par Juvénal (2, 7-8).

**uero (...)** **uiro** : paronomase. Le *uir* représente l'homme dans toute sa masculinité par rapport au *mollis* qu'est *cinaedus*. On retrouve déjà cette opposition chez Plaute : *te cinaedum esse arbitror magis quam uirum* (*Poen.*, 1318).

## 59

Martial est en colère contre un patron qui ne l'a pas invité à un souper auquel était présent un personnage qu'il jalouse. Il donne à celui-ci le nom d'Aper, *cognomen* très fréquent (I. KAJANTO, 1982, p. 68 ; 325). Cela lui permet d'introduire dans le pentamètre un jeu de mots entre le nom de ce personnage et le plat servi au souper : la compagnie du sanglier servi à table valait bien celle de l'invité du même nom. Voir également E. S. MCCARTNEY, 1919, p. 343-358.

**1-2. Apro :** au vu de l'interprétation générale du distique, nous choisissons, avec D. R. Shackleton-Bailey, d'éditer ce nom avec une majuscule. Pour le personnage, voir chapeau. En tant que plat, le sanglier était traditionnel dans les banquets, voir JUV., 1, 140-141 : (...) *quanta est gula quae sibi totos | ponit apros, animal propter conuiuia natum !* Pour les liens de cet extrait avec les *Satires* de Juvénal, voir R. E. COLTON, 1991, p. 60-61.

**Tite :** personnage fictif, voir VII, 10, 7.

**Caecilianus :** le nom est fictif mais renvoie à un personnage réel, voir chapeau. Martial l'avait déjà utilisé en I, 20 pour un homme mangeant son repas seul tandis que les invités le regardaient : *dic mihi, quis furor est ? Turba spectante uocata | solus boletos, Caeciliane, uoras. | Quid dignum tanto tibi uentre gulaque precabor ? | Boletum qualem Claudius edit, edas.* Il est possible que la forme dactylique de ce nom ait incité Martial à s'en servir régulièrement pour mentionner un personnage fictif, ou dont le nom ne pouvait être cité directement. La répétition du nom dans les deux vers de ce distique donne encore un peu plus d'agressivité au ton sarcastique de ce poème, voir VII, 43, 1.

**bellum :** l'adjectif est caractéristique du langage familier. Martial le préfère, et de loin, à *pulcher* ; peut-être à la suite de son utilisation abondante par Catulle. Il faut noter qu'il possède, en fonction du contexte, une nuance ironique difficile à justifier et qui se rapproche comme ici d'expressions françaises familières comme « c'est du joli » ou « il est tout beau celui-là ». Il prend également le sens de « mignon » dans ce que ce mot possède d'enfantin (I, 9 : *bellus homo et magnus uis idem, Cotta, uideri : | sed qui bellus homo est, Cotta, pusillus homo est*). Il semble qu'il y ait une dichotomie entre ses emplois positifs par rapport aux jeunes filles et aux femmes et ses emplois négatifs par rapport aux hommes qui, caractérisés

## Commentaire 59

de la sorte sont touchés dans leur masculinité. Comparer le français « qu'elle est mignonne » à « qu'il est mignon ».

## 60

Martial n'a pas l'esprit religieux, mais quand il s'agit de louer l'empereur pour bénéficier de sa protection, il est prêt à tout. Dans cette épigramme, Domitien est présenté comme le véritable représentant de Jupiter parmi les hommes. L'empereur doit peut-être adresser ses prières à Jupiter, mais Martial n'y voit aucune utilité, c'est César qui peut exaucer tous ses vœux. L'éloge est grand, et touche à la flagornerie, mais quand cela est fait avec la virtuosité qui caractérise les deux derniers vers, on ne peut que s'en réjouir. Le côté ironique de cette formule contrebalance d'ailleurs les six premiers vers. Pour Domitien comme *Jupiter* ou *deus*, voir vol. I, p. 28 ; 34-36.

**1. Tarpeiae (...) aulae :** *i. e.* le temple de Jupiter Capitolin. Jupiter *Tonans* était considéré comme le portier du temple de Jupiter Capitolin après que celui-ci est venu se plaindre en personne de la trop grande attention qu'accordait Auguste à Jupiter *Tonans*. Auguste, pour montrer que le *Tonans* n'était que le gardien, un premier portier au temple de Jupiter Capitolin, accrocha des clochettes à son temple comme on avait l'habitude de le faire aux portes des maisons : *cum dedicatam in Capitolio aedem Tonanti Ioui assidue frequentaret, somniauit queri Capitolinum Iouem cultores sibi abduci seque respondisse Tonantem pro ianitore ei appositum ; ideoque mox tintinnabulis fastigium aedis redimiit, quod ea fere ianuis dependebant* (SUÉT., *Aug.*, 91, 2). Ce temple fut reconstruit par Domitien après le grand incendie de 80 (PROP., IV, 4 ; voir vol. I, p. 27). *Tarpeius* est l'adjectif formé sur le nom de la vestale Tarpeia, qui fut jetée du haut de la roche située sur le Capitole qui portera plus tard son nom. Par métonymie, l'adjectif peut qualifier tout ce qui a rapport avec le Capitole, voir PROP., IV, 1, 7 : *Tarpeiusque Pater nuda de rupe tonabat*. Le terme *aula* est volontairement ambigu dans ce contexte car il est très souvent employé pour désigner la demeure impériale, voir VII, 40, 1.

**uenerande rector :** on retrouve dans cette expression la même ambiguïté que dans *aula*, car c'est généralement une épithète de Jupiter. Auguste dédia un temple à *Jupiter Tonans* sur le Capitole en 26 après avoir échappé miraculeusement à la foudre lors de son expédition contre les Cantabres (SUÉT., *Aug.*, 29, 3-4 : *Tonanti Ioui aedem consecrauit liberatus periculo, cum expeditione Cantabrica per nocturnum iter lecticam eius fulgur praestrinxisset seruumque*

*praelucentem exanimasset*. Ce passage de Suétone éclaire indirectement le *saluo duce* du vers 2.

**2-6. saluo duce** : de retour de sa campagne suévo-sarmate, voir vol. I, p. 25-26 et le cycle consacré au retour de Domitien (VII, 5-8). Pour le lien avec Jupiter Tonans, voir vers 1.

**Tonantem** : voir VII, 60, 1. Pour l'emploi de cette épithète par rapport à Domitien, voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 121.

**uotis (...) fatiget** : dans le sens de « prier sans cesse », « poursuivre de ses prières », voir HOR., *Odes*, I, 2, 26-28 : (...) *prece qua fatigent | uirgines sanctae minus audientem | carmina Vestam ?* ; MARTIAL, VIII, *pr.*, 9-10. On retrouve exactement la même expression chez T.-L., XXVII, 50, 5.

**7-8.** L'idée que l'empereur dépend directement de Jupiter et est son second sur terre est déjà attestée chez Horace (*Odes*, I, 2, 49-52 : *gentis humanae pater atque custos, | orte Saturno, tibi cura magni | Caesaris fatis data : tu secundo | Caesare regnes*). Pour Domitien comme *deus*, voir vol. I, p. 35-36.

61

Martial nous plonge dans une atmosphère semblable à celle de la troisième *Satire* de Juvénal (pour le lien entre ces deux auteurs et plus spécialement des poèmes de Martial avec la troisième *Satire*, voir R. E. COLTON, 1991, p. 85-144). La ville de Rome était bruyante, encombrée par les commerçants ; les piétons n'osaient plus s'y aventurer sans marcher dans les égouts qui coulaient au centre des ruelles ; le danger était présent dans les attroupements à chaque coin de rue. Mais Domitien – par un édit qui ne nous est pas connu par ailleurs – semble avoir remis de l'ordre dans l'*Urbs*, et réorganisé la cité suivant un véritable projet urbanistique (vol. I, p. 26). C'est cette activité que loue Martial dans ce poème qui est un tableau de la Rome grouillante et trépidante qu'il aimait fréquenter. Cette épigramme a été commentée par U. WALTER, 1996.

**1-2. institor** : proprement, le terme désigne la profession (suff. *-tor*) qui consiste à s'occuper de près (*insto*) d'une affaire qui a été lancée par une autre personne. C'est donc le marchand préposé à la gestion d'une filiale, puis par extension tout commerçant – qu'il soit ou non un colporteur – ou tenancier. Voir MARTIAL, XII, 57, 14. Cette profession était connotée très négativement (HOR., *Epodes*, 17, 20 ; SÉN., *Ep.*, 56, 2 : *iam biberari uarias exclamationes et botularium et crustularium et omnes popinarum institores mercem sua quadam et insignita modulatione uendentis*).

**inque suo limen nullum limine erat** : expression quelque peu détournée pour dire que rien n'était à sa place et que les étalages des commerçants s'étendaient devant le seuil des *insulae* avoisinantes. Pour ce genre d'expression, voir MARTIAL, *Sp.*, 7, 5-6 : *uiuebant laceri membris stillantibus artus | inque omni nusquam corpore corpus erat*.

**3-4. Germanice** : sur ce *cognomen ex uirtute* que prit Domitien en 84 après sa « victoire » contre les Daces en 83, voir vol. I, p. ?. Pour son utilisation chez Martial, voir C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 25. Sur la titulature de Domitien en général, voir vol. I, p. 24 et plus particulièrement son titre de *Germanicus*, voir A. MARTIN, 1985, p. 168-173 ; 1987, p. 73-82. Il s'agit de la seule apparition de ce titre dans le livre VII.

**semita, facta uia est** : voir VARRON, *Ling.*, V, 35-36 : *ut qua agebant actus, sic qua uehebant, [actus] uiae dictae ; quo[d] fructus conuehebant, uillae. Qua ibant, ab [hab]itu iter*

*appellarunt ; qua id anguste, semita, ut semiter dictum.* Si l'étymologie de Varron est un peu farfelue, elle a l'avantage de nous montrer ce que représentait ce terme dans son imaginaire. *Semita* désigne plus régulièrement un chemin de traverse (\**se – meo*) à la campagne et est employé dans le proverbe *qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam* (CIC., *De diuinat.*, I, 132).

**5-6. catenatis pila (...) lagonis** : pour *lagona*, voir VII, 20, 19. On utilisait les piliers du rez-de-chaussée de certaines *insulae* ou, à l'occasion, de certains portiques pour y accrocher des marchandises en vente. Les *tabernae*, en particulier, possédaient des piliers auxquels étaient attachés des amphores à vin (voir e. g. CATULLE, 37, 1-2 : *salax taberna uosque contubernales | a pilleatis nona fratribus pila*).

**praetor medio (...) luto** : les hommes de haut rang, comme ici le *praetor*, avaient l'habitude de se déplacer en litière, mais quand ils marchaient, ils longeaient alors les murs. Généralement un serviteur ou un client se tenait à leur gauche pour ne pas qu'un homme de prestige risque de s'aventurer au milieu de la rue où s'évacuait tout ce qui aujourd'hui passe dans les égouts (*luto*). D'autre part, il existe une expression qui possède le même sens que sa traduction littérale en français : *nunc homo in medio lutost* (PLAUTE, *Pseud.*, 984).

**7-8. caeca nouacula** : *nouacula* désigne la lame qu'utilise le barbier, voir MARTIAL, XI, 58 : *quid si me tonsor, cum stricta novacula supra est, | tunc libertatem divitiasque roget ?* ; N. KAY, 1985, p. 199. *Caecus* est utilisé par rapport à une arme quand celle-ci est brandie à l'aveugle ou lancée dans le tas, voir e. g. LUCAIN, III, 722 : *caeca tela manu sed non tamen irrita mittit*. Cette utilisation de l'adjectif *caecus* et l'emploi de *stringitur* ne laisse pas de doute quand à l'interprétation de *nouacula*, il s'agit d'une lame pour trancher la gorge. G. Galán Vioque (2002, p. 357) y voit une synecdoque possible pour désigner le travail du *tonsor* au milieu de la rue, mais *stringitur* ne peut s'employer dans ce genre de contexte sauf à supposer un barbier très mal intentionné.

**nigra popina** : *niger* est employé en raison de la fumée qui se répandait dans les tavernes à cause du feu qui y était souvent allumé (HOR., *Sat.*, II, 4, 62) et qui réchauffait, si besoin en était, l'atmosphère (JUV., 11, 81). Voir MARTIAL, I, 41, 9-10 : *quod fumantia qui tomacla raucus | circumfert tepidis cocus popinis*. *Popina* désigne généralement une taverne de basse zone (CIC., *Pis.*, 13). Pour son emploi chez Martial, voir V, 44, 10 ; 84, 4.

**9-10.** à une accumulation de noms de professions diverses répond une *sententia* dans le dernier vers. Voir Ov., *Fastes*, II, 280 : *hic, ubi nunc Urbs est, tum locum urbis erat.*

**caupo** : nous préférons le leçon de *T* à celle de  $\beta$  et de  $\gamma$  car elle est de loin la forme la plus attestée dans les inscriptions. De plus, la qualité de *T* est généralement supérieure. *Caupo* désigne un tenancier de taverne ou d'auberge. Pour ses emplois chez Martial, voir M. CITRONI, 1975, p. 91.

**lanius** : *i. e.* le boucher. Personnage très fréquent dans la comédie, voir *e. g.* PLAUTE, *Capt.*, 818.



il pense que s'il se fait prendre dans cette situation, personne ne pourra imaginer pire. Il s'est trompé.

**percidis** : dans le sens de « sodomiser », mais le terme est beaucoup plus fort et beaucoup plus violent (c'est celui que l'on emploie pour l'expression « casser la figure », voir SÉN., *Nat.*, IVb, 4, 1). C'est un des termes utilisé dans les *Priapées* (13) pour menacer d'une punition symbolique : *percidere puer, moneo ; futuere puella ; | barbatum furem tertia poena manet*. Pour ses emplois chez Martial, voir F. GREWING, 1997, p. 282.

**Hamillus** : nous adoptons, avec G. Galán Vioque (2002, p. 360), la correction de L. Friedländer (Lindsay, *fort. recte*) pour deux raisons : [1] ce nom est attesté dans de nombreuses inscriptions ; [2] la présence chez Juvénal d'un *Hamillus* (leçon des meilleurs manuscrits) ayant les mêmes tendances que le personnage de cette épigramme (10, 224 : *Maura die, quot discipulos inclinet Hamillus*). R. E. Colton (1991) ne relève pas le parallèle.

**2-4. deprendi** : voir MARTIAL, I, 34, 10.

**narrent** : voir le sens de *dicere* en VII, 18, 2.

**niger obliqua garrulitate cliens** : pour *garrulitas*, voir VII, 18, 8. Pour la vision du client, voir vol. I, p. 2 et n. 7. *Niger* a ici le sens de mauvais, perfide, voir HOR., *Sat.*, I, 4, 83 : (...) *hic niger est, hunc tu, Romane, caueto*.

**5-6. pedicari** : voir VII, 10, 1.

**facit** : dans un sens sexuel, voir VII, 10, 2.

**sine teste** : pour la pointe, voir chapeau. Pour son sens de « testicule », voir CIC., *Fam.*, IX, 22, 4 : *et quidem iam etiam non obscena uerba pro obscenis sunt*. « Battuit », *inquit : impudenter ; « depsit » : multo impudentius. Atqui neutrum est obscenum. Stultorum plena sunt omnia. « Testes » uerbum honestissimum in iudicio, alio loco non nimis*. Le mot est employé dans ce sens dès Plaute (*Mil.*, 1420-1421). On trouve ce terme utilisé par Suétone comme euphémisme (*Néron*, 28, 1 : *puerum Sporum exectis testibus etiam in muliebrem naturam transfigurare conatus cum dote et flammeo per sollempni<a> nuptiarum celeberrimo officio deductum ad se pro uxore habuit*).

## 63

Par ce poème, Martial remplit ses obligations de client. Ce n'est pas qu'il ait particulièrement apprécié la poésie de Silius Italicus, mais ce personnage, âgé de soixante-six ans, avait derrière lui une longue carrière politique et littéraire. Martial se devait de l'honorer comme protecteur et patron. La double dimension de la carrière de l'auteur des *Punica* permettait à Martial de s'attirer ses faveurs en jouant sur deux plans : son génie littéraire n'avait d'égal que celui de Virgile et ses mérites politiques étaient comparables à ceux de Cicéron. La comparaison avec Virgile devait faire d'autant plus plaisir à Silius Italicus qu'il était un véritable admirateur du poète de Mantoue (*Pun.*, VIII, 592-594), au point qu'on l'a surnommé le singe de Virgile. D'autre part, il possédait une des villas ayant appartenu à Cicéron (MARTIAL, IX, 48 : *Silius haec magni celebrat monimenta Maronis, | iugera facundi qui Ciceronis habet. | Heredem dominumque sui tumuliue larisue | non alium mallet nec Maro nec Cicero* ; PLINE, *Ep.*, III, 7, 8).

Dans cette pièce, Martial s'adresse à un dédicataire dont le nom reste inconnu, technique qu'il emprunte directement à Catulle (voir *e. g.* 14a) et utilise à de nombreuses reprises (*Sp.*, 27 [24] ; I, 2 ; 40 ; VI, 16 ; X, 71 ; XI, 13 ; 16) lorsqu'il désire complimenter quelqu'un sans s'adresser directement à cette personne.

**1. Perpetui (...)** Sili : *perpetuus* est un énalage qui renforce l'impression d'éternité par rapport à l'œuvre de Silius que la litote *numquam moritura* rendait déjà pesante dans le vers. Pour la formulation de ce vers, voir VI, 73, 7-8 : *sed mihi perpetua numquam moritura cupresso | Phidiaca rigeat mentula digna manu* ; F. GREWING, 1997, p. 413-414. Pour le groupe *perpetuus Silius*, voir VI, 64, 10 : (...) *et perpetui dignantur scrinia Sili.*

**uolumina** : dans le sens d'œuvre poétique, voir *Ciris*, 100 : *atque nouum aeterno praetextite honore uolumen* ; [TIB.], III, 7, 34 : *aeterno sed erunt tibi magna uolumina uersu.*

**2. qui legis** : pour l'adresse au lecteur, voir chapeau.

**Latia carmina digna togae** : voir VII, 5, 2. Le thème des *carmina digna* est fréquent (*e. g.* VIRG., *Buc.*, 8, 10 ; OV., *Am.*, I, 3, 20 ; *Priapées*, 2, 2).

**3-4. Pierios (...) recessus** : *Pierius* est l'adjectif formé sur *Πιερίς* qui signifie « de Piérie », et qui est appliqué comme épithète aux Muses – depuis [HÉS.], *Boucl.*, 206 – qui sont les filles de Piéros et d'Antiope, voir C. HENRIKSEN, 1998, II, p.114.

**Aoniae Bacchica sarta comae** : sur *Aonius*, voir VII, 22, 2. Sur la différence entre *sarta* et *corona*, voir VII, 89, 1. Depuis qu'Hésiode s'était décrit (*Th.*, 30) comme portant une couronne de lierre, celle-ci était devenue un des symboles de l'inspiration poétique. Cette plante est liée au culte de Dionysos et, de la sorte, celui-ci a également participé à l'inspiration des poètes (SERVIUS, *Buc.*, 7, 25 : *hedera autem coronantur poetae, uel quasi Libero consecrati, qui et ut Bacchae insaniunt : sic Horatius « ut male sanos adscripsit <Liber> satyris faunisque poetas »*). Il est, avec Apollon, un des deux dieux représentés dans les peintures sur vases comme le coryphée des Muses. Voir OV., *Tristes*, I, 7, 2 : *deme meis hederas, Bacchica sarta, comis*. Pour Dionysos dans ce rôle chez les poètes latins, voir e. g. PROP., II, 30b, 38 ; HOR., *Odes*, II, 19, 2. *Bacchica sarta* ne nous semble pas se rapporter à la poésie lyrique en particulier (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 366) quand l'expression évoque l'œuvre de Virgile.

**5-6. sacra** : par référence à l'inspiration divine des Muses. Voir VIRG., *Géorg.*, II, 475-476 : *me uero primum dulces ante omnia Musae, | quarum sacra fero ingenti percussus amore ;* MARTIAL, X, 58, 13 : *per ueneranda mihi Musarum sacra*.

**cothurnati (...) Maronis** : sur l'admiration de Silius Italicus pour Virgile, voir chapeau. L'adjectif *cothurnatus* qualifie proprement ce qui se rapporte à la tragédie (voir emploi des cothurnes), puis ce qui appartient à des genres élevés en général, voir J. W. SPAETH, 1930, p. 22. P. Howell (1985, p. 81) suggère quant à lui que Martial emploie cet adjectif en fonction de la coloration tragique du style épique de Virgile. Les deux interprétations se rejoignent de toute façon dans un style à la fois soigné et élevé. Pour l'expression, voir V, 5, 7-8 : *ad Capitolini caelestia carmina belli | grande cothurnati pone Maronis opus*.

**impleuit (...) Ciceronis opus** : pour l'admiration de Silius Italicus envers Cicéron, voir *Pun.*, VIII, 404-411 : *Tullius aeratas raptabat in agmina turmas, | regia progenies et Tullo sanguis ab alto. | Indole pro quanta iuuenis quantumque daturus | Ausoniae populis uentura in saecula ciuem ! | ille, super Gangen, super exauditus et Indos, | implebit terras uoce et furialia bella | fulmine compescet linguae nec deinde relinquet | par decus eloquio cuiquam sperare nepotum*. G. Galán Vioque (2002, p. 369) considère qu'*opus* est une référence à son œuvre littéraire, mais il ne donne aucune interprétation pour *impleuit*. Nous considérons qu'*opus* est une référence à l'œuvre non pas littéraire, mais politique de Cicéron. Ainsi le vers

5 représente l'activité littéraire, domaine qu'il n'a pas abordé avant d'avoir rempli des fonctions politiques, tel Cicéron (vers 6). Ce sont d'ailleurs ces fonctions qui vont être développées dans la suite directe du poème.

**7-8. centum grauis hasta uirorum** : les *centumui* constituent un groupe de personnes (105 exactement sous la République avec 3 hommes de chaque tribu) parmi lesquels étaient recrutés les représentants de chaque tribunal civil ou *consilium*. Le nombre des *centumui* s'élevait à 180 sous l'empire. On ne sait exactement combien de personnes comptait chaque *consilium*. Voir B. NICHOLAS, *s. v. centumui*, dans *OCD*, p. 309-310. La *grauis hasta* représentait l'autorité de la cour formée de *centumui* ; l'expression est fréquente, voir *e. g.* SUÉT., *Aug.*, 36.

**9-10. bis senis (...) fascibus** : allusion aux douze faisceaux portés par les licteurs et qui étaient un des attributs du consul. Silius Italicus exerça le consulat en 68, année de la mort de Néron (*ingentem annum*). Pour l'expression, voir OV., *Pont.*, IV, 9, 4 : *bis senos fascis quae tibi prima dabit*.

**ingentem (...) annum** : voir STACE, *Théb.*, VI, 757 et G. B. A. FLETSCHER, 1983, p. 408.

**adserto (...) orbe** : la terre entière est libérée de la tyrannie de Néron. Sur l'image de Néron chez Martial et sous les Flaviens, voir VII, 34, chapeau.

**11-12. emeritos (...) annos** : *emeritus* est directement emprunté au vocabulaire militaire. Le terme désigne tout soldat s'étant acquitté de ses vingt années de service, par extension, il désigne toute chose qui est complètement achevée, voir OV., *Mét.*, XV, 226.

**Phoebo** : voir VII, 12, 8 ; 23, 1.

**Helicon** : séjour des Muses ; montagne située en Béotie. Voir A. HURST, 1996.

## 64

Martial, tout comme Juvénal, appartient à une classe sociale très particulière. La classe de ces clients, libres de naissance, qui ne veulent pas travailler pour ne pas entrer dans le cercle *a priori* humiliant des professions rétribuées. Leurs prétentions sont grandes, mais les moyens sont faibles, et ils ont peu de chance de sortir un jour du système de clientèle dans lequel ils se sentent enfermés. Martial est donc particulièrement amer quand il constate qu'autour de lui, des personnes qui n'étaient que de vulgaires affranchis, gravissent l'échelle sociale à une vitesse impressionnante, souvent grâce à la générosité de patrons qui sont aussi les siens.

Cette épigramme s'inscrit donc dans le cadre d'une critique de la grande mobilité sociale propre à certains individus. Mais l'on descend aussi vite que l'on monte, et le danger guette : *nunc eo decidit, ut exsul de senatore, rhetor de oratore fieret. Itaque ipse in praefatione dixit dolenter et grauitur* : « *Quos tibi, Fortuna, ludos facis ? facis enim ex senatoribus professores, ex professoribus senatores.* (PLINE, *Ep.*, IV, 11, 1-2). Cette idée est reprise par Juvénal (7, 197-198 : *si Fortuna uolet, fies de rhetore consul ; | si uolet haec eadem, fiet de consule rhetor*). Martial semble marqué par une certaine forme de déterminisme social : les 400 000 sesterces qu'a donnés une dame pour élever Cinnamus au rang de chevalier ne changeront rien, il prendra vite conscience qu'il ne sait rien faire d'autre que son métier de barbier, et il y reviendra.

**1. tonsor** : la profession est en général exercée par des esclaves ou des affranchis. Pour un développement sur les épigrammes satiriques dirigées contre les barbiers, voir N. KAY, 1985, p. 242. La profession fut, d'après Varron cité par Pline (*Hist. nat.*, VII, 211), introduite en Italie depuis la Sicile au cours du troisième siècle. À Rome, on se rasait quotidiennement et ce n'est qu'avec l'empereur Hadrien (*Hist. Aug., Hadr.*, 26, 1) que la mode du port de la barbe à la manière des philosophes grecs s'introduit peu à peu. Pour les apparitions de cette profession chez Martial, voir *e. g.* II, 48 ; III, 74 ; VIII, 50. Elle était souvent raillée parce qu'elle représentait un danger certain pour la personne qui se faisait raser et avait la gorge exposée à une lame.

**tota notissimus in urbe** : pour l'expression, voir VII, 29, 2. La leçon de  $\beta$  et de  $\gamma$  nous paraît préférable à celle de *T* (*tota fueras*) dans la mesure où elle conserve le groupe *tota notissimus in* qui est relativement fréquent chez Martial (I, 1, 2 ; VII, 29, 2 ; XII, 38, 2).

**2-3. dominae** : le terme est très péjoratif dans ce contexte. On sait que pour pouvoir être élevé au rang de chevalier, il faut non seulement posséder les 400 000 sesterces, mais aussi être de naissance libre. Le vers 4 nous apprend qu'il craignait les *tristia iura fori* ; son origine servile est peut-être en quelque sorte dévoilée dans ce terme.

**Sicanias urbes Aetnaeaeque regna** : *Sicanus* est l'adjectif dérivé de *Σικανία*, nom d'une région située près d'Agrigente et qui servait, par métonymie, à désigner la Sicile dans son ensemble (HOM., *ω*, 307). Les poètes latins utilisaient volontiers cet adjectif à cause de son schéma métrique [Sicāñia], voir VIRG., *En.*, VIII, 416.

**4-5. Cinname** : nom typique du nouveau riche chez Martial. D'origine grecque (*Κίνναμος*), ce *cognomen* était fréquent pour les affranchis ou les esclaves (I. KAJANTO, 1982, p. 88-89). En VI, 17 (*Cinnam, Cinname, te iubes uocari. | Non est hic, rogo, Cinna, barbarismus ? | Tu si Furius ante dictus esses, | fur ista ratione dicereris*), Martial désigne de la sorte un personnage qui a dû, comme dans cette épigramme, changer de niveau social et vouloir dissimuler ses origines. Le nom est repris en VI, 64, 26 et IX, 92 dans des contextes parallèles, ce qui nous amène à penser que, même si le nom est fictif, le personnage doit avoir existé. De plus, ce type de barbier est repris par Juvénal (1, 24-25) qui semble directement faire référence à ce poème (R. E. COLTON, 1991, p. 25-27).

**tristia iura fori** : c'est l'explication de son départ, il craignait les austères lois du *forum*. Quelles raisons avait-il de craindre si ce n'est parce que son statut ne lui permettait pas d'être chevalier, *i. e.* qu'il n'était pas de naissance libre (R. E. COLTON, 1991, p. 27). Les deux autres interprétations qui sont proposées par G. Galán Vioque (2002, p. 375) ne nous semblent pas à retenir : [1] si Cinnamus avait fui les quolibets des clients, Martial n'aurait pas employé les termes *tristia iura*. [2] Si l'on accepte que le Cinnamus de cette épigramme est le même que celui de VI, 17, le changement de nom n'est toutefois pas évoqué dans cette épigramme et il ne peut donc raisonnablement pas fuir par peur des poursuites pour utilisation d'un nom de patricien.

**6-10.** Dans ces vers, Martial dresse un portrait satirique du personnage en insistant sur l'hiatus entre sa position sociale et son éducation.

**non rhetor, non grammaticus ludiae magister** : la construction du vers est intéressante, c'est un *climax* descendant, et on a l'impression qu'il ne s'arrêtera pas avant de toucher le fond. Martial énumère les différents niveaux d'enseignement du plus haut au plus bas. Ce

dernier, celui du *ludi magister*, est généralement exercé par un affranchi. Cinnamus ne peut toutefois l'atteindre, sa formation ne le lui permet pas. À cela s'ajoute que Martial, comme Horace, avait de mauvais souvenirs d'enfance par rapport à cette profession (IX, 68, 1-2) : *quid tibi nobiscum est, ludi scelerate magister, | inuisum pueris uirginibusque caput ?*.

**uendere (...) uocem (...) plausumque** : lors des représentations scéniques, on utilisait des personnes qui étaient rétribuées pour lancer des applaudissements, voir PÉTR., 5, 7-8 (*nec perditis addictus obruat uino | mentis calorem, neue plausor in scaenam | sedeat redemptus histrionis ad rictus*) ; JUV., VI, 380 ; TAC., *Ann.*, I, 16.

**tonsor eris** : l'épigramme se clôt sur cet effet cadre, *tonsor fueras ...tonsor eris*.

## 65

Remarque pleine d'esprit sur la durée interminable de certains procès et les coûts que ceux-ci peuvent engendrer, voir II, 13 : *et iudex petit et petit patronus*. | *Soluas censeo, Sexte, creditori*. Juvénal reprend le thème en comparant un procès à un combat interminable dans l'arène (16, 47), voir R. E. COLTON, 1991.

Le dédicataire de ce poème est Gargilianus. Ce personnage est certainement fictif (III, 30 ; 74 ; IV, 56 ; VIII, 13), car les différents poèmes dans lesquels il apparaît traitent de sujets satiriques qu'il est difficile d'interconnecter. Son nom occupe toujours le début du second hémistiche d'un pentamètre.

**1. bis decumae** : périphrase poétique où le distributif est remplacé par l'ordinal, voir OV., *Fastes*, III, 124 (*seu quia bis quinto femina mense parit*), MARTIAL, IV, 57, 4. On pouvait également trouver le cardinal après un multiplicatif, voir E.-T., § 205, p. 176.

**numerantem frigora brumae** : pour *numerare* dans le sens de « compter un certain nombre d'années », voir VII, 9, 1 ; 14, 9. *Frigora brumae* renvoie au froid de l'hiver et plus spécifiquement du solstice (VARRON, *Ling.*, VI, 8 : *alter motus solis est, [alter caeli] quod mouetur a bruma ad solstitium. Dicta bruma, quod breuissimus tunc dies est ; solstitium, quod sol eo die sistere uidebatur aut quod ad nos uersum proximum est solstitium ; l'étymologie que donne Varron est correcte, bruma vient d'un ancien superlatif \*breuima, voir E.-M., s. v. bruma, p. 76). Pour l'expression, voir e. g. SÉN., *Phèdre*, 966-967 : *ut nunc canae frigora brumae | nudent siluas*.*

**2-4. una tribus (...) foris** : *Una* est le nominatif féminin singulier se rapportant à *lis*, le mètre ne permet pas de l'interpréter comme l'adverbe (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 379). Dès lors Martial insiste fortement sur le fait qu'un seul procès l'a déjà fait passer sur trois *fora* différents. *Foris* ne peut donc être employé par métonymie pour « three different judicial process ». Les trois grand *fora* sont à cette époque le *forum* romain, le *forum* de César, et celui d'Auguste (voir S. B. PLATNER, TH. ASHBY, p. 260). Le *forum Transitorium* est en construction sous Domitien, voir vol. I, p. 26. Martial joue sur les nombres : *bis – una – tribus*.

**Gargiliane** : pour la répétition du nom, voir VII, 43, 1.

**Ah miser et demens** : les deux termes sont très fréquemment employés dans les exclamations, mais c'est la seule attestation d'une exclamation où ils soient coordonnés. Pour *miser*, voir e. g. CATULLE, 63, 61 ; pour *demens*, voir VIRG., *Buc*, 2, 60. Cicéron emploie toutefois une expression fort proche : *o hominem amentem et miserum* (CIC., *Att.*, VII, 11, 1).

**uiginti annis** : ablatif d'extension dans le temps pour l'accusatif de durée, mais les deux constructions existaient déjà parallèlement chez Cicéron, voir E.-T., § 133, p. 111-112.

## 66

On interprète généralement ce distique comme une raillerie adressée à un captateur de testament : Labienus a dépensé tant d'énergie et tant d'argent que quand Fabius meurt, bien qu'il soit son légataire universel, il est un peu déçu de ce qu'il reçoit. C'est de loin, l'interprétation la plus probable. On pourrait cependant imaginer une autre interprétation : Labienus, fils de Fabius, s'est conduit toute sa vie des plus correctement envers son père et l'a aidé dans ses affaires. Fabius meurt et son fils est le légataire de tous ses biens, mais le père est endetté. En droit romain, les biens hérités constituent un ensemble, un *corpus ex distantibus*. Cet ensemble est une véritable abstraction qui comprend tous les biens et les non-biens, les créances et les dettes en font partie. Un fils intègre, Labienus, pourrait avoir hérité des dettes de son père. Plusieurs éléments plaident cependant contre cette interprétation, dont les deux principaux sont : le thème récurrent des *captatores* chez Martial (voir F. GREWING, 1997, p. 397-398), et le nom Labienus qui est toujours utilisé dans un contexte de critique des mœurs (II, 62 ; V, 41 ; XII, 16 ; 33).

**1. Heredem (...) ex asse reliquit** : l'expression juridique est *ex asse instituere* (e. g. PLINE, *Ep.*, V, 1, 9 ; VIII, 18, 7 ; GAIUS, *Inst.*, II, 259). Il est donc possible que le lecteur perçoive déjà à travers cette expression le contenu de la pointe qui va suivre. L'héritage *ex asse* s'oppose à celui *e parte* où l'héritage est divisé entre plusieurs personnes (*Dig.*, III, 3, 31, pr.). Martial emploie exactement la même expression en III, 10, 5 : *constituit, Philomuse, pater tibi milia bina | menstrua perque omnis praestitit illa dies, | luxuriam premeret cum crastina semper egestas | et uitii essent danda diurna tuis. | Idem te moriens heredem ex asse reliquit. | Exheredavit te, Philomuse, pater*. Il faut noter que cette épigramme pourrait plaider en faveur de la seconde interprétation.

**Fabius** : pour tester, il faut la double capacité de droit et de fait, *i. e.* être propriétaire et capable d'aliéner. À Rome, seul le *pater familias* a donc le droit de tester, les femmes ne testeront régulièrement que sous Hadrien qui permet aux femmes de naissance libre de tester sous l'*auctoritas* d'un tuteur. Voir R. VILLERS, 1977, p. 467. Fabius est donc un *pater familias*. Le *cognomen* a été choisi à dessein, car c'est un *cognomen* patricien fréquent. Voir spécialement IX, 8 (9) où il est également question d'héritage.

**Labienus** : voir chapeau.

**plus meruisse** : D. R. Shackleton Bailey (1993, II, p. 131 n. c) y voit une allusion possible au fait que Labienus ait été le *cinaedus* de Fabius. Il aurait estimé que ce déshonneur valait bien plus que ce qu'il a reçu. L'interprétation est peu séduisante dans le contexte de cette épigramme. P. HOWELL, (1996, p. 36-38) développe différents arguments à l'encontre de cette interprétation. Sur les *captatores* en général, voir V. A. TRACY, 1980, p. 399-402 ; chez Martial en particulier, voir J. P. SULLIVAN, 1991, p. 160.

## 67

Martial nous introduit dans l'univers de l'érotisme féminin – le terme « homosexualité » ne peut s'appliquer à la Rome antique (M. FOUCAULT, II, 1984, p. 243 : « la notion d'homosexualité (...) peut s'avérer très peu adéquate pour recouvrir une expérience, des formes de valorisations et un système de découpage si différent du nôtre » ; F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 16-18 ; *contra* A. CRAIG WILLIAMS, 1999) - avec la « femme » qui représente l'archétype d'une forme de déviation sociale aboutissant à un comportement sexuel hors norme (*ipsarum tribadum tribas*) : Philaenis. L'amour lesbien fut, dans la société romaine et son extrême hiérarchisation, considéré comme relevant d'un comportement sinon déréglé, en tout cas profondément anormal, et frappé du même sceau d'*impudicitia* que l'acte de servilité dont l'homme libre faisait preuve en se soumettant à la volonté d'un autre *ingenuus* (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 15). Les deux attitudes relèvent du même stéréotype de dégradation de l'individu. Phèdre (IV, 16, 1-2) fait d'ailleurs le lien entre ces deux catégories dans le récit étiologique de leur apparition (*rogavit alter tribadas et molles mares | quae ratio procreasset*) comportant une caractérisation morale patente (vers 14 : *prauo gaudio*). Ces types sont dans l'esprit romain liés à deux facteurs principaux : le fait d'assumer, dans une relation sexuelle, un rôle relevant du sexe opposé ou réservé à certaines catégories sociales (esclaves et affranchis) et un lien plus ou moins étroit avec les mœurs grecques qu'elles soient ou non reculées dans le temps. Saara Lilja (1983, p. 237) et à sa suite Judith P. Hallet (1997, p. 258) voient chez Plaute (*Truc.*, 262) la première attestation du lesbianisme dans la littérature latine. Les auteurs latins n'auront de cesse de se distancier par rapport à ce phénomène soit en n'en parlant pas, soit en tentant d'en présenter l'existence comme éloignée de leur réalité (SÉN., *Controverses*, I, 2, 23). À l'inverse du comportement qu'ils adoptent vis-à-vis des relations entre hommes, les Latins ne tendront jamais vers l'adoption (avec acculturation et donc, dans une certaine mesure, transformation) ou la systématisation de ces pratiques unanimement condamnées en tant qu'« unassimilated conglomeration of alien and unnatural Greek behaviors » (J. P. HALLET, 1997, p. 261). Il semble cependant que, dans la Grèce archaïque et classique, ce comportement n'ait pas été connoté négativement (M. CITRONI, 1975, p. 281 ; R. MERKELBACH, 1957, p. 7 n. 1 ; PLATON, *Banquet*, 191 e parle de manière tout à fait neutre de leur origine bien que condamnant, plus tard, toute relation entre personnes du même sexe [Lois, 636 b-c] dans sa cité idéale). L'*Anthologie* fournit pourtant

(V, 207) le modèle de l'épigramme satirique dirigée contre les lesbiennes et une mise en accusation de ces *μη καλά* qui résultent de leurs liaisons. L'accusation se rencontre également, quoique plus rarement, chez les auteurs latins ([W.] KROLL, art. *Lesbische Liebe*, dans *R.-E.*, XII (1925), 2, col. 2100-2102) traitant du sujet, voir HOR., *Épodes*, V, 41 ; Ov., *Mét.*, IX, 666-sq. Ovide qui affiche une certaine bienveillance dans la narration du mythe d'Iphis et d'Ianthé, ne peut toutefois se détacher du lexique qui semble inhérent au phénomène : *monstrum* (667), *quam prodigiosa (...) cura* (727). Martial suit la ligne satirique de ses prédécesseurs et stigmatise cette Philaenis. Il est important de souligner que le comportement sexuel supposé est en étroite liaison avec une attitude active dans la vie de tous les jours. Du point de vue sexuel, il y a un non respect des rôles d'activité et de passivité établis dans la mentalité romaine. Cela se traduit par une attitude des plus masculines y compris en dehors d'une relation sexuelle. Si l'on suit Marilyn B. Skinner dans son analyse (1997, p. 21), la forme ultime de déviation du statut de la femme est représentée par la tribade: « an active female same-sex desire could only be represented in the Roman imaginary as pseudophallic ». Martial ne s'offusque pas de ce comportement, mais, suivant son habitude, il s'en amuse. Si Philaenis se comporte comme un homme, il n'y a plus qu'à lui souhaiter de le devenir : *di mentem tibi dent tuam* (jeu de mot sur l'étymologie de *mentula*, voir VII, 18, 12).

**1. pedicat** : voir VII, 10, 1. Comme nous venons de le voir, les lesbiennes possèdent, au moins de manière métaphorique, un sexe masculin. Il n'y a donc aucune raison de penser dans ce contexte à l'utilisation de l'*ἄλισβος* utilisé par les Grecques (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 284). Le clitoris pouvait parfaitement faire l'affaire (CAEL. AUR., *Gyn.*, II, 112 : *quibusdam landicis horrida comitatur et feminas partium foeditate confudit et, ut plerique memorant, ipsae adfectae tentigine uirorum similem appetentiam sumunt et in uenerem coactae ueniunt*).

**tribas Philaenis** : directement translittéré du grec *τριβάς*, les Latins emploient ce terme pour désigner une lesbienne en tant que telle (à côté de terme comme *frictrix* ou *subigatrix*). Le terme « lesbienne » ne rend cependant qu'imparfaitement la totalité du signifié de *tribas*, car ce mot renvoie également à la possession d'un sexe masculin, qu'il soit ou non métaphorique. Le rôle du sexe peut être assumé par la langue (PHÈDRE, IV, 15) ou par le clitoris (MARTIAL, I, 90, 8). La lesbienne est quasiment un *uir* à proprement parler (*ἄνδρα* chez SÉN., *Contr.*, I, 2, 23 parlant de deux femmes prises en flagrant délit). Il y a dans ce terme l'idée d'une présence de caractéristiques proprement masculines chez une femme. L'idée de frottement du radical de *τριβάς* ne se rapporte d'ailleurs nullement à des caresses, mais à une pénétration. D'après

l'*αἴτιον* de leur apparition que donne Phèdre, c'est à une erreur de Prométhée que l'on doit cette situation, lui qui aurait inversé les sexes entre les tribades et gitons après une soirée trop arrosée avec Bacchus. La traduction de *tribas* pose problème car ses différents emplois montrent clairement que son utilisation est à la fois plus limitée et plus négative que le terme français « lesbienne ». Nous optons donc pour la traduction « tribade » en étant parfaitement conscient que c'est une manière de ne pas traduire. Philaenis est un nom fictif employé assez fréquemment par Martial (II, 33 ; IV, 65 ; IX, 29 ; 40 ; 62 ; X, 22 ; XII, 22). Il semble que ce nom ne serve à désigner une lesbienne qu'au livre VII. Judith P. Hallet (1997, p. 217 n. 14) voit dans ce mot un composé formé sur *φιλ-anus*, mais nous pensons pouvoir proposer une explication bien plus satisfaisante dans le cadre du lesbianisme par l'intermédiaire de l'auteur grecque Philaenis. Quel que soit le titre exact de son ouvrage (*περὶ σχημάτων [ἱστορίας] - [συνουσιαστικῶν]*) il devait traiter des différentes positions sexuelles et est longtemps resté célèbre (*Priapées*, 63, 17 : *tot figuris quot Philainis enarrat*). Sa diffusion a commencé dès le III<sup>e</sup> siècle (cité d'après ATHÉNÉE, 335 b-e ; 457 e par des auteurs comme Chrysippe et Cléarque de Soles). Mais plus que ses écrits (on renverra à l'abondante bibliographie du papyrus 1339.1 du catalogue MERTENS-PACK<sup>3</sup> à paraître), c'est son origine samienne qui nous intéresse (*A. G.*, VII, 450 ; *P. Oxy.* 39.2891). Il est possible que Philaenis soit en fait née sur l'île ionienne de Leucade (ATH., 220 f), mais cette origine n'est pas pertinente dans le cas présent vu la popularisation de l'ouvrage sous le nom de Philaenis de Samos. L'île de Samos, et ce dès les légendes relatives au tyran Polycrate, est célèbre pour les mœurs relâchées de ses habitants : le grand nombre et la qualité de ses *ἑταῖραι* (MÉNANDRE, *Samn.* ; Chrysis et Thaïs dans l'*Eunuque* respectivement de Ménandre et de Térence ; K. TSANTSANOGLU, 1973, p. 193). Cette réputation a ensuite évolué dans différents sens. On retiendra ici la présence sur cette île de lesbiennes comme le montre *A. G.*, V, 207. Il nous semble donc que Martial emploie le nom fictif de Philaenis comme marqueur dans un contexte lesbien.

**2. tentigine** : il y a dans ce terme une idée de douleur. C'est une érection dans ce qu'elle peut ressembler à une crampe. C'est le terme qui caractérise la situation du sexe de Priape qui ne peut jamais assouvir ses désirs (*Priapées*, 23, 4 ; 33, 5). Pour l'application de ce terme à une femme, voir *supra* CAEL. AUR., *Gyn.*, II, 112 ; JUV., 6, 129 : (...) *adhuc ardens rigidae tentigine uoluae. Saeuior* renforce cette idée.

**3. dolat** : conjecture de Gruterius ; *dolet β* ; *uorat γ*. La leçon de *γ* est certainement une erreur qui provient du vers 15 (*medias uorat puellas*). *Dolet* ne peut convenir dans ce vers, car la

construction transitive de *dolere* signifierait « déplorer le sort de ». Il fallait donc trouver un verbe qui ait un sens parallèle à *pedicare* du vers 1, et puisse s'appliquer aux *puellas*. La correction de Gruterius est d'autant plus ingénieuse qu'elle est, d'un point de vue paléographique, très économique. *Dolare* signifie « élaguer », *i. e.* dégrossir un tronc que l'on vient d'abattre (HOR., *Sat.*, I, 5, 23). Par métaphore, le terme a pris un sens proche de *futuere*. Mais l'image est à la fois plus forte et plus violente. Voir AP., *Mét.*, IX, 7 ; POMP., *Atell.*, 83 ; *Priapées*, 46, 9-10 : *fossas inguinis ut teram dolemque | cunni uermiculos scaturrientis*.

**4-5. harpastro** : voir VII, 32, 10.

**subligata** : référence au *subligar*, sorte de caleçon. Voir MARTIAL, III, 87 : *narrat te, Chione, rumor numquam esse fututam | atque nihil cunno purius esse tuo. | Tecta tamen non hac, qua debes, parte lavis : | si pudor est, transfer subligar in faciem* ; JUV., 6, 69-70 : *atque a plebeis longe Megalesia, tristes | personam thyrsumque tenent et subligar Acci*. Varron (*Ling.*, VI, 21) emploie le diminutif pour gloser *suffibulum* dont il ne rattache pas l'étymologie à *fibula* comme il serait naturel, mais à *suffire* : « *is cum eat, suffibulum [a]ut habeat* » *scriptum (id dicitur ab suffiundo subligaculum?)*.

**flauescit happe** : pour le lien entre l'*harpastum* et la poussière, voir VII, 32, 10. *Happe* est la translittération de *ἀφή*, terme qui équivaut à *κόμης*. Au premier siècle, *ἀφή* est plus fréquent que *κόμης* pour désigner la poussière. Sur la poussière et le sable qui couvraient les athlètes préalablement enduits d'huile, voir Ov., *Mét.*, IX, 35-36 : *ille cauis hausto spargit me puluere palmis, | inque uicem fulvae tactu flauescit harenae*.

**draucis** : l'étymologie de ce mot est inconnue. À l'origine, ce mot ne devait désigner rien d'autre qu'un homme d'une force physique impressionnante. C'est du moins ce que semble imposer cette épigramme et XIV, 48 : *Harpasta] haec rapit Antaei velox in pulvere draucus, | grandia qui uano colla labore facit*. Mais le terme était également utilisé par analogie pour tout homme puissant sexuellement, et donc bien membré, voir XI, 72 : *drauci Natta sui uocat pipinnam, | collatus cui Gallus est Priapus*. Cette analogie a dû être favorisée par le fait que les athlètes étaient régulièrement infibulés pour éviter qu'ils ne perdent de la force en répandant leur semence. Dès lors, quant la fibule était retirée, ils étaient supposés posséder un très grande puissance sexuelle. Voir A. E. HOUSMAN, 1930, p. 114-116.

**6-7. halteras (...) rotat** : le verbe *rotat* interdit de voir dans *halteras* des haltères tels que nous les envisageons aujourd'hui (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 386-387). Il convient de distinguer soigneusement deux sortes d'*halteres*. Il existait d'une part ceux qui servaient originellement à équilibrer le saut en longueur et qui ont également pu servir à la musculation,

et d'autre part une discipline appelée *ἀλτηροβολία* qui utilisait ces *halteres* comme on utilise aujourd'hui le marteau dans le lancer du même nom. Il nous semble que Martial fait ici allusion à cette discipline spécifique, c'est du moins ce que semble imposer l'emploi du verbe *rotare*. Pour une définition de ce sport, voir ORIBASE, VI, 533, *περι ἀλτηροβολίας*.

**putri lutulenta de palaestra** : contraste avec OV., *Fastes*, V, 667 : *laete lyrae pulsu, nitida quoque laete palaestra*. *Lutulenta* est employé dans son sens premier de « boueux ». L'adjectif décrit le résultat de l'accumulation de sable, de poussière et d'huile sur le corps d'un athlète.

**uncti (...) magistri** : sur l'utilisation d'huile à la palestre, voir VII, 32, 6.

**uerbere uapulat** : parallèle au français « rouer de coups ». Pour l'expression, voir QUINT., IX, 2, 12 : *tum augendi criminis gratia, ut testis in reum, rogatus an ab reo fustibus uapulasset*.

**9-12. prius (...) ante** : répétition emphatique de l'antériorité, voir VIRG., *En.*, IV, 24-27 : *sed mihi uel tellus optem prius ima dehiscat | uel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras, | pallentis umbras Erebo noctemque profundam, | ante, pudor, quam te uiolo aut tua iura resoluo*.

**recumbit** : attitude masculine, normalement, les femmes et les enfants restent assis. Cependant cette habitude se perd au premier siècle, voir VAL. MAX., II, 1, 2 : *feminae cum uiris cubantibus sedentes cenitabant. quae consuetudo ex hominum conuictu ad diuina penetrauit : nam Iouis epulo ipse in lectulum, Iuno et Minerua in sellas ad cenam inuitabantur. Quod genus seueritatis aetas nostra diligentius in Capitolio quam in suis domibus conseruat, uidelicet quia magis ad rem pertinet dearum quam mulierum disciplinam contineri*.

**uomuit** : comme le fait remarquer G. Galán Vioque (2002, p. 390), le fait de vomir au cours d'un repas n'était pas aussi habituel que cela. C'était plutôt quelque chose qui pouvait se faire, qui n'était pas condamné socialement, mais qui était souvent considéré comme la conséquence d'une insatiable gourmandise. Voir SÉN., *Dial.*, XII, 10, 3.

**meros deunces** : énallage pour *deunces meri*. Le vin se buvait normalement mélangé, voir VII, 20, 19. On pouvait le boire pur en certaines occasions (plus fréquentes à Rome qu'en Grèce), mais *merum* est ici employé pour dénoncer l'ivrognerie de Philaenis. Sur l'ivrognerie que l'on attribuait aux femmes et le développement de ce thème chez Martial, voir ATHÉNÉE, X, 440 e ; MARTIAL, I, 87 ; V, 4. Mais la satire porte ici sur le fait que ce comportement se rencontre surtout chez les hommes. *Deunx* est une unité de mesure qui équivaut à onze

douzièmes d'une once, *i. e.* 297 g. Elle a donc déjà bu l'équivalent de plus de deux litres de *merum*. Sur cette mesure, voir F. GREWING, 1997, p. 510.

**coloephia** : on ne sait pas ce que ce terme désigne exactement. Il semble que ce soit une adaptation de la forme grecque *κωλύφιον*. Nourriture roborative pour les athlètes, elle devait ressembler à des boulettes de viandes. Voir JUV., 2, 53 ; R. E. COLTON, 1991, p. 76.

**13-15. libidinatur** : même si le verbe est assez rare, son sens est clair : il s'agit d'être démangé par sa *libido*. Voir SUÉT., *Néron*, 28, 2 : *olim etiam quotiens lectica cum matre ueheretur, libidinatum inceste ac maculis uestis proditum affirmant*.

**fellat** : VII, 10, 1. Sur la honte qui touche les pratiques buccales en général, voir VII, 24, 8.

**medias uorat puellas** : pour l'expression, voir CATULLE, 80, 6 (*grandia te medii tenta uorare uiri*) ; *Priapées*, 74, 1-2 (*per medios ibit pueros mediasque puellas | mentula*). Le verbe *uorare* est employé deux fois par Martial dans un contexte sexuel. C'est la seule fois où il signifie *cunnum linguere*. En II, 51, 5-6 il équivaut à *pedicari* (et non à *pedicare* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 391) dans l'expression *mentulam culus uorat (infelix uenter spectat conuiuia culi | et semper miser hic esurit, ille uorat)*. On remarque que dans ces deux attestations, le contexte « culinaire » qui précède influence certainement le choix de ce terme.

**16-17. Di mentem tibi dent tuam** : pour la pointe, voir chapeau. Pour le jeu de mot sur *mentula* (renforcé ici par la présence de *tua*), voir VII, 18, 12.

**cunnum linguere** : pour le terme *cunnum*, voir VII, 18, 6. L'expression *cunnum linguere* se rencontre quatre fois chez Martial, voir I, 77, 6 ; II, 84, 3 ; IX, 92, 11 ; XI, 47, 8.

## 68

Si le beau-père d'Instantius Rufus se met lui aussi à écouter les épigrammes de Martial, alors le poète pourra faire lire ses compositions à des hommes dont la moralité est la première vertu ! Dans cette pièce, Martial affirme une fois de plus que ses poèmes ne sont peut-être pas à mettre entre toutes les mains (V, 2). Leur caractère coquin risque d'en choquer plus d'un. Sur ce thème, voir I, *pr.*, 14-15 ; III, 68 ; IV, 14 ; IV, 82 ; X, 20.

Instantius Rufus est, en 92, un nouveau patron de Martial. Il sera par après mentionné dans le livre VIII comme son protecteur (50 ; 73, 1-4 : *Instanti, quo nec sincerior alter habetur | pectore nec niuea simplicitate prior, | si dare uis nostrae uires animosque Thaliae | et uictura petis carmina, da quod amem*). Il devait être un grand amateur de poésie érotique (XII, 95 : *Musseti pathicissimos libellos, | qui certant Sybariticis libellis, | et tinctas sale pruriente chartas | Instanti lege Rufe ; sed puella | sit tecum tua, ne talassionem | indicas manibus libidinosi | et fias sine femina maritus*). En XII, 98, 5 Martial lui souhaite un bon séjour en Espagne où il va succéder à Macer comme proconsul de Bétique. Les manuscrits portent tous la leçon *Instantius*, mais les philologues ont longtemps discuté à propos d'une autre orthographe possible en fonction de VIII, 73, 1. Cependant, les manuscrits étant unanimes en ce qui concerne ce poème, il nous semble inutile d'entrer dans ce débat.

**1-2. Commendare (...) parce** : le sens de *commendare* est le même que celui de VII, 46, 1, à cette différence près qu'il ne peut s'agir ici de *litterae commendaticiae* (voir VII, 46, 1) qui sont l'équivalent exact de nos lettres de recommandation, et qui ne s'emploient jamais pour recommander quelque chose, mais toujours quelqu'un (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 393). Pour la construction de *parce* + infinitif, voir E.-T., § 251, p. 233. Cette construction est poétique et s'est développée sur le modèle de *noli* + infinitif.

**meas (...) Camenas** : les Camènes sont à l'origine les nymphes de la fontaine près de la porte Capène où les Vestales allaient puiser leur eau. Parmi celles-ci figure Égérie, qui était l'inspiratrice de réformes du roi Numa (T.-L., I, 19, 4-6). Par analogie, elles ont été identifiées avec les Muses responsables de l'inspiration poétique. Voir N. PURCELL, s. v. *Camena*, dans *OCD*, p. 283.

**Instanti Rufe** : voir chapeau.

**parce precor** : ce groupe est caractéristique des prières et des requêtes. Voir J. HELLEGOUARC'H, 1989, p. 46-68.

**seria** : Martial n'aime pas la poésie trop sérieuse, il préfère la légèreté de ses *lasciua carmina*, et les lecteurs aussi (V, 16, 1-3 : *seria cum possim, quod delectantia malo | scribere, tu causa es, lector amice, mihi, | qui legis et tota cantas mea carmina Roma*). Les *seria* s'opposent au *ludus* et aux *iocos* qui caractérisent l'œuvre de Martial (pour l'opposition, voir Ov., *Tristes*, I, 8, 31-32).

**forsan** : voir VII, 51, 3.

**3-4. lasciuos (...) libellos** : pour *libellus*, voir VII, 3, 1. Pour *lasciuus*, voir VII, 17, 4. On retrouve cette expression en III, 86, 1 et V, 2, 5.

**Curio Fabricioque** : deux exemples de la *grauitas* et de la *castitas* des anciens temps de la République (les deux personnages sont renommés pour leur vaillance au combat, notamment contre Pyrrhus). Ils sont très régulièrement cités ensemble comme des modèles de courage et de vertu, voir e. g. Cic., *Pis.*, 58.

## 69

Martial loue la fiancée de Canius Rufus pour son éducation et son goût pour la littérature. Elle est aussi érudite que Sappho, mais bien plus vertueuse. Théophila est une *puella docta* (sur ce thème, voir Polla Aergentaria en VII, 21-23). Il emprunte pour ce faire à Catulle une comparaison avec la poétesse Sappho (35, 16-18 : *ignosco tibi, Sapphica puella | musa doctior : est enim uenuste | Magna Caecilio incohata Mater*). Les jeunes filles ayant reçu une bonne éducation à la fois littéraire et philosophique sont rares à Rome (voir Ov., *Ars*, II, 281-282). On peut comparer cet éloge avec celui qu'il adresse à Sulpicia en X, 35 et 38, voir J. P. HALLET, 1992, p. 102-105.

Le destinataire de cette épigramme est plus que probablement Canius Rufus, un ami de longue date. Il est mentionné pour la première fois dans le livre I (I, 61, 9 : *gaudent iocosae Canio suo Gades* ; III, 20 ; 64 ; VII, 87 ; X, 48). Originaire de Cadix, c'est un poète et un auteur d'œuvres historiques sur le règne de Claude et de Néron (H. BARDON, 1952, p. 221). On lui attribue plusieurs fragments (U. CARRATELLO, 1964, p. 122-148). Sur le personnage, voir A. ELTER, 1908, p. 472.

**1-2. Haec est illa** : voir VII, 21, 1, et plus spécialement IX, 49, 1-2 : *haec est illa meis multum cantata libellis, | quam meus edidicit lector amatque togam*. Il est possible que cette épigramme ait accompagné un portrait de la promise offert à Canius Rufus. Sur ce procédé, voir VII, 46, chapeau.

**tibi promissa** : *promittere*, comme le français promettre dans l'expression « sa promise », peut signifier « promettre en mariage », « fiancer ». Voir e. g. SÉN., *Bén.*, IV, 35, 1 : *promisi tibi in matrimonium filiam*.

**Theophila** : Θεοφιλή a toujours un –o long. Le personnage n'est pas connu par ailleurs.

**Canis** : voir chapeau.

**Cecropia (...)** **dote** : outre le fait que la leçon de  $\gamma$  puisse être une interpolation en raison de l'expression *Cecropia lingua*, la leçon de  $\beta$  est beaucoup plus riche dans la mesure où elle peut se lire à deux niveaux : *dos* dans le sens de « dot » – la fille vient d'être promise en mariage – et dans le sens de « qualité, héritage culturel, bagage intellectuel ». Ce sens est attesté chez les auteurs de la latinité d'argent (PLINE, *Ep.*, I, 24, 4 : *haec tibi exposui, quo magis scires, quantum esset ille mihi ego tibi debiturus, si praeditolum istud, quod*

*commendatur his dotibus, tam salubriter emerit ut paenitentiae locum non relinquat*). Pour l'adjectif *Cecropius*, voir VII, 32, 3.

**madent** : voir VII, 51, 5.

**3-4. sibi (...) petat** : voir PROP., II, 9, 23 : *hic etiam petitur, qui te prius ipse reliquit*.

**magni senis Atticus hortus** : référence à l'épicurisme. Voir CIC, *Att.*, XII, 23, 2 : *praeterea, qui eo tempore nobilis Epicureus fuerit Athenisque praefuerit hortis*. C'est le seul mouvement philosophique que Martial ne critique jamais et qu'il ne décrit pas en des termes péjoratifs (T. ADAMIK, 1975, p. 55-64). Certains ont voulu y voir une allusion à Platon (H. J. IZAAC, 1969, p. 231 n. 3 ; U. CARRATELLO, 1964, p. 128), mais leurs arguments sont bien faibles.

**Stoica turba** : *turba* a tout son sens péjoratif, c'est la foule, la masse des philosophes stoïciens. Voir P. GRIMAL, 1989, p. 175-183.

**5-6. per has emiseris aures** : nous entendons *emittere* dans le sens de « faire paraître avec le jugement positif de son oreille ». Pour ce sens, voir CIC., *Fam.*, VII, 33, 1 : *si quando aliquid dignum nostro nomine emisimus, ingemiscamus quod haec « pinnigero, non armigero in corpore tela exerceantur »*.

**femineum (...) sapit** : expression machiste qui reflète parfaitement la réalité : les femmes n'avaient que rarement accès à l'éducation, mais toute femme qui a étudié est régulièrement louée pour ses connaissances, voir E. A. HEMELRIJK, 1999.

**7-8. tua Pantaenis** : on accepte généralement, d'après la proposition de Munro (L. FRIEDLÄNDER, 1886, I, p. 509 n. 7) que Pantaenis soit le nom d'une oeuvre de Canius Rufus. W. C. A. Ker (1925, p. 471 n. 4) propose de voir derrière ce nom une amie de Canius, elle-même poétesse, et avec qui est comparée Théophila. Ces deux interprétations sont possibles. Il est par contre fort peu probable que, comme l'affirme H. J. Izaac (1969, p. 231 n. 4), Pantaenis fut une amie de Sappho, également poétesse. Toutes les sources grecques conservées sont muettes sur ce nom et il nous semble raisonnable de penser qu'elles l'auraient mentionné ne fût-ce qu'une fois. Au vu du vers 8, nous préférons l'interprétation de W. C. A. Ker, sans pouvoir être pour autant catégorique.

**Piereo (...) choro** : pour l'adjectif *Piereus*, voir VII, 63, 3. *Chorus* est très fréquemment utilisé pour parler des neuf Muses (M. CITRONI, 1975, p. 242).

**9-10. carmina fingentem** : le sujet du participe présent est Théophila. En fonction de l'interprétation que nous donnons du vers 7, il ne peut s'agir de Pantaenis. Pour l'expression *carmina fingere*, voir HOR., *Odes*, IV, 2, 31-32: (...) *operosa paruus | carmina fingo*.

**laudarit** : leçon de  $\zeta$ ; *laudabat*  $\beta$ ; *laudauit*  $\gamma$ ; *laudabit* Gruterius Scriverus. Si l'on considère que Pantaenis n'a aucun lien avec Sappho, le sujet de *fingentem* doit être Théophila, et dès lors, le subjonctif parfait est préférable pour marquer une potentialité dont on veut voiler l'irréalité. Dans ce sens, voir VIRG., *En.*, 598-600.

70

Pour une introduction à ce poème, voir VII, 67

**1. Ipsarum ... tribas** : pour *tribas*, voir VII, 67, 1. La construction provient d'une extension abusive du partitif (E.-T., § 64, p. 50) et signale qu'une qualité intrinsèque à un groupe est remarquable entre toutes chez un élément particulier. L'élément isolé devient dès lors emblématique (G. SERBAT, 1996, p. 350) – d'autant plus que renforcé par *ipsarum* – comme le *rex regum* de Plaute (*Capt.*, 825) ou les *nummos nummorum* de Pétrone (37, 8). Cette construction, employée par des auteurs comme Plaute, Pétrone et Martial semble propre à la langue courante avant de se développer fortement sous l'influence du latin biblique où elle rendait un équivalent hébreu du superlatif.

**Philaini** : voir VII, 67, 1.

**2. recte (...) uocas** : l'expression signale l'emploi d'un terme dans un sens correct et se trouve chez CIC., *Orat.*, 83 : *recte quidem uocant Atticum* ; APULÉE, *De Mundo*, 33 : *quem Graeci οὐρανὸν recte uocant*. Il s'agira ici de l'emploi d'*amica*.

**quem futuis** : pour *futuere* en général, voir VII, 10, 3. Ce groupe occupe une position emphatique en couvrant le choriambe. L'utilisation du verbe *futuere* pour une tribade a posé problème. Toutefois, comme le montre bien l'emploi en I, 90, 6 du terme *fututor* par rapport à Bassa, le renversement des rôles que suppose Martial dans le cas du lesbianisme peut parfaitement suffire à justifier l'emploi de ce terme au masculin (plutôt que le féminin *fututrix*). Voir PRISC., *GLK*, III, 473, 14 : *nemo enim dicit « haec futuens » nisi in epicenis nominibus animalium*.

**amicam** : la pointe de l'épigramme naît des sens différents que le mot prend dans les contextes masculins et féminins. Quand le mot est employé dans un contexte féminin, il désigne alors la copine, l'amie : *tuas amicas te et cognatas deserere (...)* | *mea causa nolo* (TÉR., *Hec.*, 592-593) ; *me laedet si multa tibi dabit oscula mater* | *me soror et cum qua dormit amica simul* (PROP., II, 6, 11-12). Si, au contraire, le contexte est masculin, il désignera au mieux la petite amie (copine dans ce sens précis) et au pire la putain : *Nam lora tenebat* | *ipse, lacematae cum se iactaret amicae* (JUV., I, 61-62) et on connaît le mot gentil de

## Commentaire 70

Cicéron (*Pro Caelio* , 32) qui joue tout comme Martial sur les différents sens du mot :  
<Clodiam> *omnes semper amicam omnium potius quam cuiusquam inimicam putauerunt.*

## 71

L'épigramme est un jeu de mots sur la signification de *ficosus*. L'adjectif – on touche ici à la scatologie – désigne toute personne qui a des hémorroïdes. *Ficosus* est dérivé de *ficus*, et la blague est donc attendue dès le premier vers : comme tous les membres de la famille sont des *ficosi*, seul leur domaine ne porte pas une figue. Dans cette optique, le poème est lourd, plat et à la limite du vulgaire. Pour tout dire, cela ne ressemble guère à la finesse dont Martial fait habituellement preuve. Mais il convient peut-être de donner une autre interprétation à cette épigramme. On a depuis longtemps fait remarquer que le fait d'avoir des hémorroïdes était lié à un rôle passif dans une relation sexuelle (voir F. J. BRECHT, 1930, p. 88-96 ; *Priapées*, 41, 4 ; MARTIAL, I, 65, 4 ; IV, 52, 2 ; XII, 33, 2). Il a donc pu arriver malheur à toute la famille, mais la cause de ce malheur, ne serait-ce pas un fils digne du Gellius de Catulle (74 ; 88 ; 90 ; 91). Martial énumère toute la famille avec le père et la mère, la fille, son mari et le petit fils, mais pas de trace d'un fils qui pourrait exister. Sont ensuite énumérées différentes fonctions qui évoquent de près ou de loin la sodomie, puis vient la *sententia* finale : *res mira est, ficos non habet unus ager*. L'expression n'est pas naturelle si elle signifie que « pas un champ ne portait de figes » car *non* doit alors porter sur *unus*. Cette construction existe, mais généralement dans des expressions du type *non unus sed multus*. Si l'on fait porter la négation sur le verbe plutôt que sur *unus*, la phrase signifierait « un seul champ ne porte pas de figue ». J. N. Adams (1983, p. 113) nous apprend que *ager*, tout comme *agellus*, peut avoir le sens de *culus* ou de *cunus*, et fait remarquer par ailleurs (J. N. ADAMS, 1981, p. 248) que dans cette épigramme *unus ager* implique qu'il y a d'autre *agelli ficosi*, *i. e. culi*. Il nous semble que son raisonnement n'est pas vraiment abouti. *Unus* oppose une personne à toutes les autres. Celle-ci est la seule à ne pas avoir d'hémorroïdes, elle est donc la seule à ne pas avoir subi la sodomie, mais peut au contraire l'avoir fait subir à toute la famille, comme seul le fils peut manquer, nous suggérons que ce fils soit en quelque sorte le Gellius chez Martial. Cette interprétation pousse un peu loin la métaphore, mais permet de ne pas rester au jeu de mot du premier degré qui nous semble ne pas correspondre à la légèreté des pointes de Martial.

1. *Ficosa* : voir chapeau. Chez Martial, voir spécialement XII, 33 : *ut pueros emeret Labienus uendidit hortos | nil nisi ficetum nunc Labienus habet*. Sur la *Feigensymbolik* chez Martial, voir V. BUCHHEIT, 1960<sup>1</sup>, p. 220-229 ; sur cette épigramme en particulier, p. 227-228. Il

semble que ce soit Martial qui ait forgé l'adjectif. Voir CELSE, *Med.*, VI, 3, 1 : *est etiam ulcus, quod a fici similitudine sycosis a Graecis nominatur : caro excrescit. Et id quidem generale est : sub eo uero duae species sunt, alterum ulcus durum et rotundum est, alterum umidum et inaequale. Ex duro exiguum quiddam et glutinosum exit, ex umido sumplus et mali odoris. Fit utrumque in is partibus, quae pilis conteguntur.* MARCELL. MED., 31, 16 : *ad ficos qui in locis uerecundioribus nascuntur.*

**2-3. gener atque nepos** :  $\gamma$  et  $N$  portent la leçon *gener atque socer*, mais il semble que ce soit une interpolation due à la fréquence de l'expression *socer generque* (voir MARTIAL, IX, 70, 3). Cette expression était née suite aux liens familiaux qui s'étaient créés entre César et Pompée, et avait fini par désigner tous les rivaux ayant des liens familiaux, voir e. g. CATULLE, 29, 23-24 : *eone nomine, urbis o potissimei, | socer generque, perdidistis omnia.*

**dispensator** : il est souvent cité avec le *uilicus* car leurs fonctions sont complémentaires, si le *uilicus* est l'intendant du domaine du point de vue agricole, le *dispensator*, lui en gère les comptes. Voir e. g. CIC., *Rép.*, V, 5 ; MARTIAL, XI, 39, 5-6 : (...) *te noster uilicus horret | te dispensator, te domus ipsa pauet.*

**uilicus** : voir VII, 31, 9.

**ulcere turpi** : voir VII, 71, 1. SERVIUS, *Géorg.*, I, 151 : *nam proprie robigo est, ut Varro dicit, uitium obscenae libidinis, quod ulcus uocatur.*

**4-6. rigidus fossor** : avec ce terme, Martial prépare la pointe au second degré car si *fossor* désigne proprement un piocheur ou un ouvrier de jardin, i. e. quelqu'un qui bêche, qui retourne la terre en y creusant, le verbe *fodere* et ses dérivés s'emploient fréquemment dans le sens de *pedicare*. Voir e. g. JUV., IX, 45-46 (J. N. ADAMS, 1983, p. 151-152 ; E. M. CARTELLE, 1973, p. 190). Pour *rigidus* dans un contexte sexuel, voir CATULLE, 56, 6-7 : (...) *hunc ego, si placet Dionae, | protelo rigida mea cecidi ; Priapées, 45, 1.*

**arator** : *arare* et ses dérivés peuvent avoir la même connotation que le français « labourer ». Voir E. M. CARTELLE, 1973, p. 44-47.

**iuuenesque senesque** : cette formule récapitule toutes les personnes qui viennent d'être énoncées avant la pointe. Pour l'expression, voir VII, 35, 5.

**ficos non habet unus ager** : voir chapeau.

## 72

Martial s'adresse à un certain Paulus pour lui demander sa protection contre les *maligni* qui pourraient s'attaquer à d'autres au travers de poèmes écrits sous son nom. La défense contre les poèmes qui circulaient sous un faux nom est un thème fréquent chez Martial, voir VII, 12, chapeau et 5-8. En contrepartie de cette protection, Martial lui souhaite, non pas de recevoir les habituels présents des Saturnales qui ne l'intéressent guère, mais de réussir dans tout ce qu'il entreprend du point de vue professionnel et privé. Martial insiste fortement sur la réussite dans les différentes sortes de jeux physiques ou intellectuels, et il y met une telle insistance, que la seule chose qui reste dans la tête du lecteur à la fin du poème, c'est que ce digne patron dont Martial invoque la protection, ne gagne jamais, ou est un très mauvais perdant.

On ne peut identifier avec certitude le Paulus de cette épigramme. Le contexte semble imposer qu'il s'agisse d'un patron et protecteur de Martial. Ce nom est fréquent chez Martial (II, 20 ; IV, 17 ; V, 4 ; VI, 12 ; XII, 69), mais il ne pourrait s'avérer être un patron qu'en V, 22 ; VIII, 83 ; IX, 85 ; X, 10. En V, 22 il critique le personnage qu'il ne trouve jamais chez lui quand il veut venir le saluer en tant que client. On peut donc imaginer, si le nom de Paulus renvoie à la même personne, que Martial tente par ce poème de rentrer dans les bonnes grâces de ce patron avec qui il a eu des mots, mais rien n'est moins sûr. Voir B. W. JONES, 1982, p. 841-844.

1. Paule : voir chapeau.

December : voir VII, 28, 7.

2-3. *uani triplices breuesque mappae* : pour l'expression, voir X, 87, 6-7 : *et uani triplices breuesque mappae | expectent gelidi iocos Decembris*. Pour *triplices*, voir VII, 53, 3. Pour *mappae*, voir VII, 20, 8 ; 13 ; 53, 4.

*turis* (...) *leues selibrae* : l'encens est un cadeau typique des Saturnales, l'un des plus modestes (e. g. IV, 46, 7). *Selibra* équivaut à une demi livre ou six onces, soit 162 g. Nous considérons que *leues* est un énullage et se rapporte donc à *turis*. On pourrait considérer que l'adjectif se rapporte directement à *selibra* pour indiquer que la mesure n'est pas tout à fait

remplie, mais cette interprétation nous semble moins probable car nous ne possédons aucun parallèle pour l'appuyer. Voir cependant l'expression *rasa selibra* en VIII, 71, 8.

**4-6. lances** : cadeau courant, voir XIV, 97 : *Lances chrysendetae*] *Grandia ne viola paruo chrysendeta mullo* : | *ut minimum, libras debet habere duas.*

**scyphos aurorum** : de *σκύφος*, le terme désigne une coupe généralement décorée et à deux anses. On l'utilisait principalement pour boire le vin dans les grands banquets, voir VIII, 6, 11 ; XII, 69, 1 avec le même nom : *sic tamquam tabulas scyphosque, Paule*, | *omnes archetypos habes amicos.* Pour le sens de *auus*, voir VII, 32, 2.

**grandis reus** : on peut imaginer d'après ce vers que Paulus exerçait la profession d'avocat. *Grandis* a ici le sens de « célèbre », « en vue ». Voir *e. g.* MARTIAL, IX, 1, 3.

**capitique** : pour *capere* comme synonyme de *iuuare*, voir HOR., II, 3, 221-222 : (...) *quem cepit uitrea fama*, | *hunc circumtonuit gaudens Bellona cruentis.*

**7-8. Nouiumque Publiumque** : deux personnages par ailleurs inconnus. Nouius pourrait cependant être (M. CITRONI, 1975, p. 267) le personnage mentionné en I, 86 et XI, 43-44. Il s'agirait d'un ami et patron de Martial qui possédait une statue d'Hercule Epitrapezius, voir également STACE, *Silves*, IV, *pr.* et 6, 30. Publius est un nom qui apparaît à quatre reprises chez Martial (I, 109 ; II, 57 ; VII, 87) pour désigner un ami. Mais rien n'indique que les personnages cités dans ce poème ont un lien spécifique avec Martial.

**mandris et uitreo latrone clusos** : allusion à un jeu de table appelé le *ludus latrunculorum*. Durant la période des Saturnales, on jouait à toute une série de jeux différents, voir M. CITRONI, 1989, p. 203-205. Celui-ci était particulièrement répandu : il se jouait sur un damier avec des pions de différentes valeurs qui devaient tenter de bloquer ceux de l'adversaire. Ces pièces étaient soit en verre (comme ici, *uitreo*), soit en pierre (XIV, 20). On trouve une description relativement détaillée de ce jeu dans la *Laus Pisonis* (190-204) : *te si forte iuuat studiorum pondere fessum* | *non languere tamen lususque mouere per artem*, | *callidior modo tabula variatur aperta* | *calculus et uitreo peraguntur milite bella*, | *ut niueus nigros, nunc et niger alliget albos.* | *Sed tibi quis non terga dedit ? Quis te duce cessit* | *calculus ? Aut quis non periturus perdidit hostem ?* | *Mille modis acies tua dimicat : ille petentem* | *dum fugit, ipse rapit ; longo uenit ille recessu*, | *qui stetit in speculis ; hic se committere rixae* | *audet et in praedam uenientem decipit hostem ;* | *ancipites subit ille moras similisque ligato* | *obligat ipse duos ; hic ad maiora mouetur*, | *ut citus effracta prorumpat in agmina mandra* | *clausaque deiecto populetur moenia vallo.* Comme on vient de le voir, chaque joueur choisit une couleur – noir ou blanc – et doit tenir, comme sur un champ de bataille, l'adversaire à

l'écart (*clusos*). Sur le jeu, voir R. MERKELBACH, 1968, p. 48-50. *Mandra* désigne certainement un pion de faible valeur (voir *Laus Pisonis*, 203). Certains ont voulu y voir le nom des carrés du damier, mais c'est peu probable.

**9-11. palmam** : pour la palme comme symbole de victoire, voir VII, 2, 8 ; VII, 28, 6.

**de trigone nudo** : jeu de balle qui se pratiquait à trois. Voir XIV, 46 : *Pila trigonalis*] *Si me nobilibus scis expulsare sinistris, | sum tua. Tu nescis ? Rustice, redde pilam.* Ce poème semble indiquer que l'on frappait la balle de la main gauche (*contra* J. DELANDE, 1940, p. 409). Les joueurs se plaçaient en triangle et frappaient la balle (de taille très réduite) qui faisait le tour des partenaires dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Sur les différentes sortes de balles et les jeux qui s'y rapportent, voir VII, 32, 7.

**unctae (...) fauor arbiter coronae** : le public et ses applaudissements étaient souvent les juges des jeux pratiqués à la palestra (voir *e. g.* HOR., *Odes*, III, 2, 19-20). Pour *fauor* dans le sens d'« applaudissement », « approbation », voir *e. g.* VIRG., *En*, V, 343. Chez Martial, toutes les activités liées à la palestra sont contaminées par l'idée de l'huile dont les athlètes s'enduisaient le corps (voir VII, 67, 8), la couronne de la victoire y compris.

**12-15. atro carmina quae madent ueneno** : pour le thème et la formulation, voir VII, 12, 6-7. Les différents poisons sont très fréquemment qualifiés de noirs en raison de leur relation avec la mort. Voir *e. g.* VIRG., *Géorg.*, I, 129 : *ille malum uirus serpentibus addidit atris* avec le commentaire de SERVIUS : *atris : modo noxiis, id est ad tenebras et mortem mittentibus.* Voir MARTIAL, I, 78, 5 : *nec tamen obscuro pia polluit ora ueneno.* Pour *ater*, voir J. ANDRÉ, 1949, p. 51-52.

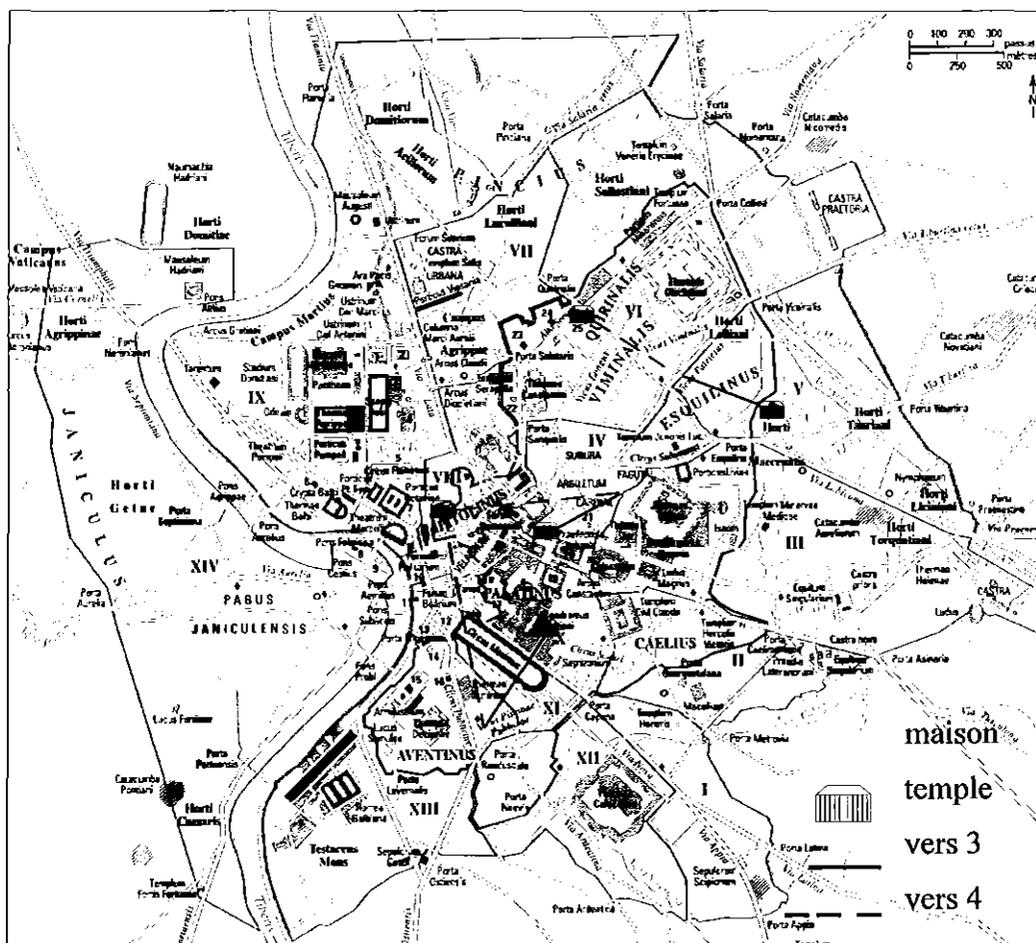
**patrona** : le nom est, comme *arbiter* au vers 10, employé comme épithète de *uocem*. Le patron se devait de protéger son client en cas de problème juridique. Pour l'attitude de Martial vis-à-vis du système de la clientèle, voir vol. I, p. 2 et n. 7.

**16. Martialis** : le poète ne mentionne son *cognomen* qu'à cette seule position dans l'hendécasyllabe. On ne le rencontre jamais dans la poésie dactylique. Cette habitude est dictée par des raisons métriques, car, dans ceux-ci, on trouve le *praenomen* Marcus. Nous pensons donc qu'il n'y a pas lieu de suivre M. Citroni (1975, p. 35) quand il affirme que l'on peut distinguer un emploi familier de *Marcus* et plus officiel de *Martialis*.

## 73

Martial cherche désespérément son patron Maximus à travers toute la ville de Rome, mais pas moyen de le trouver, cet homme peut être partout (vers 6 : *ubique*) et *nusquam est qui ubique est* (SÉN., *Ep.*, 2, 2). Cette vaine errance dans l'*Urbs*, si elle ennuie Martial, est également un véritable casse-tête pour les philologues. *Das Gedicht zu erklären, ist unmöglich* (L. FRIEDLÄNDER, 1886, I, p. 511) ; cette assertion montre assez l'embarras dans lequel cette épigramme a plongé les philologues et les topographes modernes. Le principal problème est de parvenir à expliquer de manière cohérente l'adéquation entre les différents lieux cités par Martial (1-2) et les vues qui s'y rapportent. Sans être entièrement convaincu que son interprétation est celle que Martial avait en tête, nous reprendrons l'interprétation de Françoise van Haeperen (F. VAN HAEPEREN, 1998, p. 231-235) pour son ingéniosité et le respect du texte qu'elle impose. Elle reprend tour à tour les avis de L. Friedländer, de Richardson (L. RICHARDSON, 1980, p. 53-55), de H. Graillot (H. GRAILLOT, 1912, p. 322-323) et de G. Friedrich (G. FRIEDRICH, 1909, p. 106-107) et donne une explication à l'énigme que constitue ce poème. Il convenait d'éviter l'écueil que rencontre Izaak (1969, p. 270) suivi par L. Richardson (voir *supra* qui présente son interprétation comme originale) lorsque, faute de trouver une logique interne au poème, ils avancent des arguments qui, en vue d'une certaine concordance avec la topographie de l'*Urbs* antique – loin de nous être parfaitement connue –, renoncent à certaines règles de grammaire. L. Richardson développe sa position comme suit : Maximus ne possède pas trois maisons, mais sept ; les quatre vues des vers 3-4 correspondent à d'autres habitations et n'ont aucun lien avec les *domi* citées au vers 1-2 sinon celui de pouvoir former à elles sept un groupe calquant les positions des sept grandes collines de Rome. On notera cependant, comme le fait remarquer E. Rodriguez-Almeida (E. RODRIGUEZ-ALMEIDA, 1987, p. 415-428), que, si la possession de trois maisons dans Rome était déjà l'indice d'une très grande richesse, la propriété de sept est, elle, invraisemblable. D'un point de vue strictement philologique, *hinc* se réfère naturellement au(x) membre(s) de phrase le(s) plus proche(s) et *illinc* à ou aux maison(s) citée(s) en premier lieu. *Hinc uiduae Cybeles* devrait donc se rapporter à la maison du *Vicus Patricius*. Cependant, il est impossible d'apercevoir le temple de Cybèle sur le Palatin. *Inde sacraria Vestae*, quant à lui, doit se rapporter à la maison située sur l'Esquilin, or on aperçoit bien le temple de Vesta depuis cette colline. Pour résoudre ce problème, Françoise van Haeperen a rapproché de cette épigramme

l'identification qu'elle a opérée d'un temple de Cybèle dans les vestiges situés sous l'église Sainte-Marie-Majeure située sur le Cispius (1997, p. 67-98). Chaque maison pouvait alors avoir deux vues différentes sur les différents temples cités. L'interprétation est ingénieuse, un peu trop peut-être.



Martial a dressé un véritable plan de la ville de Rome à travers ses différents poèmes et offre une documentation particulièrement riche à tous ceux qui s'intéressent à sa topographie. Ses vers la ressuscitent à nos yeux avec ses aspects pittoresques et son animation quotidienne. Martial exprime en particulier son admiration pour la Rome nouvelle qui a suivi les réformes urbanistiques de Domitien. Mais il faut toujours garder à l'esprit que ses descriptions relèvent du langage poétique, et que l'objectivité ne relève pas de son domaine. Il faut donc se méfier des interprétations qui cherchent à tout prix l'identification des monuments mentionnés. De là nos réserves par rapport à l'interprétation de Françoise van Haepren. Sur la ville de Rome chez Martial, voir M. J. KARDOS, 2001, p. 387-413 ; 2002, p. 119-135 ; F. CASTAGNOLI, 1950, p. 67-78.

**1-2. colle Dianae** : l'Aventin. Voir Martial, VI, 64, 13 : *laudat Auentinae uicinus Sura Dianae*. Servius Tullius avait fait construire sur cette colline un temple en l'honneur de Diane, voir e. g. VARRON, *Ling.*, V, 43 ; T.-L., I, 45, 2-6 (S. B. PLATNER, TH. ASHBY, 1965, p. 149-150).

**Patricius (...) uicus** : son tracé est connu avec certitude. Il équivaut à la moderne Via Urbana qui part de Subure pour s'élever vers la *porta Viminalis* entre le Cispius et le Viminal. Le *uicus* correspondait à la limite entre la IVe et la VIe région augustéenne. L'origine de son appellation est obscure. Festus (PAUL., p. 221) propose une explication généralement rejetée par les commentateurs modernes : *Patricius uicus Romae dictus eo quod ibi patricii habitauerunt, iubente Servio Tullio, ut si quid molirentur aduersus ipsos, ex locis superioribus obprimerentur*. Voir MARTIAL, X, 68, 2 : *sed domus in uico, Laelia, Patricio*.

**3-4. hinc (...) illinc** : voir chapeau.

**uiduae Cybeles** : si l'on suit l'interprétation de Françoise van Haeperen, ce groupe fait référence à deux édifices différents : le grand temple de Cybèle sur le Palatin et le lieu de culte situé dans les ruines sous l'église de Sainte-Marie-Majeure sur le Cispius, ruines que l'on identifiait précédemment au *macellum Liuiaae*. Sur ce dernier, voir F. VAN HAEPEREN, 1997, p. 67-98. Le temple de Cybèle sur le Palatin avait une orientation NE-SO pour des motifs cultuels. Il a été construit peu de temps après que le *lapis niger* arrive à Rome en 204 et dès 191, le succès de son culte était tel que l'on rehaussa le podium sur lequel était situé le temple pour accueillir les *ludi megalenses*. Le temple se développa encore lors des différentes reconstructions qui suivirent les incendies de 111 (VAL. MAX., I, 8, 11) et de 3 av. J.-C. (Suét., *Aug.*, 57 ; *Res G.*, 19), voir P. PENSABENE, s. v. *Magna mater*, dans *L. T. U. R.*, III, 1996, p. 206-208. Martial parle en outre d'un *tholus Cybelis* qui reste un mystère. Cybèle est dite *uidua* en raison de ses mésaventures avec Attis, voir M. J. VERMAESEREN, 1977.

**sacraria Vestae** : à proprement parler, les Vestales n'occupaient pas un temple, car le lieu *non fuit augurio consecratum ne illuc conueniret senatus* (SERVIUS, *En.*, VII, 153). Cependant on s'y réfère toujours de la sorte. Situé sur le *forum* à côté du temple de Castor, c'est à cet endroit qu'était gardé le feu sacré ainsi que le *Palladium* ramené de Troie (voir e. g. OV., *Tristes*, III, 1, 29 : *hic locus est Vestae, qui Pallada seruat et ignem*). Pour sa localisation précise, voir S. B. PLATNER, TH. ASHBY, 1965, p. 557-559. *Sacraria* désigne l'endroit consacré à la seule divinité dans un temple, i. e. le sanctuaire où sont placés les objets sacrés du dieu (SERVIUS, *En.*, XII, 199 : *sacrarium proprie locus est in templo in quo sacra*

*reponuntur*). Mais en poésie, le terme peut être employé par métonymie pour le temple dans son ensemble.

**nouum ueterem (...)** *Iouem* : il y a deux interprétations possibles. Prendre parti pour l'une d'elles change totalement l'interprétation que l'on peut donner à ce poème. G. Galán Vioque (2002, p. 419) considère que le *uetus Iupiter* représente le temple de Jupiter Optimus Maximus sur le Capitole et *nouum Iouem* renvoie au temple de Jupiter *custos* que Domitien avait fait construire sur le Capitole également (SUÉT., *Dom.*, 5). Cela correspond très bien à la réalité d'une nouvelle construction (*nouus*), mais pourquoi Martial séparerait-il deux vues qui portent au même endroit ? D'autre part, on peut voir derrière ce vers une allusion au *Capitolium* et au *Capitolium Vetus* qui est un *sacellum* consacré à la triade Jupiter-Junon-Minerve sur le haut du Quirinal, mais l'emplacement précis de celui-ci est incertain. D'après Varron (*Ling.*, V, 158), il s'agit du plus ancien lieu de culte en l'honneur de Jupiter. Ce n'est qu'à condition d'accepter cette explication que la démonstration de F. van Haepereen peut être valable.

**5-6. requiram** : voir VII, 34, 3

**quiquis ubique habitat** : sur le proverbe de Sénèque, voir chapeau. Sur les liens entre Martial et le philosophe, voir J. P. SULLIVAN, 1991, p. 100-102.

## 74

L'alexandrinisme ne correspond pas vraiment au caractère de Martial. C'est pourtant dans ce style que le poète rédige cette pièce dans laquelle la célébration de l'anniversaire de mariage de Norbana et Carpus, qui est le motif de la rédaction du poème, ne semble pas avoir beaucoup d'importance. Il invoque Hermès en tant que *facunde minister* et souhaite ensuite au dieu des amours heureuses (vers 3 : *lasciui furti*) avec les êtres du sexe qu'il préfère (vers 4). Il donne une généalogie du dieu qui rappelle à la fois l'hymne pseudo-homérique à Hermès (vers 3-5) et les accents tragiques du début de l'*Ion* d'Euripide (1-4), avant d'en venir au motif principal de l'épigramme, l'anniversaire de mariage de Norbana et Carpus. L'épigramme se clôture sur un distique obscur dans lequel un *pius antistes sophiae sua dona ministrat* et invoque Hermès avec de l'encens, lui qui a également placé toute sa confiance en Jupiter. Il nous semble que ce dernier distique se rapporte plutôt à la personne de Martial qu'à celle de Carpus. La rupture entre l'évocation de l'anniversaire et celle de la mission poétique de Martial est marquée par *hic* et son emploi anaphorique au début du vers 10. La présence du poète se fait tout particulièrement sentir dans le second hémistiche du pentamètre (*fidus et ipse Ioui*) ou l'on peut reconnaître la figure de Domitien qui est évoquée par son identification à Jupiter (pour l'analogie entre Jupiter et Domitien, voir vol. I, p. 34). Il est possible que le style de cette épigramme provienne d'une demande de Carpus par goût pour la poésie érudite ; Martial en a profité pour comparer sa poésie que lisait Domitien un intermédiaire divin : tout comme Hermès est le fidèle messager de Jupiter, ce sont les vers de Martial qui peuvent le mieux parler à l'empereur. De plus, dans le vers 9, il offre ses vers (*sua dona*) à la *sophia* – terme qui, d'un point de vue poétique, s'inscrit dans la lignée de Pindare et de sa vision du poète comme véhicule de savoir et de sagesse (*Ol.*, I, 115b-116) –. Par ce changement de référent, Martial s'offre une habile transition entre l'hymne à Hermès proprement dit et le dernier vers d'une tout autre nature ; Martial et sa poésie sont présentés comme fidèles à l'empereur. Cette interprétation permet également de justifier l'emploi de *facunde* au vers 1, Hermès est en effet parfois considéré comme le patron des orateurs et, par extension, des poètes (HOR., *Odes*, II, 7, 13 ; 17, 29-30).

L'invocation d'Hermès a toutefois été expliquée de bien d'autres manières, mais elles nous semblent moins satisfaisantes : G. Galán Vioque (2002, p. 420) suppose qu'il est invoqué comme dieu psychopompe, mais nous continuons à ne pas en comprendre la raison dans le

contexte d'un anniversaire de mariage. Il aurait également pu être invoqué à cause de son jour de naissance, les ides de mai – mois éponyme de Maia, la mère d'Hermès –, jour qui aurait coïncidé avec celui du mariage du couple. Le débat reste donc largement ouvert.

Il est par contre assuré que dans le vocabulaire de cette épigramme, on trouve de nombreux parallèles avec l'hymne à Hermès contenu dans la dixième *Ode* du premier livre d'Horace qui imitait lui-même un poème d'Alcée (fr. 308 Lobel-Page) :

<i>Ép.</i> , VII, 74	<i>Odes</i> , I, 10
Vers 1. <i>facunde minister</i>	Vers 1. <i>Mercuri, facunde nepos Atlantis</i>
Vers 3. <i>lasciui (...) furti</i>	Vers 7-8. <i>callidum quidquid placuit iocosos Condere furto</i>
Vers 2. <i>aurea (...) uirga</i>	Vers 18-19. <i>(...) uirgaque leuem coerces aurea turbam.</i>

**1. Cyllenes** : *Κυλλήνη*. Déjà mentionné dans l'*Iliade*, ce nom est celui de la montagne sur laquelle est né Hermès. Dans la littérature latine, voir VIRG., *En.*, VIII, 138-141. Hermès pouvait d'ailleurs porter l'épithète *Κυλλήμιος* (HOM., *ω*, 1).

**caelique decus** : *decus* peut être employé aussi bien par rapport à une personne que par rapport à une divinité lorsque l'on veut signaler que celle-ci est la fierté d'un certain groupe de personnes ou, comme ici, d'une abstraction (*caeli*) qui représente les dieux de l'Olympe. Voir VIRG., *En.*, IX, 18-19 : « *Iri, decus caeli, quis te mihi nubibus actam | detulit in terras ?* ; CATULLE, 64, 323 : *O decus eximium magnis uirtutibus augens.*

**facunde minister** : pour *facundus*, voir HOR., *Odes*, I, 10, 1. Voir PORPH., *ad. loc.* : *facundum autem Mercurium dixit, quia orationis inuentor est, nepotem Atlantis, quia Maiae filius est, Maia autem una ex Atlantidibus.* *Minister* renvoie à sa fonction de messenger des dieux. Il est l'intermédiaire entre les hommes et les dieux. Si l'on interprète le dernier hémistiche du poème comme se rapportant à Domitien, c'est alors la poésie de Martial qui joue métaphoriquement le rôle d'Hermès entre le poète et l'empereur.

**2-3. aurea cui torto uirga dracone uiret** : référence au caducée d'Hermès qui a notamment le pouvoir de plonger les hommes dans un sommeil profond (HOM, *Ω*, 343-344). Voir R. G. M. NISBET, M. HUBBARD, p. 134.

**lasciui (...) furti** : Martial est resté sérieux pendant deux vers, cependant, avec ce groupe, il joue sur le fait qu'Hermès est le dieu des voleurs pour transposer *furtum* dans le langage amoureux. Voir OV., *Mét.*, IV, 173-176 : *indoluit facto Iunonigenaeque marito | furta tori*

*furtive locum monstravit, at illi | et mens et quod opus fabrilis dextra tenebat | excidit.* Pour l'expression, voir *Anth. Lat.*, 429, 1 : *lusus lasciuaque furta*. Pour l'adjectif *lasciuus* chez Martial, voir VII, 17, 4.

4. **siue (...) seu** : pour l'alternance entre les deux conjonctions, voir F. GREWING, 1997, p. 592.

**cupis Paphien (...) Ganymede cales** : chiasme. Pour *cupere* dans le sens de « désirer sexuellement », voir e. g. MARTIAL, I, 115, 1. *Παφίη* est une épithète d'Aphrodite en raison du culte qu'on lui rendait à Paphos, endroit où d'après Hésiode (*Th.*, 193) elle aurait mis pied à terre pour la première fois après être née de la semence d'Ouranos et l'écume de la mer. Pour l'emploi de cette épithète chez Martial, voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 132. Voir notamment HOR., *Odes*, I, 30, 1 : *O Venus regina Cnidi Paphique*. Pour *Ganymede*, voir VII, 50, 4. Pour *calere* dans le sens « brûler d'amour », voir VII, 32, 12.

5-6. **maternae Idus** : Ides de mai, d'après le nom de sa mère *Maia*. Voir chapeau. C'était le jour supposé de la naissance d'Hermès et, de là, celui de la fête des commerçants. Voir MARTIAL, XII, 67, 1 : *Maiæ Mercurium creastis Idus*.

**sacris frondibus** : *frondes*, comme souvent, dans le sens de *corona*. Voir VIRG., *En.*, II, 248-249.

**senior parca mole (...) auus** : Atlas, voir e. g. EUR., *Ion*, 1-2. *Parcus* fait référence au poids de la voûte céleste que doit supporter Atlas, il a ici le sens de « faible, modéré ».

7-8. **Norbana** : ce nom n'est attesté chez Martial que dans ce poème, mais il est possible qu'elle soit parente avec le Norbanus cité en IX, 84, 1 qui était procurateur équestre de Rhétie. **Carpo** : *caro β et ζ*. *Carpo* est incontestablement une *lectio difficilior* par rapport à *caro* qui a été influencé par des expressions comme *coniunx carus* que l'on rencontre dans de très nombreuses inscriptions et textes littéraires, voir e. g. OV., *Tristes*, V, 5, 21 : *quatenus et non est in caro coniuge felix*. On trouve également ce nom en VI, 39 (19-20 : *duae sorores, illa nigra et haec rufa, | Croti choraulae uilicique sunt Carpi*), mais, en fonction du contexte de VI, 39, les deux noms ne doivent certainement pas renvoyer au même personnage.

**coiere** : son premier emploi dans un sens sexuel remonte à Térence (E. M. CARTELLE, 1973, p. 154-157), et il est devenu dans la suite l'euphémisme par excellence pour désigner une relation sexuelle entre deux individus pour laquelle on ne désire pas donner de précisions sur

le sexe des intervenants. Le verbe peut s'employer dans le cadre d'une relation hétérosexuelle, homosexuelle, ou entre animaux.

**9-10 : hic (...) hic** : la répétition de *hic* en début de vers est caractéristique du *sermo ritualis*.

Voir e. g. HOR., *Odes*, I, 21, 13.

**pius antistes sophiae** : pour l'interprétation de ce distique, voir chapeau. *Antistes* désigne une personne qui est préposée ou chef de quelque chose (*ante – stare*). Martial joue ici sur le sens religieux du terme, « prêtre », et celui qui découle de sa position dans le vers à côté de *sophiae*. On peut imaginer que l'ironie n'est pas loin quand il s'évoque en tant que « maître de sagesse ». *Sophia* est l'équivalent grec du latin *sapientia* (CIC., *De off.*, I, 153 : *sapientia, quam σοφίαν Graeci uocant*). Sénèque constate à propos de ce mot que *hoc uerbo Romani quoque utebantur, sicut philosophia nunc quoque utuntur* (*Ep.*, 89, 7). Pour l'expression, il conviendrait de la rapprocher de l'introduction de la lettre qu'Ovide adresse à Hygin : *cultor et antistes doctorum sancte uirorum, quid facis, ingenio semper amice meo ?* (*Tristes*, III, 14, 1-2).

**ministrat** : nous préférons la leçon de  $\beta$  et de *V* pour deux raisons : [1] le verbe est coordonné à un indicatif (*uocat*) pour lequel tous les manuscrits sont unanimes et [2] l'indicatif permet de marquer clairement la rupture entre les vœux exprimés pour l'anniversaire de mariage et l'évocation de la mission du poète.

**fidus et ipse Ioui** : pour *fidus*, voir VII, 2, 2. Pour l'interprétation de ce second hémistiche, voir chapeau.

## 75

Lorsque Martial évoque une vieille dame, c'est toujours pour l'une de ces deux raisons : critiquer une *libido* dévorante qui n'est vraiment plus de son âge ou railler sa crédulité ; le jeune homme qui l'« aime » n'attend que son héritage (*e. g.* XI, 29). Nous sommes ici dans le premier cas de figure. La figure de la vieille femme qui ne cesse d'être chatouillée par ses désirs est un vieux type de la comédie romaine (PLAUTE, *Merc.*, 982), et remonte par delà à la comédie d'Aristophane (*Ploutos*, 975-979). Il fut repris plus tard par différents auteurs, voir *e. g.* HOR., *Odes*, I, 25 (spécialement 9-16 : *inuicem moechos anus arrogantis | flebis in solo leuis angiportu | Thracio bacchante magis sub inter- | lunia uento, | cum tibi flagrans amor et libido, | quae solet matres furiare equorum, | saeuiet circa iecur ulcerosum, | non sine questu*) ; *Priapées*, 12 ; 57.

**1-2. anusque** : pour l'emploi de ce nom comme adjectif, voir M. CITRONI, 1975, p. 125.

**perridicula** : il semble que ce soit Cicéron qui ait forgé cet adjectif, voir *De oratore*, II, 78. Pour la formation d'ajectifs avec l'adjonction du préfixe *per* à valeur intensive, voir J. ANDRÉ, 1951, p. 121-154.

**uis dare nec dare uis** : anadiplose avec chiasme, comme le souligne avec élégance G. Galàn Vioque (2002, p. 431). Pour l'emploi de *dare* dans un contexte sexuel, voir VII, 30, 1. Martial aime clôturer ses épigrammes sur une constatation qui relève du paradoxe, voir *e. g.* IV, 71, 6 ; XI, 61, 14.

76

Martial s'adresse dans cette épigramme à un certain Philomusus. Ce doit être un nom fictif (III, 10 ; IX, 35 ; XI, 63), mais nous sommes d'avis de voir derrière celui-ci un poète. Un poète et rival de Martial auquel il donnerait le nom de *Φιλόμουσος* précisément pour montrer qu'il est acoquiné avec les Muses et la littérature. Martial a pour sa part déjà fait l'expérience de la fréquentation des plus puissants, et il sait trop bien que l'on ne reste jamais bien longtemps dans les faveurs de ceux-ci. Le nom de *Φιλόμουσος* est d'autant plus blessant qu'il est habituellement porté par des esclaves (voir *index nominum* dans *CIL*, VI). Pour le thème de la critique des adversaires littéraires de Martial, voir J. P. SULLIVAN, 1991, p. 100-114.

**1-3. diripiunt** : dans le sens de « se disputer, s'arracher quelqu'un », voir SÉN., *Dial.*, X, 7, 8 : *diripitur ille toto foro patronus et magno concursu omnia ultra quam audiri potest complet : « quando » inquit « res proferentur ? » Praecipitat quisque uitam suam et futuri desiderio laborat, praesentium taedio.*

**per conuiuia, porticus theatra** : on retrouve la même formule en VIII, 79, 3-4 : *has ducis comites trahisque tecum | per conuiuia, porticus, theatra.*

**incidisti** : dans le sens de « rencontrer par hasard », « tomber sur », voir SÉN., *Ep.*, 7, 9 : *aliquis fortasse, unus aut alter incidet, et hic ipse formandus tibi erit instituendusque ad intellectum tui.*

**4-6. gestari** : une des distractions des riches citoyens était de se promener dans des voitures tirées par des chevaux. Il semble que cette habitude soit apparue sous Tibère, voir M. CITRONI, 1975, p. 56. Sur ce thème chez Martial, voir I, 12, 8 ; 82, 5 ; IV, 52, 1 ; XII, 17, 3.

**nolito nimium tibi placere** : pour l'emploi de *nolito* à cette place dans l'hendécasyllabe, voir I, 24, 4. L'impératif futur à valeur de conseil ou de défense valable pour le présent est fort rare et son emploi semble limité à la langue de tous les jours, voir PLAUTE, *Poen.*, 1320-1321 (*Heus tu, si quid per iocum dixi, nolito in serium convertere*). Dans tous les autres cas, la défense vaut pour le futur, voir CIC., *Att.*, VIII, 12c, 2 : *quam ob rem nolito commoueri si audieris me regredi, si forte Caesar ad me veniet*. Pour *tibi placere*, voir CIC., *De or.*, II, 15.

## 77

Martial a cette particularité d'être un des seuls auteurs de l'antiquité à montrer autant d'attachement à son œuvre une fois sa diffusion commencée auprès du grand public. Il critique ceux qui essayent de plagier ses poèmes publiés (voir M. CITRONI, 1975, p. 96-97), et attaque les malhonnêtes qui récitent ses poèmes en les faisant passer pour les leurs (I, 66 ; II, 20 ; X, 102) : que ses compositions aient du succès, d'accord, mais sous son nom. C'est dans cette optique d'attachement tout particulier à ses épigrammes que se situe ce distique : c'est un plaisir d'offrir ses livres à un ami ou un connaisseur qui saura les apprécier, mais il n'est pas question d'en faire cadeau à quelqu'un qui voudrait les vendre pour son propre compte. Martial ne fait pas preuve de mercantilisme mal placé, mais bien d'amour pour ses écrits : ses vers sont une partie de lui-même qu'il est tout prêt à offrir – même s'il cherche tout de même à en vivre le mieux possible –, mais pas à n'importe qui. Sur le même sujet, voir XII, 47 [46] : *uendunt carmina Gallus et Lupercus. | Sanos, Classice, nunc nega poetas*. Cette épigramme montre clairement que l'on supposait – et continue de supposer – une absence d'attachement par rapport aux biens matériels dans le chef de poètes.

1. **exigis ut** : dans le sens atténué de « demander de », voir SÉN., *Dial.*, III, 1, 1 : *exegisti a me, Nouate, ut scriberem quemadmodum posset ira leniri*.

**nostros donem (...) libellos** : sur *libellus*, voir VII, 3, 1. Pour *donare* dans le sens d'« offrir un livre », voir CIC., *Att.*, I, 20, 7 : *nunc ut ad rem meam redeam, L. Papirius Paetus, uir bonus amatorque noster, mihi libros eos quos Ser. Claudius reliquit, donauit*. Quant aux livres que demande Tucca, nous ne pensons pas qu'il faille considérer qu'il s'agisse d'une pré-publication particulière (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 434), mais bien de livres déjà parus. Aucun élément de ce poème n'indique en effet que Tucca ait fait partie des cercles littéraires dans lesquels on s'échangeait des parties d'ouvrages avant leur publication (P. WHITE, 1974, p. 40-61).

**Tucca** : nom fictif pour un personnage qui a pu exister. Sur ce nom qui apparaît régulièrement dans les épigrammes satiriques, voir *e. g.* I, 18 ; VI, 65 ; IX, 75 ; XI, 70.

## 78

Papylus est le type même du personnage *ineptus*, son comportement n'est jamais adapté à la situation. Il est invité à un dîner très simple, pour le plaisir de la rencontre, et envoie en remerciement des montagnes de mets plus somptueux les uns que les autres à ses hôtes. S'il avait un minimum de savoir-vivre, il saurait que l'on ne met pas les gens mal à l'aise en leur offrant des cadeaux déplacés. C'est un manque de goût, et surtout une preuve de bêtise. Sur le thème du cadeau qui doit correspondre à ce que l'on a déjà reçu, voir CIC., *Off.*, I, 48 : *an imitari agros fertiles, qui multo plus efferunt, quam acceperunt ? Etenim si in eos, quos speramus nobis profuturos, non dubitamus, officia conferre, quales in eos esse debemus, qui iam profuerunt ? Nam cum duo genera liberalitatis sint, unum dandi beneficii, alterum reddendi, demus necne in nostra potestate est, non reddere uiro bono non licet, modo id facere possit sine iniuria.* Le thème inverse de l'ingratitude d'une personne qui a reçu un présent honorable est également très fréquent, Voir N. KAY, 1985, p. 283.

**1. Saxetani coda lacerti :** *lacertus* est un homonyme parfait du nom qui signifie le lézard, et par extension « le bras » (voir la formation de *musculum*), mais il désigne un poisson sans précision particulière sur son espèce. *Saxetanus* fournit l'information à la fois sur son espèce et provenance géographique. *Lacertus* est en effet l'équivalent du grec *κόλιας*, et Athénée (3, 121 a) parle du *κόλιας (...)* *Σπανός ὁ Σαξιτανός λεγόμενος.* Il s'agit de la carpe commune d'Europe (J. ANDRÉ, 1981, p. 99-101). Le terme est relativement fréquent chez Martial, voir e. g. V, 12, 3 ; XI, 27 ; 52 ; XII, 19, 2. La qualité de ce poisson devait être considérée comme très moyenne si l'on s'en réfère aux différents textes de Martial, et à Juvénal (14, 131). Les manuscrits étant unanimes, il est difficile de corriger, mais nous serions d'avis de suivre la proposition de G. Galán Vioque (2002, p. 436) et de corriger en *Sexitanus*. L'adjectif est en effet formé sur le toponyme *Sexi*, ville de Bétique célèbre pour ses poissons (PLINE, *Hist. nat.*, XXXII, 146).

**2. chonchis inuncta :** Martial est le premier à utiliser *chonchis* dans la littérature latine conservée (V, 39, 10 ; XIII, 7, 1). J. André (1981, p. 35-37 et n. 285) discute son étymologie. Il rapproche le mot de *κόγκος*, « lentille ». Cela devait donc être une sorte de purée de lentilles ou de fèves, voir JUV., 3, 293 ; 14, 131). Il est tout à fait possible de voir dans *inuncta* le

participe parfait de *inungere*, car le simple est employé chez PLINE, *Hist. nat.*, XVIII, 308 pour désigner de la nourriture que l'on a arrosé d'huile. La *chonchis* pourrait donc être une purée préparée base de lentilles et d'huile. Le préfixe *in-* aurait été employé par Martial pour insister sur la manière dont elle est imprégnée d'huile. De plus, *si bene cenas* insiste sur le fait que ce n'est pas à chaque fois qu'il est reçu, mais dans les grandes occasions. C'est pourquoi, l'interprétation de G. Galán Vioque (2002, p. 437) nous semble boiteuse. Il suppose un adjectif formé sur le préfixe *in-* privatif et *-unctus* qui désignerait de la purée de fève sans huile.

**3-4. sumen** : la tétine de truie est un plat très apprécié des Romains (recette chez APICIUS, VII, 2, 1). Voir J. ANDRÉ, 1981, p. 141.

**aprum** : voir VII, 59.

**leporem** : également envoyé comme cadeau en V, 29 ; VI, 75 ; XIII, 92.

**boletos** : voir VII, 20, 12.

**nec cor (...) nec genium** : l'expression *cor habere* est proverbiale, voir e. g. SÉN., *Contr.*, X, pr., 9 : *musa rhetor, quem interdum solebatis audire, licet Mela meus contrahat frontem, multum habuit ingeni, nihil cordis*. Pour le sens, *genius* est proche de *ingenium*. D'après R. E. Colton (1991, p. 272), Martial est le premier à utiliser le mot dans ce sens et sera suivi par JUV, 6, 562. Pour une expression parallèle, voir SÉN., *Apoth.*, 8, 2 : *nec cor nec caput habet*.

**Papyle** : à chaque fois que ce nom apparaît dans les épigrammes, les leçons des manuscrits diffèrent (voir F. GREWING, 1997, p. 260). Le personnage semble fictif. Pour une interprétation possible de l'emploi de ce nom, voir VII, 94.

79

Martial a bu du vin qu'il dit « consulaire » – on avait l'habitude à Rome de se référer au millésime d'un vin en fonction des consuls en place l'année de la récolte – et un ami de lui demander : « de quelle année ? il était de bonne qualité ? ». Martial lui répond sur un ton grave : « *Prisco consule conditum* », ce qui est ambigu car on peut entendre Priscus comme le nom du consul ou comme l'adjectif *priscus*, « très ancien » (voir sur ce thème XIII, 111 : *Falernum*] *De Sinuessanis uenerunt Massica prelis | condita quo quaeris consule ? Nullus erat*). Et Martial, sur un ton à la fois fier et réjoui d'enchaîner : « et celui qui le servait, c'était le consul en personne ». Martial a donc été invité à un souper par le consul et en profite pour montrer toute sa reconnaissance et sa fierté en jouant sur le sens de *consulare*. Il révèle dans le dernier vers la véritable signification de l'adjectif du premier ; celui-ci rapporte non seulement au millésime, mais en plus a son sens propre de « du consul, qui appartient au consul ».

Il faut immédiatement apporter cette restriction que *Prisco* est une correction de A. E. Housman que nous adoptons, avec tous les éditeurs modernes, pour trois raisons : [1] paléographiquement, le passage de *prisco* à *ipso* s'explique relativement bien (*prisco* > *pisco* [voir VII, 46, 4] > *pisso* > *ipso*) ; [2] le *lemma* de cette épigramme dans les manuscrits de  $\beta$  est *iocus de nomine consulis* ; [3] il est possible que Martial ait été invité par le *consul designatus* de 93 (voir TACITE, *Agr.*, 44, 1 qui porte pour désigner l'année 93 : *Collega Priscoque consulibus*). Le jeu de mots pourrait donc également se situer à un autre niveau. *Prisco* pourrait renvoyer au consul directement. Pour toutes ces raisons, il nous semble que la correction de Housman peut être retenue.

**1-2. consulare** : voir chapeau.

**uetus atque liberale** : quand *liberalis* est appliqué à de la nourriture il dénote sa richesse, son luxe et parfois son abondance (e. g. T.-L., XLI, 2, 13 : *regulus accubans epulari coepit. Mox idem ceteri omnes, armorum hostiumque obliti, faciunt ; et, ut quibus insuetus liberalior uictus esset, auidius uino ciboque corpora onerant*). C'est la seule attestation de cet adjectif comme épithète de *uinum*, mais le sens est clair. Pour les anciens, comme pour les modernes, le vin se bonifie avec l'âge : plus un vin est vieux, plus il a de valeur. Voir e. g. OV., *Ars*, 695-

696 : *qui properant, noua musta bibant ; mihi fundat auitum | consulibus priscis condita testa merum.*

**3-4. Prisco** : correction de A. E. Housman, voir chapeau. Pour des attestations littéraires de vins désignés par le nom des consuls en fonction de l'année de leur mise en fûts, voir *e. g.* HOR., *Odes*, III, 8, 11-12 : *amphorae fumum bibere institutae | consule Tullo.*

**Seuere** : voir VII, 34, 1.

## 80

Ce poème constitue « an indirect recommendation of his work to a patron through a common friend » (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 442), cette recommandation est accompagnée d'une raillerie à l'adresse de Faustinus qui avait l'intention d'envoyer un *puer* dans les territoires du Nord. Un esclave de ce genre coûtait très cher, et tout ce qu'il pouvait recevoir en retour, c'était un rustre enfant thrace qui pourrait tout au plus faire paître ses brebis. Il nous paraît difficilement envisageable de considérer que cette épigramme ait accompagné le livre de poèmes envoyé à Marcellinus car celui-ci est directement concerné par le contre-don. Il s'agirait plutôt d'une pièce de circonstance que Martial aurait écrite après une discussion avec Faustinus durant laquelle ils avaient échangé leurs idées respectives de cadeaux pour Marcellinus. Il avait trouvé celle de Faustinus un peu saugrenue, et lui en fait part.

Faustinus est un ami commun de Martial et de Marcellinus (voir VII, 12). Ce dernier avait accompagné Domitien dans sa campagne contre les Sarmates (VI, 26 ; IX, 45 avec C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 216 ; pour cette campagne, voir vol. I, p. 25-26). Il était lui-même l'ami de Martial depuis de nombreuses années (III, 6). On a proposé de l'identifier avec un Marcellinus cité par Sénèque (*Ep.*, 29) ou Aufelanus Marcellinus cité par Pline (*Ep.*, V, 16 ; VIII, 23), mais aucun élément probant ne vient renforcer ces identifications.

**1. quatenus** : pour l'emploi de *quatenus* avec une valeur causale, voir E.-T., § 347, p. 350, et la locution « dans la mesure où » en français.

**Odrysius (...) triones** : *Odrysius* s'emploie pour qualifier tout ce qui se rapporte à la Thrace, et ici, par métonymie, pour ce qui concerne le Nord en général. *Triones* désigne les constellations de la Petite et de la Grande Ourse (son sens premier de « bœufs de labour » a été, par métaphore, employé pour ces constellations comme quand on désigne celles-ci en français par l'expression « petit et grand chariot »). Ce groupe est employé pour désigner les régions du Nord en général, voir VII, 7, 1 ; IX, 45, 1 avec C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 215. Pour l'expression, voir VIRG., *Géorg.*, III, 381.

**pax romana** : la paix romaine a été portée aux confins de l'empire par Domitien qui, tel Hercule, a su dompter les peuples sauvages. Voir le cycle consacré au retour de Domitien en VII, 5-8. Pour l'expression, voir e. g. T.-L., XXXVIII, 51, 2.

**2. tetricae conticuere tubae** : c'est avec Martial que l'emploi de *tetricus* s'est véritablement répandu en poésie. Ses premières attestations datent de la fin du principat augustéen (AUG., fr. 5, 1 Malcovati). Ovide emploie cet adjectif à deux reprises (*Ars*, I, 721 ; *Tristes*, II, 397). Son étymologie est incertaine, mais il est assuré qu'il ne faut pas la rapprocher de *taeter* (E.-M., s. v. *tetricus*). Il sert à qualifier une personne, un objet ou un fait de « sombre », « sévère ». Il qualifie ici *tuba*, l'instrument qui servait à donner le signal pour le début d'une bataille. Voir la superbe onomatopée d'Ennius : *at tuba terribili sonitu taratantara dixit* (fr. 451 Skutsch). Pour l'expression, voir *Eleg. in Maecen.*, I, 52 : *postquam uictrices conticuere tubae*.

**3-4. Marcellino** : voir chapeau.

**Faustine** : voir chapeau.

**libellum** : voir VII, 3, 1

**iam chartis iam uacat ille iocis** : allitération en [i] à l'initiale. Pour *uacare*, voir VII, 1, 3. Sur le temps libre nécessaire pour se consacrer à la littérature, voir VII, 26, 2. Pour *chartae*, voir VII, 44, 7. Pour *iocus* caractérisant l'œuvre de Martial, voir VII, 8, 9.

**5-6. parua (...) munuscula** : renforcement du diminutif affectif par *paruus*, voir VII, 17, 9. Le groupe désigne évidemment les poèmes de Martial.

**quaeris** : pour la construction de *quaerere* avec un infinitif, voir E.-T., § 272, p. 258. Le verbe prend alors le sens de « chercher à », voire « vouloir, désirer ». Il s'agit d'une extension de la construction *uolo facere*.

**puer** : faire accompagner ses vers d'un esclave lors d'une dédicace à une personne semble être une habitude relativement fréquente, voir I, 117, 2-4 : « *Vis mittam puerum* » *subinde dicis*, | « *cui tradas epigrammaton libellum*, | *lectum quem tibi profinus remittam ?* ». Ici, la fonction de messenger du *puer* est clairement détournée vers celle – plus orientée – de *puer delicatus*, voir VII, 14, chapeau.

**7-8. Geticae (...) lacte** : dès Homère, les peuples de Nord sont réputés pour être des grands buveurs de lait : *γαλκτοφάγων* (N, 6 [sic]). L'histoire s'est mêlée au mythe, et l'on supposait souvent que leur puissance féroce découlait de l'absorption de lait mélangé à du sang, voir e. g. VIRG., *Géorg.*, III, 461-463 ; SÉN., *Œd.*, 469-470.

**Sarmatica (...) ludit (...) rota** : *rota* est ici employé par métonymie pour désigner un char (voir OV., *Mét.*, I, 448). Mais il y a un jeu sur ce mot qui peut désigner un cerceau avec lequel

s'amusaient les jeunes enfants, mais celui-ci ne concernait évidemment pas les barbares de Thrace (*contra* H. J. IZAAC, 1969, p. 234). Pour l'adjectif *Sarmaticus*, voir VII, 2, 1.

**rigido in amne** : sur le Danube qui gèle en hiver, voir VII, 7, 2.

**9-10. Mytilanei (...) mangonis** : le terme *mango* s'emploie pour désigner un marchand d'esclaves, voir *Dig.*, L, 16, 206 : « *Mercis* » *appellatione homines non contineri Mela ait : et ob eam rem mangones non mercatores sed uenaliarios appellari ait, et recte*. L'île de Lesbos, sur laquelle se situe la ville de Mytilène, est célèbre pour ses esclaves de qualité, voir LUCAIN, VIII, 122-123 : *accipe, si terris, si puppibus ista iuuentus | aptior est ; tota, quantum ualet, utere Lesbo*.

**roseus (...) ephebus** : la fonction de ce *puer* est clairement définie par l'emploi du terme *ἔφηβος* qui s'applique régulièrement à des esclaves (à vocation très souvent sexuelle) d'une grande beauté, voir IX, 7, 7 ; 36, 3.

**caesus (...) Lacon** : les Spartiates étaient, dès l'antiquité, réputés pour leur sévérité et l'éducation stricte de leurs enfants (voir notamment le tableau qu'en dresse Plutarque dans la *Vie de Lycurgue*). Martial fait ici allusion à la cérémonie en l'honneur d'Artémis Orthia qui avait lieu durant les *gymnopaïdia*, une sorte de fête durant laquelle les jeunes hommes dansaient nus et pratiquaient des exercices gymniques (XÉN., *Lac.*, II, 9). Cependant, à l'époque romaine, elle dégénéra en une cérémonie (*διαμαστίγωσις*) où l'on mesurait la capacité de résistance des jeunes gens aux coups de fouet. Voir *e. g.* PÉTR., 105, 5.

**11-12. Histro** : voir VII, 7, 2.

## 81

Martial se défend contre les critiques qu'a adressées un certain Lausus à ses épigrammes, et pour ce faire, il paraphrase une constatation de Pline le Jeune (*Ep.*, III, 5, 10) – il la reprenait à son oncle (*Hist. nat.*, XXVII, 9) – sur la qualité des œuvres littéraires en général : *nihil enim legit quod non exciperet ; dicere etiam solebat nullum esse librum tam malum ut non aliqua parte prodesset*. Martial n'est que trop conscient du fait que tous les poèmes d'un livre ne peuvent pas être de pures merveilles et s'en accommode très bien : *sunt bona, sunt quaedam mediocria, sunt mala plura | quae legis hic : aliter non fit, Auite, liber* (I, 16). Le thème de la défense de son œuvre est récurrent, voir I, 16 ; II, 1 ; 8, 8 ; 77 ; III, 9 ; 83 ; IV, 49 ; IX, 50 ; IX, 81 ; X, 59 ; X, 70 ; XI, 7. La technique de défense qu'il adopte dans ce poème consiste non pas à réfuter purement et simplement, mais à détourner la critique : si trente épigrammes sont ratées, c'est que le reste est bon ! Il y en a donc au moins autant de bonnes que de mauvaises ; l'objectif est donc atteint. Voir M. CITRONI, 1968, p. 259-301.

Martial s'adresse à son détracteur par le *cognomen* Lausus. On ne rencontre celui-ci que dans le livre VII. Il représente le type de personne qui n'a jamais que des critiques à la bouche, et les poèmes 87-88 montrent qu'il s'agit manifestement d'un personnage réel. Il nous semble que le lien avec le personnage épique, fils de Numitor, ne peut rien apporter à la compréhension du poème.

**1-2. triginta epigrammata** : sur l'emploi de *triginta*, voir VII, 53, 9. Sur le terme *epigrammata*, voir VII, 25, 1.

**mala** : pour l'emploi de *malus* pour qualifier des œuvres littéraires, voir *e. g.* HOR., *Ep.*, II, 2, 106.

## 82

Pour Martial, la nudité aux bains est tout ce qu'il y a de plus normal. En IX, 33 il explique à un ami que s'il entend des applaudissements, c'est que le membre de Maro vient d'entrer dans les thermes. Porter quelque chose pour cacher son sexe attire donc, en soi, l'attention (voir VII, 35) : il doit y avoir une raison. La *fibula* semble avoir été un moyen commode si l'on avait quelque chose à cacher car elle était utilisée par les comédiens pour conserver leur voix et par les athlètes, pour préserver leurs forces physiques. Mais ici, la *fibula* qu'utilise Menophilus serait assez grande pour couvrir une compagnie entière de comédiens et une équipe d'athlètes au grand complet. La chose est bizarre, mais on ne tarde pas à avoir une explication : la *fibula* tombe, Menophilus est *uerpus*. Tous ces termes correspondent à un choix extrêmement précis. Il est fort improbable que, dans ce contexte, *uerpus* qualifie quelqu'un d'autre qu'un Juif circoncis. Celui-ci est décrit avant tout comme *uerpus*. Martial emploie, de tous les mots qui peuvent renvoyer à la circoncision, celui qui rapproche le plus le circoncis d'un personnage Priapéen (P. CORDIER, 2001, p. 349), *i. e.* un personnage avec un sexe de taille démesurée. Pour l'attitude de Martial vis-à-vis des Juifs en général et de la taille de leur sexe en particulier, voir vol. I, p. 31-32. Reste à expliquer deux choses : pourquoi cache-t-il sa circoncision et comment une *fibula* peut-elle tomber ? La réponse à la première question semble évidente et a été mise en avant par de nombreux commentateurs : Domitien faisait percevoir le *fiscus Iudaeus* (voir, VII, 55, 8) en se servant de la circoncision comme critère d'application de la taxe ; il est donc normal que, comme dans toute perception d'impôt, certains aient essayé de frauder, et dans ce cas précis, cela revenait à cacher sa circoncision. La deuxième interrogation est plus problématique et pose la question de la nature de la *fibula*. Selon l'interprétation traditionnelle (voir *e. g.* N. KAY, 1985, p. 229), la *fibula* est un anneau en métal attaché au prépuce qui rend toute érection impossible ou du moins assez douloureuse pour que le phénomène ne dure pas. Cependant, P. Schäfer (1997, p. 251 n. 65), suggère que *fibula* désigne non pas une sorte d'anneau en métal, mais un fourreau ou une gaine qui cache le sexe. Il ne donne malheureusement pas de parallèle probant. G. Galán Vioque (2002, p. 450) pense que les *infibulati* mettaient une sorte de morceau de tissu pour ne pas se blesser avec la *fibula* métallique. Mais aucun des commentateurs n'avance de parallèles littéraires ou de sources archéologiques. D'un point de vue strictement logique, pour que l'épigramme de Martial ait un sens, il faut que Ménophile soit nu et décalotté à la fin. C'est la nature même de

la *fibula* qui entre en jeu. Celse (V, 26, 23) décrit indirectement l'utilisation de la *fibula* en médecine : quand une plaie est ouverte, il faut regarder s'il convient de la refermer par suture ou avec une *fibula*. Dans ce cas, *fibula* est l'équivalent des nos agrafes médicales modernes. C'est de cette interprétation que semblent se rapprocher N. Kay et G. Galán Vioque, mais comment une agrafe pourrait-elle se décrocher ? Cela paraît très difficile. Plus loin (VII, 25, 3), Celse décrit le procédé de l'*infibulatio* : *infibulare quoque adulescentulos, interdum uocis, interdum ualetudinis causa, quidam cons-ueuerunt ; eius haec ratio est : cutis, quae super glandem est, extenditur, notaturque utrimque a lateribus atramento qua perforetur ; deinde remittitur. Si super glandem notae reuertuntur, nimis adprehensum est et ultra notari debet ; si glans ab is libera est, is locus idoneus fibulae est. Tum qua notae sunt, cutis acu filum ducente transuitur, eiusque fili capita inter se deligantur, cotidieque id mouetur, donec circa foramina cicatriculae fiant. Ubi eae confirmatae sunt, exempto filo fibula additur; quae quo leuior, eo melior est. Sed hoc quidem saepius inter superuacua quam inter necessaria est.* Après avoir percé le prépuce, on y fait passer un fil que l'on retire tous les jours jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée. À partir de ce moment, on insère dans le trou une *fibula* en tant que telle c'est-à-dire une broche qui suit le même modèle que nos boucles d'oreille et qui peut être retirée à n'importe quel moment. Il est donc tout à fait imaginable que la fibule de Menophilus se soit décrochée pendant un combat à la palestine tout comme on peut perdre une boucle d'oreille en pratiquant un sport. Quant au verbe *uestire*, qui pousse à la fois P. Schäfer et G. Galán Vioque à supposer l'existence d'un morceau de tissu ou d'une étoffe quelconque, il peut tout simplement, comme dans de nombreux contextes (voir *infra*), signifier garnir, entourer. Le verbe n'impose pas la présence d'un « vêtement ». La taille de la fibule n'est, quant à elle, pas mentionnée pour exprimer le fait qu'elle couvre le sexe dans son ensemble, mais pour qu'elle soit en adéquation avec la taille supposée du sexe d'un Juif. Si, comme on l'a fait remarquer, il est effectivement difficile d'imaginer pratiquer l'opération telle que la décrit Celse sur un circoncis, il faut d'autre part ajouter qu'il existait des techniques d'étirement du prépuce suivies du placement d'une fibule (W. L. DULIER, 1967, p. 554) qui permettaient à certains Juifs d'éviter la souffrance de l'épispasme. Il nous semble donc qu'il n'est pas nécessaire de supposer l'existence d'autre chose que d'une fibule, que celle-ci aurait plutôt la forme d'une broche que d'un anneau ou d'une agrafe, et qu'il est possible qu'elle se détache au cours d'un exercice physique. Nous remercions ici M.-H. Margane pour ses précieux conseils et son aide dans la recherche bibliographique au sujet de cette épigramme. Elle nous avait également suggéré un lien possible entre les pratiques signalées dans ce poème, le personnage Héliodore présent chez Juvénal (6, 373) et l'Héliodore alexandrin qui

est la source d'Oribase (IV, p. 475-477) et de Celse dans leur chapitre sur l'*infibulatio* et l'épispasme, mais il serait trop long de rentrer dans les détails de cette analyse dans le cadre du commentaire de cette épigramme.

Le dédicataire de cette épigramme, Flaccus, est une figure très controversée. Aucune des identifications proposées n'est assurée à l'exception de ses attestations comme *cognomen* du poète Horace (I, 107 ; VIII, 18 ; XII, 3 [4]). Voir R. A. PITSCHER, 1984, p. 414-423.

**1. Menophili** : *T* porte *Demophilo* qui a été expliqué par Heraeus comme une haplogogie d'un *lemma* : *De <Me>nophilo*.

**penem** : le terme est loin d'être aussi vulgaire que *mentula*. Il est utilisé par Cicéron (*Fam.*, IX, 22, 2), qui constate tout de même son caractère obscène, et Salluste (*Catil.*, 14, 2). Il y a dans ce terme quelque chose de purement physique et anatomique. Voir E. M. CARTELLE, 1973, J. N. ADAMS, 1983., p. 35-36.

**tam grandis** : dans le sens de *tantus*, voir XI, 43, 4.

**fibula** : voir chapeau. Ce terme est employé dans un contexte semblable dans les *Priapées*, voir, 77, 17.

**3. lauamur in unum** : la leçon de  $\beta$  nous paraît préférable à celle de  $\gamma$  (*in uno*). Nous n'en donnons cependant pas la même explication que G. Galán Vioque (2002, p. 450). Il y voit un synonyme de *una*, *semel*, dans le langage familier, et souligne par ailleurs que la construction est plus fréquente avec un verbe de mouvement. Il nous semble que *lauamur* prend, précisément par l'adjonction de ce complément, un sens proche d'un verbe de mouvement, c'est « aller se laver » et non « se laver » ; *in unum* modifie la valence du verbe qui par conséquent change de sens. Le fait de se laver implique d'ailleurs presque toujours un mouvement dans l'antiquité dans la mesure où cela se faisait généralement dans des thermes et non à domicile.

**4. sollicitum uoci parcere** : l'activité sexuelle causait, pensait-on, des dommages à la voix. Cette croyance découle de la simple constatation d'un lien entre l'adolescence, moment où l'on commence à avoir des rapports sexuels, et la mue. Sur le sujet, voir notamment MARTIAL, XIV, 215 (*Fibula*] *Dic mihi simpliciter, comoedis et citharoedis, | fibula quid praestas ? Carius ut futuant ?*) ; IX, 27, 12 ; JUV., 6, 73-75. La même croyance prévalait chez les sportifs mais pour des raisons différentes, voir MARTIAL, XI, 72, 1.

**5-6. populo spectante** : voir I, 20, 1.

**delapsa** : voir chapeau.

**uerpus** : le terme *uerpus* est utilisé, au moins occasionnellement, pour désigner sans doute possible un personnage dont le membre est décalotté par prosthectomie (voir chez Martial, XI, 94), *i. e.* circoncis. Pour l'analogie avec Priape, voir notamment CATULLE, 47. Équivalent latin de *ψωλός*, le terme signifie précisément plutôt « décalotté » que « circoncis », voir P. CORDIER, 2001, p. 345-346 ; vol. I, p. 31-32.

83

Les barbiers étaient réputés à Rome pour leur lenteur : *illa placet, quamuis inculto uenerit ore | nec nitidum tarda compserit arte caput* (TIB., I, 8, 15-16). Martial traite de ce sujet en VIII, 52 (6-10) : *dum iussus repetit pilos eosdem, | censura speculi manum regente, | expingitque cutem facitque longam | detonsis epaphaeresin capillis, | barbatus mihi tonsor est reuersus*. Le nom du barbier de cette épigramme est Eutrapelus, nom qui vient du grec *Εὐτράπελος* et qui signifie d'abord « qui se tourne facilement », puis par extension « versatile », d'où des sens proches de « plaisantin, moqueur ». Ce nom apparaît déjà dans la comédie d'Aristophane (*Guêpes*, 469). Si l'on suit l'interprétation que l'on donne traditionnellement de ce distique, on ne voit pas vraiment en quoi ce nom serait parlant. Un barbier qui fait preuve de lenteur n'est ni plaisantin, ni moqueur, ni versatile. Nous proposons donc une interprétation qui est critiquable en bien des points, mais a le mérite de tenir compte de la signification de ce nom. Remarquons tout d'abord que le barbier ne rase pas à proprement parler Lupercus, mais le maquille (*expinguit*), ensuite – et peut-être surtout – que *subire* ne s'emploie normalement pas pour dire qu'une barbe pousse ; c'est, comme pour les poils en général, le verbe *crescere* qui s'utilise dans ce cas. Il y a donc quelque chose qui vient par en-dessous. Eutrapelus ne ferait-il pas subir à Lupercus une *irrumatio*, et les poils ne seraient-il pas tout autres que ceux de la barbe ? Ceci n'est qu'une proposition de lecture au second degré, et ne doit en aucun cas éclipser le sens premier du barbier pas trop pressé.

**1-2. Luperci** : Lupercus est un personnage fictif qui apparaît dans plusieurs épigrammes de style très différents. Pour une identification de certaines de ces apparitions avec Q. Valerius Lupercus Iulius Frontinus (*CIL*, XII, 1859) ou un Lupercus cité par Pline (*Ep.*, II, 5), voir C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 124.

**expinguit** : voir chapeau. Le verbe est régulièrement employé dans le sens de « maquiller » comme le simple *pingere*, voir *e. g.* PHÈDRE, 17, 1-3.

## 84

Cette épigramme est composée dans le style d'un *προπεμτικόν*. Martial s'adresse directement à son livre auquel il demande de se rendre dans les territoires du Nord (voir VII, 80) – où vient d'avoir lieu la guerre suévo-sarmate (vol I, p. 25-26) – pour amener un portrait de l'auteur à son ami Caecilius Secundus. Il conclut l'épigramme par une comparaison entre l'art plastique et l'art littéraire. C'est un *topos* parmi les écrivains latins ; la véritable nature ne peut être jamais mieux représentée qu'à travers la littérature, voir *e. g.* HOR., *Odes*, IV, 8, 13-22 ; STACE, *Silves*, V, 1, 1-15. Voir en particulier MARTIAL, IX, 76, 9-10 : *sed ne sola tamen puerum pictura loquatur, | haec erit in chartis maior imago meis.*

Le destinataire de cette épigramme, Caecilius Secundus est un ami du poète qui ne nous est pas connu par ailleurs. Il est possible qu'il s'adresse au même personnage en V, 80. Il ne s'agit en tout cas pas de Pline le Jeune – auquel il s'adresse en X, 20 [19], 3 – car après son adoption par son oncle Pline, il se faisait toujours appeler par le nom de celui qui était devenu son père, et jamais par son ancien nom Caecilius Secundus. De plus, on ne lui connaît aucun voyage ni aucune participation à une expédition en terre sarmate. Voir TH. MOMMSEN, 1869, p. 70.

**1-2. Caeciliano (...) Secundo** : voir chapeau.

**spirat** : pour l'emploi de ce verbe par rapport à une peinture, voir MARTIAL, 11, 9, 2 : *spirat Apellea redditus arte Memor.*

**arguta manu** : synecdoque. L'application d'un qualificatif à une partie du corps quand celui-ci relève du comportement de la personne est relativement fréquent, voir *e. g.* MARTIAL, VI, 89, 1-2 : *cum peteret seram media iam nocte matellam | arguto madidus pollice Panaretus.* *Argutus* caractérise ici l'expressivité qui ressort du tableau.

**picta tabella** : *i. e.* un petit tableau. L'expression est relativement fréquente chez les poètes, voir *e. g.* HOR., *Sat.*, I, 1, 71-72 : *et tamquam parcere sacris | cogeris aut pictis tamquam gaudere tabellis.*

**3-6. i** : formule caractéristique d'un *προπεμτικόν*. Voir OV., *Pont.*, IV, 5, 1 : *ite, leues elegi, doctas ad consulis aures.*

**Geticam Peucen** : pour *Geticus*, voir VII, 2, 2. Pour *Peuce*, voir VII, 7, 1.

**Histrumque iacentem** : tacentem  $\beta$ . Nous préférons la leçon de  $\gamma$  qui permet de renvoyer à l'image de la conquête « achevée » par Domitien. Il faut toutefois noter que les deux expressions sont fréquentes.

**perdomitis** : voir VII, 7, 4.

**parua (...) sed dulcia** : voir STACE, *Silves*, II, 3, 62-63 : *haec tibi parva quidem genitali luce paramus | dona, sed ingenti forsitan uictura sub aeuo*. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de voir dans ce terme une qualification du style littéraire de ses poèmes, mais simplement une expression de modestie par rapport à son cadeau.

**certior in nostro carmine uultus erit** : pour cette idée, voir chapeau.

**7-8. uiuet, Apelleum cum morietur opus** : c'était bien vu. Apelle était certainement le peintre le plus célèbre de l'antiquité. Il vivait entre Colophon et Éphèse dans la deuxième moitié du quatrième siècle, et était particulièrement renommé pour le réalisme de ses peintures, voir PLINE, *Hist. nat.*, XXXV, 88 : *imagine<s> adeo similitudinis indiscretae pinxit, ut - incredibile dictu - Apio grammaticus scriptum reliquerit, quendam ex facie hominum diuinantem, quos metoposcopus uocant, ex iis dixisse aut futurae mortis annos aut praeteritae <vitae>*. Il vécut longtemps dans l'entourage d'Alexandre le Grand. Voir T. B. L. WEBSTER, 1964, p. 170. Son nom est employé comme celui du peintre par excellence dès Plaute, *Poen.*, 1271-1272 : [Han.] *Tandem huic cupitum contigit*. [Ag.] *O Apella, o Zeuxis pictor, | cur numero estis mortui, hoc exemplo ut pingeretis ?*.

85

Dans un quatrain, Martial critique un auteur qui écrit plutôt bien mais ne sait composer que des quatrains. Toute l'ironie de Martial est résumée dans cette épigramme : simple, efficace, et terriblement sarcastique. Martial met en avant dans cette pièce toute la complexité de la composition d'un livre dans son ensemble. Voir les procédés de variations, d'arrangements, et de cycles dans vol. I, p. 15-22. Il s'adresse ici à un certain Sabellus. Il semble que le nom soit fictif et ait été choisi comme en XII, 39 (*odi te, quia bellus es, Sabelle. | Res est putida bellus et Sabellus. | Bellum denique malo, quam Sabellum. | Tabescas utinam, Sabelle belle!*) pour le jeu qu'il permet avec *bellus*.

**1-2. Quod** : c'est un procédé typique du genre de l'épigramme que de commencer par le complément d'un verbe qui est exprimé plus tard. Cela permet à l'auteur de donner tout son sens au poème en un minimum de mots. Voir sur ce procédé M. CITRONI, 1975, p. 45.

**non insulse** : litote. Pour cette image culinaire appliquée à une œuvre littéraire, voir VII, 25, 3.

**tetrasticha** : Martial ne répugne pas à employer le terme technique emprunté au grec de temps en temps. Voir VII, 11, 4. Pour l'emploi de *tetrastichus* dans la littérature latine, il n'y a guère à signaler que QUINT., *Inst.*, VI, 3, 96 : *quod adeo facile est ut Ovidius ex tetrastichon Macri carmine librum in malos poetas composuerit*. De même pour *disticha*.

**belle** : voir VII, 59, 2. Le terme n'est pas toujours laudatif et est même souvent ironique, ce qui est joliment fait n'est pas toujours bien fait, voir II, 7 : *declamas belle, causas agis, Attice, belle, | historias bellas, carmina bella facis, | componis belle mimos, epigrammata belle, | bellus grammaticus, bellus es astrologus, | et belle cantas et saltas, Attice, belle, | bellus es arte lyrae, bellus es arte pilae. | Nil bene cum facias, facias tamen omnia belle, | uis dicam quid sis ? magnus es ardalio*. Même si la pointe nous échappe complètement, il est évident que l'adjectif est employé de manière ironique.

**3-4. laudo nec admiror** : Voir III, 69, 1-3 : *omnia quod scribis castis epigrammata uerbis | inque tuis nulla est mentula carminibus | admiror, laudo*.

## 86

Martial s'insurge contre un certain Sextus qui ne l'a pas invité au repas qu'il donnait à l'occasion de son anniversaire. Ce thème est également abordé en XI, 65 : *sescenti cenant a te, Iustine, uocati | lucis ad officium quae tibi prima fuit. | Inter quos, memini, non ultimus esse solebam ; | nec locus hic nobis inuidiosus erat. | Postera sed festae reddis sollemnia mensae : | sescentis hodie, cras mihi natus eris*. La célébration d'un anniversaire avait généralement lieu le jour des calendes du mois de la naissance (H. LUCAS, 1938, p. 5-6). La fête proprement dite était généralement accompagnée d'une cérémonie à caractère religieux en l'honneur du *genius* de la personne qui célébrait son anniversaire, voir e. g. A.-G., XIX, 9, 1-2 : *adulescens (...) cenam dabat amicis ac magistris sub urbe in rusculo celebrandae lucis annuae, quam principem sibi uitae habuerat* (voir VII, 21, chapeau). À travers la critique adressée à Sextus, c'est l'amitié intéressée en générale qu'il fustige : les cadeaux intéressent Sextus, pas les amis.

Le nom du dédicataire, Sextus, renvoie très souvent à un personnage fictif (e. g. II, 44 ; II, 87 ; III, 38 ; X, 21). En V, 5 cependant, Martial mentionne sous ce nom le personnage en charge des bibliothèques de Rome sous Domitien. Dans le cadre de cette épigramme, le nom est peut-être imaginaire, mais il doit cacher celui d'un personnage ayant existé : le ton de la pièce est trop indigné et sincère pour que cette épigramme ait été composée sans motivations directes.

**1. natalicias dapes** : *natalicius* est attesté pour la première fois chez Cicéron (*Phil.*, II, 15). Pour la signification de ce groupe, voir chapeau.

**uocabar** : *uocare* est le verbe usuel pour les invitations à dîner. Chez Martial, il a alors exactement le même sens *qu'inuitare*, voir e. g. II, 79 : *inuitas tunc me, cum scis, Nasica, uocasse. | Excusatum habeas me rogo : ceno domi*.

**2-5. Sexte** : voir chapeau.

**Quid factum est, rogo, quid repente factum est** : ce vers est une reprise de V, 44 où le contexte est tout à fait parallèle : *quid factum est, rogo, quid repente factum, | ad cenam mihi, Dento, quod uocanti, | - quis credat ? - quater ausus es negare ?* Voir également X, 41, 3 : *quid, rogo, quid factum est ? subiti quae causa doloris ?* L'indignation présente dans cette question réitérée est encore accentuée par la répétition au vers 4 du groupe *post tot*.

**pignora** : Martial fait ici allusion aux *pignora amicitiae*, ces gages qu'il était de bon ton de fournir à un ami, voir Martial, IX, 99, 6 : *i, liber, absentis pignus amicitiae*.

**uetus sodalis** : le terme possède un sens très proche de celui d'*amicus* (PLAUTE, *Mer.*, 474-475 : (...) *Eutyclus, | tuos amicus et sodalis, simul uicinus proxumus*). Martial l'emploie régulièrement dans ce sens, voir M. CITRONI, 1975, p. 184.

**6-8. Hispani libra pustulati** : voir VIII, 50 [51], 6 : *et niueum felix pustula uincit ebur*. *Pustulatus* qualifie de l'argent de très bonne qualité, *i. e.* que l'on a purifié par le processus de la fusion lors duquel les impuretés flottent à la surface du métal à l'état liquide sous forme de petites bulles qui rappellent l'aspect de *pustula*. La qualité et l'abondance de l'argent espagnol était célèbre, voir PLINE, *Hist. nat.*, XXXIII, 95-96 : *ab his argenti metalla dicantur. (...) Reperitur in omnibus paene prouinciis, sed in Hispania pulcherrimum, id quoque in sterili solo atque etiam montibus, et ubicumque una inuenta uena est, non procul inuenitur alia*. La leçon de  $\gamma$ , *argenti*, provient certainement d'une glose explicative.

**leuis toga** : toge de qualité qui est tissée de laine fine, voir *e. g.* MARTIAL, XIV, 138 : *Laena] Tempore brumali non multum leuia prosunt : | calfaciunt uilli pallia uestra mei*. Voir T. J. LEARY, 1996, p. 201-202.

**rudēs lacernae** : ce groupe contraste avec *leuis toga* dans la mesure où il s'agit du gros manteau que l'on passait par dessus la *toga* pour se protéger de la pluie (*e. g.* IX, 22, 13 avec C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 129). C'est un vêtement qui est très fréquemment offert aux Saturnales, le mois de décembre étant particulièrement propice à ce genre de cadeau. Voir PLINE, *Hist. nat.*, XVIII, 225-226 : *nubilo occasu pluuiosam hiemem denuntiat, statimque augent lacernarum pretia, sereno asperam, et reliquarum uestium accendunt*.

**9-10. sportula** : voir VII, 20, chapeau.

**pascis munera (...) non amicos** : la connotation de *pascere* est clairement péjorative. Le verbe est d'abord employé de manière imagée par rapport aux *munera*, et ensuite par rapport aux *amici*. Le sens est plus proche de « repaître » que de « nourrir », voir *e. g.* CIC., *Att.*, VI, 1, 13 : *sed heus tu, quid cogitas ? In felicatis lancibus et splendidissimis canistris holusculis nos soles pascere*.

**Sexte** : voir chapeau.

**11. uapulet uocator** : sur les épigrammes qui se terminent sur les mots d'une réponse supposée du destinataire, voir E. SIEDSCHLAG, 1977, p. 109. La structure des deux derniers

vers rappelle celle des deux premiers (*uocabar-uocator ; non amicus-non amicos*) ; l'épigramme se rapproche donc des pièces à effet cadre, voir VII, 26. Le *uocator* est l'esclave qui a pour fonction d'inviter les convives à un dîner. Voir e. g. SÉN., *Dial.*, V, 37, 4 : *minus honorato loco positus irasci coepisti conuiuatori, uocator, ipsi qui tibi praeferebatur : demens, quid interest quam lecti premas partem ?*

## 87

Martial défend l'amour d'un homme pour son *puer delicatus* (sur la notion, voir VII, 14, chapeau). Si, en effet, certains font preuve d'une affection démesurée envers les animaux domestiques, pourquoi critiquer l'attachement d'un maître pour un garçon aussi beau que Cupidon lui-même ? Le thème des animaux favoris, tellement utilisé dans la poésie érotique (H. BARDON, 1946, p. 215), est repris sur un ton railleur dans ce poème. Cette habitude de chérir un animal semble ridicule face à l'amour que l'on peut porter à un esclave comme Labyrtas, qui est caractérisé par une beauté gracieuse et bien humaine. On trouve une justification semblable de l'amour porté à une esclave chez Horace. Il développe, quant à lui, les précédents mythologiques à ce genre de passion : *ne sit ancillae tibi amor pudori, | Xanthia Phoeu : prius insolentem | serua Briseis niueo colore | mouit Achillem, | mouit Aiacem Telamone natum | forma captiuae dominum Tecmessae, | arsit Atrides medio in triumpho | uirgine rapta* (*Odes*, II, 4, 1-8). L'attachement excessif de certains maîtres pour leurs animaux domestiques est un thème récurrent de la littérature comique et satirique (déjà PLAUTE, *Curc.*, 691). Voir e. g. SÉN., *Apoth.*, 13, 3 : *itaque quamuis podagricus esset, momento temporis peruenit ad ianuam Ditis, ubi iacebat Cerberus uel, ut ait Horatius, « belua centiceps ». Pusillum perturbatur (subalbam canem in deliciis habere adsueuerat) ut illum uidit canem*. De plus, l'attachement envers les animaux est ici doublé d'un goût certain pour l'exotisme. Quelques commentateurs ont voulu voir dans l'énumération de ces différentes bêtes une métaphore par laquelle chacune d'elles représenterait la *mentula* d'un *puer* (voir VII, 14), mais ce genre de métaphore n'a aucune pertinence dans un poème où Martial n'a d'autre but que de comparer l'affection portée à un garçon à celle dont certains maîtres font preuve envers leurs animaux.

Le dédicataire de ce poème est Lausus, un homme porté sur la critique (voir VII, 81) que Martial ne se prive pas de remettre à sa place, quand il médite sur son œuvre (VII, 88) ou sur les goûts d'un ami (VII, 86).

**1. meus (...)** Flaccus : on connaît sous ce nom un ami de Martial. Il est mentionné dans ses douze livres, et il s'agit probablement du même personnage dans cette épigramme (voir R. A. PITCHER, 1984, p. 422).

**aurita (...) lagalopece** : « un mostro lessicale creato ad arte da Marziale » (C. SALEMME, 1976, p. 34) ; cette assertion montre assez l’embarras dans lequel ce terme a plongé les philologues. D’après le contexte de cette épigramme, il s’agit vraisemblablement d’un animal, mais l’incertitude subsiste quant à son espèce. On y a vu un renard à longues oreilles (G. FRIEDRICH, 1907, p. 272), un phoque (J. M. C. TOYNBEE, 1973, p. 102), ou une oie (par rapprochement avec la tadorne ou *χηναλώπηξ*, petite oie d’Égypte). Dans ce contexte où tous les animaux cités sont exotiques, nous sommes d’avis d’y reconnaître un fennec, ce mammifère carnivore appelé également renard des sables possédant des très longues oreilles pointues. Deux éléments nous confortent dans cette interprétation : l’adjectif *auritus* qualifie très fréquemment les oreilles d’un lièvre (e. g. VIRG., *Géorg.*, I, 308) et l’on peut retrouver la racine de *λαγώς*, le « lièvre », dans *lag-alopex*. D’autre part, le seul renard connu pour ses très grandes oreille est le fennec. Cette interprétation a l’avantage d’inscrire *lagalopex* dans une série d’animaux bien réels, mais très peu connus des Romains.

**2. tristi (...) Aethiope** : on considère généralement que ce groupe renvoie à la possession d’un esclave d’origine éthiopienne, mais il semble cependant étrange qu’un homme, fût-il esclave, se trouve introduit dans une énumération d’animaux importés à Rome. Ne s’agirait-il pas plutôt, comme suggéré par F. Socas Gavilán (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 467), du poisson noir ayant environ la taille d’un homme et un nez camard qui est mentionné par Agatharchidès de Cnide (*Rubr. m.*, 109).

**Canis** : il ne semble pas qu’il s’agisse ici de Canis Rufus (voir VII, 69), mais d’un personnage inconnu ou fictif.

**3-4. Publius** : ce nom est mentionné à de nombreuses reprises dans les épigrammes de Martial, mais ne peut jamais être identifié avec certitude à un personnage particulier (voir MARTIAL, VII, 72, 7).

**exiguae (...) catellae** : pour l’emploi de *exiguus* par rapport à des animaux, voir e. g. VIRG., *Géorg.*, I, 181-182 : *tum uariae inludant pestes : saepe exiguus mus | sub terris posuitque domos atque horrea fecit*. Le diminutif affectif *catella* est fréquent chez Martial (voir e. g., XIV, 198 : *Catella Gallicana] Delicias paruae si uis audire catellae, | narranti breuis est pagina tota mihi*. Voir également JUV., 6, 654. Pour l’emploi du masculin chez Martial, voir M. CITRONI, 1975, p. 262.

**flagrat amore** : voir VII, 26, 8.

**Cronius** : nous suivons tous les éditeurs de Martial qui choisissent d'éditer *Cronius*, la leçon de  $\beta$ . La leçon de  $\gamma$ , *Chronius*, est cependant tout aussi bien attestée dans les textes épigraphiques.

**cercopithecon** : il s'agit d'un singe à longue queue. Pour son emploi chez Martial et Juvénal, voir R. E. COLTON, 1991, p. 458-459. D'après les indications de Strabon (XV, 1, 37) ces singes avaient le faciès noir tandis que le reste du corps étaient de couleur blanche (voir également PLINE, *Hist. nat.*, VIII, 72, 8 : *cercopithecus nigris capitibus, pilo asini et dissimiles ceteris voce*). Il nous semble qu'il ne peut subsister de doute si l'on sait que cette espèce était, de plus, vénérée dans la ville de Thèbes (en Égypte) ; il ne peut s'agir que d'un babouin. Cette espèce était en effet tout particulièrement liée au culte solaire de Thèbes en raison des cris que les babouins poussent au lever du soleil.

**5-6. Marium** : personnage très certainement fictif, voir Martial, II, 76, 1 ; X, 19, 1.

**perniciosus ichneumon** : translittéré du grec *ἰχνεύμων*, ce terme désigne une mangouste. L'animal est connu pour s'attaquer à tous les œufs de reptile et semble particulièrement répandu en Égypte (CIC., *Nat. deorum*, I, 101). *Perniciosus* est employé en fonction des caractéristiques de l'alimentation des mangoustes qui se nourrissent principalement des œufs des reptiles ou de ceux-ci s'ils défendent leurs nids avec trop d'ardeur.

**pica salutatrix** : oiseau très répandu chez les Romains, il s'agit certainement du geai (F. CAONI, p. 414-417). Il semble qu'il ait été assez courant de posséder ce genre d'oiseau chez soi. C'était l'espèce la plus habile à imiter la voix de l'homme, voir PLINE, *Hist. Nat.*, X, 118 : *minor nobilitas, quia non ex longinquo uenit, sed expressior loquacitas certo generi picarum est. Adamant uerba quae loquantur nec discunt, sed diligunt meditantisque intra semet curam atque cogitationem, intentionem non occultant. Constat emori uictas difficultate uerbi ac, nisi subinde eadem audiant, memoria falli quaerentesque mirum in modum hilarari, si interim audierint id uerbum. nec uulgaris his forma, quamuis non spectanda : satis illis decoris in spe<cie> sermonis humani est*. Sur l'animal en général, voir T. J. LEARY, 1996, p. 134-135. Pour l'emploi de *salutatrix*, voir e. g. MARTIAL, XIV, 76 : *Pica] Pica loquax certa dominum te uoce saluto : | si me non uideas, esse negabis auem*.

**7-8. gelidum (...) draconem** : il semble que *gelidus* soit employé en raison de la relation entre le poison et la mort plutôt qu'à cause de la température du sang des reptiles. Voir e. g. LUCAIN, IX, 844 ; MARTIAL, XII, 28 [29], 5.

**collo nectit** : voir XIV, 206, 1 : *collo necte, puer, meros amores, | ceston de Veneris sinu calentem.*

**Gadilla** : nous suivons ici la leçon de  $\beta$ . Le nom n'est pas attesté par ailleurs, et sa prosodie est incertaine (le rapprochement avec *Gades* et *Gaditanus* permet de supposer un [ā] par nature), mais il nous semble préférable de garder cette leçon des manuscrits ( $\gamma$  donne *glacia*) dans la mesure où aucune des corrections proposées ne s'impose.

**lusciniio tumulum (...) facit** : nous préférons avec R. Helm (1926, p. 85-86) la leçon de  $\beta$ . L'expression *tumulum facere* est parfaitement attestée (VIRG., *Buc.*, V, 42), et *facit* permet de conserver un verbe au présent dans la lignée des autres verbes de l'épigramme ( $\gamma$  donne *dedit*). *Luscinius* ou *lusciniia* (la forme féminine) désigne un « rossignol ». Sa première attestation dans la littérature latine remonte à Plaute (il emploie le diminutif *lusciniola* dans *Bacch.*, 38 : *Pol ego metuo, lusciniolae ne defuerit cantio*). En tant qu'oiseau domestique, voir PLINE, *Ep.*, 76, 9.

**Telesilla** : *Telesilla*  $T \beta$  ; *Telesina*  $\gamma$ . On trouve la même hésitation dans les manuscrits en VI, 7, 4 et XI, 97, 2 (voir F. GREWING, 1997, p. 110 et N. KAY, 1985, p. 264). Il est difficile de choisir entre les deux leçons dans la mesure où les deux noms sont attestés dans les inscriptions (I. KAJANTO, 1982, p. 187). Nous préférons *Telesilla* pour le jeu avec *Gadilla* du vers 7 (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 470).

**9-10. blanda (...) ora** : voir OV., *Mét.*, XIII, 554-555 : *credidit Odrysius praedaeque adsuetus amore | in secreta uenit : tum blando callidus ore*. Pour *blandus* appliqué à une partie du corps dans le sens de « doux », « agréable », voir e. g. HOR., *Odes*, III, 23, 18.

**Cupedinei** : adjectif formé sur le nom du dieu qui ne possède le sens de « beau comme Cupidon » que dans cette seule épigramme. Pour son emploi dans les sens de « de Cupidon », voir e. g. OV., *Tristes*, IV, 10, 65.

**Labycae** : il s'agit de la leçon de  $\gamma$  préférée par L. Friedländer et W. M. Lindsay à celle de  $\beta$ , *Labyrtae*. Il est difficile de choisir entre ces deux leçons car aucune autre source antique n'a conservé ces deux noms. G. Friedrich (1913, p. 276) propose de corriger en *Babyrtae* par un rapprochement avec Polybe (IV, 4). Cependant, le rapprochement des contextes ne nous convainc guère.

**haec (...) monstra** : récapitule la liste des animaux précédemment cités, voir dans ce sens VIRG., *Géorg.*, I, 181-185 : (...) *saepe exiguus mus | sub terris posuitque domos atque horrea fecit, | aut oculis capti fodere cubilia talpae, | inuentusque cauis bufo et quae plurima terrae | monstra ferunt,*

## 88

Le dédicataire de cette pièce est une fois de plus Lausus (voir VII, 81). Il avait très certainement fait une remarque par rapport au nombre limité de personnes qui lisait ses épigrammes et à leur distribution cantonnée aux cercles fermés de l'*Urbs*. Martial prend donc la plume, comme à son habitude (voir VII, 81 et 90), pour répondre à ce commentaire désobligeant : il a entendu dire que ses vers étaient lus dans la colonie de Vienne en Narbonnaise. Et de rétorquer à Lausus avec une ironie bien peu dissimulée : « Vraiment, cela vaut la peine d'écouter ce que tu racontes ! ». La dispersion de son œuvre est une préoccupation constante pour Martial, voir VIII, 3, 1-4 : *quinque satis fuerant : nam sex septemue libelli | est nimium : quid adhuc ludere, Musa, iuuat ? | Sit pudor et finis : iam plus nihil addere nobis | fama potest : teritur noster ubique liber*. Sur ce *topos* chez Martial, voir R. W. GARSON, 1979, p. 7-13. Il n'est pas le seul auteur antique à attacher une telle importance à la diffusion de ses écrits qui vont lui permettre d'être *toto notus in orbe* (I, 1, 2). Pline, pour ne citer que lui, a le même genre d'ambition (*Ep.*, I, 2, 6). Dans le cas de Martial, on sait par les sources épigraphiques que la dispersion de son œuvre correspondait à une certaine réalité. On a en effet retrouvé plusieurs inscriptions qui reprennent des vers de Martial dans différentes provinces de l'empire. Voir P. HOWELL, 1980, p. 191 ; 334. Sur la circulation des œuvres littéraires en général, voir R. J. STARR, 1987, p. 213.

**1-2. fertur** : tout comme *narrari*, le verbe est fréquemment employé par Martial lorsqu'il veut commencer une épigramme en rapportant une rumeur, voir *e. g.* I, 29 ; III, 9.

**fama** : sur le rôle de la *fama* chez Martial, voir VII, 6, 4.

**libellos** : voir VII, 3, 1.

**habere (...) inter delicias (...) suas** : variante sur l'expression plus commune *habere in deliciis*, voir *e. g.* PLAUTE, *Asin.*, 884-885 ([...] *egon ut non domo uxori meae | subripiam in deliciis pallam quam habet*) ; CIC, *Att.*, VI, 1, 16 (*habeo in deliciis, obsequor, uerbis laudo, orno: efficio ne cui molesti sint*).

**Vienna** : ville de Gaule Narbonnaise, on y constate un grand développement au premier siècle après que Caligula l'a fait *Colonia Iulia Augusta Florentia Vienna* (voir notamment l'influence de l'empereur Claude dans cette région). Martial évoque également cette colonie

en XIII, 107 : *Picatum*] *Haec de uitifera uenisse picata Vienna | ne dubites, misit Romulus ipse mihi.*

**3-4. senior iuuenisque puerque** : climax descendant qui renverse l'expression plus fréquente chez Martial : *pueri iuuenesque senesque* (voir *e. g.* IX, 7 [8], 9). Sur la distinction entre ces différents âges de la vie, voir P. COLMANT, 1956, p. 58-63.

**coram tetrico casta puella uiro** : pour *tetrico uiro* dans la même position métrique, voir I, 62, 2 (*et quamuis tetrico tristior ipsa uiro*). Pour l'adjectif *tetricus*, voir VII, 80, 2. Comme en V, 2, Martial défend l'innocence de ses écrits qui peuvent être lus sans rougir par les garçons, les matrones et les jeunes femmes. Sur le comportement inverse, voir XI, 16, 9-10 : *erubuit posuitque meum Lucretia librum, | sed coram Bruto ; Brute, recede : leget.*

**5-6. maluerim quam si** : la présence de *quam* après des verbes exprimant la même idée qu'un comparatif s'était répandu très tôt dans la langue latine, voir *e. g.* CIC., *Att.*, XIV, 9, 2. Voir E.-T., § 196, p. 169. Cependant la particule *quam* est rarement suivie d'une période conditionnelle introduite par *si*.

**qui Nilum (...) bibunt** : périphrase traditionnelle pour se référer aux Éthiopiens, voir *Sp.*, 3, 5 : *et qui prima bibit deprensi flumina Nili*. Sur les évocations de ce peuple chez Martial et les connotations qui y sont attachées, voir VII, 30, 4. Sur le même *topos* qui consiste à désigner une nation en la qualifiant de « buveur de l'eau du fleuve qui arrose leur territoire », voir HOR., *Odes*, II, 20, 20 : (...) *me peritus | discet Hiber Rhodanique potor.*

**ex ipso (...) ore** : les Éthiopiens peuvent être rapprochés des Hyperboréens (voir VII, 6, 1) dans l'image mythique qu'ils renvoient. Ces deux peuples sont en effet profondément liés aux sources de deux fleuves, le Danube et le Nil, réputées inaccessibles (HOR., *Odes*, IV, 14, 45-46 : *te fontium qui celat origines | Nilusque et Hister*), et ils représentaient respectivement l'extrême Nord et l'extrême Sud. Voir également OV., *Mét.*, II, 254-256 : *Nilus in extremum fugit perterritus orbem | occulitque caput, quod adhuc latet : ostia septem | puluerulenta uacant, septem sine flumine ualles*. Pour l'emploi de *os* pour désigne la source d'un fleuve, voir *e. g.* VIRG., *En.*, I, 245.

**7-8 : meus (...) Tagus** : Martial mentionne fréquemment le Tage comme une rivière faisant partie de sa terre natale. Nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de considérer qu'il fait allusion à l'un de ses affluents appelé le Tagonius et qui coule dans la région de Catalayud (voir vol. I, p. 1), voir *contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 476. Martial, en tant qu'Espagnol

de naissance, fait simplement référence au fleuve le plus célèbre de son pays natal. De plus ce fleuve charriait des quantités d'or considérables et avait une réputation qui approchait celle du Pactole (voir CATULLE, 29, 19 : *Hibera, quam scit amnis aurifer Tagus* ; Juv, 3, 54-57 : [...]  
*tanti tibi non sit opaci | omnis harena Tagi quodque in mare uoluitur aurum, | ut somno careas ponendaque praemia sumas | tristis et a magno semper timearis amico*. Pour ce thème chez Martial, voir I, 49, 15 et M. CITRONI, 1975, p. 164). L'Espagne dans son ensemble était réputée pour la présence dans son sol de différents métaux précieux, et d'or en particulier, voir POMP. MELA, II, 86.

**pascat** : le verbe s'emploie couramment pour désigner le travail de l'apiculteur, voir e. g. OV., *Ars*, II, 517 : *quot lepores in Atho, quot apes pascuntur in Hybla*. Ce sont ici les régions elles-mêmes qui, porteuses des fleurs nécessaires au travail des abeilles, occupent par métaphore la fonction de sujet de *pascat*.

**Hybla (...)** **Hymettos** : ces deux collines sont réputées pour la qualité de leur miel, voir e. g. PLINE, *Hist. nat.*, XI, 32 : *ibi optimus semper, ubi optimorum doliolis florum conditur*. <Fit> *Atticae regionis hoc et Siculae Hymetto et Hybla locis, mox Calydna insula*. Si la colline d'Athènes est bien connue, il subsiste des doutes quant à la localisation précise du Mont Hybla en Sicile. On connaît en effet trois villes appelées de la sorte. Les spécialistes pensent cependant qu'il doit s'agir de la colline située au-dessus de la ville de Megara Hyblaea car on a retrouvé différentes pièces frappée par cette ville où apparaissent des abeilles.

**9-10. non nihil (...)** **sumus** : litote. Sur ce thème, voir déjà CATULLE, 1, 3-4 ([...] *namque tu solebas | meas esse aliquid putare nugas*) et CIC., *Att.*, IV, 2, 2 (*si umquam in dicendo fuimus aliquid*).

**blandae munere linguae** : sur *blandus*, voir VII, 87, 9. *Lingua* est employé dans le même sens qu'en VII, 24, 2.

**credam iam, puto, Lause, tibi** : sur *Lausus*, voir VII, 81. Sur l'ironie de cette dernière phrase, voir chapeau.

## 89

Ce poème s'inscrit dans la catégorie des *ἀναθηματικά*. Il est directement destiné à accompagner l'envoi d'une guirlande de roses à Domitius Apollinaris (sur ce personnage, voir VII, 26, chapeau). L'atmosphère enchanteresse que dégage ce poème est soulignée par la délicate évocation finale de la déesse Vénus et du lien qui existe entre celle-ci et les roses. Martial mêle deux plans différents : l'idée du banquet qu'annonce une guirlande de roses et l'amour déifié lié à cette fleur qui en devient éternelle. Les végétaux ont, semble-t-il très tôt, une grande importance dans le culte d'Aphrodite (J. RUDHART, 1975, p. 116 ; V. PIRENNE-DELFORGE, 1994, p. 341). Ainsi, une des trois Charites de l'agora des Eléens datant de 471/470 possède-t-elle comme attribut une rose (V. PIRENNE-DELFORGE, 1994, p. 232). Pausanias (*Pér.*, VI, 24, 6-7) en explique les liens avec Adonis et leur consécration à Aphrodite. Les guirlandes de roses semblent également avoir une dimension religieuse dans le cadre précis du culte d'Aphrodite au sanctuaire de Paphos d'après le fragment de *Questions grecques* conservé sur le *P. Oxy.*, 2688. La rose peut, en outre, tout comme le myrte, présenter un symbolisme sexuel reflétant le mystère charnel de la femme (M. DETIENNE, 1989, p. 122-123 ; A. MOTTE, 1973, p. 49 et 86 ; V. PIRENNE-DELFORGE, 1994, p. 380). Voir dans cette optique *Anth. Pal.*, V, 36 ainsi que VARRON, *De re rust.*, I, 1, 6 et APULÉE, *Mét.*, IV, 2, 1-2. D'autre part, sur l'usage des différents types de couronnes dans l'antiquité, nous nous contenterons de renvoyer à l'article *corona* dans *D. A.*, I (1877), 2, p. 1521-1537 et dans *R.-E.*, IV (1908), 2, col. 1636-1644, car l'usage de ce genre d'ornements, soit profanes, soit religieux, soit privés, soit publics, offre tant de variétés que déjà chez les Grecs, il était devenu matière à des livres spéciaux. On peut toutefois noter que les couronnes de roses étaient un cadeau particulièrement apprécié durant les Saturnales, voir e. g. MARTIAL, XIII, 127 : *Coronae roseae] Dat festinatas, Caesar, tibi bruma coronas : | quondam ueris erat, nunc tua facta rosa est.* Lors des fêtes et des banquets tenus à cette occasion, on avait l'habitude de se ceindre les tempes de celles-ci, symbole de jeunesse, de joie et d'amour, voir e. g. MARTIAL, V, 64, 4 ; X, 20 [19], 19-21 : *haec hora est tua, cum furit Lyaeus, | cum regnat rosa, cum madent capilli : | tunc me uel rigidi legant Catones.*

1. *felix rosa* : Martial est le seul auteur à appliquer l'adjectif *felix* à *rosa*, mais il est toutefois fréquent de l'appliquer à des arbres ou des fruits lorsqu'ils sont porteurs d'*omina* favorables,

voir *Th. L. L.*, VI, 1, 437, 44-438, 20. L'adjectif ne fait qu'anticiper sur le bonheur que lui procurera la présence d'Apollinaris. Voir VII, 2, 5. L'envoi de roses constitue toujours une invitation à profiter de la vie, voir MARTIAL, VIII, 77, 2 : *Liber, in aeterna uiuere digne rosa. mollibusque sertis* : le neutre pluriel *serta* se différencie légèrement du terme *corona* dans la mesure où les *serta* ne sont pas nécessairement des couronnes (s'appareillant donc avec la tête), mais désigne tout type de guirlande (*serere*) dont les deux extrémités ne sont pas toujours unies (PLAUTE, *As.*, 803- 805 : *Tum si coronas, sertas, unguenta iusserit | ancillam ferre Veneri aut Cupidini, | tuos servos servet, Venerine eas det an viro* [le lien avec Vénus est également présent]). Ce terme a pour équivalent *corolla plectilis* chez Plaute (*Bacch.*, 70). Cependant, bien que son champ sémantique recouvre une réalité plus large, *serta* est fréquemment utilisé comme le correspondant exact de *corona*. Ce mot semble, en outre, avoir une connotation plus douce et moins officielle que *corona* comme tend à le montrer Properce (III, 1, 19-20 : *mollia, Pegasides, date vestro sertas poetae: | non faciet capiti dura corona meo*) chez qui l'on peut retrouver une opposition dans les termes entre la couronne du poète et celle du triomphateur (L. RICHARDSON, 1978, p. 320). Cicéron exprime par un hendiadys la même réalité que Martial (*Tusc.*, III, 43 : *et sertis redimiri iubebis et rosa*). L'adjectif *mollis* appliqué à *serta* est peut-être une réminiscence de Virgile : *mollibus intextens ornabat cornua sertis* (*En.*, VII, 488). Les couronnes de roses (*rosariae coronae*), et particulièrement celles que l'on faisait des seuls pétales de ces fleurs, étaient particulièrement estimées. Ainsi Pline (*Hist. nat.*, XXI, 8) nous apprend que ce genre de couronne ne peut se porter en toute circonstance et est l'indice d'un grand luxe surtout lorsque celle-ci est composée uniquement de pétales cousus (XXI, 11 : *mero folio sutilibus*).

2. **nostri (...)** Apollinaris : *nostri* placé en tête de vers possède une valeur hypocoristique qui est renforcée par la position d'Apollinaris. Pour le personnage, voir VII, 26, chapeau.

**cinge comas** : Virgile emploie cette expression (*En.*, VIII, 274 : *cingite fronde comas*) tout comme Catulle et Horace (CAT., 61, 6 ; HOR., *Odes*, III, 30, 16). Martial l'utilise en IV, 54, 2 (*et meritas prima cingere fronde comas*), dans un contexte de victoire lors des jeux capitolins. Traitant du thème de la douceur de vivre (VIII, 77, 2-4), il reprend différents éléments parallèles à cette épigramme : *liber, in aeterna uiuere digne rosa | (...) | et cingant florea sertas caput*.

3. **quas (...)** candidas : l'emploi de *candidas* montre clairement l'intention laudative de Martial qui évite d'utiliser l'adjectif *canus* pouvant paraître dépréciatif. Il n'est toutefois pas

le seul à appliquer cet adjectif à la couleur des cheveux blancs de la vieillese car déjà Plaute (*Most.*, 1148) parle de *capite candido*. Pline (*Hist. nat.*, VII, 28-29) utilise cet adjectif dans sa présentation des Gymnètes chez qui la couleur des cheveux durant la jeunesse et la vieillese s'oppose dans un rapport inverse à l'habitude : *in iuuenta candido capillo, qui in senectute nigrescat*. Sur le contraste créé entre la couleur des cheveux et celle des roses, voir e. g. HOR., *Odes*, II, 11, 14-15.

**3. nectere** : l'expression est une variation sur le *cinge comas* du deuxième vers, voir e. g. OV., *Am.*, I, 2, 23 : *necte comam myrto*. Stace (*Théb.*, VII, 170) l'utilise également comme alternative à *cinge* dans son imitation de Virgile (*En.*, VII, 274) : *nectere fronde comas*.

**sed olim** : sa position en fin de vers est fréquente chez les poètes. Ils cherchent ainsi à introduire une restriction. Cette restriction est d'autant plus forte que l'adverbe de temps est postposé et précédé de *sed* qui possède sa pleine valeur adversative. Ainsi Ovide (*Tristes*, V, 5, 61), passé maître dans ce genre de figure : *Di tamen et Caesar dis accessure, sed olim !*

**4. sic (...) Venus** : sic introduit la conclusion de ce poème, présentée sous forme de souhait. Martial souligne le lien entre l'offre d'une couronne de roses et l'amour de Vénus (voir chapeau) qui doit en découler. L'expression *amet Venus* se retrouve notamment chez Plaute (*Cur.*, 208 ; *St.*, 742).

**memento** : le rejet de cet impératif en fin d'épigramme souligne le caractère injonctif propre aux ἀναδηματικά. L'emploi de *memini* + infinitif est attendu et ne relève nullement de la langue poétique, voir E.-T., § 325, p. 324. *Contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 481.

## 90

L'homogénéité et l'harmonie étaient, dans les compositions littéraires en prose et en poésie, une qualité qui semble avoir prévalu sur bien d'autres. Au niveau de l'agencement de la phrase, il était préférable que ne se rencontrent pas des mots contenant un grand nombre de voyelles, voir *e. g.* [CIC.], *Rhét.*, IV, 18 : *compositio est uerborum constructio, quae facit omnes partes orationis aequabiliter perpolitae. Ea conseruabitur, si fugiemus crebras uocalium concursiones, quae uastam atque hiantem orationem reddunt, ut haec est : « Bacae aeneae amoenissime inpendebant »*. Cette même attention devait se retrouver dans la composition et l'organisation du discours en général, voir CIC, *De or.*, II, 64 : *uerborum autem ratio et genus orationis fusum atque tractum et cum lenitate quadam aequabiliter profluens sine hac iudiciali asperitate et sine sententiarum forensibus aculeis persequendum est*. Pour la même idée, voir QUINT., *Inst.*, III, 8, 60. Dans le cadre des textes poétiques, l'*aequalitas* peut se rencontrer à deux niveaux : le choix du vocabulaire et l'agencement de celui-ci dans le vers. Il nous semble que le nom du destinataire est fictif et, qu'il a été choisi à dessein par Martial. Il porte en effet le même nom que le mètre crétique (QUINT., *Inst.*, IX, 4, 81 : *media inter longas breuis faciet amphimacron [sed frequentius eius nomen est creticus]*) qui est le rythme le plus heurté dans les parties chantées des œuvres tragiques ou comiques, et est employé dans les discours pour former la plupart des clausules métriques. Martial répond à une critique de Matho (sur le thème de l'apologie de son œuvre, voir VII, 81, chapeau) qui trouve ses livres *inaequalis*. Il contre-attaquera une nouvelle fois dans ce domaine en X, 46 (*omnia uis belle, Matho, dicere. Dic aliquando | et bene ; dic neutrum; dic aliquando male*) d'où il ressort clairement que ce que défend Martial, ce sont des compositions littéraires variées tant au point de vue de la forme que du fond. Dans cette optique, il met en pratique toutes les techniques de la *uariatio* (voir vol. I, p. 16-17), technique qui était indispensable à l'élaboration de livres d'épigrammes sur des sujets distincts. La *uariatio* sur le fond des poèmes était inévitable dans l'œuvre de Martial. Là où ses remarques sur l'*aequalitas* sont plus intéressantes, c'est quand il les applique à la forme de ses épigrammes. Il semble être l'un des seuls auteurs de l'époque flavienne à préférer la variation, voire une certaine dissonance dans les termes à ce qu'il considère comme la monotonie propre aux *nimum belle scripta*.

**1-2. iactat** : pour la construction de *iactare* dans le sens de « proclamer avec emphase », voir T.-L., XXIII, 45, 9-10 : *Romam uos expugnaturos, si quis duceret, fortes lingua iactabatis.*

**inaequalem** : sur le manque d'uniformité des épigrammes de Martial tant au point de vue du fond que de la forme, voir chapeau.

**Matho** : il semble qu'il s'agisse d'un pseudonyme utilisé pour un personnage ayant réellement existé, voir VII, 10, 4 et chapeau.

**Libellum** : voir VIII, 3, 1.

**laudat** : procédé de défense typique de Martial qui, plutôt que de contredire ses détracteurs, abonde dans leur sens en retournant le reproche, voir VII, 81.

**3-4. Calvinus et Umber** : Calvinus est un personnage inconnu. La treizième *Satire* de Juvénal est dédiée à un Calvinus, mais aucun indice n'autorise à identifier ce dédicataire au Calvinus de cette épigramme. F. G. Schneidewin, dans sa seconde édition de 1853, a conjecturé *Chuenius*, en rapprochant ce nom de celui du mauvais poète chez JUV., 1, 80. Cette correction ne s'appuie malheureusement pas sur la paléographie car les manuscrits portent *Calvinus* ( $\beta \gamma$ ), *Caluinos* (*A*), *Caluianus* (*T*). Sur le personnage d'Umber qui est, dans ses deux autres apparitions, un patron de Martial, voir VII, 53 ; XII, 81.

**Cretice** : voir chapeau.

**liber (...) malus** : voir e. g. CATULLE, 44, 121 ; JUV., III, 42.

## 91

C'est le deuxième poème que Martial adresse à Juvénal. Sur les liens entre les deux auteurs, voir VII, 24, chapeau. L'épigramme est un jeu de mots plaisant mais sans surprise que Martial a vraisemblablement composé pour accompagner un cadeau qu'il adressait au poète à l'occasion des Saturnales. Il lui envoie des noix provenant de sa propriété de Nomentum. C'est tout ce qui lui reste car le Priape qui était chargé de la surveillance de son jardin a donné tous les autres fruits aux jeunes filles coquines qui passaient par là. Cette épigramme s'inscrit dans la même catégorie que certaines pièces conservées dans les *Priapées*, où le dieu bandeur ne peut résister, malgré sa fonction apotropaïque, aux charmes de certaines femmes qui passent près de son jardin : 8 ; 26 ; 38 ; 39 ; 43. Voir A. RICHLIN, 1992, p. 126-127. Martial joue évidemment sur le double sens de *poma* (voir VII, 49, chapeau).

**1-2. De nostro (...) agello** : la propriété de Martial à Nomentum, voir VII, 31, 6. Pour l'emploi du diminutif affectif, voir *e. g.* VII, 31, 8.

**Saturnalicias (...) nuces** : sur les Saturnales, voir VII, 28, 7. Pour l'adjectif *Saturnalicius*, voir *e. g.* SÉN., *Apoth.*, 8, 2 : *si mehercules a Saturno petisset hoc beneficium, cuius mensem toto anno celebravit Saturnalicius princeps, non tulisset* ; MARTIAL, V, 30, 8 : *Saturnalicias perdere, Varro, nuces*. Les noix étaient un cadeau habituel des Saturnales et de la célébration de mariages, voir MARTIAL, XIII, I, 7 ; XIV, 185, 2 ; CATULLE, 61, 121 ; PLINE, *Hist. nat.*, XV, 86 (les vers fescennins accompagnaient les futurs époux, et ne constituaient pas une fête particulière ; *contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 484). Les noix étaient jetées au cours du mariage dans certaines circonstances : *modo tamen ideo ait « sparge marite nuces » ut eum culparet infamiae : nam meritorii pueri, id est catamiti, quibus licenter utebantur antiqui, recedentes a turpi seruitio nuces spargebant, id est ludum pueritiae, ut significarent se puerilia cuncta iam spernere* (SERVIUS, *Buc.*, 8, 29).

**ecce** : voir [CIC.], *Rhét.*, IV, 14.

**2-4. cetera (...) poma** : pour le double sens, voir chapeau.

**lasciuis (...) puellis** : pour l'expression, voir OV., *Ars*, 523-524 : *Cetera lasciuae faciant, concede, puellae, | et si quis male uir quaerit habere uirum* ; MARTIAL, IX, 67, 1 : *lasciuam tota possedi nocte puellam*. Pour *lasciuus*, voir VII, 17, 4.

**donauit** : sur ce genre d'échange de bons procédés, voir *Priapées*, 5, 3-4 : *quod meus hortus habet sumas inpune licebit, | si dederis nobis quod tuos hortus habet* ; 38, 3-4 : *pedicare uolo, tu uis decerpere poma ; | quod peto, si dederis, quod petis, accipies*. Sur ce thème, voir également PÉTR., 60, 4-5 : *quod medium Priapus a pistore factus tenebat, gremioque satis amplo omnis generis poma et uvas sustinebat more uulgato*.

**mentula (...) luxuriosa** : sur le terme *mentula*, voir VII, 14, 10. Le sexe de Priape est surdimensionné ou luxuriant si l'on reprend l'image botanique présente dans *luxuriosus*. Priape, loin d'être un dieu modèle, est une sorte de contre-modèle pour tous les citoyens romains. Il représente, avec son sexe démesuré, ce que la sexualité peut avoir de stérile. Pour une introduction sur la divinité, voir F. DUPONT, T. ÉLOI, 1994, p. 1-17.

**custodis (...) dei** : voir *e. g.* OV., *Fastes*, I, 391 : *caeditur et rigido custodi ruris asellus*. Priape est le dieu protecteur des jardins. Son sexe possède une fonction apotropaïque, et doit écarter les voleurs de fruits de la propriété. Sur le rôle et la fonction de la figure de Priape dans les épigrammes de Martial, voir E. O'CONNOR, 1998, p. 187-204.

## 92

Cette épigramme s'inscrit dans la catégorie des épigrammes sur les échanges de cadeaux. Il y critique l'hypocrisie d'un patron, Baccara. Celui-ci, quoique le sachant parfaitement, demande sans cesse à Martial ce dont il a besoin sans jamais rien donner. À ce prix, Martial aimerait autant que l'individu se taise. Sur la typologie du don à Rome, voir VII, 43, chapeau. Voir également MARTIAL, X, 17 [16], 1-2 : *si donare uocas promittere nec dare, Gai, | uincam te donis muneribusque meis*. Le poème est construit sur la répétition d'une sorte de refrain dans les pentamètres du vers 4, 6, 8. Cette technique empruntée à Catulle (voir VII, X, chapeau) lui permet non seulement de rythmer son poème de manière parfaitement régulière et d'arriver à la pointe après une *cumulatio* de 6 vers, mais surtout de rendre plus insistante et plus pesante la critique qu'il adresse à son patron. Sur un procédé parallèle où la répétition du nom du dédicataire rend la satire plus mordante, voir VII, 43, 1. Sur le procédé en général, voir J. KRUISE, 1941, p. 278-279.

Le dédicataire de cette pièce est Baccara. Ce nom est attesté uniquement dans l'œuvre de Martial (VI, 59, 2 ; XI, 74, 1) ; aucun autre texte littéraire ou épigraphique ne l'a conservé. Sur une origine possible du nom, voir F. GREWING, 1997, p. 381.

**1-2. si quid opus** : cette expression et ses variantes (*quid sit opus*) rythment tout le poème, voir chapeau.

**uno (...) die** : on rencontre plus fréquemment en prose l'ablatif accompagné de la préposition *in* lorsque le latin exprime la répétition d'une action dans un espace de temps défini (CIC., *Tusc.*, V, 100 : *bis in die saturum fieri*), mais on rencontre également l'ablatif sans préposition en poésie, voir HOR., *Odes*, IV, 25-28 : *illic bis pueri die | numen cum teneris uirginibus tuum | laudantes pede candido | in morem Salium ter quatit humum*.

**bis (...) terque** : expression qui signifie « sans arrêt » dans ce contexte, voir e. g. MARTIAL, IX, 6 [7], 3 : « *non uacat* » aut « *dormi* » *dictum est bis terque reuerso*. Voir C. HENRIKSEN, 1998, I, p. 80.

**3-6. rigida (...) uoce** : pour *rigidus* dans ce sens, voir e. g. OV., *Ars*, II, 664 : (...) *rigidus munera censor habet*.

**tristis** : sur le sens de cet adjectif, voir VII, 19, 4 ; 58, 9.

**Secundus** : personnage inconnu, mais qui renvoie peut-être à quelqu'un de réel dans la mesure où ce nom est également employé en II, 44, 7 (*septem milia debeo Secundo*) pour désigner un créancier.

**Pensio** : à l'origine, le terme est utilisé pour toute sorte de versements, puis le terme se spécialise dans le sens de « versement dû comme loyer », voir SUÉT., *Néron*, 44, 2. Dans ce sens chez Martial, voir e. g. III, 30, 3 : *unde tibi togula est et fuscae pensio cellae ?*

**te coram** : pour la place de la préposition, voir E.-T., § 140, p. 119. Cette préposition s'employait en fonction adverbiale, ce qui lui a donné une certaine autonomie, et elle est dès lors régulièrement postposée. Voir MARTIAL, X, 15 [14], 10. Sur la place de cette préposition, voir J. MAROUZEAU, 1948, p. 317.

**7-8. gelidasque (...) tritasque lacernas** : sur la *lacerna*, voir VII, 86, 8. Elle se portait au-dessus de la *toga* (JUV., 9, 28-29 : (...) *pingues aliquando lacernas, munimenta togae*) et était un cadeau fréquent du patron à ses clients (PERSE, 1, 54). Pour *gelidus* appliqué à un vêtement, voir MARTIAL, VI, 50, 2 et F. GREWING, 1997, p. 345. Pour le participe parfait *tritus* utilisé par rapport à *toga* ou *lacerna*, voir IX, 100, 5 et C. HENRIKSÉN, 1998, II, p. 165.

**9. subito fias ut sidere mutus** : voir XI, 85 : *sidere percussa est subito tibi, Zoile, lingua, | dum lingis. Certe, Zoile, nunc futues*. Il existait dans l'antiquité une croyance selon laquelle, toute personne ou plante pouvait être frappée par une sorte d'éclair qui partait principalement de planètes comme Jupiter, Mars et Saturne (PLINE, *Hist. nat.*, II, 82 ; 191). Cet éclair pouvait causer toute sorte d'affections chez les êtres vivants, et notamment la paralysie comme en XI, 85 (voir N. KAY, 1985, p. 246). La croyance profonde en ce genre de phénomènes est largement attestée, y compris chez les auteurs de traités médicaux, voir e. g. SCRIB. LARGUS, 101. Dans ce contexte, Martial fait référence au phénomène en général, et il n'y a aucune raison de voir ici une allusion à des mœurs peu avouables dans le chef de Baccara (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 489). Pline (*Hist. nat.*, XXVIII, 226) mentionne un remède contre la paralysie de la langue suite à ce genre de phénomène : *Sideratis urina pulli asinini nardo admixto perunctione prodesse dicitur*. Et Marcellus Empiricus en propose un autre (*De med. Lib.*, XIV, 41).

**10. si quid opus** : correction de Gibert qui a été acceptée par tous les éditeurs postérieurs. Les manuscrits portent tous *quid sit opus*, mais on conçoit aisément une faute des copistes suite à la répétition de cette expression à la fin des vers 4, 6 et 8. De plus, la correction *si quid opus*

permet à Martial de clôturer son épigramme sur les mêmes mots que ceux avec lesquels il l'a commencée. Il crée ainsi un « effet cadre », procédé qu'il affectionne particulièrement, voir *e. g.* VII, 26.

93

Martial s'adresse directement à la ville de Narnia en Ombrie. C'est là-bas que son ami et patron Quintus Ovidius (voir VII, 44 ; 45) a l'habitude de se reposer. Il s'agit donc d'un éloge indirect de son patron, éloge qui pourrait bien être quelque peu intéressé si l'on en croit XIII, 119 (*Nomentanum*) *Nomentana meum tibi dat uindemia Bacchum : | si te Quintus amat, commodiora bibes*, car Quintus semble avoir l'habitude d'offrir d'agréables présents à Martial. L'épigramme possède une structure tripartite : [1] invocation adressée à la ville de Narnia (vers 1-2) ; [2] plainte à son encontre pour avoir gardé trop souvent Quintus sur son territoire (vers 3-6) ; [3] vœux de prospérité adressés à la cité en échange d'un retour rapide de Quintus (vers 7-8). Sur cette structure, voir E. SIEDSCHLAG, 1977, p. 36.

**1. Narnia** : municipe d'Ombrie située sur la *uia Flaminia* et célèbre pour son pont. Il s'agit d'un pont qui possède un structure à trois arches dont il ne reste plus aujourd'hui que le premier étage d'une hauteur de 19 mètres. Il fut construit en même temps que la *uia Flaminia*, mais a été agrandi durant le principat augustéen (voir C. O'CONNOR, 1993). La ville est située dans une région montagnaise, sur les bord du Nar (SERVIUS, *En.*, VII, 517 : *sulphurea Nar albus aqua in LX. Flaminiae est ciuitas Narnia in montibus posita, quibus subest Nar fluius, qui Tiberino coniungitur*).

**sulphureo gurgite candidus amnis** : voir I, 12, 2 : *canaque sulphureis Albula fumat aquis* et VI, 43, 2 : *canaque sulphureis nympa natatur aquis*. Sur la présence de soufre dans les eaux du Nar, voir PLINE, *Hist. nat.*, III, 109 : *Nar amnis exhaurit illos sulphureis aquis Tiberim ex his petens, replet e monte Fiscello Ave<n>s iuxta Vacunae nemora et Reate in eosdem conditus*. Il semble que ce soit cette présence de soufre qui ait donné au Nar sa couleur particulièrement blanche. Il existe d'autres parallèles, voir e. g. VIRG., *En.*, VII, 516-517 : *audii et Triuiaae longe lacus, audii amnis | sulphurea Nar albus aqua fontesque Velini*. L'emploi de *gurgite* paraît justifié dans la mesure où le cours du Nar (moderne Nera) entre à plusieurs reprises dans des gorges relativement étroites.

**2. circuit** : il y a peut-être un jeu sur une étymologie que les anciens donnaient à *amnis* : *amnis id flumen quod circuit aliquod : nam ab ambitu amnis* (VARRON, *Ling.*, V, 28, 1).

**incipiti iugo** : pour l'expression, voir Ov., *Mét.*, XII, 337. Pour la situation de Narnia dans une région montagneuse, voir VII, 93, 1.

**3-6. meum nobis (...) Quintum** : pour le personnage, voir VII, 44-45. Pour la présence conjointe de l'adjectif possessif au singulier et du pronom possessif au pluriel, voir VII, 11, 1-2.

**lenta mora** : l'expression semble remonter à Ovide (voir *e. g. Ars*, II, 456 : *ne lenta uires colligat ira mora*).

**detinuisse** : il est souvent difficile de justifier l'emploi de l'infinitif parfait par rapport à celui d'un infinitif présent dans les mètres dactyliques. Il semble que les poètes l'aient parfois utilisé indifféremment par facilité métrique ou pour introduire une *uariatio* entre deux infinitifs dépendants du même verbe. Voir *e. g. TIB.*, I, 1, 45-46 : *quam iuuat inmites uentos audire cubantem | et dominam tenero continuisse sinu*.

**Nomentani causam (...) agelli** : nous entendons, avec D. R. Shackleton Bailey (1990, p. 242), *causa* dans le sens prégnant de « raison d'être », voir SIL. IT., VIII, 81. Sur la propriété de Martial à Nomentum, voir VII, 31, 6.

**pretiosus** : précieux à la fois par sa simple présence, et par les cadeaux qu'il pourrait y apporter, voir chapeau.

**7-8. nec abutere** : pour l'emploi de *nec* devant un impératif, voir VII, 55, 2 et E. B. LEASE, 1913, p. 260-262.

**ponte** : voir VII, 93, 1.

## 94

Pour Papyrus, le simple fait d'approcher sa bouche d'un parfum suffit à le transformer en *garum*. Il s'agit d'une raillerie par rapport à un individu dont les mœurs sexuelles ne cadrent pas avec ce qui, dans les épigrammes de Martial en particulier, ressemble à un principe intangible. Dans l'imaginaire romain, il semble que la voracité sexuelle ne déforme pas la bouche, mais l'empuantisse comme l'ivrognerie. Toutes les formes de sexualités buccales suscitaient chez les Romains une désapprobation plus forte encore que ne pouvait le faire toute autre pratique sexuelle excessive : la bouche trahit, par son haleine puante, l'amateur de sexualité orale (voir *e. g.* CATULLE, 47). Sur l'*os impurum*, voir spécialement H. P. OBERMAYER, 1998, p. 214-231. Martial décrit un phénomène parallèle à celui exposé dans cette épigramme en III, 17 : *circumlata diu mensis scribilita secundis | urebat nimio saeua calore manus ; | sed magis ardebat Sabidi gula : protinus ergo | sufflauit buccis terque quaterque suis. | Illa quidem tepuit digitosque admittere uisa est, | sed nemo potuit tangere : merda fuit*. Voir également III, 38 ; VI, 93. Il est possible que le thème développé dans ces différentes épigrammes remonte à un modèle de l'*Anthologie* (XI, 240), voir W. BURNIKEL, 1980, p. 33-35.

Le personnage présenté dans ce poème est un certain Papyrus. Martial avait déjà évoqué ce personnage dans un contexte fort proche : *mentula tam magna est, quantus tibi, Papye, nasus, | ut possis, quotiens arrigis, olfacere* (VI, 78). Les mauvaises langues diront à la lecture de cette dernière épigramme que si Papyrus est certainement un *fellator*, il n'a peut-être pas besoin d'un partenaire.

**1. onyx** : ce nom est attesté à la fois au masculin (MARTIAL, XI, 49 [50], 6 et au féminin (voir PLINE, *Hist. nat.*, XXXVII, 90-91). L'*onyx* est un type de marbre particulièrement prisé pour ses capacités à conserver idéalement les odeurs des parfums, voir PLINE, *Hist. nat.*, XXXVI, 59-60 : *onychem in Arabiae tantum montibus nec usquam aliubi nasci putauere nostri ueteres, Sudines in Carmania. potoriis primum uasis inde factis, dein pedibus lectorum sellisque. (...) Hunc aliqui lapidem alabastriten uocant, quem cauant et ad uasa unguentaria, quoniam optume seruire incorrupta dicatur*. Par métonymie, le terme peut désigner tout récipient fabriqué à partir de ce matériau (*e. g.* CATULLE, 82-83).

**gerebat** : pour ce sens de *gerere*, voir Martial, IV, 88, 6. La leçon de *T*, *feribat*, semble être une *lectio facillior*.

**2. olfecit** : pour l'expression *unguentum olfacere*, voir – dans un contexte exactement inverse – CATULLE, 13, 11-14 : *nam unguentum dabo, quod meae puellae | donarunt Veneres Cupidinesque ; | quod tu cum olfacies, deos rogabis, | totum ut te faciant, Fabulle, nasum.*

**Papyle** : l'orthographe exacte du nom de ce personnage est très incertaine, car tous les manuscrits possèdent des leçons différentes (voir F. GREWING, 1997, p. 260). Quelle que soit la leçon à retenir, nous pensons que ce nom a été choisi à dessein par Martial pour ses sonorités. Elles sont en effet très proches de celles de *polypus*. Le poulpe est un de ces animaux des mers à la puanteur aussi proverbiale que celle des vendeurs de poissons. Il est une des nombreuses métaphores employées par les satiristes (e. g. HOR., *Epodes*, 12, 5) pour désigner la puanteur de quelqu'un. De plus, si l'on rentre dans une métaphore maritime, cela permet à Martial d'amener d'autant plus facilement le terme *garum* qui est préparé à partir d'entrailles de poissons macérées.

**garum** : sur ce produit de luxe, voir VII, 27, 8.

## 95

Le latin connaît trois mots pour désigner le baiser : *osculum*, *sauium* et *basium*. Servius donne un commentaire à ces trois sortes de baisers : *sciendum osculum religionis esse, sauium uoluptatis, quamuis quidam osculum filiis dari, uxori basium, scorto sauium dicant. Sane multi nolunt ita intellegi, ut summum osculum filiae dederit, id est non pressum, sed summa labella contingens* (SERVIUS, *En.*, I, 256). Comme l'indique son étymologie, l'*osculum*, « petite bouche », est un baiser qui – comme les deux autres – se donne sur la bouche, mais simplement du bout des lèvres. Le *sauium* est rattaché à la racine de *suauis* (voir le jeu de mots étymologique de PLAUTE, *Pseud.*, 65 : *suauisauitatio*). Servius le rapporte donc naturellement à la *uoluptas*. Quant au *basium*, son étymologie est toujours inconnue (P. MOREAU, 1978, p. 87-97). Ce qui fait tout le jeu de cette épigramme, c'est le fait que Linus est le type même de la figure importune car il ne sait adapter son baiser aux circonstances. Dans la société romaine, le baiser de salutation quotidien est assez répandu dans les classes supérieures de la société pour que Tibère en interdise la pratique afin d'éviter la propagation d'une maladie (voir SUÉT., *Tib.*, 34, 2 ; PLINE, *Hist. nat.*, XXXVI, 3). La pratique exclut évidemment les femmes, les esclaves et les citoyens de plus basse zone. Ce geste d'affection témoigne publiquement de l'existence de relations privilégiées entre différentes personnes. Il s'agit donc plus de l'expression convenue d'une reconnaissance sociale que d'un geste d'attendrissement. Cependant, comme tout ce qui entre dans le cadre de la hiérarchisation sociale à Rome, la pratique est strictement codifiée, et c'est ce code qu'enfreint Linus. Ce n'est pas tant le fait qu'il donne des baisers à tout le monde – ce qui en soit est déjà la preuve d'un certain rejet car la reconnaissance est normalement mutuelle –, ni les glaçons qui pendent à sa barbe qui gênent Martial, mais le fait que ses baisers relèvent du *basium* (normalement réservé à une relation intime) et non de l'*osculum*. Il faut ajouter que le Linus en question peut, en plus, posséder un *os impurum* (voir VII, 94). Sur la figure du *basiator*, voir XI, 98, 1-3 : *effugere non est, Flacce, basiatores. | Instant, morantur, persecuntur, occurrunt, | et hinc et illinc, usquequaque, quacumque*. Pour Martial, il semble qu'il n'y ait qu'une seule échappatoire pour éviter ces tentatives d'approches dérangeantes s'il en est : *remedium mali solum est, | facias amicum basiare quem nolis* (XI, 98, 22-23).

1-4. **Bruma** : voir VII, 65, 1.

**riget** : dans ce sens, voir LUCAIN, VI, 478-479 : *solibus et nullis Scythicae, cum bruma rigeret, dimaduere niues.*

**horridus december** : voir VII, 36, 5.

**osculo niuali** : sur *osculum*, voir chapeau. Pour le sens, voir PROP., II, 13, 29 : *osculaque in gelidis pones suprema labellis.*

**hinc et hinc** : voir XI, 98, 1-3 (*supra*) pour la figure du *basiator*.

**Line** : personnage fictif, mais qui correspond à un comportement bien réel. Pour le nom, voir VII, 10, 1.

**basiare** : verbe formé sur *basium*, voir chapeau.

**5-8. uxor** : un vaste débat a passionné les philologues sur la question de savoir si Martial était ou non réellement marié. Le problème a peu d'intérêt dans la mesure où il n'influe jamais sur le cours de la vie ou le comportement de l'auteur. Nous nous contenterons donc de donner notre position et de renvoyer à l'abondante bibliographie. Nous considérons que Martial n'était pas marié et que toutes les fois où il parle d'une épouse (III, 92 ; IV, 24 ; XI, 43 ; XI, 104), il ne s'agit que d'un personnage littéraire et donc fictif. Voir L. ASCHER, 1976, p. 441-444 ; H. C. SCHNUR, 1978, p. 98-99 ; J. P. SULLIVAN, 1978, p. 238-239 ; J. P. SULLIVAN, 1991, p. 25-26. La mention d'une femme et d'une fille dans ce contexte n'a d'autre but que d'insister sur le fait que, par ce temps glacial, il n'embrasserait pas même les personnes qui lui sont les plus proches.

**blandis (...) labellis** : voir VII, 87, 9.

**filia (...) rudis** : *rudis* a ici le sens de « encore bien jeune », voire « vierge ». Voir dans ce sens OV., *Am.*, II, 1, 6 : *rudis ignoto tactus amore puer* ; *Ars*, II, 474 : *tum genus humanum solis errabat in agris, | idque merae uires et rude corpus erat.* Pour l'existence d'une fille de Martial, voir *supra*.

**9-13. dulcior elegantiorque** : le second terme de comparaison est à tirer de *uxor* et de *filia*.

**liuida** : pour cet adjectif, voir VII, 20, 7.

**naribus caninis** : les différents commentateurs et en dernier lieu G. Galán Vioque (2002, p. 500), reconnaissent derrière cette expression une allusion au *basiator* déçu qui grogne avec colère, ou qui renifle l'air froid en émettant un son qui rappelle celui du chien. Cependant, ces interprétations ne tiennent pas compte du contexte : on décrit l'apparence du visage de Linus, et non son attitude ou son comportement. Ne serait-il pas plus simple de comprendre que Martial compare le nez d'un chien à celui de Linus parce que celui-ci y ressemble vraiment ?

Cette comparaison serait faite non pas tant à cause de sa taille ou de sa forme, que parce qu'il a le nez tout humide comme la truffe d'un chien.

**rigetque barba** : voir *Priapées*, 63, 5- 6 : *et in capillos grandines cadunt nostros | rigetque dura barba uincta crystallo*.

**qualem** : introduit une comparaison entre la barbe de Linus et celle d'un bouc. Le bouc est l'animal par excellence qui dégage une odeur nauséabonde. C'est l'animal de l'hypersexualité et de la puanteur rustique. Souvent, sa simple évocation suffit à caractériser une personne en rappelant l'haleine fétide du *fellator* ou du sodomite (F. DUPONT, T. ELOI, 2001, p. 192). Voir le célèbre passage de Suétone sur Tibère le *caprineus* (*Tib.*, 43-46).

**forcibus** : c'est l'appareil qui sert à tondre la laine du bouc. Le terme *forfex* désigne d'abord toute paire de ciseaux (T. J. LEARY, 1996, p. 90-91). En fonction du contexte, ceux-ci peuvent être utilisés pour couper les cheveux ou la barbe (SIDOINE, IV, 13, 1). Dès l'antiquité, il existait une confusion fréquente entre *forfex* et *forceps*. Les manuscrits présentent donc presque toujours les deux leçons. Servius précise d'ailleurs : *forcipe] forfices sunt quibus incidimus, forcipes quibus aliquid foruum tenemus, quasi foruicapes ; nam foruum est calidum* (*En.*, VIII, 453).

**metit** : c'est le premier emploi du verbe dans ce sens, voir JUV., III, 186 : *ille metit barbam, crinem hic deponit amati*.

**tonsor (...)** **Cilix** : sur la fonction de *tonsor* en général, voir VII, 61, 9 ; 64, 1. Les habitants de Cilicie étaient connus pour leur élevage de chèvres et de boucs à la toison particulièrement soyeuse dont il se servait pour fabriquer des vêtements. Le produit manufacturé était appelé *cilicium*, voir VARRON, *Rust.*, II, 11, 11-12 (*neque non quaedam nationes harum pellibus sunt uestitae, ut in Gaetulia et in Sardinia. (...) Tonde<n>tur, quod magnis uillis sunt, in magna parte Phrygiae ; unde cilicia et cetera eius generis solent fieri. Sed quod primum ea tonsura in Cilicia sit instituta, nomen id Cilicas adiecisse dicunt*) ; PLINE, *Hist. nat.*, VIII, 203 (*in Cilicia circaque Syrtes uillo tonsili uestiuntur*) ; COLL., I, *pr.*, 26 (*pecus ouillum, et in eo ipso dissimilem rationem postulat Tarentinum atque hirtum, aliud caprinum, et id ipsum aliter curatur mutilum et raripilum, aliter cornutum et saetosum, quale est in Cilicia*).

**Cinyphio (...)** **marito** : *Cyniphios* est un adjectif dérivé du nom du fleuve *Κίνυψ* – aujourd'hui appelé Cinifo ou Wadiquaana – qui coule en Lybie (voir HÉR., V, 42). Cette région était réputée pour la qualité de la laine de ses troupeaux, voir VIRG., *Géorg.*, III, 311-313 : *nec minus interea barbas incanaeque menta | Cinyphii tondent hirci saetasque comantis | usum in castrorum et miseris uelamina nautis*. Pour l'emploi de *maritum* dans le sens de « bouc », voir

HOR., *Odes*, I, 17, 5-7 : *inpune tutum per nemus arbutos | quaerunt latentis et thyma deuiuae | olentis uxores mariti*. Dans le même sens, voir l'emploi de *uir* chez VIRG., *Buc.*, 7, 7.

**14-15. centum** : sur l'emploi de *centum* en tant qu'indéterminé pour un très grand nombre, voir R. G. KENT, 1911, p. 69-89.

**cunnilinguis** : sur l'haleine que dégagent les cunnilingues à cause de leur *os impurum*, voir VII, 94, chapeau. On rencontre quatre fois le terme chez Martial (IV, 43, 11 ; XII, 59, 10 ; 85, 3). Il est formé sur *cunnius* et *linguere*, voir VII, 67, 16-17 : *di mentem tibi dent tuam, Philaeni, | cunnum linguere quae putas uirile*. Sur le terme et son emploi dans les documents épigraphiques, voir J. N. ADAMS, 1983, p. 135.

**Gallum (...) recentem** : les *galli* étaient les prêtres de Cybèle, castrés à l'imitation d'Attis. Sur le culte, voir VII, 74, 1. Quintilien (*Inst.*, VII, 9, 2) traite du problème de l'homonymie du nom *Gallus* : *Singula adferunt errorem cum pluribus rebus aut hominibus eadem appellatio est (ὁμωνυμία dicitur), ut « gallus » auem an gentem an nomen an fortunam corporis significet incertum est*. D'après Pline, les Galles tiraient leur appellation du fleuve baignant la Phrygie : *flumina sunt in ea praeter iam dicta Saggarium et Gallus, a quo nomen traxere Matris deum sacerdotes*. Après avoir subi la castration, les Galles passaient pour des passionnés de sexualité buccale vu leur incapacité d'en assumer une autre. Sur ce sujet, voir III, 81 : *quid cum femineo tibi, Baetice Galle, barathro ? | Haec debet medios lambere lingua uiros. | Abscisa est quare Samia tibi mentula testa, | si tibi tam gratus, Baetice, cunnius erat ? Castrandum caput est : nam sis licet inguine Gallus, | sacra tamen Cybeles decipis : ore uir es*. *Recentem* est employé dans le sens de « juste après avoir terminé l'activité qui les caractérise par excellence », la fellation.

**16-18. Quare** : sur l'évolution de la particule interrogative vers une particule conclusive, voir J. HERMAN, 1957, p. 369-371. Dans ce sens et dans un même contexte, voir PROP., I, 9, 33 : *quare, si pudor est, quam primum errata fatere*.

**si tibi sensus est pudorque** : variation sur l'expression plus fréquente *si pudor est*. Voir chez MARTIAL, II, 37, 10 ; III, 74, 5 ; 87, 4 ; X, 90, 9-10 : *quare si pudor est, Ligeia, noli | barbam uellere mortuo leoni*.

**basiationes** : le terme est directement emprunté à CATULLE, 7, 1-2 : *quaeris quot mihi basiationes | tuae, Lesbia, sint satis superque*. Sur le *basium*, voir chapeau.

## 96

Il arrive parfois à Martial de remonter aux sources du genre épigrammatique en composant des poèmes qui se rapprochent très fortement de ceux qui sont conservés dans le *corpus* épigraphique. C'est plus particulièrement le cas lorsqu'il rédige des pièces sous forme de dédicaces funéraires qui prennent la forme d'épitaphes. Sur ce type d'épigramme, voir F. GREWING, 1997, p. 210-213. On trouve dans ces pièces de nombreux parallèles lexicaux avec les épitaphes à la fois latines et grecques (voir O. AUTORE, 1937, p. 30-31). Cette épitaphe est rédigée à l'occasion de la mort prématurée d'Urbicus, le fils de Bassus. Les deux personnages ne sont pas connus par ailleurs, mais il est difficilement imaginable qu'il s'agisse de noms fictifs en de pareilles circonstances. *Contra*, voir D. R. SHACKLETON BAILEY, 1993, III, p. 343.

**1. Conditus hic ego sum** : formule funéraire caractéristique des épitaphes. Pour l'utilisation de ce genre de formule chez Martial, voir I, 114, 3 (avec M. CITRONI, 1975, p. 347-348) ; VI, 52, 1 ; XI, 13, 7 : *hoc sunt condita, quo Paris, sepulchro*.

**Bassi dolor** : le nom *Bassus* est très fréquemment utilisé par Martial pour des personnages fictifs (voir D. R. SHACKLETON BAILEY, 1993, III, p. 343), mais dans ce cas, nous pensons qu'il doit renvoyer à quelqu'un de bien réel. L. Friedländer (1886, I, p. 305) pense qu'il s'agit du même ami que celui mentionné en III, 47 ; une sorte d'Umbricius avant la lettre. Si l'on identifie ces deux personnages, il y aurait un jeu de mots possible entre le nom de son fils Urbicus, et son comportement, mais cela nous semble peu probable.

**Urbicus** : dans le deuxième vers, Martial joue sur la signification de ce *cognomen* relativement répandu (I. KAJANTO, 1982, p. 311). F. Grewing (1998, p. 347) pense également déceler une sorte de jeu de mots entre *Urbicus* et *infans* dans la mesure où l'on donnerait à *Urbicus* une signification proche de *urbanus*, *i. e.* qui parle en des termes soigneusement choisis et arrangés.

**2. genus et nomen (...) dedit** : l'expression est très fréquente, voir *e. g.* CIC., *Verr.*, II, 2, 51 : *tum generi nomini familiae Marcellorum maxima uoluntate tribuebant*.

**maxima Roma** : sur ce groupe, voir *e. g.* VIRG., *En.*, V, 600-601 : *Albani docuere suos ; hinc maxima porro | accepit Roma et patrium seruauit honorem*.

**3-4. trieteride** : sur l'habitude d'utiliser des périphrases pour donner l'âge de quelqu'un, et plus particulièrement de jeunes enfants dans les épitaphes, voir *e. g.* Ov., *Tristes*, IV, 10, 77-78 : *et iam complerat genitor sua fata nouemque | addiderat lustris altera lustra nouem*. *Trieteris* est directement translittéré du grec *τριετηρίς*. Lorsque ce terme est employé absolument, on sous-entend *περίοδος*, et il désigne proprement une période de trois ans. Il n'y a aucune raison de sous-entendre ici un terme comme *έορτή* qui est toujours exprimé quand les locuteurs grecs désirent parler d'une fête triennale (*contra* G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 507).

**tetricae (...) deae** : les Parques. Sur ces divinités, voir VII, 47, 8. Pour l'adjectif *tetricus*, voir VII, 80, 4.

**male pensa** : *mala* que portent les manuscrits a été corrigé à juste titre par D. Heinsius en *male* (cette correction est acceptée par tous les éditeurs à l'exception de F. G. Schneidewin). Sur l'image des Parques qui filent la destinée des hommes, voir *e. g.* SÉN., *Apoth.*, 4, 1.

**5-6. lingua** : la présence de ce terme tend à renforcer l'interprétation de F. Grewing (voir VII, 96, 1). Sur l'idée de l'inutilité des biens, des dons et des bonheurs terrestres face à la mort implacable, voir *e. g.* Ov., *Am.*, II, 7, 19 ; *CLE*, 1066.

**da lacrimas tumulo** : interpélation traditionnelle aux passants dans les épitaphes. Voir M. CITRONI, 1975, p. 278 pour ce *topos* dans les épigrammes de Martial. Pour l'expression *dare lacrimas*, voir VIRG., *En.*, IV, 370.

**7-8.** Invocation pour que ceux qui survivent au défunt jouissent d'une très longue existence. Ce vœux n'est pas seulement un procédé rhétorique dans la mesure où il était très important pour les anciens qu'il reste toujours au moins un membre de la famille pour honorer les défunts.

**ad Lethaeas (...) undas** : sur l'adjectif *Lethaeus*, voir VIRG., *En.*, VI, 713-715 : *tum pater Anchises* : « *animae, quibus altera fato | corpora debentur, Lethaei ad fluminis undam | securos latices et longa obliuia potant* ».

**Nestore** : symbole de longévité, les anciens considéraient qu'il avait vécu environ trois siècles. Voir *e. g.* HOM., *Il.*, A, 250-251 ; HOR., *Odes*, II, 9, 12-14 : *at non ter aeuo functus amabilem | plorauit omnis Antilochem senex | annos* ; et spécialement HYGIN, *Fab.*, 10, 3 : *nam duodecimus Nestor in Illo erat, qui tria saecula uixisse dicitur beneficio Apollinis ; nam quos annos Chlor<id>is [et] fratrum Apollo eripuerat, Nestori concessit*. Sur ce personnage chez Martial, voir C. HENRIKSÉN, 1998, I, p. 155.

## 97

Martial dédicace une copie de son livre à Caesius Sabinus, un lecteur inconditionnel de son œuvre. Sur la dédicace de ses ouvrages en général, voir VII, 26, chapeau. Le poète adopte généralement une attitude très modeste lorsqu'il dédie ses ouvrages à un patron (VII, 26, 2-4 : *et si uacabit – ne molestus accedas –*, | *hoc quaecumque, cuius aliqua pars ipse est, | dabis*), mais dans ce poème, il fait preuve d'une certaine ironie face à un lecteur qui semble toujours prendre le temps nécessaire à la lecture de ses *nugae*. Martial s'adresse directement à son livre ; il s'agit d'un *topos* littéraire rebattu depuis Catulle (35), Horace (*Ep.*, I, 20), et surtout Ovide (*Tristes*, I, 1 ; III, 7). Voir R. A. PITSCHER, 1998, p. 59-60. Martial offre ses poèmes au même Sabinus en IX, 58 : *Nympha sacri regina lacus, cui grata Sabinus | et mansura pio munere templa dedit, | sic montana tuos semper colat Umbria fontes, | nec tua Baianas Sassina malit aquas : | excipe sollicitos placide, mea dona, libellos ; | tu fueris Musis Pegasis unda meis.* | « *Nympharum templis quisquis sua carmina donat, | quid fieri libris debeat, ipse monet.* » Sur ce poème, voir C. HENRIKSEN, 1998, II, p. 41-43.

**1-2. nosti si bene** : formule fréquente chez Martial, voir *e. g.* I, 115, 7 avec M. CITRONI, p. 353.

**Caesium (...) Sabinum** : sur la séparation entre le *nomen* et le *cognomen*, voir VII, 47, 1. Ami de Martial et d'Aulus Pudens, C. Caesius Sabinus est né – tout comme Plaute – à Sarsine en Ombrie. En plus de IX, 58 (voir chapeau), ce personnage apparaît en IX, 60. Il est douteux qu'il s'agisse du même personnage en XI, 8 et 17 où seul le *cognomen* Sabinus apparaît.

**libelle** : voir VII, 3, 1. Pour l'adresse directe au livre, voir chapeau.

**montanae (...) Umbriae** : voir IX, 58, 3. L'Ombrie est traversée par les Apennins.

**decus** : voir VII, 74, 1.

**3-4. Auli (...) Pudentis** : voir VII, 11, 2.

**municipem** : *i. e.* provenant du même *municipium*, voir CIC., *Fam.*, XIII, 11, 1 : *propterea non dubito quin scias non solum cuius municipi sim sed etiam quam diligenter soleam meos municipes Arpinatis tueri.*

**illi uel occupato** : cette assertion dénote une certaine familiarité entre Caesius Sabinus et Martial car le poète va à l'encontre de son habitude de ne jamais déranger quelqu'un avec ses poèmes si cette personne est occupée, voir VII, 26, 2 ; 51 ; 52.

**5-8. licet** : sur la construction paratactique de *licet*, voir E.-T., § 307, p. 300.

**uacabit** : voir VII, 26, 2.

**proximumque Turni nobilibus (...) libellis** : Turnus Memor est un satiriste. Prédécesseur de Juvénal, il nous est fort mal connu dans la mesure où l'on n'a conservé de lui que deux fragments dont l'un au moins est incertain (R. VERDIÈRE, 1988, p. 319-321). Il était le frère du poète Scaevus Memor, auteur de tragédies, et est cité par Martial en XI, 10 : *contulit ad saturas ingentia pectora Turnus. | Cur non ad Memoris carmina ? Frater erat*. Sur ce poème, voir N. KAY, 1985, p. 88-89. Les seules informations que nous possédons sur cet auteur viennent de *Schol. ad Iuv.*, I, 20.

**9-10. O quantum paratur** : pour cette exclamation relativement fréquente chez Martial, voir e. g. VIII, 53 [55], 9 : *o quantum per colla decus, quem sparsit honorem*, et F. GREWING, 1997, p. 265.

**amator** : dans le sens de « admirateur », « fervent amateur » par rapport à un livre ou à un écrivain, voir CIC., *Brut.*, 66 : *iam vero Origines eius quem florem aut quod lumen eloquentiae non habent ? Amatores huic desunt*.

**11-13. te (...) te** : sur l'anaphore asyndétique, voir VII, 7, 5.

**sonabit** : pour l'emploi de *sonare* dans le sens de « être dans la bouche de tout le monde », voir VII, 6, 8.

**compita** : les carrefours étaient déjà l'endroit par excellence où naissait la rumeur et se propageaient les bruits de toute sorte. Voir PROP., II, 20, 22 : *cum de me et de te compita nulla tacent* ; OV., *Am.*, III, 1, 17-18 : *nequitiam uinosa tuam conuiuia narrant, | narrant in multas compita secta uias*.

**porticus** : voir VII, 76, 2.

**uni (...) omnibus** : sur l'effet de style créé par cette opposition, voir VII, 7, 8

## 98

Nous ne pensons pas que cet hexamètre soit une critique adressée à un « greedy businessmen » (G. GALÁN VIOQUE, 2002, p. 515), mais plutôt à un homme qui vit tout simplement au-dessus de ses moyens. Lorsqu'il ne désigne pas le héros mythique, *Castor* est un nom que Martial emploie régulièrement pour un personnage fictif quelconque.

Le mètre employé dans ce poème est particulier dans le genre épigrammatique de langue latine : il s'agit de l'hexamètre, et, qui plus est, c'est un *μονόστιχος*. Nous n'avons conservé aucun livre d'épigrammes où l'on trouve un *μονόστιχος* avant Martial (voir E. SIEDSCHLAG, 1977, p. 131 n. 13). D'autre part, l'hexamètre ne sera utilisé fréquemment dans le genre de l'épigramme que chez des auteurs « tardifs ». Ce mètre est par contre assez fréquent dans les épigrammes en langue grecque, et ce, dès les débuts du genre (voir vol. I, p. 5). Martial utilise également ce mètre dans un *μονόστιχος* en II, 73 : *quid faciat uolt scire Lyris : quod sobria : fellat*. La pointe de ces poèmes est d'autant plus efficace que le style est sobre et concis. Selon la vision de Lessing (vol. I, p. 6-7), cette forme est en quelque sorte l'aboutissement d'un genre où la concision règne en maître, sans que la clarté en soit absente. Martial a composé deux autres pièces en hexamètres, mais celles-ci sont de longues invectives (I, 53 ; VI, 64). Il se défend contre un opposant à l'emploi de ce mètre dans le genre de l'épigramme en ces mots : « *Hexametris epigramma facis* » *scio dicere Tuccam. | Tucca, solet fieri, denique, Tucca, licet. | « Sed tamen hoc longum est. » Solet hoc quoque, Tucca, licetque : | si breuiora probas, disticha sola legas. | Conveniat nobis, ut fas epigrammata longa | sit transire tibi, scribere, Tucca, mihi.*

## 99

Le livre VII se termine comme il a commencé, sur une évocation de la figure de l'empereur et un éloge indirect. En effet, si la louange était détournée dans la première paire thématique consécutive à travers l'offre d'une cuirasse à Domitien, elle l'est également dans cette pièce où Martial ne s'adresse pas directement au potentat impérial, mais à Crispinus, personnage qui ne nous est connu qu'à travers les textes de Martial et de Juvénal. Il est originaire d'Égypte (JUV., 4, 24), et a dû exercer une certaine influence sous le règne de Domitien à la cour duquel il occupait une place en faveur. Il semble toutefois qu'il soit tombé en disgrâce – figure du courtisant – à la mort de l'empereur. Juvénal se moque de son *cursus honorum* (JUV., 1, 26-30 : *cum pars Niliacae plebis, cum uerna Canopi | Crispinus Tyrias umero reuocante lacernas | uentilet aestiuum digitis sudantibus aurum | nec sufferre queat maioris pondera gemmae, | difficile est saturam non scribere*). Sur le personnage (que Martial n'hésite pas à ridiculiser en VIII, 48), voir P. WHITE, 1974<sup>1</sup>, p. 377-382 ; A. VASSILEIOU, 1984, p. 27-68 ; B. W. JONES, 1992, p. 69-70. Martial ne pouvait guère clore son livre sur une évocation plus flatteuse de l'empereur qu'il appelle – dernier mot du dernier vers – *deus*. Domitien s'en contentera jusqu'en 94, date de publication du livre VIII et de son épigramme introductrice en prose dédiée à l'*Imperator Domitianus Caesar Augustus Germanicus Dacicus*.

**1-2. placidum (...)** **Tonantem** : oxymore. Sur Domitien assimilé à Jupiter *Tonans*, voir VII, 56, 4. Martial joue ici sur les mots car *placidus* est l'adjectif par excellence qui est employé lorsque l'on désire qualifier un phénomène naturel, un lieu ou une saison de « serein », « calme ». Voir e. g. VIRG., *Buc.*, II, 26.

**Crispinus** : sur le personnage, voir chapeau.

**tua Memphis amet** : comme le souligne G. Galán Vioque (2002, p. 517), il y a certainement un jeu de mots entre *Memphis* et *amet*. Les Grecs rattachaient en effet le nom de la ville égyptienne à la racine de *μέμφομαι*, qui signifie « reprocher », « blâmer ». Stace joue sur la même étymologie avec beaucoup moins d'esprit mais plus de clarté : *Cecropio stagnata luto, cur inuida Memphis* (*Silves*, III, 2, 110).

**3-4. Parrhasia (...)** **in aula** : voir VII, 56, 2.

**sacra (...) aure frui** : sur *sacer* appliqué à la personne de l'empereur, voir VII, 1, 4. Sur *auris* comme organe de jugement d'un texte littéraire, voir VII, 12, 2.

**5. lector candidus** : l'expression est reprise à Ovide, voir *Tristes*, I, 11, 35-36 : *quo magis his debes ignoscere, candide lector, | si spe sunt, ut sunt, inferiora tua*. Dans cette expression, *candidus* possède un sens qui s'oppose à celui de *malignus*. Il a une signification proche de « bienveillant ». Voir Martial XIII, 2, 8-10 : (...) *nos haec nouimus esse nihil. | Non tamen hoc nimium nihil est, si candidus aure, | nec matutina si mihi fronte uenis*.

**6-7.** Martial établit dans ces deux vers une comparaison entre son œuvre et celle de Catulle ainsi que de Marsus, ses deux grands prédécesseurs dans le genre épigrammatique. Pour le poète Marsus avec lequel Martial aime se comparer, voir VII, 29, 8. Catulle, quant à lui, est un point de référence constant pour Martial qui l'admire, l'imité, le parodie ou l'encense, mais garde toujours ce respect naturel envers un lointain prédécesseur, auquel on voudrait ressembler sans oser avoir la prétention d'y parvenir. Sur la relation de Martial avec l'œuvre de Catulle, voir B. W. SWANN, 1998, p. 48-58.

**non nihil** : sur cette litote, voir VII, 88, 9.

**doctoque Catullo** : si cela nous surprend toujours un peu, il semble que pour les anciens, Catulle ait surtout été apprécié et connu pour sa poésie rédigée dans un style propre aux poètes hellénistiques. C'est dans ce sens qu'est employé *doctus*, voir VII, 28, 5.

**8. hoc satis est** : voir VII, 51, 14.

**ipsi (...) deo** : sur l'emploi de *deus* pour désigner Domitien, voir vol. I, p. 35-36.